



**HAL**  
open science

# Affirmation du capitalisme dans la littérature de la Révolution industrielle

Romain Fauberteau

► **To cite this version:**

Romain Fauberteau. Affirmation du capitalisme dans la littérature de la Révolution industrielle. Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-03991880

**HAL Id: dumas-03991880**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03991880>**

Submitted on 23 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

#### IMPORTANT : OBLIGATIONS DE LA PERSONNE CONSULTANT CE DOCUMENT

Conformément au *Code de la propriété intellectuelle*, nous rappelons que le document est destiné à un **usage strictement personnel**. Les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information" sont autorisées sous réserve de mentionner les noms de l'auteur et de la source (article L. 122-4 du *Code de la propriété intellectuelle*). Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite.

---

De ce fait, nous vous rappelons notamment que, **sauf accord explicite** de l'auteur de la thèse ou du mémoire, **vous n'êtes pas autorisé** à rediffuser ce document sous quelque forme que ce soit (impression papier, transfert par voie électronique, ou autre). Tout contrevenant s'expose aux peines prévues par la loi.

Université de Nantes

UFR Lettres et Langages

L'AMo – EA 4276

\*

FAUBERTEAU Romain

AFFIRMATION DU CAPITALISME DANS LA  
LITTÉRATURE DE LA REVOLUTION INDUSTRIELLE

Master Arts, Lettres et Civilisations

Parcours Lettres Modernes

Littératures Françaises et Comparées (M2 LFC)

Mémoire de recherche réalisé sous la direction de Dominique Peyrache-Leborgne,  
Professeure de Littératures Comparées

(2019 – 2020)

*"Aucune reproduction, même partielle, autres que celles prévues à l'article L 122-5 du code de la propriété intellectuelle, ne peut être faite de cette œuvre sans l'autorisation expresse de l'auteur."*

## Introduction : Avènement du capitalisme à l'ère industrielle en Occident

Et si le capitalisme commençait avec des abeilles ? En 1714, un siècle avant l'ère industrielle, Bernard Mandeville<sup>1</sup> publiait une deuxième version de son poème de 1705, *La Ruche murmurante, ou les Fripons devenus honnêtes gens*, plus connu à partir de sa deuxième publication sous le titre de *La Fable des Abeilles* (*The Fable of the Bees, Private Vices, Publick Benefits*). Dans cette fable politique, Mandeville imagine une ruche qui fonctionnerait sur le même principe que la société humaine, avec des corps de métiers et des relations sociales identiques ; il s'agit en réalité d'une humanisation de l'abeille poussée à l'extrême, si bien que la métaphore de la ruche n'apparaît plus que comme une satire, à la fois cynique et d'inspiration machiavélienne. Le poème présente une apologie du vice : la prospérité de la ruche repose sur un ensemble d'activités malhonnêtes, qui garantissent à des individus une fortune personnelle. Le jour où la conscience rattrape ces voleurs, ils tentent de se racheter en devenant honnêtes, et provoquent ainsi la ruine de la ruche.

[...] yet live in ease, / without great vices, is a vain / Utopia seated in the brain. / Fraud, luxury and pride must live, / while we the benefits receive: / hunger's a dreadful plague, no doubt, / yet who digests or thrives without<sup>2</sup>?

Nous traduisons : Et pourtant chercher le confort de la vie, s'il n'y a pas de grands vices, n'est qu'une vaine Utopie qui siège dans nos esprits. La fraude, le luxe et l'orgueil doivent exister, afin que nous en recevions les bénéfices : la faim est une peste terrifiante, sans aucune doute, et pourtant qui digère ou se porte bien sans elle<sup>3</sup> ?

Au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Mandeville théorise donc un capitalisme sombre, perverti, qui démontre un rapport égoïste à la richesse. Le poète exprime d'ailleurs l'injustice nécessaire de l'exploitation du pauvre : pour qu'il y ait des richesses, et donc des riches, il faut qu'une majorité travaille et souffre. La vision d'un tel système, incarné dans le texte par la Ruche (« *The Hive* »), est voilée au milieu du siècle par la pensée des Lumières britanniques, et en particulier par Adam Smith<sup>4</sup>, dans sa *Richesse des Nations* (*The Wealth*

---

<sup>1</sup> Bernard Mandeville (1670 – 1733) était un philosophe et médecin néerlandais, devenu anglais en 1693.

<sup>2</sup> Cf. Bernard Mandeville, *The Fable of the Bees, Private Vices, Publick Benefits*, "Moral", 1714

<sup>3</sup> Il existe une traduction de Jean Bertrand, en 1740, aujourd'hui libre de droit. Cependant, la licence prise dans cette traduction en fait une belle infidèle, qui n'explicite pas de manière évidente le sens de notre citation. C'est pourquoi nous proposons ici notre propre traduction, bien qu'elle ne prenne pas en compte la dimension poétique du texte original.

<sup>4</sup> Adam Smith (1723 – 1790) est un philosophe et économiste écossais, faisant partie du mouvement des Lumières britanniques. Il reste célèbre dans l'histoire des sciences économiques et sociales pour son œuvre *La Richesse des Nations* (*The Wealth of Nations*), paru en 1776, qui fait de lui le père du libéralisme économique.

*of Nations*)<sup>5</sup>, en 1776. Ce dernier ne parle pas de vice de l'argent, mais plutôt d'amour de soi (« *self-love* ») ; selon lui, la « Main Invisible du marché » incarne une forme de providence divine qui harmonise les égoïsmes pour qu'il n'y ait pas de perdant<sup>6</sup>. De même, un siècle et demi plus tard, après la Révolution Industrielle, Max Weber pose les bases modernes d'une théorisation du capitalisme, en se reposant, entre autres, sur la philosophie libérale de Smith. Il publie en 1904 *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, qui occulte totalement pour les décennies à venir le sous-bassement menaçant du capitalisme, vu par Mandeville, en exposant une réussite financière due à l'ascétisme, au rigorisme, à l'autoritarisme et au puritanisme anglais. On cherche à redorer le blason de la finance et de l'économie, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mandeville dérange : on l'enterre pour se façonner une bonne conscience capitaliste, afin de monter sur un trône d'argent l'esprit tranquille. Les penseurs fabriquent un écran de théories bienveillantes : la Main Invisible au XVIII<sup>e</sup> siècle, ensuite renommée le ruissellement ou les premiers de cordée<sup>7</sup>. Weber analyse un ensemble de paramètres culturels, religieux et philosophiques qui a permis, au moment de la Révolution Industrielle, l'essor de la civilisation britannique, devenue sous le règne de Victoria la première puissance économique mondiale. Le XIX<sup>e</sup> siècle, héritier de l'esprit progressiste des Lumières, oublie la ruche des voleurs de Mandeville, bien que les

---

<sup>5</sup> En France, Voltaire s'intéresse toutefois à Mandeville, mais cela n'empêche pas la prédominance des théories de Smith pendant deux siècles. Mandeville est mentionné dans l'article « Abeille » du *Dictionnaire philosophique* (1764) de Voltaire : « Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande et puissante ruche, sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul État, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négociants l'avarice, les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse; on retombe dans l'ignorance et dans la grossièreté. » Rousseau, dans son *Premier discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), approuve également Mandeville, probablement parce que sa perception de la société est particulièrement cynique et sombre ; il s'agirait pour lui de la théorie d'une humanité égarée dans l'erreur d'un désir du monde juste.

<sup>6</sup> La théorie de la main invisible veut que l'ensemble des actions individuelles, égoïstes, visant à constituer une fortune personnelle, rejaillissent de manière bénéfique sur l'ensemble de la société. Dès lors, le capitalisme et l'individualisme comportent un aspect social et constituent un avantage collectif. Contrairement à la Fable de Mandeville, Smith considère que le capitalisme est aussi bon pour l'individu que pour la société ; autrement dit, qu'il n'y a pas de « sacrifié. » La Main Invisible voudrait que les plus riches, inconsciemment, redistribuent une partie de leurs bénéfices aux plus pauvres, comme par une forme de loi naturelle ou de providence divine. La version contemporaine nomme cela le ruissellement, ou les premiers de cordées, même s'il a été prouvé depuis environ un siècle que les théories d'Adam Smith ne possédaient pas une pertinence suffisante.

<sup>7</sup> La métaphore alpiniste n'apparaît qu'au XX<sup>e</sup> siècle, moment où le terme « cordée » s'emploie enfin dans le but de désigner la chaîne d'alpinistes reliés ensemble. Elle désigne avant tout celui qui dirige, qui donne la dynamique et entraîne le reste du groupe, sur le modèle des moutons de Panurge. Il semblerait cependant que l'emploi très récent de ce terme dans le vocabulaire économique soit dû à l'idéologie macroniste. Le ruissellement, quant à lui, apparaît à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et trouve une postérité au XX<sup>e</sup>, durant la Grande Dépression des années 30. Cette théorie demeure toutefois très controversée depuis qu'Adam Smith a été largement remis en question.

prospérités du vice se multiplient à l'ère industrielle, à mesure que les petites abeilles humaines entrevoient le potentiel financier de la mécanisation<sup>8</sup>.

### 1- Histoire(s) et définition(s) du capitalisme

De quoi parle-t-on quand on évoque le capitalisme ? S'agit-il d'une banale question d'argent, telle qu'on la connaît dans les civilisations, depuis l'émergence d'une histoire humaine ? Pour mieux comprendre les implications du sujet, il convient d'abord d'en examiner la définition contemporaine :

Le capitalisme est un système de production dont les fondements sont l'entreprise privée et la liberté du marché. Il s'agit d'un ensemble d'éléments solidaires dont les relations permettent la production, la répartition et la consommation des richesses indispensables à la vie d'une collectivité humaine. Le capitalisme est à la fois un système économique, mais aussi un type d'organisation sociale. C'est aujourd'hui le système économique dominant dans le monde, qui est à l'origine du phénomène de mondialisation<sup>9</sup>.

On parle aujourd'hui du fameux « système », sans vraiment savoir que ce que l'on désigne. Les implications du capitalisme semblent dépasser le simple argument financier, bien que ce dernier demeure l'Alpha et l'Oméga nécessaire à l'existence dudit capitalisme. Au cœur de la machinerie se trouvent non seulement l'argent, mais encore la question de la production et de la consommation. La propriété privée, la libre-concurrence et l'esprit libéral qui permet à l'économie de prendre son envol sont des éléments caractéristiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Le capitalisme est également présenté comme une organisation sociale qui remet de l'ordre dans un système désorganisé, après la Révolution Française et la chute progressive des systèmes féodaux. En ce sens, il s'agit, avec le capitalisme, d'entrer dans le monde moderne.

En plaçant la production au centre de son fonctionnement, le système capitaliste se rattache nécessairement à la Révolution Industrielle. La machine à vapeur, utilisée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, prend une importance majeure tout au long du XIX<sup>e</sup>, par l'intermédiaire de l'entreprise et de l'industrialisation massive, d'abord en l'Angleterre, aux Etats-Unis, puis dans le reste de l'Europe et dans l'Occident tout entier. A cette époque, on mobilise une force de travail remarquable dans les usines, afin de transformer des matières premières et de générer une impressionnante quantité de biens manufacturés. Ces derniers

---

<sup>8</sup> Cf. Dany-Robert Dufour, *Les prospérités du vice. Des fripons devenus honnêtes gens*, article du Monde Diplomatique, décembre 2017, [En ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2017/12/DUFOUR/58219>]

<sup>9</sup> Définition de l'Encyclopédie Larousse en ligne, tirée d'un dossier sur la Révolution Industrielle.

alimentent l'économie et ce que l'on appelle déjà le marché mondial (« *World Trade* »). La définition moderne, proposée ci-dessus, correspond donc, du point de vue historique, à l'époque de la Révolution Industrielle<sup>10</sup> ; en moins d'un siècle, notre société aurait ainsi basculé dans l'ère capitaliste, avec comme racines principales la machine et l'industrie, en parallèle d'une redéfinition de notre système économique.

Peut-on pour autant affirmer que l'acte de naissance du capitalisme s'institue au XIX<sup>e</sup> siècle, sans que la période antérieure n'ait, d'une manière ou d'une autre, contribué à sa constitution ? Le capitalisme, comme tout autre système, qu'il soit philosophique, politique ou religieux, trouve ses origines dans une histoire ; il est la résultante d'un long processus, qui se rapporte à la relation entre l'homme et l'argent. L'origine du terme « capital<sup>11</sup> » remonte en réalité au XII<sup>e</sup> siècle, et désigne une quantité d'argent à faire fructifier. En évoluant, le mot « capitaliste » est donc devenu un qualificatif pour désigner celui qui possède un capital financier, une certaine somme d'argent, un investissement potentiel. Même si l'emploi se démocratise peu à peu, il ne gagne toutefois ses lettres de noblesse qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Benjamin Disraeli, entre autres, l'utilise dans *Sybil ou les Deux Nations* (*Sybil, or The Two Nations*), roman fondateur car à l'origine de la théorie de la fracture des deux nations au Royaume-Uni. Chez Marx et Engels, les deux grands philosophes sociaux de l'ère industrielle, le terme prend également de l'ampleur et désigne les propriétaires des biens de production ; à un moment critique de sa croissance, le sémantisme du mot se charge alors de manière négative, avec la « forme capitaliste de production. » On en arrive à la définition moderne, qui implique à la fois la création et la possession d'un capital financier, la production de biens pour l'obtenir, et la notion d'individualité par l'entremise de la propriété privée.

Cependant, pour certains historiens<sup>12</sup>, le capitalisme se développe à une époque antérieure à l'ère machiniste. Il trouverait déjà ses prémices à partir du XVI<sup>e</sup> siècle en Europe, notamment en Italie, fortement impactée par la Renaissance. En ce temps-là, on parlait de « capitalisme marchand », car le terme était fortement lié au commerce et à la transaction financière en vue d'amasser un capital. Mais, pour d'autres spécialistes, ce n'est qu'avec la disparition du vieux système féodal et la déconstruction des trois ordres

---

<sup>10</sup> Cf. Dominique Plihon, « Capitalisme – vue d'ensemble », *Encyclopaedia Universalis* [article en ligne]

<sup>11</sup> Du latin *caput, itis*, « la tête », à comprendre ici au sens de tête de bétail, qui portait donc un sème commercial, puisque le bétail, une fois vendu, rapportait un profit.

<sup>12</sup> Cf. Fernand Braudel, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1985, 120 p. & Michel Beaud, *Histoire du capitalisme (1500 – 2010)*, Paris, Fayard, coll. « Point », 6<sup>ème</sup> édition, 464 p.

que la société se restructure autour de la possession financière et de l'économie de marché. Ainsi naît le capitalisme moderne, avec l'impulsion de la Révolution Industrielle<sup>13</sup>.

Si l'on synthétise les théories, sans prendre partie pour l'une ou l'autre, on distingue donc deux temps dans la constitution historique du capitalisme. D'abord, au Moyen Age et à la Renaissance, on constate l'émergence d'une pratique économique et marchande, mais qui pourrait tout aussi bien remonter à l'Antiquité. Puis, entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, la sortie du vieux système féodal permet une restructuration sociale autour de l'économie et de l'industrialisation grâce aux sciences et techniques, à un moment où, dans certains pays, la religion est sur le déclin.

Ce dernier point, cependant, n'est pas à comprendre en sens d'un obstacle au capitalisme. Si la France considère souvent que l'argent et la religion ne font pas bon ménage, c'est parce que notre culture résulte d'une longue tradition catholique, qui stigmatise l'argent et le met d'office au rang des péchés capitaux – l'avarice et la cupidité. En Angleterre et aux Etats-Unis, en revanche, le terreau est propice à l'essor du capitalisme, puisque le protestantisme est davantage tourné vers le travail et la récompense financière : le calvinisme développe une société marchande, car les plus riches collaborent avec Dieu par le travail. Dans les pays anglo-saxons, on valorise le principe du *labor*, tandis que le catholicisme conserve la notion négative du *tripalium* – de la punition divine et de la déchéance du Jardin d'Eden<sup>14</sup>. L'ascétisme protestant de l'époque refuse les plaisirs, et conduit donc à l'épargne et à la création de capitaux. La recherche d'une bénédiction pendant la vie terrestre pousse ainsi au travail, à la réussite et à l'engrangement, ce qui favorise le capitalisme à ses débuts. Considérons en plus les progrès techniques que connaît le Royaume-Uni au XVIII<sup>e</sup> siècle, et l'on obtient au XIX<sup>e</sup> la première puissance économique industrielle mondiale, bientôt talonnée par la jeune nation du Nouveau Continent.

Les acquis de la Révolution Française, après 1789, jouent également un rôle de circonstance dans la constitution d'un esprit capitaliste en Europe. Sont instaurées la

---

<sup>13</sup> Cf. Joseph Inikori, *Africans and the Industrial Revolution in England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002

<sup>14</sup> La vision du *tripalium* (« la torture »), étymologie française de « travail », appartient à la tradition catholique, qui considère que la Chute du Jardin d'Eden, après le péché originel, condamne l'homme à une vie mortelle, régie par le travail et l'expiation. Le « *labour* » anglais, en revanche, provient de *labor*, l'ouvrage, la tâche accomplie (dans les champs par exemple), sans vision péjorative. Il y a donc une perception culturelle et linguistique différente autour du travail, ainsi que l'obtention d'une rémunération pour celui-ci.

propriété privée foncière, la formation d'un marché du travail pour une grande part de la société – un peu avant l'arrivée des industries –, l'établissement d'une propriété intellectuelle, ainsi que les idées de progrès et d'individu véhiculés par les Lumières. La question complexe de la formation du capitalisme à la veille de l'ère industrielle demande aussi une prise en compte de la dimension coloniale ; les motifs du colonialisme, au-delà d'une friction entre les cultures, reposent sur des postulats à la fois religieux et économiques<sup>15</sup> – l'ironie étant que les colonies, dans l'histoire, représentent à terme un gouffre financier, au lieu de générer les profits tant espérés, en particulier pour la France.

Au terme de notre réflexion historique, nous comprenons désormais que le capitalisme repose sur deux notions clefs que sont *la propriété privée* et *la liberté d'entreprendre*. Ces deux éléments deviennent des sources de revenus, i.e. de « profit », pour un individu ou un groupe d'individus, sans que l'Etat n'intervienne dans le processus. Gravitent autour de cette vaste notion de profit, les moyens de son obtention, l'accumulation d'un capital, la dissociation de la propriété et de ceux qui ont accompli le travail pour la réaliser (payer des gens pour produire un bien qui ne sera pas le leur et ne leur rapportera qu'un faible usufruit, là où le propriétaire légal construira une fortune sur l'exploitation des ouvriers). Le terme capitalisme englobe donc une pléiade de réalités sous-jacentes liées à l'établissement de ce que l'on nomme couramment « le système ». Reste à mesurer l'impact de ce terme, qui désigne un « système de fonctionnement économique appliqué à la société » : on retrouve régulièrement une métaphorisation du système, représenté comme une immense machine dont les humains ne sont plus que les rouages.

De nos jours, l'on trouve des analyses diverses et nombreuses du capitalisme, basées sur l'histoire, l'économie ou la sociologie, mais peu d'analyses en littérature. Il s'agit d'un système vaste et protéiforme, qui semble s'être infiltré à tous les niveaux de notre structure sociale. On y retrouve les notions de libre-marché, de concurrence et d'obstacle à la concurrence, de propriété privée. En théorie, la notion de privatisation n'implique pas une intervention de l'Etat, mais dans nos sociétés modernes, le capitalisme semble mixte, puisque la politique se charge des planifications économiques. Afin de cerner le capitalisme dans son ensemble, il semble donc nécessaire de faire appel à différentes sciences humaines. Pourtant, on a peu recours à la littérature, bien qu'il s'agisse de l'une

---

<sup>15</sup> Cf. Jacques Marseille, *Empire colonial et capitalisme français, histoire d'un divorce*, Paris, Albin Michel, 2005, 656 p.

des rares disciplines (avec la philosophie) qui a assisté à l'émergence du système économique dominant au XIX<sup>e</sup> siècle, durant la Révolution Industrielle.

## 2- *La Grande-Bretagne, berceau de la Révolution Industrielle : entre économie de marché et contestations sociales*

L'historien François Bédarida considère que l'entrée de l'Occident dans le monde industriel, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, coïncide avec « le triomphe de la technologie britannique<sup>16</sup> ». La concrétisation des savoirs acquis aux XVII<sup>e</sup>/XVIII<sup>e</sup> siècles, notamment avec les travaux de James Watt sur le moteur à vapeur (1769), lance l'avènement d'une ère où la force de production ne repose plus uniquement sur les bras de l'homme, mais peut être transférée à des créatures d'acier, alimentées par le charbon et composées de rouages. Avec le début du *Railway age* et la ligne de chemin de fer inaugurale établie entre Liverpool et Manchester, l'Angleterre réalise un nouveau pas en direction d'une industrie qui va se constituer autour de la machine ; les modes de déplacement changent, les habitudes des populations se transforment, les villes voient fleurir des usines, le ciel s'assombrit à cause des fumées noires qui s'échappent des cheminées ; on produit davantage, on consomme différemment, la société se transforme avec l'émergence du prolétariat et l'affirmation de la bourgeoisie ; on repense le monde qui nous entoure alors qu'à l'aune du *take-off*<sup>17</sup> anglais (comprendre « décollage »), le progrès technique s'exporte peu à peu en Europe pour proclamer le règne occidental de la Révolution Industrielle, en parallèle de l'émergence du système économique capitaliste.

Il est important d'envisager, avant toute autre chose, le rôle fondateur de la période victorienne dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. L'avancement technologique de l'Angleterre et son évolution industrielle précoce par rapport au reste de l'Europe lui accordent un avantage politique, économique et social ; dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les racines industrielles

---

<sup>16</sup> Cf. François Bédarida, *L'ère Victorienne*. Coll. « Que sais-je ? », 5e éd. corr., Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1997, p.13

<sup>17</sup> Cette notion de « décollage » a été théorisée longtemps après la Révolution Industrielle par l'économiste américain Walt Whitman Rostow, qui définit les cinq étapes du développement industriel d'une société, dans *Les étapes de la croissance économique* (1960), ouvrage dont les théories sont grandement discutées car considérées comme étant trop linéaires. Il fixe la société traditionnelle comme point de départ (*Traditional society*), qui met en place les conditions préalables au décollage économique (*Precondition for take-off*), amorce ensuite ce décollage (*Take-off*), traverse une phase dite de maturité (*Drive to maturity*) avant d'atteindre finalement l'état de société de consommation de masse (*High mass consumption*). Les progrès politiques, économiques, techniques et philosophiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles anglais mettent ainsi en place les conditions préalables au *take-off* qui s'amorce dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

s’ancrent dans la société anglaise avec des figures telles que William Petty<sup>18</sup>, qui a posé les bases de l’économie politique, Isaac Newton<sup>19</sup> qui inaugure la physique moderne, John Locke<sup>20</sup> qui théorise le libéralisme politique et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Richard Arkwright<sup>21</sup> qui ouvre la première filature de coton moderne (1771) quelques années après la conception de la machine à vapeur de James Watt – sans mentionner une nouvelle fois l’économiste fondateur de la théorie du libéralisme, Adam Smith. Le pays qui va dominer le monde pendant une large partie du XIX<sup>e</sup> siècle se considère lui-même comme étant « la fabrique du monde » (*The Workshop of the World*), d’où une immense capacité de production, de vente et de profit ; de quoi faire de la nation britannique le berceau d’un modèle socio-financier. La prospérité anglaise est alimentée par un climat économique favorable et une série de réformes libérales : on encourage l’émergence d’entreprises et de manufactures, et le libre-échange<sup>22</sup> est autorisé au milieu du siècle<sup>23</sup>. L’entrée dans le *Railway age* est un progrès majeur qui permet de dynamiser des régions entières. La première ligne de chemin de fer, en 1825, entre Liverpool et Manchester, marque le triomphe du « bloc de houille et de fer ». On constate deux *railway booms* majeurs, le premier entre 1825 et 1828, et le second entre 1844 et 1847. A partir de ce moment, l’Europe toute entière se tourne vers l’Angleterre et lui demande d’établir des réseaux de chemins de fer sur le continent ; c’est l’ascension britannique et le début de son hégémonie, d’abord européenne, puis mondiale

---

<sup>18</sup> William Petty (1623 – 1687) est un économiste, scientifique, médecin, philosophe, homme d’affaires, membre du Parlement et de la Société Royale britannique. Il a notamment écrit un ouvrage sur l’arithmétique politique (voir entre autres *Le Traité des Taxes*, écrit en 1662) et recommande d’appliquer une politique commerciale de laisser-faire sans interventionnisme ou monopole de l’Etat, comme un présage du libéralisme qui va s’imposer à l’ère industrielle.

<sup>19</sup> Isaac Newton (1642 – 1727) est un philosophe, mathématicien, physicien, alchimiste, astronome et théologien anglais. Il est connu pour avoir établi les lois de la mécanique classique, avec sa théorie de la gravitation universelle (*De motu corporum in gyrum* en 1684), ainsi que le principe du calcul infinitésimal (*Method of Fluxion and Infinite series* en 1671). Il a également inventé un télescope basé sur la réflexion d’un miroir et qui porte aujourd’hui le nom de télescope de Newton.

<sup>20</sup> John Locke (1632 – 1704) est un philosophe anglais qui a, entre autres, théorisé le contrat social, la loi, le droit naturel et l’état de nature. Il s’intéresse parmi d’autres sujets aux prémices de ce qui va devenir le libéralisme au XIX<sup>e</sup> siècle (voir l’*Essai sur l’entendement humain* de 1689 et *Les deux Traités du gouvernement civil* de 1690).

<sup>21</sup> Richard Arkwright (1732 – 1792) est un ingénieur britannique, industriel connu pour les machines qu’il a inventé et qui ont favorisé l’essor de la Révolution Industrielle ; on lui attribue l’invention de la machine à filer et la machine à carder, qui permet de transformer le coton brut en fil. Il est considéré comme l’un des créateurs du système industriel, qui va se renforcer au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>22</sup> L’Angleterre a été divisée tout au long du siècle entre les manufacturiers et les agriculteurs sur la question de libre-échange, notamment parce que les uns souhaitent exporter leurs produits tandis que les autres ne voulaient pas voir le cours du blé chuter à cause de trop grosses importations. Les progrès en faveur du libre-échange, et donc contre le protectionnisme, ont jalonné tout le siècle, mais l’on peut retenir, entre autres, le traité de commerce franco-britannique de Cobden-Chevalier de 1860 qui abolit les taxes douanières sur les matières premières, ainsi que sur la majorité des produits alimentaires.

<sup>23</sup> Cf. Julien Vincent, « Industrialisation et libéralisme au XIX<sup>e</sup> siècle : nouvelles approches de l’histoire économique britannique », *Revue d’histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°37, 2008, p. 87-110.

par l'intermédiaire de la colonisation. Entre 1850 et 1873, l'Angleterre connaît une ère de prospérité sans limite : elle possède des filatures de coton (grâce à la matière première venue des Indes), des usines de métallurgie lourde, des machines-outils performantes, des chantiers de construction navale, etc. Elle devient rapidement la première puissance technologique mondiale, maîtresse des échanges internationaux. C'est le temps de la *Pax Britannica* (1815 – 1914). En 1851, avec l'Exposition Universelle de Londres, les pays du monde civilisé contemplant le génie de l'*homo britannicus*, avec des ouvrages tels que le *Crystal Palace*.

En parallèle d'une telle évolution, le paysage anglais se modifie radicalement sous le règne de la Reine Victoria ; la Révolution transforme les villes et les change en monstres d'acier et de fumée. On assiste à un exode rural important et, en 1845, l'équilibre démographique est finalement renversé : il y a désormais plus d'habitants dans les villes que dans les campagnes. C'est l'essor des villes modernes, industrialisées, qui symbolisent le progrès technique et l'avenir du capitalisme marchand, où se vendent et s'achètent les biens manufacturiers, au rythme des soubresauts boursiers. De leur côté, les campagnes sont toujours prospères, mais apparaissent comme étant des vestiges du passé, certes nécessaires, bien qu'en marge du nouveau monde moderne.

Londres, ville de la réussite matérielle et du triomphe de la marchandise, cité de l'ascension sociale aussi bien que des pires déchéances, symbolise à la perfection le libéralisme dans sa phase d'apogée<sup>24</sup>.

Comme le laisse sous-entendre cette mention du libéralisme, le progrès technique amène ainsi avec lui une philosophie de l'individu et du profit personnel. L'ère industrielle transforme radicalement les mentalités de la société anglaise et la bourgeoisie prospère à l'ombre de l'explosion du capitalisme britannique. Les « noires fabriques du Démon » de Blake (« *the Dark Satanic mills* »)<sup>25</sup> engrangent les richesses, mais leur distribution se révèle très inégalitaire. En 1845, l'homme de lettres Benjamin Disraeli<sup>26</sup>, également premier ministre du Royaume-Uni à deux reprises, parle d'une fracture entre deux nations dans son roman *Sibyl ou Les deux nations* (également mentionnée auparavant par d'autres commentateurs, tels que Thomas Carlyle) :

<sup>24</sup> *Op.cit.* François Bédarida, *L'ère victorienne*, p.63

<sup>25</sup> William Blake, "And did those feet in ancient time", preface of the epic *Milton: A Poem in Two Books*, in *Prophetic Books*, 1804 – 1808.

<sup>26</sup> Benjamin Disraeli (1804 – 1881) est un homme politique et écrivain anglais qui a été Premier ministre britannique à deux reprises et qui a joué un rôle central dans la création du Parti conservateur moderne en Angleterre, en faisant notamment reposer la doctrine sur un impérialisme colonial.

Two nations; between whom there is no intercourse and no sympathy; who are as ignorant of each other's habits, thoughts, and feelings, as if they were dwellers in different zones, or inhabitants of different planets; who are formed by a different breeding, are fed by a different food, are ordered by different manners, and are not governed by the same laws<sup>27</sup>.

Nous traduisons : Deux nations entre lesquelles il n'y a ni relation ni compassion, qui sont chacune tout aussi ignorantes des coutumes de l'autre, de ses pensées et de ses émotions, que si elles habitaient dans deux lieux différents, ou plutôt deux planètes ; deux nations qui sont éduquées différemment, nourries différemment, organisées différemment, et qui ne sont pas gouvernées par les mêmes lois.

D'un côté les riches et de l'autre les pauvres, d'un côté les manufacturiers bourgeois, et de l'autre les « manœuvres », membres de la classe laborieuse, ouvrière, qui s'entassent dans des agglomérations (*slums*), avec un niveau de vie relativement bas. On s'aperçoit alors que l'industrialisation s'effectue en échange d'un prix humain extrêmement élevé, et cela soulève la question de la condition sociale anglaise (*The Condition of England question*).

Longues heures de travail, exploitation des femmes et des enfants, insécurité de l'emploi, hygiène lamentable des ateliers et des habitations, entassement dans les *slums*, discipline stricte du *factory-system*, dégradation physique et morale, rupture des liens familiaux, alcoolisme et prostitution, absence d'instruction, déshumanisation qui réduit les êtres à l'état d'animaux de labour dans une atmosphère d'accablement morne : le tableau a été si souvent tracé qu'il n'est point besoin d'insister<sup>28</sup>.

Un climat d'insécurité s'installe jusque dans les plus hautes sphères de l'Etat ; on craint une révolte des masses, comme en France en 1789. A partir de 1838, un mouvement ouvrier émerge, qui s'appuie sur le peuple et les classes « inférieures » afin d'obtenir une réforme du système et une transformation en profondeur de la société. Il se base sur la « Charte du peuple », rédigée la même année par l'Association des Travailleurs de Londres, notamment dirigée par William Lovett<sup>29</sup>. Ce courant nommé le Chartisme s'oppose à la *New Poor Law* du 1834, qui plonge les classes laborieuses dans la misère et les pousse à ne pas compter sur l'aide sociale, mais plutôt sur un salaire. Le but de ces revendications n'est pas de déclencher une révolution violente et de renverser les institutions, mais bien d'entraîner un changement constitutionnel et légal.

Ces revendications, bien qu'elles soient toutes d'ordre politique, ne doivent pas masquer le caractère social du chartisme. L'idée de base, c'est que la réforme politique représente le moyen premier, et le seul possible, de la transformation de la société. Pour donner à tous une

<sup>27</sup> Benjamin Disraeli, *Sybil or the Two Nations*, [en ligne] [ibiblio.org](http://ibiblio.org), p.36

<sup>28</sup> *Op.cit.* François Bédarida, *L'ère victorienne*, p.40-41

<sup>29</sup> William Lovett (1800 – 1877) était un activiste socialiste anglais, chef de file du mouvement Chartiste. Il se battait pour l'amélioration des voies démocratiques britanniques, la tempérance (les ligues de tempérance pour la réduction de la consommation d'alcool), ainsi que l'éducation des classes laborieuses. Il a fondé en 1836 la *London Working Men's Association* avec d'autres socialistes radicaux. En 1839-40, durant un séjour en prison, il coécrivit avec John Collins *Chartism, a New Organisation of the People*.

existence décente et humaine dans un système social juste et égalitaire, il faut arracher les leviers des commandes aux « classes stériles », c'est-à-dire à l'oligarchie de privilégiés qui les détient par la force. Ainsi les travailleurs pourront instaurer une nouvelle répartition du fruit du travail, conformément aux droits et aux besoins de chacun<sup>30</sup>.

Les militants du Chartisme organisent des meetings, des pétitions, des cortèges, et répandent des velléités de grèves. Cependant, les répressions gouvernementales dissuadent les ouvriers et affaiblissent le mouvement<sup>31</sup>. De plus, le gouvernement rejette en bloc les pétitions, malgré leur valeur démocratique et leur poids. En 1848, la tentative de transformation sociale ne prend pas racine en Angleterre, *a contrario* de la France, qui change de régime et entre dans l'ère républicaine (la Seconde République qui va durer de 1848 à 1852). Toutefois, les luttes ouvrières se prolongent, notamment à travers le trade-unionisme et les syndicats (autorisés en 1825). Notons bien que les mouvements sociaux n'ont jamais eu la volonté de renverser le mode de gouvernement capitaliste : ils désiraient l'aménager de manière à y intégrer une démocratie sociale. Sur ce point, ils ont échoué face aux classes « supérieures », détentrices du capital. Ce n'est qu'à la fin du siècle, avec la forte influence du *Capital* de Marx<sup>32</sup>, que plusieurs courants de pensée tendront à raviver ces luttes qui ne s'effacent jamais totalement – notamment à travers le socialisme utopique et l'apparition de ce qui deviendra plus tard le *Labour Party*. L'indignation face à un système économique moderne, *a priori* valorisant uniquement pour ceux qui réalisent des profits, sur le dos de leurs employés, atisent des tensions en gestation depuis la Ruche de Mandeville.

Le *Reform Act* et la *New Poor Law*<sup>33</sup>, présentés par le gouvernement libéral et entérinés en 1832 et 1834 par le Parlement britannique, vont dresser un axe social et politique, semblable à celui de la France, qui requiert un choix de la part des dirigeants : d'un côté, on peut prendre en compte la pauvreté et venir en aide aux classes les plus nécessiteuses en acceptant de mettre en péril l'économie de l'Etat ; de l'autre, on peut choisir de ne pas venir en aide à ces classes, de les laisser dans le besoin en échange d'une prospérité économique qui, en surface, fait tout de même de l'Angleterre la première puissance

---

<sup>30</sup> Jean-Pierre Rioux, Dominique Redor, *La Révolution Industrielle en Grande-Bretagne*, Ebook online, section 7, « le Chartisme ».

<sup>31</sup> On peut notamment faire remarquer l'arrestation de William Lovett, en 1839-40, durant une manifestation jugée illégale.

<sup>32</sup> L'ouvrage est paru en trois tomes successifs en 1867, 1885, 1894, les deux derniers ayant été publiés à titre posthume par Friedrich Engels, puisque Marx est mort en 1883.

<sup>33</sup> On accorde à cette réforme le titre de « *New* » puisqu'elle transforme la *Poor Law* datant de l'époque élisabéthaine afin de revoir (à la baisse) les conditions de l'apport d'une aide aux plus démunis.

mondiale au XIX<sup>e</sup> siècle. En se basant sur les théories sociales de Thomas Malthus<sup>34</sup>, le gouvernement libéral anglais décide, dans les années 1830, de ne pas apporter de soutien financier à ceux qui se trouvent dans le besoin, de manière à ne pas permettre à la pauvreté de prospérer à l'ombre de l'Etat. C'est ainsi que l'on retrouve un principe de « vice de la pauvreté » qui gangrène la société et conduit à l'établissement de ces lois, elles-mêmes à la source du mouvement chartiste qui cherche à contester ce que la Commission Royale en personne approuve en 1832 :

Every penny bestowed, that tends to render the condition of the pauper more eligible than that of the independent labourer, is a bounty on indolence and vice<sup>35</sup>.

**Nous traduisons** : Chaque penny accordé dans le but de rendre la condition des pauvres plus supportable que celle d'un paysan indépendant est un cadeau fait à l'indolence et au vice.

La politique capitaliste de l'Etat libéral anglais est donc ouvertement assumée, et la Commission Royale mise en place pour assurer la fin de l'aide aux pauvres (toujours selon le principe de Malthus) va exposer dans un rapport le rôle des *workhouses*<sup>36</sup>, mises en place pour rebuter les populations dans le besoin et les pousser à travailler de manière productive pour la société, plutôt que de chercher du secours auprès d'un Etat qui va tout faire pour les dégoûter.

Into such a house none will enter voluntarily; work, confinement, and discipline, will deter the indolent and vicious; and nothing but extreme necessity will induce any to accept the comfort which must be obtained by the surrender of their free agency, and the sacrifice of their accustomed habits and gratifications<sup>37</sup>.

**Nous traduisons** : Personne n'entrera jamais volontairement dans une telle maison ; le travail, le confinement et la discipline vont dissuader l'indolence et le vice ; rien d'autre qu'une extrême nécessité ne poussera qui que ce soit à accepter le confort qui ne peut être obtenu qu'au prix de l'abandon de son libre-arbitre, ainsi que par le sacrifice de ses habitudes quotidiennes et de son bien-être.

---

<sup>34</sup> Thomas Malthus (1766 – 1834) était un économiste britannique qui a énormément travaillé sur les dynamiques de croissance de la population anglaise au moment du *take-off*. Influencé par la pensée de Jean-Jacques Rousseau et de Condorcet, il établit son analyse de manière relativement pessimiste, en affirmant que les maux de la société ne sont pas politiques mais bel et bien démographiques, avec une théorie qui soutient entre autres que la pauvreté engendre la pauvreté (voir *An essay on the Principle of Population* en 1826). Il est, en ce sens, une source d'inspiration majeure des *Poor Laws*, puisqu'il défend presque une forme de sélection naturelle avant l'heure, ou en mentionne tout du moins une autodestruction de la société si celle-ci entretient les populations pauvres au crochet de l'Etat. L'évocation des possibilités de régulation et de contrôle du développement des civilisations permet aujourd'hui d'y voir notamment une modernité sur la régulation des naissances et la contraception – ce sera en tout cas l'interprétation qu'en fera Aldous Huxley dans *A Brave New World* (1931).

<sup>35</sup> Cf. George R. Boyer, *An Economic History of the English Poor Law, 1750–1850*, Cambridge University Press, 1990, quoting Parliamentary Papers 1834, p. 228.

<sup>36</sup> Maison de travail où l'on loge les nécessiteux qui viennent bénéficier du secours de l'Etat.

<sup>37</sup> Senior Nassau, Chadwick & Edwin (1834), *Poor Law Commissioners' Report of 1834*, London: H.M., Stationery Office

Ce cas de rejet de la pauvreté sociale représente sans doute le paroxysme des exemples de conflits humains qui divisent la société victorienne ; il nous expose les questionnements et la fracture qui marquent l'époque industrielle, non seulement en Angleterre, mais également au sein de la société française. Les deux pays réclament autant de transformations et d'adaptation au nouveau système émergent, avec entre autres le besoin d'une élaboration de ce que les Anglais nomment le *Welfare State*, équivalent français de l'Etat Providence. En ce sens, l'époque industrielle marque le début d'une longue marche en direction d'une évolution sociale, ainsi que l'aggravation d'une fracture qui devra tendre à se résorber pour ne pas provoquer l'implosion des sociétés européennes – cet ensemble allant de pair avec des réclamations démocratiques qui vont aboutir à la transformation des régimes et à l'apport d'une démocratie populaire basée sur le suffrage universel. Le capitalisme ne doit pas demeurer un mouvement financier sauvage, impuni, immoral ; il demande une régulation de la part de l'Etat, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à nos jours, afin de protéger le citoyen en tant qu'individu ou que travailleur.

De plus, l'ère victorienne est connue pour être l'une des périodes les plus âpres et rigoristes en ce qui concerne la religion. Une évangélisation accrue des masses conduit à l'émergence progressive d'une société puritaine et ascétique qui refuse toute forme de plaisir par peur du péché. Cela, comme nous l'avons dit précédemment, valorise le travail comme collaboration avec Dieu ; l'argent devient dès lors le symbole d'une réussite terrestre, présage d'une élection divine. La chape de plomb qui recouvre la société de la reine Victoria exerce une pression conséquente ; à la fin du siècle, elle se voit de plus en plus contestée, notamment à cause de l'hypocrisie bourgeoise qui condamne la dépravation tout en s'y livrant sans retenue. Face à ces abus des classes les plus privilégiées, qui laissent peser le joug de la religion sur les plus défavorisés, la littérature s'attaque également à l'austérité imposée à la société victorienne ; des auteurs tels qu'Oscar Wilde se permettent des « dérives », voire des « perversions » dans leurs écrits<sup>38</sup>. L'Angleterre demeure une enclave de croyance autoritariste, dans un monde où la religion recule : au XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est plus Dieu, mais bien la science qui domine partout en Europe et sur le Nouveau Continent. L'individualisme, la valorisation de la réussite sociale et du capitalisme conduisent à l'abandon des cultes. De nombreuses découvertes viennent ébranler le dogme, comme la mise au jour du squelette de Neandertal. En 1859, Darwin

---

<sup>38</sup> Oscar Wilde est d'ailleurs condamné pour « grave immoralité » et purge une peine de prison entre 1895 et 1897, à cause de certaines relations homosexuelles. On retrouve une dimension homo-érotique dans des œuvres telles que *Le Portrait de Dorian Gray* (1890).

fait paraître *l'Evolution des espèces*, ce qui conduit au fameux conflit entre l'Evolutionnisme et le Créationnisme, encore d'actualité. La nouvelle civilisation industrielle, rationnelle et en voie de déchristianisation, permet le développement de la doctrine capitaliste : l'homme riche est respectable, tandis que la pauvreté est liée à la paresse. On attribue d'ailleurs la phrase suivante à Arthur Young<sup>39</sup> :

[Il faut] maintenir les classes inférieures dans la pauvreté, sans quoi elles ne seront jamais industrielles<sup>40</sup>.

Ces nouvelles valeurs bourgeoises se répandent très vite dans les autres strates de la société. On cherche à générer des lois sociologiques qui permettront de construire une société basée sur des règles scientifiques. Ainsi, Jeremy Bentham théorise la philosophie de l'utilitarisme, caricaturée entre autres dans *Temps difficiles* de Charles Dickens ; les utilitariens croient en « la marche en avant de l'esprit », en l'adaptabilité de l'homme qui, en tant que créature sociale, va aboutir à une forme de bonheur parfait. Ce scientisme nous montre les dérives d'un positivisme excessif.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, devant la persistance de la « misère victorienne », on commence à remettre en question le bien-fondé du système capitaliste et du libéralisme débridé. Les progrès sociaux sont lents, même si l'on peut noter une élévation du niveau de vie des masses, notamment grâce à *l'Education Act* de 1870, qui rend l'école accessible et publique, mais ne garantit pas sa gratuité et ne lui accorde pas un caractère obligatoire. La remise en cause de l'individualisme s'accompagne de la résurgence de nombreux conflits sociaux et politiques. La mauvaise répartition des richesses est de plus en plus critiquée, et les socialistes émergent en se basant entre autres sur les théories de Marx. Différents partis se forment ; la démocratisation du système politique, l'acquisition du droit du vote, et enfin l'obtention d'un suffrage presque universel sont finalement entérinées<sup>41</sup>. Les progrès des sciences à l'ère victorienne s'accompagnent donc de transformations radicales, à la fois politiques, économiques, sociales et philosophiques qui vont jalonner le XIX<sup>e</sup> siècle britannique. La bourgeoisie devient la classe dominante, à la recherche d'une nouvelle

---

<sup>39</sup> Arthur Young (1741 – 1820) était un auteur, agronome et ingénieur britannique, fils du président de la Chambre des communes.

<sup>40</sup> *Op.cit.* François Bédarida, *L'ère victorienne*, p.41-42

<sup>41</sup> Il faut principalement retenir la date du 15 août 1867, puisqu'à l'initiative du Premier Ministre Benjamin Disraeli, les ouvriers qualifiés des villes obtiennent le droit de vote, ce qui double le nombre d'électeurs. En 1884, le libéral Gladstone fait voter une loi qui élargit ce droit aux habitants des campagnes. Toutefois, le véritable suffrage universel n'est étendu à tous les hommes de plus vingt-et-un ans et aux femmes de plus de trente ans qu'en 1914. La différence d'âge entre homme et femme n'est annulée qu'en 1924, moment à partir duquel elles peuvent également voter à partir de vingt-et-un ans.

forme de croyance et d'une justification de sa nouvelle position. Les classes laborieuses, quant à elles, s'engagent dans un combat pour modifier leurs conditions de vie et obliger la constitution à prendre « un virage à gauche ». L'entrée dans l'ère industrielle conduit à l'émergence des temps modernes, auxquels s'accrocheront les mêmes luttes – que l'on retrouve encore aujourd'hui, sous d'autres formes.

Pour conclure sur cette présentation du contexte britannique, signalons un aspect majeur de l'époque victorienne, qui n'a pas été traité ici. En effet, la *Pax Britannica* s'appuie massivement sur la constitution d'un vaste Empire Britannique, et il ne faut pas oublier que la colonisation a été l'un des instruments qui a garanti l'hégémonie anglaise tout au long du siècle. Ainsi, même si nous reviendrons au cours de notre développement sur nombre de ces points, avec plus de détails et d'analyses, il est important de visualiser dès à présent le climat de tension sociale et politique dû à l'industrialisation de la Grande-Bretagne et à sa transition capitaliste, qui vont se répercuter dans l'œuvre victorienne de notre corpus.

### 3- *Expansion de l'industrialisme et conflits sociaux dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*

Si les économistes et les historiens emploient le terme de Révolution Industrielle pour définir le mouvement qui s'est amorcé de manière fulgurante au Royaume-Uni, certains préfèrent toutefois parler d'industrialisation lorsqu'il s'agit d'étendre ledit mouvement en dehors des frontières anglo-saxonnes, étant donné que les autres pays subissent, chacun à leur niveau, les conséquences de cette transition entre une pratique agraire et artisanale et une société capitaliste basée sur l'exploitation industrielle *via* la machine. C'est pourquoi la France, entre autres, a connu un développement plus lent et moins aisé que sa voisine d'Outre-Manche. Les premières vagues de la Révolution Industrielle n'entament pas son imperméabilité au progrès technologique, et, depuis la Révolution de 1789, les alternances de régime n'aménagent pas vraiment un terrain propice au développement de la mécanisation. Le changement des habitudes de consommation ne se produit que très lentement du fait des guerres et des révolutions, ce qui ne permet pas l'élaboration d'un progrès technique aussi important et immédiat que celui que l'on constate en Angleterre. La transition démographique et économique, entre une France majoritairement rurale et une France majoritairement urbaine, ne s'effectue d'ailleurs que dans la deuxième moitié du siècle ; l'exode rural est moindre que chez nos voisins britanniques, et l'agriculture

traditionnelle conserve d'ailleurs une importance fondamentale jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Pour autant, notre pays aussi se voit profondément transformé à partir des années 1850, lorsque la devise du Second Empire (1852 – 1870), « ordre et progrès », lance l'impulsion d'une modernisation de la France, en retard par rapport aux anglais. Malgré tous ses efforts, notre nation demeure incapable de dépasser cette première puissance mondiale, bien que le capitalisme s'enracine également dans nos mœurs. Dire que la société française n'a pas connu de transformation sociale avant la moitié du siècle serait cependant incorrect, puisque la révolution de février 1848, puis les protestations de juin 1848 contre la Seconde République (1848 – 1852) nouvellement créée portent les protestations des ouvriers sur le devant de la scène, parmi d'autres choses<sup>42</sup>. Comme en Angleterre, la France libérale compose avec son lot de protestations sociales, et devant ces crises successives ; l'esprit héritier des Lumières se réfugie davantage dans l'abstraction que dans l'application de réformes sociales, ce qui conduit notamment à l'élaboration de théories socialistes-utopistes telles que celles du comte de Saint-Simon<sup>43</sup> ou de Charles Fourier<sup>44</sup>. La pensée positiviste d'Auguste Comte ou d'Ernest Renan, formulée dans la première moitié du siècle<sup>45</sup>, nous démontre également un besoin de repenser le nouveau cadre de vie de la société à la lumière de la science – et parfois du scientisme, lorsque l'on dérive en direction des extrêmes. La Révolution Industrielle, même si elle peine à instaurer rapidement le progrès technique chez les Français, est donc présente de manière abstraite avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par l'intermédiaire des différents théoriciens qui se penchent sur les enjeux et les nouvelles valeurs de la science, ainsi que le rôle émergent du socialisme, avec l'apparition d'un prolétariat qui nous prouve bien que la France a tout de même connu une forme d'industrialisation avant 1850. A l'instar de nos voisins

---

<sup>42</sup> Les journées du 22 au 26 juin 1848 ont été marquées par une révolte du peuple parisien qui s'insurgeait suite à la fermeture des ateliers nationaux, destinés à fournir du travail aux chômeurs de la ville après la révolution de février 1848. L'Etat s'étant beaucoup trop investi financièrement dans cette aide sociale, il se voit dans l'obligation d'y renoncer, ce qui provoque des mouvements ouvriers semblables à ceux de la première révolution. Il faut noter que cette dernière, en février, a été en partie provoquée par l'explosion d'une bulle financière en France et en Angleterre, basée sur la spéculation autour des chemins de fer, qui a conduit à un krach en 1847. La faillite provoque une vague de licenciement et de chômage qui persiste encore en juin 1848, après la création des ateliers nationaux chargés de palier à ce problème. On voit bien là les ficelles économiques qui régiront encore la société au XX<sup>e</sup> siècle, et qui se basent au XIX<sup>e</sup> sur les différents progrès technologiques, ainsi que sur les cours de l'acier et du charbon.

<sup>43</sup> Le comte de Saint-Simon publie l'essentiel de ses textes dans les années 1810/1820, avec entre autres *L'Industrie* (1817), *Du système industriel* (1822), ou le *Catéchisme des industriels* (1824).

<sup>44</sup> L'essentiel de l'œuvre de Fourier se concentre également dans les années 1820, avec notamment *La théorie des quatre mouvements*, achevée en 1822.

<sup>45</sup> *Le cours de philosophie positive* d'Auguste Comte retranscrit un ensemble de conférences qu'il a donné entre 1830 et 1842 ; *L'Avenir de la science* d'Ernest Renan a été écrit en 1848. Les deux grandes œuvres positivistes ont donc été produites durant la première moitié du siècle.

Britanniques, le système économique devient l'institution de référence, à mesure que le pays se modernise ; on retrouve, encore et toujours, la Ruche de Mandeville, qui sacrifie les pauvres – ces prolétaires qui, indisciplinés, refusent de passer leur vie dans une usine, en silence.

N'oublions toutefois pas que si la mécanisation et l'entrée dans la production de masse se font tardivement, la machine, pour sa part, n'apparaît pas au XIX<sup>e</sup> siècle et trouve ses racines dans l'époque précédente, puisque ce sont toutes les grandes découvertes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui permettent un essor de l'industrialisation au moment du *take-off*. On retrouve par exemple un progrès technique dans le milieu du textile dès les années 1730, comme le fait remarquer l'historien Jean-Pierre Rioux : se succèdent la navette volante de John Kay en 1733, qui améliore la productivité des tisserands et leur permet de tisser plus de longueur, puis la *spinning-jenny* de Hargreaves qui permet de produire davantage de fil en 1765, suivi de la *water-frame* de Richard Arkwright, actionnée par la force mécanique de l'eau et de la vapeur, qui marque le début d'une forme d'industrialisme dès 1768, et enfin la *mule-jenny* de Samuel Crompton en 1779 achève d'entamer la production de masse en accroissant les possibilités de fabrication<sup>46</sup>. Rappelons encore une fois la mise au point définitive de la machine à vapeur en 1769, par James Watt, qui marque d'une pierre blanche l'histoire de la technologie et lance le mouvement qui va conduire au *take-off* et au développement du machinisme en Angleterre. Ainsi, avant même le début de l'ère victorienne, on entre dans un monde où les machines se développent progressivement, et dire que la France et l'Angleterre n'ont pas connu de réel progrès technique avant le début du XIX<sup>e</sup> siècle serait incorrect ; analyser la Révolution Industrielle, ce n'est donc pas uniquement analyser l'émergence d'une technologie, mais également examiner ses usages et travailler sur les emplois qu'on lui offre, car si le XVIII<sup>e</sup> siècle met en place les machines sur l'échiquier, l'ère industrielle va les manipuler de manière à élaborer un système capitaliste qui va se reposer sur un certain nombre de conceptions philosophiques et politiques, marquant ainsi le début d'un âge où les hommes ne produisent plus, mais surveillent simplement des créatures de métal qui le font à leur place. Pour autant, ce

---

<sup>46</sup> Nous présentons ici le développement historique du textile, mais dans son ouvrage *La Révolution Industrielle*, Jean-Pierre Rioux l'expose en parallèle avec l'évolution de la métallurgie, qui suit à peu près le même schéma, bien que les progrès techniques soient plus tardifs ; ils commencent en 1784, avec le brevet d'Henry Cort, qui a mis au point le procédé de *puddlage* permettant de créer de l'acier. En 1856, Bessmer perfectionne ce processus grâce au convertisseur afin de produire « une grande quantité d'excellent acier », selon les dires de son concepteur. A partir de ce premier élan, la métallurgie va également connaître différentes vagues évolutives qui vont permettre le développement de l'industrie jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, voire jusqu'à nos jours.

système s'instaure plus rapidement en Grande-Bretagne et tarde tout de même à s'exporter en France, comme nous venons de l'expliquer.

La France industrielle de Napoléon III choisit de mettre en place un réseau de chemin de fer développé et confie des concessions à de grandes familles industrielles comme Wendel et Schneider ; le Nord s'industrialise alors rapidement, comme l'Alsace et la Lorraine, régions houillères ; la grande bourgeoisie d'affaires, incarnée entre autres par les familles Rothschild ou Pereire, prend son envol et s'oppose rapidement au prolétariat, transférant chez nous la question de la fracture entre les deux nations (les « pauvres » et les « riches ») à laquelle les Anglais sont également confrontés ; de même, l'exode rural se renforce et de grands boulevards se créent dans les villes (sous l'impulsion du Baron Haussmann à Paris), leur donnant l'aspect qu'on leur connaît aujourd'hui et les transformant ainsi pour les adapter à la population et à la nouvelle société de consommation libérale<sup>47</sup>. Ce n'est que lorsque la Troisième République (1871 – 1940) prend le pouvoir que la condition sociale s'améliore, avec des lois rendant l'éducation obligatoire, laïque et gratuite (à peu près au même moment que le Royaume-Uni, puisque l'*Education Act* est ratifié en 1870), et permettant la réunion en syndicats et partis politiques (la loi Waldeck-Rousseau de 1884). Ainsi, la France, bien qu'elle se montre plus réfractaire au progrès technique et à la modernisation, se laisse entraîner par ce mouvement inexorable qui frappe par vagues successives les différents pays européens. C'est avec une fierté industrielle non-dissimulée que nous dévoilons d'ailleurs au monde, durant l'Exposition Universelle de 1889, la grande œuvre basée sur l'acier qu'est la Dame de Fer de Gustave Eiffel – tout comme l'avaient fait avant nous les Anglais avec le *Crystal Palace*, durant l'Exposition de 1851. Aussi pouvons-nous constater un développement à la fois semblable à celui de la Grande-Bretagne et pourtant circonstancié par les différentes crises politiques et sociales qu'affronte la France tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui justifie son essor tardif, que ce soit dans les domaines économiques, industriels ou bien même coloniaux (puisque c'est également l'un des grands *leitmotive* de cette époque)<sup>48</sup>.

#### 4- Les Etats-Unis : jeunesse d'une nation et fondation du temple capitaliste

Contrairement aux pays européens, les Etats-Unis d'Amérique ne possèdent pas, au XIX<sup>e</sup> siècle, une histoire particulièrement développée. Il s'agit de l'une des nations les plus

<sup>47</sup> On peut par exemple se référer à l'œuvre d'Emile Zola, *Au bonheur des dames*, parue en 1883.

<sup>48</sup> Cf. Jean-Pierre Rioux, *La Révolution industrielle : 1780-1880*. Paris, 1971, éd. du Seuil, 248 p.

jeunes et les plus prometteuses d'Occident, née de la guerre et de la colonisation. L'existence des treize colonies anglaises prend fin après la Guerre d'Indépendance (1775 – 1783) contre l'Empire Britannique<sup>49</sup>, la signature de la Déclaration d'Indépendance (4 juillet 1776) entérinant la sécession entre l'Ancien Continent et le Nouveau. A l'origine, les colonies possédaient déjà un objectif économique, notamment grâce aux multiples ressources des différents Etats, comme le charbon, l'acier, les minerais, ou encore les céréales et le coton<sup>50</sup>. La conception calviniste et la valorisation du travail sont héritées des Anglais, et permettent un développement similaire de l'esprit capitaliste. On trouve donc, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un potentiel en gestation dans ce pays appelé à devenir, trois siècles plus tard, le géant capitaliste que l'on connaît.

Mais comment ce pays, en mauvais termes avec la puissance industrielle anglaise, parvient-il à réaliser une transition industrielle à l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle ? Si elle ne possède pas une histoire qui définit son rapport à l'économie et à l'argent, la nation nouvellement créée se dote rapidement d'un système industriel, grâce à l'aide de l'Anglais Samuel Slater<sup>51</sup>, qui vend les secrets de sa nation aux USA. En moins de deux décennies, les industries américaines se mécanisent et deviennent suffisamment fortes pour établir un commerce avec l'Empire napoléonien. En conséquence, les Anglais tentent même d'imposer un blocus des échanges de marchandise, qui conduit aux affrontements de 1812 contre les Etats-Unis. La nation américaine se construit donc sur deux piliers, vis-à-vis de l'Europe : le commerce et la guerre. Le bateau à vapeur, l'établissement de chemins de fer et une meilleure communication entre les différentes régions de ce vaste territoire permettent, par l'industrialisation, de booster sa production. La conquête de l'Ouest<sup>52</sup>,

---

<sup>49</sup> La Guerre d'Indépendance des Etats-Unis a opposé les treize colonies d'Amérique du Nord à la Grande-Bretagne entre 1775 et 1783. Elle est marquée par la déclaration d'Indépendance de 1776, et aboutit sur la constitution américaine, acceptée 1887 et appliquée à partir de 1889.

<sup>50</sup> Cf. Daniel Boorstin, *Histoire des américains : l'aventure coloniale, naissance d'une nation, l'expérience démocratique*, Paris, R. Laffont, 1991

<sup>51</sup> On attribue notamment le *take-off* américain à Samuel Slater (1768 – 1835), qui après avoir travaillé depuis l'âge de 10 ans dans des manufactures de coton anglaises, a migré illégalement aux Etats-Unis en 1789, où il a vendu les secrets de production technologique de ses compatriotes. En 1800, le modèle de la machine à filer le coton alimentée par la force motrice de l'eau s'est largement répandu grâce à Slater, et amorce ainsi les débuts d'un progrès technique fulgurant, largement encouragé et relayé par les investisseurs des grandes usines et des grandes industries du pays. Cela vaut à Slater le titre de Père de la Révolution Industrielle, mais également celui de traître aux yeux des Britanniques, qui se remettent alors douloureusement de la Guerre d'Indépendance contre les Treize colonies (1775 – 1783) et établissent déjà au début du siècle leur statut de première puissance économique mondiale.

<sup>52</sup> La Conquête de l'Ouest désigne le processus de colonisation de l'ouest du continent américain, amorcé par le gouvernement des Etats-Unis, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce processus commence avec le rachat de la Louisiane à la France en 1803, et s'achève avec la cession de l'actuel Nouveau-Mexique par le Mexique en 1853. La Conquête s'effectue majoritairement contre le peuple amérindien, et dessine les frontières contemporaines des Etats-Unis à l'ouest (hormis l'Alaska).

durant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, répond à un idéal de développement du territoire et d'acquisition des ressources, tout autant qu'à une volonté coloniale de répandre la lumière du Nouvel Etat sur tout le continent. Dès lors, il devient vital de relier ensemble les différents organes de ce système géographique, économique et politique, par l'intermédiaire des fleuves (notamment le Mississippi) ou du train, à l'aide de la puissance mécanique et de la machine à vapeur. L'industrialisation contribue largement à la naissance d'un pays titanesque, qui apprend très vite à maîtriser l'ensemble de ses atouts, pour s'élever sur la scène internationale.

A la base de leur système économique, les Etats-Unis valorisent la propriété privée<sup>53</sup> et la réussite personnelle, en forgeant ce fameux rêve américain du succès et du *self-made man*, que l'on retrouve à la même période Outre-Atlantique, chez les Anglais. L'économie majoritairement agraire du pays se transforme progressivement, sans aller vers une industrialisation complète. En parallèle, l'exportation de produits agricoles par bateaux explose, et les progrès mécaniques réalisés dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle permettent aux entrepreneurs américains d'accroître les bénéfices et la prospérité de l'Etat. L'Etat établit sa propre banque et met en place des mesures protectionnistes, comme la loi de 1828 qui impose des tarifs d'exportations afin de protéger les industries du Nord<sup>54</sup>. De nombreux capitaux sont investis dans les entreprises et les manufactures, et les salaires sont plus hauts que ceux de la Grande-Bretagne ; pour les ouvriers, il s'agit d'une période de plein emploi qui permet la prospérité de la nation, là où la concurrence d'Outre-Manche connaît des ralentissements violents durant certaines périodes. Ces différentes mesures et évolutions permettent à la nation de progresser, sur le plan technologique, jusqu'à dépasser le Royaume-Uni, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, durant le « *Gilded Age*<sup>55</sup> », prenant ainsi le dessus face à la puissance victorienne, en préparation de sa domination hégémonique sur le XX<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>.

---

<sup>53</sup> En 1862, le président Abraham Lincoln fait voter une loi qui permet de revendiquer 160 arpents de terrain sur lesquels on habite depuis plus de 5 ans, si l'on est considéré comme un pionnier, même humble. Cette loi cherche, entre autres, à favoriser l'immigration depuis l'Angleterre, où la Révolution Industrielle plonge certaines familles dans une extrême misère.

<sup>54</sup> On connaît cette politique protectionniste sous le nom de Doctrine Monroe, établie par le cinquième président des Etats-Unis d'Amérique, entre 1817 et 1825. La politique américaine condamne toute intervention des Européens sur le continent, et réciproquement. Ce principe à la fois politique et économique non-interventionniste perdure jusqu'à l'après Première Guerre Mondiale.

<sup>55</sup> Le terme désigne la forte période de croissance économique, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, due à l'expansion de l'industrialisation aux Etats-Unis, notamment dans le Nord et l'Ouest du pays.

<sup>56</sup> Cf. Jean-Michel Lacroix, *Histoire des États-Unis*, Paris, PUF, 2006

Néanmoins, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Etats-Unis connaissent certaines entraves à leur réussite économique. Ils n'utilisent que la puissance de la machine à vapeur, et il faut attendre la fin de la Guerre Civile (1861 – 1865)<sup>57</sup> pour qu'ils développent d'autres types d'énergies, afin d'accroître le pouvoir de leur industrie, jusqu'à déclencher sur leur territoire la seconde révolution industrielle, à la fin du siècle<sup>58</sup>. La Guerre Civile, par ailleurs, révèle là encore une fracture entre deux nations ; d'un côté le monde industriel du Nord connaît la prospérité grâce à l'essor de la Révolution Industrielle, et d'autre part, le Sud a recours à l'esclavagisme afin de faciliter les bénéfices des récoltes dans les champs de coton ou de cannes à sucre, par exemple. Les populations d'origine africaine connaissent une violente exploitation dans les terres agricoles, tandis que progressivement, les Etats du Nord abolissent l'esclavage d'un point de vue légal – ce qui ne met pas un terme à une certaine exploitation, ou à un racisme culturel. En 1860, 4 millions d'esclaves d'origine africaine ou descendants d'Africains représentaient 3 milliards de dollars de recette, et accordaient 60% de leur valeur aux fermes des Etats du Sud<sup>59</sup>. Il est curieux de constater cette ambiguïté dans la conception économique des Etats-Unis : ils entrent rapidement dans une société moderne, sans entrave majeure à une économie capitaliste, basée sur l'industrie, le commerce international et la production de masse ; pourtant, ils traînent derrière eux l'ancienne pratique de l'esclavage, par facilité, car elle ne nécessite que peu d'investissement, pas de salaire et s'avère être une aubaine économique et politique pour l'Etat, vis-à-vis du Sud. L'abolition de l'esclavage par Abraham Lincoln représente la ruine d'une partie de l'agriculture sudiste, non seulement à cause des retombées économiques, mais également à cause de la guerre qui s'en suit. Le déchirement interne du pays paralyse son évolution économique et sociale durant quatre ans ; le *take-off* (« décollage ») reprend ensuite au Nord, et laisse les Etats du Sud dans une certaine misère, qui persiste jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle – voire jusqu'à nos jours<sup>60</sup>.

L'histoire des Etats-Unis, au XIX<sup>e</sup> siècle, implique une Révolution industrielle précoce, construite contre l'Empire britannique ; mais il faut également considérer les premiers pas

---

<sup>57</sup> La Guerre de Sécession (ou *American Civil War*) a opposé les nordistes aux sudistes entre 1861 et 1865, à cause de la réforme du président Lincoln visant à abolir l'esclavage.

<sup>58</sup> La Seconde Révolution Industrielle, ou Révolution Technologique, implique une standardisation et une industrialisation rapide et massive, à la charnière entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. On considère que cette seconde révolution prend fin au début de la Première Guerre Mondiale, en 1914.

<sup>59</sup> Cf. James L Huston, *The Panic of 1857 and the Coming of the Civil War*, Baton Rouge, LA: LSU Press, 1986

<sup>60</sup> Cf. Albert Desbiens, *Histoire des États-Unis : Des origines à nos jours*, Paris 12<sup>e</sup>, Nouveau Monde / Septentrion, coll. « poche », 2012 (deuxième édition), 367 p.

d'une nation, qui s'engage dans des affrontements avec son ancien possesseur, et subit une déchirure interne. L'union sacrée autour de George Washington, dans les premières heures du pays, connaît des hauts et des bas ; on constitue la nation par ses choix et ses conflits. L'esclavage, le capitalisme, l'industrialisation, l'expansion du territoire, l'exploitation des ressources, l'immigration sont autant de facteurs que les Etats-Unis ont dû maîtriser pour supplanter le Royaume-Uni et sortir vainqueur de cet affrontement économique, aux portes du XX<sup>e</sup> siècle. Si les Etats-Unis ne sont pas la première nation capitaliste de l'histoire, ils développent ce système en même temps que les Européens, et se montrent plus performants car ils déterminent encore les modalités de leur existence, en témoigne la Destinée Manifeste<sup>61</sup>.

##### 5- *Capitalisme et littérature industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle*

Les économistes, les sociologues, les historiens, les philosophes étudient, depuis son avènement, les tenants et les aboutissants du capitalisme. Chacun cherche à comprendre, selon sa discipline, de quelle manière ce système économique est parvenu à s'imposer, en deux siècles, comme le modèle dominant dans la société occidentale. Néanmoins, la littérature demeure l'une des branches dans lesquelles on ignore encore l'importance du capitalisme ; pourtant, avec l'impression moderne et l'édition de masse, la consommation du livre est également impactée par l'esprit commercial. Au-delà de cette dimension très matérielle, l'écriture a été, à sa manière, un vecteur des transformations de son siècle auprès d'un large public. A l'époque industrielle, les *realia* intégrées au roman permettent de discerner précisément tel ou tel aspect de la société, par l'entremise d'une narration à la fois réaliste et critique. La littérature agit comme le miroir de concentration des questionnements et des enjeux d'une époque, au-delà d'un simple reflet historique. La narration ne représente jamais une source fiable pour des historiens ; l'entrelacs des métaphores, des styles et des images retranscrit la perception et l'opinion que l'auteur cherche à véhiculer auprès du lecteur. Le capitalisme, pour la littérature, demeure un objet d'étude complexe. En effet, cette littérature n'aborde pas aussi frontalement le sujet que les études économiques ou philosophiques, ni ne dispose des mêmes outils théoriques et stylistiques : le système économique n'apparaît qu'à travers divers objets et symboles,

---

<sup>61</sup> La Destinée Manifeste est une expression apparue en 1845 pour désigner l'esprit expansionniste de la civilisation, d'abord vers l'Ouest, puis ensuite sur le monde entier. Basé sur la forme américaine du calvinisme, elle tend à véhiculer la lumière de la civilisation occidentale, dans un esprit semblable à celui des Européens pendant la colonisation de l'Afrique, au XIX<sup>e</sup> siècle.

allant de l'usine à la question de la pauvreté, en passant par le commerce et la construction de personnages cupides ou vertueux. Contrairement à un traité philosophique ou économique, le sujet ne s'aborde pas de front, mais par l'entremise de multiples représentations. En examinant les ouvrages anglais, français et américains du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut donc s'interroger sur la manière dont les auteurs de l'époque ont non seulement ressenti la transition capitaliste, mais encore se sont efforcés de la retranscrire dans leurs ouvrages. Ont-ils accepté cette idolâtrie de l'argent et du profit, proche du mythe du veau d'or<sup>62</sup> ? Comment ont-ils choisi de dépeindre la restructuration sociale, les changements des paysages et des mentalités ? Quelles sont les caractéristiques d'une écriture de l'industrialisation ? L'écrivain industriel montre-t-il l'espoir ou le désespoir ? Est-il optimiste ou pessimiste vis-à-vis du capitalisme ? Ou bien reste-t-il partagé, pris dans un entre-deux critique, entre bienfaits et décadence ?

Afin de mener à bien notre étude, nous allons la baser sur un corpus prenant en compte les mutations historiques, littéraires et sociales de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis au moment de la Révolution Industrielle, à travers les œuvres de trois auteurs : Jules Verne, Elizabeth Gaskell et Henry David Thoreau<sup>63</sup>.

En France, au milieu du vaste corpus vernien, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879) détonne. La pensée commune considère souvent Jules Verne comme étant le chantre de la technologie – un auteur profondément positif. Les recherches contemporaines nous prouvent désormais que sa volonté de nuancer les bienfaits de la Révolution Industrielle remonte à ses débuts ; seulement, dans une optique d'éveil de la jeunesse aux progrès du monde moderne, l'éditeur Pierre-Jules Hetzel incite son auteur à exacerber les caractéristiques d'une science bénéfique pour l'homme. Cependant, le roman que nous mettons ici à l'étude à ceci de particulier qu'il n'est pas, aux origines, le fruit de la pensée de Verne. Ecrit par un autre auteur, et refusé par Hetzel, avant d'être refondu dans le moule vernien, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* se compose de strates de réflexions variées. L'histoire propose un cadre qui sort des sentiers battus, dans l'univers de Verne : la vision

---

<sup>62</sup> Dans l'Ancien Testament, le veau d'or apparaît comme un symbole d'idolâtrie. L'image est pour la première fois présentée dans le *Livre de l'Exode*, où Aaron forge un veau d'or afin de donner au peuple hébreu un dieu à adorer. Moïse, en descendant du Sinaï, en colère, fracasse les Tables de la Loi quand il voit les siens adorer une idole, chose interdite par le Deuxième Commandement. Dès lors, le veau d'or devient un symbole de l'hérésie iconodoule, qui réapparaît par exemple dans *Le Premier Livre des Rois*, où il incarne de nouveau l'idolâtrie. Le fait qu'il soit en or contribue à l'idée que l'homme vénère la richesse, et que la valeur d'un objet dépend de son éclat.

<sup>63</sup> Cf. références des textes en bibliographie.

d'une cité noire dépeint l'industrie moderne comme étant un nouveau fléau ; la technologie y est à la fois mortifère et bienveillante, capable de détruire comme de soigner. L'intérêt financier, au cœur de notre étude, transparaît derrière les murs de la Cité de l'Acier, mais également dans l'usage qui est fait de l'héritage farouche de la Bégum indienne ; séparé en deux morceaux, l'un sert les intérêts d'un homme cupide, capitaliste par excellence, et l'autre contribue au progrès positiviste de l'humanité. Les différentes inspirations, ainsi que les couches d'écritures du roman, en font une œuvre originale, particulière dans le corpus vernien, qu'il faut étudier sous différents angles afin d'en analyser tout l'intérêt.

Dans la même optique, le roman social britannique, au XIX<sup>e</sup> siècle, dépeint avec davantage de noirceur l'existence des travailleurs et des manufacturiers. Face à la transformation des villes et à l'exode rural, le roman industriel apparaît pour traiter de l'épiphénomène technologique à la base du capitalisme : la production, l'exploitation et les profits deviennent des sujets centraux. Elizabeth Gaskell, autrice victorienne, représente dans *Nord et Sud* (1854 – 1855) la situation de la ville imaginaire de Milton-Northern, entre manufacturiers et prolétaires. Son écriture prend la forme d'un véritable plaidoyer pour la tolérance, le dialogue et la nuance, sans épargner aucune des strates de la société. Davantage ancrée dans la réalité et le quotidien, sensible à l'oisiveté de certains et la souffrance d'autres, l'autrice victorienne décrit les conséquences de la mutation sociale, ainsi que l'influence du capitalisme, en se basant sur son expérience de la condition féminine, dans certains milieux (unitariens, cercles d'écrivain.e.s, etc.). Au-delà d'une simple ressource descriptive, il faut analyser *Nord et Sud* comme étant à la fois un roman dont le personnage central est une femme, un roman industriel, un roman politique et une analyse économique de son temps. L'ouvrage intervient dans un contexte social particulier, et soulève un ensemble de problématiques propres au *take-off* et au nouveau système capitaliste.

L'ouvrage américain, pour sa part, prend une dimension plus philosophique et poétique. *Walden* (1854), d'Henry David Thoreau, n'appartient pas au genre romanesque. Ce récit d'une expérience de retour à la nature prend à la fois l'aspect d'une autobiographie, avec une forme poétique très prononcée, mais également des traits militants proches de ceux du pamphlet politique. L'auteur appartenait au mouvement transcendentaliste ; il développe dans son œuvre une philosophie du minimalisme, prêche pour un retour spirituel à la nature, et s'attaque sans concession au capitalisme naissant. L'essai permet, dans notre réflexion, de formuler autrement une pensée et des arguments

similaires à ceux que l'on retrouve dans les deux romans. Là où la narration implique l'usage d'images, de symboles, de représentations détournées, l'expression directe d'une opinion, ainsi que son argumentation, ouvrent une autre voie – une autre manière de percevoir ce que Thoreau nomme « l'esprit commercial des temps modernes. » L'hétérogénéité de *Walden* permet de multiples analyses, à la fois sur la fond et sur la forme. Les implications politiques et économiques du texte lui offrent une résonance jusqu'à nos jours, car il s'inscrit en opposition avec la société contemporaine, apparaît comme dissidents du point de vue politique et également précurseur de l'écologie.

Dans l'optique d'une étude comparée de ce corpus du XIX<sup>e</sup> siècle, autour de la question du capitalisme en littérature, notre réflexion se concentrera d'abord sur la manière dont les écrits de la Révolution Industrielle conçoivent et décrivent la mutation de leur société ; il sera question de l'influence du contexte d'écriture, des courants de pensées qui structurent les critiques des auteurs, ainsi que des différents avatars littéraires qui permettent de représenter le capitalisme sous toutes ses formes (technique, financière, humaine, etc.), mais aussi des échappatoires à ce dernier. Nous étudierons ensuite la représentation socio-économique de l'époque industrielle dans notre corpus ; la reconstruction sociale autour du modèle capitaliste influence l'écriture et la représentation des classes au sein du roman et de l'essai, on y perçoit la lutte, l'affrontement, le consensus, avec toujours comme thème central l'argent, qu'il s'agisse des patrons, des ouvriers, ou même des groupes opprimés comme les femmes et les immigrés.

\* \* \* \* \*

## I- Littérature et évolutions sociales : le nouveau système économique du XIX<sup>e</sup> siècle vu par les romans de la Révolution Industrielle

Si de prime abord la littérature ne semble pas traiter *stricto sensu* d'économie, les romans du XIX<sup>e</sup> siècle nous offrent cependant une fenêtre sur leur époque ; bien loin de se détacher des préoccupations sociales et financières, certains auteurs les abordent de manière concrète, à travers les représentations de l'industrie et du commerce<sup>64</sup>. La société industrielle structure un mode de pensée inédit ; l'entrée dans une nouvelle ère se ressent dans l'écriture des romans français et victoriens, et se manifeste tout autant par les sujets traités que par la toile de fond contextuelle présentée au lecteur.

Utilitarisme<sup>65</sup> et perte de l'idée de gratuité et de générosité du don : voilà ce qui aurait été scellé avec l'avènement de la nouvelle société industrielle<sup>66</sup>.

L'usage de la fiction ne se prête certes pas à une philosophie abstraite ou à un raisonnement économique implacable, mais permet une mise en scène des personnages et une représentation de la société qui reflètent le constat que nous citons ci-dessus. Ecrire le capitalisme, en l'intégrant dans une vue d'ensemble des évolutions du monde, passe par de nombreux procédés littéraires ; tantôt en jouant sur les symboles, tantôt en explicitant les

---

<sup>64</sup> Au sujet du commerce libéral et du libre-échange, en Angleterre, le Premier Ministre conservateur, Lord Robert Peel, abolit en 1846 les *Corn Laws*, qui limitaient les importations de blé au Royaume-Uni depuis 1815, en partie à cause de la famine qui sévit en Irlande (1845 – 1852). En dépit de la désapprobation de son propre parti, et avec le soutien des libéraux de la Chambre des Communes (*House of Commons*), il amorce un processus économique qui met fin au protectionnisme britannique et intègre le Royaume-Uni dans le monde du libre-échange (*free trade*). En 1860, la France et l'Angleterre signent le traité de Cobden-Chevalier, qui annule les taxes douanières et permet un développement accru des échanges commerciaux entre les deux pays. A la même époque, les Etats-Unis, quant à eux, connaissent une période protectionniste (la Doctrine Monroe), que les Etats abolitionnistes du Nord maintiennent malgré les velléités sudistes de mises en place d'un libre-échange. Il s'agit là de l'un des enjeux de la Guerre de Sécession (1861 – 1865), ou Guerre Civile, puisque les Etats Confédérés désirent exporter du coton et d'autres denrées agricoles produits grâce à l'esclavage.

<sup>65</sup> [Note ajoutée hors-citation] L'emploi du terme « Utilitarisme » sert ici à signaler que la société ne se préoccupe plus des notions morales telles que le bien et le mal, mais lui préfère une logique de production, en vue de réaliser du profit. Précisons toutefois que l'Utilitarisme tel qu'il a été défini par ses deux grands théoriciens, Jeremy Bentham et John Stuart Mill, s'avère être une philosophie du bonheur collectif. Dans *Utilitarianism* (1863), Mill présente sa philosophie, héritée de Bentham, comme étant la somme de plaisirs individuels qui n'ont lieu d'exister que s'ils contribuent au bonheur de la société dans son ensemble. Ce principe contient donc une notion de sacrifice personnel qui, à la lumière du capitalisme, a été perçue comme une excuse pour exploiter les masses au profit de la réussite financière de quelques-uns (avec comme base inconsciente la Ruche de Mandeville). Les intellectuels de l'époque, comme Charles Dickens ou Thomas Carlyle, maltraitaient déjà ce sens en y voyant un processus amoral, voire immoral, d'où le mauvais emploi du terme, dû à un amalgame avec la logique de production industrielle à l'époque victorienne.

<sup>66</sup> Cf. Fiona McIntosh-Varjabedian & Éléonore Le Jallé, *Libéral, libéralité, libéralisme : histoire et enjeux philosophiques, culturels et littéraires*, Paris, Honoré-Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2018, p.11

rouages d'une société froide et calculatrice, régie par les chiffres. Ainsi, il est bel et bien question d'argent dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, à un moment de l'histoire où la production industrielle prend son envol. Les auteurs baignent dans la culture naissante (ou pas) de l'accumulation du capital et de la création d'un profit. En tant qu'observateurs critiques, ils utilisent la narration pour esquisser les traits d'une réalité altérée par leurs réflexions personnelles. L'examen que nous allons mener doit donc tout d'abord s'arrêter sur le contexte d'écriture et la conception particulière de chacune des œuvres de notre corpus, avant de comparer les procédés littéraires auxquels ont recours nos auteurs pour dépeindre le capitalisme et ses avatars au sein de la société industrielle.

#### A- La littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, témoin de la conception d'une société moderne

A la lumière de trois réflexions établies dans différents pays, nous devons tout d'abord comprendre le rapport qu'entretient chaque ouvrage de notre corpus avec le monde économique et ses représentations, en opérant une remise en contexte nécessaire à l'appréhension du capitalisme dans le domaine littéraire. Il est important de saisir les enjeux économiques et sociaux qui ont circonscrit l'écriture de nos œuvres et la vie de leurs auteurs. De quelle(s) manière(s) la France, l'Angleterre et les Etats-Unis vivent-ils la transformation de leur mode de vie au moment de la Révolution Industrielle ? L'affirmation du capitalisme est-elle vue comme la porte d'entrée d'un monde plus moderne ? Ou plutôt comme le seuil d'une ère inhumaine, peuplée par les machines et les banques ? Pour l'écrivain, capitalisme et modernité signifient-ils nécessairement le progrès de l'homme ?

##### 1- *Elizabeth Gaskell et le roman industriel à l'ère victorienne*

L'époque victorienne est le siècle des changements sociaux pour le Royaume-Uni, car si l'Angleterre possède un vaste Empire Colonial et s'affiche comme étant la première puissance économique mondiale<sup>67</sup>, la lumière industrielle qu'elle répand sur l'Europe éclipse un coût humain important. A l'aune des protestations ouvrières de la fin des années

---

<sup>67</sup> Cf. Joel Mokyr, *The Enlightened Economy: An Economic History of Britain (1700 – 1850)*, Yale University Press, Yale, 2012, 564 p.

1830, notamment avec le Chartisme<sup>68</sup>, et durant la période des *Hungry Forties*<sup>69</sup>, le genre romanesque se réinvente pour traiter des problèmes que rencontre la société britannique. Le *take-off* ne modifie pas uniquement les paysages et les structures sociales, mais influence aussi l'écriture d'une partie des auteurs, qui vont s'insérer dans la veine de l'*industrial writing* et du *Condition-of-England Novel*<sup>70</sup>. Dans l'un de ses articles, le docteur Andrzej Diniejko définit le concept de la façon suivante :

The term the “Condition-of-England novels” refers to a body of narrative fiction, also known as industrial novels, social novels, or social problem novels, published in Victorian England during and after the period of the Hungry Forties. The term directly relates to the famous “Condition of England Question” raised by Thomas Carlyle in “Chartism” (1839), although some of these narratives were published earlier. Condition-of-England novels sought to engage directly with the contemporary social and political issues with a focus on the representation of class, gender, and labour relations, as well as on social unrest and the growing antagonism between the rich and the poor in England. Even a cursory glance at the history of the early Victorian novel reveals that many writers shared a particular concern: the social consequences of the Industrial Revolution in England at the beginning of the nineteenth century<sup>71</sup>.

**Nous traduisons** : Le terme de « *Condition-of-England novels* » fait référence à un ensemble de textes narratifs, aussi appelés romans industriels, romans sociaux, ou romans sur les problèmes sociaux, publiés dans l'Angleterre Victorienne pendant et après la période des *Hungry Forties*. Le terme est directement relié à la célèbre « Question sur la condition de l'Angleterre » soulevée par Thomas Carlyle dans *Chartisme* (1839), bien que certains de ces récits aient été publiés antérieurement. Les *Conditions-of-England novels* cherchent à traiter des questions sociales et politiques, en se concentrant sur la représentation des classes, des genres, et les relations entre travailleurs, tout autant que sur les troubles sociaux et l'antagonisme grandissant entre richesse et pauvreté en Angleterre. Même un regard hâtif sur l'histoire des premiers romans victoriens révèle que de nombreux écrivains partageaient une préoccupation précise : les conséquences sociales de la Révolution Industrielle en Angleterre au début du dix-neuvième siècle.

---

<sup>68</sup> Pour rappel de l'introduction, il s'agit d'un mouvement ouvrier qui naît en 1838 et demande une réévaluation plus humaine du fonctionnement industriel de l'Angleterre. Ce courant d'opinion s'oppose au *Reform Act* de 1832 et à la *New Poor Law* de 1834, deux lois jugées comme étant profondément inhumaines et antisociales, qui ont été votées dans le but d'enrichir l'Etat en le déchargeant au maximum de la prise en charge des plus nécessiteux. Le commentateur Thomas Carlyle théorise ce mouvement en 1839, dans son ouvrage *Chartism*, qui pose la fameuse « *Condition-of-England Question* », i.e. la « Question sur la condition de l'Angleterre ».

<sup>69</sup> Le terme « *Hungry Forties* » désigne la pauvreté des années 1840 au Royaume-Uni. La décennie est atteinte par une profonde misère ; dans le même temps, une famine se propage en Irlande à partir de 1845, à cause de méthodes agricoles inappropriées, mais également de l'apparition du mildiou, un champignon qui dévaste les cultures de pommes de terre. La dépression économique et les politiques protectionnistes du Royaume-Uni (avec les *Corn Laws*, par exemple) éreintent une partie de la population qui, trop pauvre, ne peut pas s'aligner sur les cours du blé, et meurt donc de faim à cause des prix trop élevés de la nourriture. En conséquence, l'agitation ouvrière et le mouvement Chartiste font craindre une révolution semblable à celle qu'a connue la France en 1789, mais les répressions atténuent les contestations, qui prennent fin en 1848. (Cf. Anthony Howe, « Les Hungry Forties », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, vol. 52, no. 1, 2016, pp. 47-64. [En ligne sur : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-du-dix-neuvieme-siecle-2016-1-page-47.htm>])

<sup>70</sup> « *Condition-of-England Novel* » : comprendre « roman sur la condition de l'Angleterre ».

<sup>71</sup> Cf. Andrzej Diniejko, “Condition-of-England Novels”, article in “The Victorian Web”, Warsaw University, Poland, 2010

Cette nouvelle branche du roman, portée sur la question sociale, s'inspire directement des mouvements ouvriers qui ont secoué les années 1830. Car si le texte de Thomas Carlyle<sup>72</sup>, dont nous parle Diniejko, intervient tardivement, il se base sur des revendications du prolétariat et pose la question morale du prix humain de l'industrialisation. Cette même question transparait dans les écrits des auteurs de roman social et industriel, tels que Benjamin Disraeli dans *Sybil ou les Deux Nations*<sup>73</sup> (1845) ou encore Charles Dickens, avec *Temps Difficiles*<sup>74</sup> (1854). Disraeli, Dickens et les autres auteurs industriels mettent en valeur la séparation qui divise la bourgeoisie et les ouvriers dans les cités industrielles, opposant ainsi les manufacturiers (« *the Mills*<sup>75</sup> ») et les manœuvres (« *the Hands*<sup>76</sup> ») ; par le truchement de l'écriture métonymique, chacun des deux bords n'est plus qualifié que par son outil de travail, et les écrivains s'avancent déjà sur le chemin d'une dénonciation de la déshumanisation de ce nouveau système économique qui émerge, avec pour vocation la production de masse et le profit. Ils se tournent vers le prolétariat, utilisent la narration

---

<sup>72</sup> Thomas Carlyle (1795 – 1881) était un commentateur, philosophe, écrivain, satiriste et historien écossais, notamment auteur de *Chartism* (1839), qui questionne la société victorienne et sa moralité. Il a entre autres pris parti contre les politiques économiques et sociales des gouvernements libéraux, en tant que farouche conservateur ; en ce sens, on pourrait voir dans son ouvrage *Chartism* une instrumentalisation politique de la part d'un personnage connu pour son goût de la provocation et de la polémique (Cf. *Occasional Discourse on the Negro Question*, en 1849, qui défend les intérêts de l'esclavage).

<sup>73</sup> Ce roman à thèse sociale, paru en 1845 – la même année que l'essai de Friedrich Engels *La situation de la classe ouvrière en Angleterre en 1844* – traite de la fracture qui sépare deux Angleterres, l'une riche, et l'autre pauvre. La misère, le manque de dialogue, la montée en puissance du Chartisme, ainsi que les réformes des *Hungry Forties*, poussent Benjamin Disraeli à dénoncer une situation à laquelle il tente de remédier quand il est élu premier ministre. Sans faire office de manifeste politique, *Sybil or the Two Nations* demeure donc l'un des plus importants *Condition-of-England Novels*, du fait de la future position de son auteur au sein des sphères du pouvoir.

<sup>74</sup> Le roman *Temps Difficiles*, paru de manière épisodique dans la revue *Household Words* en 1854, met en scène les manufacturiers et les ouvriers de la ville imaginaire de Cocktown. On y retrouve les mésaventures d'un manœuvre au service d'un patron cupide et malhonnête. La figure de l'utilitariste est aussi présentée sous les traits d'un personnage clef, Thomas Gradgrind, qui considère chaque chose sous l'angle extrêmement mathématique de l'utile, bannissant ainsi de sa maison l'imagination, la poésie, le rêve et les sentiments ; cette destruction d'une part de l'esprit de ses enfants les condamne à une fin tragique. Ce roman présente une vision satirique de la Révolution Industrielle, en lui attribuant un visage amoral et un esprit composé de rouages inexorables ; le manque d'humanité y est pointé du doigt, et dénoncé par l'intermédiaire d'un humour particulièrement grinçant.

<sup>75</sup> Le terme « *Mills* » désigne en anglais les « moulins », puis les « manufactures » au XIX<sup>e</sup> siècle, par dérivation de langue. Il s'agit donc de désigner un manufacturier par l'intermédiaire de sa propriété, à savoir un lieu de production qui tire lui-même son appellation du monde agricole.

<sup>76</sup> De même que pour le terme « *Mills* », « *Hands* », qui signifie « mains », se voit attribuer un emploi métonymique à l'époque victorienne ; il sert à désigner ceux qui actionnent les machines et font tourner les grands rouages de la production britannique. Les ouvriers, ou « manœuvres » (traduction historique et littéraire de « *Hands* ») se voient donc réduits à la partie de leur corps qui sert à engendrer du profit, ce qui met d'ores et déjà en valeur la dimension déshumanisante de la Révolution Industrielle et du système de production qu'elle engendre.

pour expliciter ses conditions de vie et dépeindre l'existence dans une cité industrielle, en prenant régulièrement comme modèle la première du genre, i.e. Manchester<sup>77</sup>.

La perception du capitalisme industriel s'affirme ainsi jusque dans le choix du décor, puisque de nombreux auteurs se basent sur le modèle de Manchester pour concevoir un *topos* de la ville industrielle, au sein de laquelle doivent évoluer les personnages ; c'est le cas de Cocktown dans le roman *Temps Difficiles* de Charles Dickens, ou encore de Milton-Northern chez Elizabeth Gaskell, lieu fondamental dans *Nord et Sud*. Ce dernier ouvrage se situe dans la veine des romans sociaux et industriels ; de tels écrits agissant comme une caisse de résonance des enjeux de leur époque, ils se révèlent précieux quand il s'agit de se pencher sur l'étude de l'ère victorienne. Le profit, la notion de production de masse, ainsi que le monde de l'entreprise et de la manufacture y sont décrits, non pas de manière théorique, mais par l'intermédiaire d'un cadre narratif complet, reposant sur un ensemble de personnages complexes qui développent à la fois une psychologie, mais aussi des relations et des interactions sociales. En ce sens, le *Condition-of-England Novel* nous offre une fenêtre imaginaire sur la société victorienne telle qu'elle est structurée au moment de la Révolution Industrielle.

- Genèse et écriture de *Nord et Sud*

Dans le cas de *Nord et Sud*, il ne s'agit pas du premier roman à caractère social d'Elizabeth Gaskell, puisqu'elle a publié auparavant un ouvrage tout aussi engagé, relevant également du *Condition-of-England Novel*. Avec *Mary Barton*, son premier livre, édité en 1848, elle présente le Manchester industriel en exhibant ses rouages ouvriers. Le texte, à travers une peinture des deux familles ouvrières, les Barton et les Wilson, pose la question de la répartition des richesses, ainsi que de la division qui sépare la bourgeoisie du prolétariat. Le Chartisme et le trade-unionisme<sup>78</sup> y apparaissent comme étant porteur des

---

<sup>77</sup> Manchester connaît un développement fulgurant au XIX<sup>e</sup> siècle, devenant ainsi l'archétype de la ville industrielle et le lieu privilégié par les anciens paysans victimes de l'exode rural. Sa population passe de 75 000 habitants en 1801 à 126 000 habitants en 1821, et 142 000 en 1831 (cf. localhistory-manchester.org). La ville était déjà réputée au XVIII<sup>e</sup> siècle pour ses filatures de coton ; l'essor industriel la transforme en véritable usine textile, ce qui lui vaut notamment le surnom de *cottonopolis*, (néologisme fabriqué à partir de « *cotton* » et « *mégapolis* »). Il s'agit de l'une des premières métropoles industrielles telles qu'on les représente dans le roman victorien ou dans les peintures contemporaines (cf. la gravure *Manchester from Kersal Moor*, William Wyld, 1852, Royal Collection Trust). La ville devient très vite le cœur économique du Nord de l'Angleterre. Le premier chemin de fer moderne, ouvert en 1830, relie d'ailleurs Manchester à la cité portuaire de Liverpool.

<sup>78</sup> Dans la culture anglaise, il s'agit d'un syndicat ouvrier qui regroupe les membres d'une même branche d'activité (définition CNRTL en ligne).

préoccupations et des revendications d'une base sociale plongée dans le désespoir, les drames personnels (la mort du fils de l'un de protagonistes, à un très jeune âge<sup>79</sup>), et tourmentée par des questions de société.

I had always felt a deep sympathy with the care-worn men, who looked as if doomed to struggle through their lives in strange alternations between work and want [...].

The more I reflected on this unhappy state of things between those so bound to each other by common interests, as the employers and the employed must ever be, the more anxious I became to give some utterance to the agony which from time to time convulsed this dumb people [...].

I know nothing of Political Economy, or the theories of trade. I have tried to write truthfully; and if my accounts agree or clash with any system, the agreement or disagreement is unintentional<sup>80</sup>.

**Nous traduisons** : J'avais toujours ressenti une profonde compassion pour les hommes qui étaient accablés par le souci, qui paraissaient comme condamnés à se débattre dans leur vie en alternant de manière étrange entre le travail et le désir [...].

Plus je réfléchissais à propos de ce malheureux état de fait au sujet ceux qui étaient si étroitement liés les uns ou autres, comme les employeurs et les employés le sont invariablement, plus j'éprouvais ce besoin de formuler l'agonie qui agitait de temps en temps ce peuple muet [...].

Je ne m'y connais pas en économie politique, ou en théories du marché. J'ai essayé d'écrire avec sincérité, et si mes témoignages concordent ou entrent en contradiction avec quelque système que ce soit, la concordance ou la contradiction ne sont pas intentionnelles [...].

Le sentiment d'empathie, à la base de la rédaction des romans sociaux de l'autrice, permet une emphase autour des relations que nouent ses personnages. Elle distingue déjà, dans la préface de *Mary Barton*, le lien inextricable qui lie le patronat et les ouvriers au sein des manufactures, ainsi que la détresse sociale qui accompagne leurs relations compliquées. Son travail romanesque se base sur la vie qu'elle a menée à Manchester<sup>81</sup>, ville dans laquelle elle a pu examiner de près le fonctionnement de l'immense machine industrielle qui assure la prospérité de la Grande-Bretagne ; elle dépeint les ouvriers après en avoir rencontrés plusieurs, jusque dans l'intimité de leurs demeures, quand elle visite les « *slums* »<sup>82</sup>. Elle ressent alors le besoin de faire retentir par l'écriture la voix de ce peuple

---

<sup>79</sup> Elizabeth Gaskell dépeint ici le reflet d'un drame personnel, puisqu'elle faisait face à l'époque à la perte de son fils Willie, mort de la fièvre écarlate en 1845. Pour l'aider à surmonter cette épreuve, son mari lui suggère d'écrire, et son premier roman, *Mary Barton*, voit ainsi le jour en 1848, bien qu'il soit publié de manière anonyme.

<sup>80</sup> Cf. Elizabeth Gaskell, *Mary Barton*, 1848, Project Gutenberg, document 2153, p.2-5 (préface de l'autrice)

<sup>81</sup> Cf. Patsy Stoneman, *Elizabeth Gaskell*, Indiana University Press, 1987, 224 p.

<sup>82</sup> « *A squalid and overcrowded urban area inhabited by very poor people.* » définition du *Oxford Concise*, 12ème édition, 2011. **Nous traduisons** : « Une zone urbaine misérable et surpeuplée, habitée par une population très pauvre. »

muet (« *to give some utterance to the agony which from time to time convulsed this dumb people* ») qui n'a pas été entendu, en dépit de ses longues protestations tout au long des années 1830-1840.

L'autrice britannique poursuit le développement de cet univers industriel dans son quatrième roman, *Nord et Sud*, paru par épisodes entre 1854 et 1855, dans la revue *Household Words*, dirigée par Charles Dickens. Elle se base encore une fois sur son expérience personnelle, non seulement pour la conception de la ville de Milton-Northen, avatar industriel de Manchester, mais également dans la construction du personnage de Margaret Hale. Les similitudes entre l'écrivaine et la jeune protagoniste sont si nombreuses qu'il semble difficile de ne pas remarquer un lien : les deux femmes sont filles d'un pasteur ayant abandonné ses charges religieuses pour s'intégrer à la société civile, elles ont un frère qui a appartenu à la marine<sup>83</sup>, elles ont toutes deux une expérience de la vie rurale<sup>84</sup>, et se retrouvent toutes les deux déplacées dans une ville industrielle<sup>85</sup>. Cependant, grâce à son appartenance à la communauté religieuse des unitariens<sup>86</sup>, Elizabeth Gaskell possède de très nombreuses relations qu'elle ne prête pas à son personnage, dans *Nord et Sud*. De même, elle est d'une extraction sociale supérieure à celle de sa protagoniste, bien qu'elle s'empare de la cause ouvrière, peut-être dans un esprit de charité chrétienne et de considération pour son prochain, au sein d'une société industrielle devenue largement amorale avec l'avènement du libre-échange et de la production de masse.

Toutefois, notons également que *Nord et Sud* apporte, dans sa construction, une nuance que ne possédait pas le premier ouvrage d'Elizabeth Gaskell. En effet, grâce à des focalisations sur la famille Thornton, et notamment à Mr. Thornton, le grand manufacturier

---

<sup>83</sup> Le frère d'Elizabeth Gaskell, John Stevenson, travaillait dans la marine pour la Compagnie des Indes Orientales (*East India Company*), avant de disparaître en mer en 1827.

<sup>84</sup> Elizabeth Gaskell a été élevée par sa tante, à Knutsford, dans le Cheshire. La mort de sa mère, treize mois après sa naissance, la laisse sans héritage, ce qui ne lui assure pas d'emblée une bonne condition sociale. Cela n'est pas sans rappeler le personnage de Margaret Hale, également élevée par sa tante, à Londres, et qui ne possède pas un statut social particulièrement élevé par rapport à Mrs Shaw et à sa cousine Edith.

<sup>85</sup> En 1932, nouvellement mariée à William Gaskell, Elizabeth s'installe avec lui à Manchester, où il vient d'être nommé Ministre de la chapelle unitarienne de Cross Street. Bien qu'elle n'ait pas quitté la campagne à proprement parler (Knutsford demeure tout de même une ville), elle abandonne un milieu essentiellement agricole pour découvrir les manufactures et des grandes industries de la mégapole.

<sup>86</sup> En théologie, l'Unitarisme est une doctrine qui nie la Sainte Trinité comme étant l'essence de Dieu divisée en trois parties (ou hypostases) : le Père, le Fils et le Saint Esprit. Il s'oppose au dogme trinitariste en vigueur depuis le Concile de Nicée de 325, considéré comme l'un des piliers du christianisme. Même si l'on en trouve des traces antérieures, l'unitarisme s'est véritablement structuré et démarqué durant le schisme de la Réforme protestante, au XVI<sup>e</sup> siècle. La première église unitarienne d'Angleterre est fondée en 1772, et se rapproche du courant méthodiste, voire s'assimile à tort ou à raison avec lui. Le courant méthodiste est, pour sa part, un courant du protestantisme qui regroupe différentes églises dissidentes d'orientations diverses, mais qui ne réfute pas la Trinité, bien qu'il se montre réticent à son égard.

de Milton-Northern, l'autrice assure une dualité des points de vue, en développant davantage la relation à l'employeur, ainsi que la figure du *self-made man*, répandue à l'époque victorienne<sup>87</sup>. Margaret Hale se retrouve prise entre les deux strates de cette société industrielle, incapable de s'élever faute d'une naissance et d'une fortune suffisante – élément qui lui permet une ascension après l'héritage, lors du dénouement – mais aussi descendante d'une vieille aristocratie anglaise sur le déclin, incarnée par les Shaw (sa tante et sa cousine), qui vivent dans le luxe londonien. La question de l'obtention de l'argent, de la production industrielle, de l'exploitation d'une main-d'œuvre en vue d'un profit, mais également du travail dans le Nord de l'Angleterre (*negotium*) et de l'oisiveté (*otium*) dans le Sud<sup>88</sup> sont des questions transversales sur lesquelles nous reviendront tout au long de notre analyse.

- Elizabeth Gaskell, une autrice à l'époque victorienne

Pour parler de ses origines, précisons que les parents d'Elizabeth Gaskell possédaient une influence particulièrement forte dans la région du West Midlands. Son père a, durant un temps, exercé le métier d'éditeur, puis celui d'écrivain. La jeune femme a donc baigné dès sa naissance dans un environnement culturel propice à son élévation en tant qu'autrice. C'est sous l'impulsion de son mari, William Gaskell, qu'elle commence la rédaction de *Mary Barton*. Son époux, prédicateur, professeur et homme de lettres, l'associe à ses travaux, lui permettant ainsi de cosigner une série de poèmes (*Sketches among the poors*<sup>89</sup>) en 1836. Elle se forge une réputation, d'abord grâce à William Gaskell ou à d'autres collaborateurs tels que William Howitt<sup>90</sup>, puis par elle-même. Le cercle unitarien étant

---

<sup>87</sup> On pense, entre autres, à la figure caricaturale de Mr. Bounderby, dans *Temps Difficiles* (1854) de Charles Dickens. Ce manufacturier érige un mythe autour de sa personne et de ses origines, alors qu'il est le fruit d'une ascension sociale permise par les sacrifices financiers de sa famille et l'accès à une éducation publique, cette dernière étant un sujet de société pour lequel Dickens s'engage personnellement.

<sup>88</sup> Dans l'Antiquité latine, l'*otium* désignait l'absence d'activité rémunérée, à laquelle le notable préférait une activité de l'esprit, avec pour but de se cultiver et de s'élever intellectuellement. Il ne s'agit donc pas d'une oisiveté au sens d'une paresse inutile. De même, le *negotium* ne désignait pas exclusivement le commerce marchand, mais toute forme d'affaires en général. Il ne faut toutefois pas les opposer radicalement dans notre réflexion, car la logique du capitalisme protestant réalise entre eux une transduction (i.e. une forme de fusion) : le *negotium* relève de l'*otium*, dans l'esprit de collaboration avec Dieu qui caractérise la religion anglicane. Cependant, la division présentée dans *Nord et Sud* laisse entrevoir une comparaison cohérente avec ces deux notions antiques.

<sup>89</sup> Ils ont été publiés dans la revue *Blackwood's Magazine*. Paradoxalement, Elizabeth Gaskell est aujourd'hui l'autrice à qui l'on attribue couramment ces poèmes. L'on retient d'ailleurs majoritairement ceux qu'elle a écrits.

<sup>90</sup> William Howitt (1792 – 1879) était un écrivain anglais. En 1840, il a publié *Visits to Remarkable Places*, dans lequel on trouve la contribution d'une dame anonyme, qui n'est désignée que par « a Lady ». Elizabeth

fréquenté par des dissidents politiques et religieux, elle rencontre des militants et des militantes<sup>91</sup> qui auront une influence sur sa considération pour les classes ouvrières. *Mary Barton* est salué par Thomas Carlyle, l'auteur de *Chartisme* et grand ami de Charles Dickens. Après quelques années de contribution, ainsi que la publication individuelle de deux ou trois nouvelles, l'autrice noue des relations déterminantes avec des penseurs, des journalistes, des réformateurs et des écrivains connus pour leur implication sociale. Ainsi, son empathie première à l'égard des miséreux de Manchester se transforme peu à peu en conviction politique, par l'intermédiaire de ses rencontres successives avec le milieu intellectuel de l'époque, dans lequel circule visiblement cette perception relativement négative de la Révolution Industrielle.

Elizabeth Gaskell ne vit toutefois pas dans un univers exclusivement masculin, bien que le système patriarcal soit dominant dans l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle se lie d'amitié avec Charlotte Brontë et rédige même sa biographie en 1857<sup>92</sup>, à la demande du père de celle-ci. Néanmoins, en tant que femme, elle se débat dans un siècle masculin et ne s'inscrit malheureusement pas dans une postérité brillante, contrairement à Charles Dickens, ou même Thomas Hardy<sup>93</sup> ; son sexe lui vaut un moment d'ombre au XX<sup>e</sup> siècle, après avoir essuyé de nombreuses critiques de son vivant, notamment à cause de certains personnages qui, comme Margaret Hale, s'émancipent et font preuve d'une audace que la société victorienne ne pouvait pas tolérer, tant son décorum était strict. Le regain d'intérêt pour Gaskell s'attribue d'ailleurs en partie aux études sur cette période, qui brisent dans les années 1950 la vision qu'en avait dictée son principal détracteur, Lord David Cecil<sup>94</sup>. Il réduisait en effet son écriture en exposant ses textes comme étant les produits d'un féminisme essentialiste<sup>95</sup>, insinuant que son œuvre, aussi remarquable soit-elle, ne

---

Gaskell utilisait déjà à cette époque l'anonymat, ou des pseudonymes quand il s'agissait de faire paraître ses propres nouvelles, afin de ne pas heurter les codes d'une société victorienne au décorum très rigide.

<sup>91</sup> A titre d'exemple, on retrouve dans ce cercle Harriet Martineau (1802 – 1876), une théoricienne sociale libérale considérée comme étant la première femme sociologue. Elle a entre autres traduit Auguste Comte et publié des ouvrages sur la société, la religion et la perspective féministe.

<sup>92</sup> Cf. Elizabeth Gaskell, *Charlotte Brontë* (aux origines : *The Life of Charlotte Brontë*), trad. Lew Crossford, ed. Pascale Renaud-Grosbras, Editions du Rocher, Angoulême, 2004, 497 p.

<sup>93</sup> La comparaison est parfois faite entre le roman *Ruth* (1853) d'Elizabeth Gaskell et *Tess d'Urberville* (1891) de Thomas Hardy (1840 – 1928). Les deux sont en effet des romans de la ruralité victorienne qui mettent en scène la vie dans les campagnes anglaises durant la Révolution Industrielle.

<sup>94</sup> Lord David Cecil (1902 – 1986) était un biographe anglais, également historien et universitaire.

<sup>95</sup> Le féminisme essentialiste en littérature est, pour le simplifier, un courant de pensée qui estime qu'une femme écrit différemment d'un homme parce qu'elle est une femme, et qu'elle produira par essence une œuvre différente de celle d'un homme. Des dérives de cette théorie estiment donc qu'une femme doit nécessairement faire de la fiction pathétique, larmoyante, amoureuse, et traiter de sujets tels que la bonne tenue d'un environnement domestique. Cela conduit à une négation de la construction de la pensée et du genre au sein d'une structure sociale et, d'une certaine manière, à une négation de la culture. Pour davantage

demeurait que celle d'une femme victime de son genre, condamnée à écrire des fictions sans profondeur intellectuelle, larmoyante, afin de choquer aisément son propre sexe, prompt aux émotions fortes. Elizabeth Gaskell a donc été, jusqu'à récemment, une autrice ignorée, dépréciée, vue comme ne possédant pas le talent d'une Jane Austen ou des sœurs Brontë, sans que lui soit accordée une reconnaissance pour sa vision sociale et sa capacité à représenter l'environnement victorien. Néanmoins, on comprend de nos jours que l'apparence de ses romans dissimule une critique sociale et une perception de son environnement nettement plus aiguës que celles que formulaient certains (ou certaines) de ses contemporains ; au-delà d'une intrigue amoureuse, la richesse de son écriture se découvre plus en profondeur, dans l'architecture sociale et la représentation de l'industrie victorienne.

Gaskell's ability to combine an apparently superficially attractive writing style with serious attitudes, something which can be argued works more in her favour than against her, is particularly apparent in *North and South* (1854). Similarly, *Mary Barton* (1848) concentrates on industrial and social issues while also sticking to an accepted form (that of the Victorian Romance novel). It is in *Mary Barton*, in fact, that we see the true genius of Gaskell's seemingly 'feminine' approach: it deals mainly with the working class, but also allows us to reconsider while we read each character and to judge them on their own merits, rather than on their stereotypical role in the romance plot alone<sup>96</sup>.

**Nous traduisons** : La capacité de Gaskell à allier un style d'écriture en apparence superficiel et attractif avec des réflexions sérieuses – ce qui peut davantage jouer en sa faveur que l'inverse – ressort particulièrement dans *Nord et Sud* (1854). De même, *Mary Barton* (1848) se concentre sur des problèmes industriels et sociaux, tout en s'en tenant à une forme acceptable (celle du roman d'amour victorien). En réalité, c'est dans *Mary Barton* que nous pouvons discerner le véritable génie de l'approche apparemment « féminine » de Gaskell : l'ouvrage traite principalement des ouvriers, mais nous encourage à reconsidérer cette perception au fil de la découverte des personnages et à les juger en fonction de leurs mérites personnels, plutôt que sur le rôle stéréotypé qu'ils tiennent au sein de la fiction amoureuse en elle-même.

La construction culturelle et l'éducation de l'autrice de *Nord et Sud* lui permettent de mobiliser au sein de son roman un réseau de connaissances qui dément en partie l'idée reçue selon laquelle les femmes du XIX<sup>e</sup> siècle étaient maintenues dans une condition d'infériorité, du point de vue des réflexions qu'elles pouvaient mener au sein de leurs écrits – bien que la nature de leur éducation limitait en effet leur champ de vision dans certains domaines. Gaskell fait preuve d'un esprit critique et a recours à un large spectre culturel au

---

de précision : cf. Lorena Parini. "Essentialisme, anti-essentialisme et féminisme", in Christine Verschuor *Genre, mouvements populaires urbains et environnement*, Genève, Graduate Institute Publications, 2007, pp. 45-47

<sup>96</sup> Cf. Jonathan Sacerdoti, *Gaskell's Style: Is it "charming", "delicate", and "exquisite"?*, article in "The Victorian Web", Balliol College, University of Oxford, 1999

moment de la rédaction : on retrouve ainsi, entre autres, une maîtrise littéraire dans l'enseignement des classiques dispensé par Mr. Hale à Mr. Thorntorn. De même, la romance qui infuse entre le manufacturier et Margaret Hale ne prend corps que lentement, et n'apparaît pas comme étant l'unique sujet de fond ; l'autrice développe en parallèle les grèves, ainsi que la conviction des ouvriers comme des patrons d'être dans leur bon droit. Par moments, la relation amoureuse se trouve renvoyée au second plan, comme étant une intrigue parmi d'autres. Il n'y a ni sentiments poussés à l'extrême, ni *pathos* qui se révélerait caractéristique d'une écriture essentiellement féminine. Les émotions et l'empathie que l'on retrouve dans l'écriture de ce roman ne proviennent pas tant du statut de femme d'Elizabeth Gaskell que de ses croyances ; Margaret Hale, comme sa créatrice, n'incarne pas une vertu inhérente ou nécessaire à son sexe, mais représente davantage la Madone Sainte et inaccessible, qui se refuse aux hommes pour ne pas se corrompre – et en particulier à John Thornton, le manufacturier qui manipule l'argent et tire les ficelles d'une industrie amoralisée. A la lumière de la Bible et des croyances unitariennes ou protestantes, il est possible de réaliser une lecture de *Nord et Sud* qui, pour l'époque, s'accordait particulièrement bien avec les codes puritains de la société victorienne<sup>97</sup>.

Il est donc primordial de ne pas ramener Elizabeth Gaskell à sa condition de femme – bien qu'il ne faille pas non plus l'ignorer – afin de permettre une réflexion aussi qualitative que celle que l'on fournit en étudiant un roman de Charles Dickens (souvent perçu comme étant l'arbre qui cache la forêt des auteurs et autrices de l'ère victorienne). Dans l'optique d'une pensée sur le capitalisme en littérature, Gaskell nous ouvre les portes fictionnelles d'une ville industrielle, au cœur de laquelle chacun cherche à justifier ses choix et ses combats, tout en se débattant avec le modèle de production qui s'est mis en place ; entre patronat et prolétariat, le *Condition-of-England Novel* s'avère être un outil précieux pour l'étude littéraire et contextuelle de la société de l'époque.

---

<sup>97</sup> La religion, sous le règne de la Reine Victoria (règne qui s'étend de 1837 à 1901), devient une affaire d'Etat. Elle dépasse le simple cadre de la foi personnelle et de la pratique intime pour s'affirmer en tant que norme sociale ; elle impose ainsi de nombreux codes moraux, notamment pour les femmes. Thomas Hardy dénonce même une forme d'hypocrisie, dans des romans comme *Tess d'Urberville* (1891), en pointant du doigt un système à deux niveaux, au sein duquel les hommes peuvent pratiquer librement l'adultère, et les femmes se voient soumises à un décorum rigide. De même, Oscar Wilde (1854 – 1900) subit une persécution et un emprisonnement pour « déviance », autrement dit homosexualité. Pour plus de précision : cf. François Bédarida, *L'ère Victorienne*. Coll. « Que sais-je ? », 5e éd. corr., Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1997

## 2- Des sciences empiriques à l'économie dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*

L'écriture de l'argent dans le roman français du XIX<sup>e</sup> siècle se base sur une description des mœurs et une évaluation de la société à la lumière de son fonctionnement économique. Dans la lignée de *Gil Blas*<sup>98</sup> ou du *Paysan parvenu*<sup>99</sup>, hérités du XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrivains réalistes dépeignent la société en mettant en relief, entre autres, les ficelles financières qui la composent, que ce soit à travers des figures telles que l'ambitieux, le noble désargenté, le bourgeois commerçant ou l'usurier avare. Ces personnages-types sont lancés dans l'ascenseur social ; avec l'abolition des trois ordres au moment de la Révolution Française, la société devient le théâtre d'une véritable comédie humaine qu'il faut représenter, pour reprendre l'expression balzacienne. La Révolution Industrielle transforme le rapport à l'argent, du fait des fortunes amassées très rapidement grâce au libre-échange et au système de production de masse, mais également parce que, du jour au lendemain, la faillite frappe à la porte de ceux qui ne savent pas gérer leurs portefeuilles<sup>100</sup> – et plus précisément leurs portefeuilles d'actions, comme nous le verrons plus tard, en analysant les représentations boursières et les enjeux fiduciaires dans notre corpus.

Si l'histoire littéraire n'a pas retenu Jules Verne pour une quelconque implication dans les mouvements réalistes ou naturalistes, il demeure aux yeux de la recherche contemporaine l'auteur de la Révolution Industrielle, des changements technologiques, des progrès mécaniques, ainsi que l'écrivain positiviste<sup>101</sup> des *Voyages Extraordinaires*<sup>102</sup>. A

---

<sup>98</sup> *L'Histoire de Gil Blas de Santillane* de Lesage, publié entre 1715 et 1735, se base sur le modèle du roman picaresque espagnol (*Lazarillo de Tormès*). Le narrateur, Gil Blas, nous raconte ses péripéties dans l'Espagne du Siècle d'Or, selon le schéma narratif d'inspiration hispanique; Gil côtoie des personnages issus de différentes classes sociales et aborde indirectement le sujet de l'argent, ainsi que celui de la mobilité dans une société hermétique.

<sup>99</sup> *Le Paysan parvenu*, écrit par Marivaux entre 1734 et 1735, nous raconte l'ascension sociale d'un jeune campagnard qui, après s'être rendu à la ville, réussit à percer l'imperméabilité des classes grâce à sa beauté. Il fraie un chemin dans le monde et réussit à changer de condition grâce au mariage, devenant ainsi un parvenu. De même que dans le roman de Lesage, la question de l'ascension sociale est nécessairement sous-tendue par des enjeux financiers.

<sup>100</sup> Cf. Alexandre Péraud, « La fictionnalisation de l'argent au XIX<sup>e</sup> siècle ou l'invention d'un sous-genre romanesque », in *Epistémocritique*, n°12 : littérature et économie, septembre 2013

<sup>101</sup> Le positivisme est une philosophie théorisée par Auguste Comte dans ses *Cours de philosophie positive* (1830 – 1842), qui place la science au rang de nouvelle religion rationnelle ; elle n'a plus pour but d'expliquer le « pourquoi » des choses, mais plutôt d'en déterminer le « comment ». Elle cherche à comprendre les mécanismes qui régissent le monde, tout comme l'on conçoit les mécanismes qui font tourner les machines. C'est le début d'un scientisme qui va se propager tout au long de l'ère industrielle en France. Le positivisme va s'appliquer à une large palette de domaines, des plus empiriques aux plus subjectifs ; les sciences dites humaines vont se développer à l'aune de cette nouvelle vision scientifique, et la littérature est influencée pour partie par cette conception extrêmement mécaniste. Zola cherche ainsi à produire dans son *varium romanescum* un déterminisme social et une génétique de la misère humaine, tandis que Jules Verne

première vue, il paraît étrange de mentionner ici un auteur de romans scientifiques pour parler de la conception capitaliste au XIX<sup>e</sup> siècle, et pourtant il s'agit bien d'une implication sous-jacente, mais néanmoins majeure, que l'on découvre dans les romans de Jules Verne. *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, comme beaucoup d'autres ouvrages, traitent des notions financières par le truchement de la représentation de l'industrie, puisqu'en effet, dans l'univers vernien, la technologie est régulièrement liée à l'argent. Dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1872), par exemple, la fortune de Phileas Fogg devient l'enjeu d'un pari, étant donné que le personnage principal, en se basant sur la science, spéculé sur la possibilité de faire le tour du monde en un temps record grâce aux développements de nouveaux moyens de transport, tels que le chemin de fer ou le bateau à vapeur. Toutefois, dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, la thématique du profit, ainsi que celle de la production industrielle, sont surpassées par l'idée d'un héritage colossal mentionnée dès le titre ; le lecteur devine avant même de l'ouvrir que le roman traite d'une fortune faite en jour. Il est donc important de comprendre de quelle manière cette trame fictionnelle se construit, car elle n'a pas été intégralement imaginée par Jules Verne.

- La genèse atypique des *Cinq Cents Millions de la Bégum*

Nous savons aujourd'hui, grâce au travail de chercheurs comme Simone Vierende, que l'authenticité de l'œuvre que nous étudions n'est pas totalement attribuable à Jules Verne<sup>103</sup>. Il est de notoriété publique que son fils, ainsi que celui de Pierre-Jules Hetzel, ont édité quelques ouvrages à titre posthume, et que par conséquent certains textes ont été retravaillés avant leur mise en vente. Mais dans le cas qui nous concerne, la genèse est encore plus étrange. *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, publié en 1879, donc du vivant de Jules Verne, s'avère être en réalité la réécriture d'un texte imaginé par un tiers, que Pierre-Jules Hetzel a refusé à la parution dans l'état, et qu'il a confié à Verne afin de le remanier et de produire une version qui puisse être commercialisée avec succès. A

---

place sur un piédestal la figure du scientifique, bien qu'il se permette parfois de critiquer les hommes-machines qui ne pensent qu'avec leur esprit, et trop peu avec leur cœur.

<sup>102</sup> Composée de soixante-deux romans et dix-huit nouvelles, la collection des *Voyages Extraordinaires*, créée par Pierre-Jules Hetzel, regroupe l'essentiel de la production littéraire de l'auteur nantais, et offre des mises en pages remarquables, chefs-d'œuvre de l'édition industrielle. Cette collection commence avec *Cinq semaines en ballon* (1863) et s'achève avec *L'Etonnante Aventure de la mission Barsac* (1919) – publiée à titre posthume, comme de nombreuses autres œuvres. Parmi les thématiques récurrentes traitées par les romans, on retrouve la géographie, avec la notion de voyage incluse dans l'appellation de la collection, ainsi que le progrès technique qui accompagne l'époque de la Révolution Industrielle.

<sup>103</sup> Cf. Simone Vierende, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », in *Annales de Bretagne*, tome 73, numéro 3, 1966. pp. 445-458

l'origine, l'initiative de l'écriture ne revient donc pas à Jules Verne, puisque la première version des *Cinq Cents Millions de la Bégum* est née de l'esprit de Paschal Grousset<sup>104</sup>, et s'intitulait *L'Héritage de Langévol* – on note que la notion d'argent est toujours présente, quel que soit la version proposée. De plus, quand on se livre à l'étude d'un roman de Jules Verne, il est nécessaire de conserver à l'esprit que ses ouvrages passent par le filtre d'un éditeur qui les transforme très largement afin qu'ils correspondent à sa volonté de plaire à de jeunes lecteurs, friands de la collection des *Voyages Extraordinaires*.

*Les Cinq Cents Millions de la Bégum* nous expose la situation d'un héritier involontaire, le professeur Sarrasin, qui se retrouve possesseur d'une fortune colossale du jour au lendemain. Personnage type écrit à la manière vernienne, il s'agit d'un scientifique que rien ne détourne de sa vocation. Devant un congrès composé de ses pairs, il affirme qu'il va ériger une cité parfaite, temple de la science, du progrès, et dénuée de toute maladie. Ainsi naît France-Ville, un lieu expérimental qui trouve son pendant négatif avec l'intervention dans la succession d'un allemand nommé Herr Schultze. Cet autre scientifique, adepte d'une théorie de la suprématie de la race germanique, fonde une cité non loin de France-Ville, et la baptise Stahlstadt (littéralement « la Cité de l'Acier »). La Cité de l'Acier se construit et s'organise sur un modèle industriel ; elle génère des profits, vend des armes aux pays d'Europe et d'Amérique, et nourrit un désir d'anéantissement à l'encontre de sa jumelle vertueuse.

Le manuscrit original ayant disparu, il est compliqué de déterminer avec précision ce qui demeure de l'histoire originale. On sait néanmoins que le processus de « vernerisation », comme l'appelle Hetzel, n'a pris que trois semaines, et que la correspondance entre Hetzel et Verne a été abondante afin d'obtenir une version convenable du roman. La lecture des lettres nous indique, entre autres, que même si la dimension financière est conservée, que l'héritage était présent dès le début, Verne a été scandalisé par le manque de scientificité de l'ouvrage – notamment pour le canon géant

---

<sup>104</sup> Paschal Grousset (1844 – 1909) était un journaliste, également écrivain pour la jeunesse. Ses deux ébauches de roman, que Hetzel a faites remanier par Jules Verne, ont donné *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* et *L'Etoile du Sud* dans la collection des *Voyages Extraordinaires*. Grousset a eu de nombreuses identités et s'était réfugié en Angleterre au moment de la publication des *Cinq Cents Millions de la Bégum*, après son évasion d'un bague de Nouvelle-Calédonie, où il était emprisonné pour avoir participé à la Commune de Paris (1871). Cela pourrait expliquer la raison pour laquelle il a cédé ses manuscrits à Hetzel pour une somme modique. Par conséquent, les textes n'ont été publiés que sous le nom de Verne, sans que Grousset ait le moindre droit de regard sur les modifications apportées.

fabriqué par Herr Schultze, qui prenait modèle sur le canon de Newton<sup>105</sup> – ce qui nous rappelle qu’il est avant tout un auteur de fiction scientifique, attaché à l’exactitude, même s’il y a dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* une implication particulièrement capitaliste et industrielle<sup>106</sup>.

Il [Grousset] ne sait pas ce que c'est qu'un canon et il est ignorant des plus simples règles de la balistique [...]. Tout est physiquement et mathématiquement *faux* dans la partie scientifique de l'œuvre<sup>107</sup>.

Ainsi, on sait que si la dimension scientifique a été reprise et corrigée par Jules Verne, les deux cités et la haine qui les oppose existaient probablement auparavant. La dimension capitaliste en elle-même est la résultante du travail de Paschal Grousset ; l’héritage, ses conséquences, le conflit entre deux personnages pour l’obtention de l’argent, et l’émergence d’une cité noire, industrielle, qui s’intègre dans la logique de production de masse, sont autant d’éléments de la fiction qui ne sont pas attribuables à Verne sur le plan créatif. Cependant, en gardant à l’esprit la construction stratifiée de l’œuvre, notre analyse porte tout de même un roman de Jules Verne, qui ne s’est pas contenté de réécrire des calculs avant de les intégrer à un texte préexistant, puisque l’on retrouve son style à toutes les pages, notamment dans la conception de personnages-types, avec entre autres la figure du scientifique, très présente au sein de son univers.

- Jules Verne et l’Atlantide à l’ère industrielle : lectures et analyses de l’œuvre

La vision de deux cités antagonistes est, dans l’histoire littéraire, un *topos* qui remonte à l’Antiquité, avec les premières mentions de l’Atlantide platonicienne dans le *Timée* et le *Critias*. On y retrouve une Athènes fantasmée d’une part, symbole de la vertu et de la

---

<sup>105</sup> Dans *A Treatise of the System of the World*, publié en 1728 à Londres, Isaac Newton expose cette expérience de pensée. L’expérience du canon est très proche de l’erreur de Herr Schultze dans le roman, à savoir qu’un projectile tiré fort et loin, s’il dépasse un certain pallier de vitesse et d’altitude, est soumis à une loi de la gravitation qui le condamne à effectuer une trajectoire elliptique sans retomber. Jules Verne est très au fait de ce système, puisqu’il l’exploitait déjà dans son roman *De la Terre à la Lune* en 1865. Le principe newtonien ne sera vraiment vulgarisé qu’en 1880 par Camille Flammarion dans son *Astronomie populaire*.

<sup>106</sup> Cf. William Butcher, *Jules Verne inédit, les manuscrits déchiffrés*, Lyon, Institut d’histoire du livre, ENS Éditions, coll. « Métamorphoses du livre », 2015, 460 p. Il affirme d’ailleurs que, selon lui, une grande partie des chapitres auraient été écrits par le fils de Jules Verne, Louis-Jules, probablement pour gagner du temps et réaliser rapidement le travail attendu par Hetzel.

<sup>107</sup> Lettre de Jules Verne à Pierre-Jules Hetzel du 1er septembre 1878

*mediocritas*<sup>108</sup>, et d'autre part le belliqueux continent atlantidéen, avide de conquêtes, qui cherche à imposer sa domination à l'intégralité de la Grèce.

Or, parmi tant de grandes actions de votre ville, dont la mémoire se conserve dans nos livres, il y en a une, surtout, qu'il faut placer au-dessus de toutes les autres. Ces livres nous apprennent quelle puissante armée Athènes a détruite, armée qui, venue à travers la mer Atlantique, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie; car cette mer était alors navigable, et il y avait au devant du détroit, que vous appelez les Colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. De cette île on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure [...] Dans cette île Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puissance; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et quelques parties du continent. En outre, en deçà du détroit, ils régnaient encore sur la Libye jusqu'à l'Égypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Toute cette puissance se réunit un jour pour asservir, d'un seul coup, notre pays, le vôtre et tous les peuples situés de ce côté du détroit. C'est alors qu'éclatèrent au grand jour la vertu et le courage d'Athènes. Cette ville avait obtenu, par sa valeur et sa supériorité dans l'art militaire, le commandement de tous les Hellènes. Mais, ceux-ci ayant été forcés de l'abandonner, elle brava seule les plus grands dangers, arrêta l'invasion, érigea des trophées, préserva de l'esclavage les peuples encore libres et rendit à une entière indépendance tous ceux qui, comme nous, demeurent en deçà des Colonnes d'Hercule<sup>109</sup>.

Au-delà des considérations historiques sur l'existence d'un tel continent, notre réflexion ne tient compte ici que du canevas littéraire laissé par Platon, à savoir la mise en regard de deux cités ennemies, allégories du vice et de la vertu. Car comment ne pas voir une transposition de ce schéma à l'ère industrielle dans *Les Cinq Cents Millions de la Béguine* ? Bien loin du réalisme social que l'on trouve Outre-Manche chez Elizabeth Gaskell, Verne reprend les artifices du mythe pour concevoir une forme de récit industriel en suivant des codes qui postulent l'imaginaire et parfois l'irréalisme. Les deux villes sont présentées en parallèle l'une de l'autre. Elles s'opposent radicalement : l'une porte les espoirs potentiels de la science, et l'autre est une image condensée (topique) de la cité industrielle, amplifiée à l'extrême, comme souvent chez Jules Verne. Comme Athènes et l'Atlantide, elles sont imaginaires, indépendantes, et relèvent d'une construction littéraire basée sur le modèle antique, avec cependant une présence de nouvelles notions scientifiques : en ce sens, on pourrait presque parler d'un mythe positiviste qui exposerait en diptyque les enjeux des sciences industrielles.

---

<sup>108</sup> Dans l'Antiquité, le terme désigne un « juste milieu », une mesure éloignée des extrêmes et donc de l'*hybris*, à savoir l'orgueil démesuré. Bien que cette notion soit théorisée par Aristote, la *mediocritas* se retrouve en amont dans le mythe platonicien, puisqu'Athènes s'oppose par sa mesure à la démesure de l'Atlantide.

<sup>109</sup> Cf. Platon, *Timée*, traduction, notices et notes par Émile Chambry, La Bibliothèque électronique du Québec [pdf en ligne], Collection Philosophie, Volume 8 : version 1.0

Tout comme dans un mythe, il faut d'ailleurs dépasser la simple lecture diégétique pour comprendre les enjeux qui se dissimulent derrière la fiction. Les questionnements contextuels et les lectures industrielles qui régissent l'œuvre deviennent alors légions. Les deux villes peuvent par exemple se lire comme des représentations antagonistes de la science, avec d'une part la médecine, et de l'autre l'industrie qui conçoit des armes et nourrit une vocation de destruction. En ce sens, France-Ville et Stahlstadt apparaissent comme des représentations de la vie et de la mort, influencées par l'évolution positiviste et scientifique du siècle. Le mauvais pendant de cette dualité est évidemment condamné à la fin, en rappelant que c'est l'humain qui est responsable (Herr Schultze), et que le pur moyen<sup>110</sup> (Stahlstadt) peut également être utilisé à bon escient ; il y a une revalorisation de la cité industrielle, que nous analyseront plus loin, lorsqu'il sera question des rapports entre ville industrielle et production de masse au sein du système capitaliste. Le texte pose donc la question d'une éthique scientifique qui accompagne le progrès (progrès technique et progrès moral)<sup>111</sup>, que nous ne développeront pas davantage car elle relève du domaine des sciences, et non pas de l'économie. Notons toutefois que Jules Verne glisse régulièrement dans ses textes des questionnements sur une science dont il peut être bon de se méfier<sup>112</sup> (en dépit des volontés d'Hetzel, qui veut vanter les mérites du savoir et des possibilités modernes).

Au-delà de l'aspect scientifique, il est également possible de proposer une lecture plus politique, qui se rapproche davantage de notre sujet, puisque le capitalisme et la gestion économique se retrouvent souvent liés à l'Etat. En effet, dans l'optique de la Revanche prônée par la Troisième République, dirigée par Jules Grévy<sup>113</sup> (1879) au moment de la

---

<sup>110</sup> Nous utilisons ce terme pour détacher le concept technologique des considérations morales, afin qu'il ne soit pas qualifié par essence de néfaste ou de bénéfique. Le pur moyen considère la technologie dans son essence d'outil, et non pas dans son usage, qui est régi par une décision humaine.

<sup>111</sup> Dans le domaine des études scientifiques et de l'épistémologie, on distingue le progrès technique du progrès moral. Si les progrès techniques concernent les évolutions des outils en eux-mêmes, leur potentiel et leurs capacités, les progrès moraux concernent le regard que les hommes portent sur la technologie, et l'usage qu'ils en font. En d'autres termes, le progrès technique concerne la machine dans son essence, et le progrès moral la concerne dans ses fins, actées par l'homme. Cf. Norberto Bobbio, « Progrès scientifique et progrès moral », *Cités*, vol. 7, no. 3, 2001, pp. 119-136.

<sup>112</sup> Certains chercheurs considèrent que l'œuvre de Jules Verne quitte peu à peu le positivisme pour donner une vision de plus en plus pessimiste de la science, à mesure que se constituent les *Voyages Extraordinaires*. Néanmoins, depuis la découverte du manuscrit de *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, par Piero Gondolo della Riva, en 1994, cette opinion est révisée. En effet, le premier ouvrage refusé de l'auteur nantais exposait déjà très largement une vision négative et alarmiste du rôle de la science dans la société, et mettait en garde contre le scientisme. De même, une lecture attentive d'un ouvrage canonique tel que *Vingt Mille Lieues sous les Mers* (1870) nous permet de nuancer cette impression de positivisme, ainsi que l'image d'un Verne chantre des sciences, voulu par Pierre-Jules Hetzel.

<sup>113</sup> Jules Grévy (1807 – 1891) était un avocat et un homme d'Etat français, président de la III<sup>e</sup> République de 1879 à 1887.

parution des *Cinq Cents Millions de la Bégum*, on mène une campagne de dénigrement de l'Allemagne, même chez les plus jeunes, de manière à ce que perdure cette rivalité née en 1870<sup>114</sup>. Le livre devient ouvertement un outil de propagande qui oppose une ville française (France-Ville) et une ville allemande (Stahlstadt), en jouant sur l'opposition littéraire *locus amoenus/locus horribilis* pour dévaloriser l'ennemi. L'un des personnages, Marcel, est d'ailleurs alsacien, et défend sa nationalité française en allant espionner la Cité de l'Acier, ce qui rappelle au lecteur que l'Alsace et la Lorraine restent françaises, et que leurs habitants sont prêts à tout pour revendiquer leurs racines latines (l'opposition des races apparaît comme un motif belliqueux, et il va perdurer jusqu'aux années 1940, avec le III<sup>e</sup> Reich). La France est au passage présentée comme la nation envahie, victime de la soif de guerre et de conquête d'un pays naturellement mauvais, à savoir l'Allemagne.

Une autre interprétation possible à la lumière de la III<sup>e</sup> République serait de lire dans l'œuvre une opposition des modèles démocratiques et royalistes<sup>115</sup>. On y voit non seulement une résurgence d'Athènes contre l'Atlantide, avec d'un côté une assemblée du peuple dans France-Ville et de l'autre un fonctionnement monarchiste, mais aussi un rappel de l'Allemagne et de la Prusse, avec un homme fort au pouvoir, à savoir

---

<sup>114</sup> La guerre franco-prussienne, ou guerre franco-allemande, a opposé la France à une coalition d'Etats allemands dirigée par la Prusse, entre le 19 juillet 1870 et le 28 janvier 1871. Cette guerre s'impose comme un moment charnière dans l'histoire des deux pays ; elle permet d'unir les Etats allemands pour constituer l'Allemagne unifiée que nous connaissons aujourd'hui ; de même, avec la défaite française et la reddition de Napoléon III, le Second Empire (1852 – 1870) s'effondre, et les conditions de la reddition française sont négociées par le nouveau gouvernement républicain, après l'instauration de la III<sup>e</sup> République. La guerre entraîne donc un changement de régime en France. De plus, la France perd l'Alsace et la Lorraine, deux régions minières, qui instaurent un *casus belli* jusqu'en 1914, moment de l'éclatement de la Première Guerre Mondiale. La France vit donc avec l'amertume d'une défaite qui n'est pas due à une faiblesse de l'armée française, mais à une rénovation de l'armée prussienne, plus jeune, mieux équipée, technologiquement plus avancée. Une majeure partie des historiens affirme d'ailleurs que Bismarck a provoqué cette guerre pour se venger de la bataille d'Iéna, perdue en 1806 contre Napoléon Bonaparte, mais également pour unir les Etats allemands contre un seul ennemi, et forger une grande puissance militaire. La reddition française a été vécue comme une trahison par une partie de la population, et s'avère être l'une des raisons de la Commune de Paris en 1871 (voir l'épisode des canons de Montmartre, quand Adolphe Thiers tente de désarmer la ville). Jusqu'à la Première Guerre Mondiale, les français sont donc élevés dans l'esprit de la Revanche, et l'intégralité du système d'Etat tend à constituer une puissance en prévision de la guerre (la Première Guerre Mondiale était ainsi calculée et envisagée depuis 1870), notamment à travers l'éducation de la jeunesse et l'acquisition d'un Empire Colonial structuré en Afrique, dès les années 1880. Cf. Mathilde Benoistel, Sylvie Le Ray-Burimi, Christophe Pommier (dir), *France-Allemagne(s) 1870-1871, la guerre, la Commune, les mémoires*, Paris, Gallimard, musée de l'Armée, 2017.

<sup>115</sup> Le Second Empire (1852 – 1870) voit ressurgir à partir des années 1860 les velléités démocratiques, mais également royalistes (orléanistes et légitimistes), qui se prolongent après sa chute, au début de la Troisième République. Si le régime autoritaire de Napoléon III a circonscrit les opinions politiques héritées de la Monarchie de Juillet (1830 – 1848) et de la Seconde République (1848 – 1851), la Troisième République redevient dans ses premières années un terrain qui oppose la droite monarchiste et la gauche républicaine en France.

Bismarck<sup>116</sup>, qui deviendrait alors un avatar de Herr Schultze, ancien professeur de chimie d'Iéna (la ville n'étant sans doute pas une simple coïncidence). Du point de vue de la politique interne, les symboles au sein du roman sont également très présents, puisque la III<sup>e</sup> République a été établie en 1870, et fait rejaillir les oppositions entre monarchistes et républicains au moment de l'effondrement du II<sup>nd</sup> Empire. Jusqu'en 1879, les monarchistes sont au pouvoir (Adolphe Thiers et le Comte Mac-Mahon). A partir de 1879, les partisans de la république cherchent à enraciner leur modèle, et Hetzel, très proche des républicains, pousse son auteur à écrire un texte qui, de manière sous-jacente, met à mal le modèle d'un pouvoir centralisé, avec la représentation d'un peuple qui suit son Roi de l'Acier et qui sombre dans la décadence dès que la figure tutélaire disparaît. Il s'agit donc également d'utiliser la littérature pour ancrer l'influence des républicains auprès de la jeunesse<sup>117</sup> et du peuple, tout en préparant la Revanche et en véhiculant des opinions politiques précises.

L'explicitation des idéaux scientifiques, puis politiques, nous conduit à la dernière vision qu'offre le roman de Jules Verne, à savoir une adaptation d'un mythe dans une société industrielle basée sur le capitalisme. En effet, l'intégralité du roman, depuis son titre jusqu'à la dernière page, tourne autour de l'idée d'un monde dirigé par l'argent, qu'il s'agisse de l'héritage de la Bégum<sup>118</sup>, tiré de la colonisation indienne, ou du profit que génère la Cité de l'Acier en vendant des armes aux pays du monde entier. Jules Verne dresse un tableau en diptyque des possibilités qu'offrent l'argent, afin d'alimenter la science ou l'industrie. France-Ville utilise ses capitaux à des fins positives (au sens positiviste du terme), tandis que Stahlstadt représente le mercantilisme industriel, l'exploitation des ouvriers, le pouvoir d'un seul homme et sa domination sur les masses

---

<sup>116</sup> Otto von Bismarck (1815 – 1898) a été ministre-président du royaume de Prusse de 1862 à 1890, chancelier de la confédération de l'Allemagne du Nord de 1867 à 1871, avant d'accéder au poste de premier chancelier du nouvel Empire allemand en 1871 jusqu'en 1890. La guerre qu'il a menée contre la France en 1870 lui a permis d'unifier l'Allemagne et de se retrouver à la tête d'un puissant empire.

<sup>117</sup> La revue littéraire à destination des enfants, *Le magasin d'éducation et de récréation*, a été le fruit de la collaboration entre l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, l'auteur Jules Verne et l'enseignant Jean Macé. Elle reçoit notamment le prix de l'Académie Française pour son engagement dans la diffusion des savoirs, en 1867. Hetzel lui-même énonce le principe de ses romans dans la préface du *Capitaine Hatteras* (1866) : « L'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit ». Les gravures qui accompagnent les romans dans leur édition finale ont aussi pour but d'illustrer les histoires de Verne et d'ajouter un divertissement supplémentaire pour le jeune lectorat des romans d'aventures.

<sup>118</sup> La Bégum est le titre honorifique que l'on accorde aux princesses et aux femmes de l'Hindoustan, ou que reçoit l'épouse de l'Aga Khan, le guide spirituel des Ismaéliens. Langévol est, dans le roman, un Français qui a réalisé un mariage avec une Bégum durant la colonisation des Indes, et qui laisse par conséquent derrière lui une fortune colossale, notamment grâce à sa femme. Si la première version du texte contenait la mention du mari, Jules Verne et Hetzel optent pour le titre de l'épouse dans la version finale du roman, probablement plus par goût de l'exotisme que pour rendre hommage à une femme. La coloration coloniale a en effet été un fond de commerce littéraire important pour Verne et Hetzel, qui ont contribué à la machine de propagande de la Troisième République en ce qui concerne la domination française à l'étranger, et en particulier en Afrique.

dans le but de générer du capital. Même sans avoir une lecture essentiellement marxiste du roman, on y trouve un aspect dickensien qui rappelle les critiques que les auteurs du *Condition-of-England Novel* ont fait du capitalisme industriel à l'époque victorienne, de l'autre côté de la Manche. C'est sur cet aspect que notre analyse va principalement se centrer, bien qu'il ne faille pas non plus ignorer les dimensions mythographiques, politiques et scientifiques, auxquelles nous allons avoir recours afin de cerner le plus précisément possible les enjeux de la représentation financière dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*.

Au terme de ces deux présentations romanesques, nous pouvons d'ores et déjà établir une différence fondamentale dans l'écriture au sein de notre corpus, puisque Gaskell se base sur l'enquête et l'expérience de la pauvreté pour constituer un roman qui soit le plus fidèle possible à la situation victorienne, et permette donc de défendre ses opinions avec une forme littéraire réaliste. De son côté, Verne, en reprenant *L'Héritage de Langévol*, conserve la dimension platonicienne et mythologique que Grousset donnait déjà à son récit ; il y a une représentation allégorique de deux cités, qui se construit par l'intermédiaire d'une écriture basée sur l'hyperbole, l'accumulation de caractéristiques opposées, en parfaite symétrie dans chaque ville, bien qu'il y ait également une dimension sociale et une représentation industrielle cohérentes par rapport à la période de la Révolution Industrielle française.

### 3- Walden : l'inclassable ouvrage

Avec Henry David Thoreau, nous abordons la dernière œuvre de notre corpus, et sûrement la plus atypique. Il est en effet inhabituel d'introduire un ouvrage comme *Walden* dans une étude sur le roman, puisqu'il ne s'agit pas d'un récit construit autour d'une trame narrative. Qui plus est, il ne relève ni du victorianisme, ni de la littérature industrielle française. Une étude sur le capitalisme en littérature n'échappe toutefois pas à un regard en direction d'un pays qui est aujourd'hui devenu le symbole de la démesure de l'argent et du système de consommation de masse.

Les Etats-Unis connaissent la même transition industrielle que l'Angleterre ou la France au XIX<sup>e</sup> siècle, et bien que ce pays nouvellement unifié ne possède pas une histoire littéraire aussi vaste que les Européens à la même époque, les auteurs américains éprouvent également une sensibilité face à l'émergence des usines, l'essor technologique et la

naissance du prolétariat (ou classe ouvrière). A l'instar des Britanniques, les habitants des Etats-Unis assistent à la fin d'une économie agricole et à l'émergence d'un fonctionnement industriel, avec des modifications qui ne se font néanmoins pas de manière aussi radicale qu'en Europe ; les terres cultivables représentent toujours une part importante des revenus, et le modèle économique demeure semi-agraire. L'enjeu principal pour un territoire aussi vaste repose d'abord sur le développement des transports, afin de connecter les différents Etats, à l'aide de canaux sur lesquels commencent à circuler des *steamboats*<sup>119</sup>, mais aussi des voies de chemin de fer similaires aux *railways* anglais. La Révolution Industrielle trouve également ses racines dans les manufactures, qui demeurent même Outre-Atlantique le grand symbole de l'ère du charbon et l'acier<sup>120</sup> ; comme dans le nord de l'Angleterre, les ressources naturelles américaines se révèlent importantes, ce qui permet par ailleurs une accélération de la production, ainsi que l'évolution technologique des territoires<sup>121</sup>.

- Le lac Walden, une porte spirituelle pour les transcendentalistes ?

Dans de telles circonstances, pourquoi parler du lac Walden ? Parce que ce plan d'eau du Massachussets, situé près de la ville de Concord, est devenu au XIX<sup>e</sup> siècle une forme d'échappatoire hors de la société moderne, pour un groupe de philosophes auquel appartenait Thoreau. Confrontés à la Révolution Industrielle et à toutes ses implications économiques, écologiques et politiques, ces philosophes ont adopté un mode de pensée radicalement différent. Afin de définir de manière exhaustive et limpide les bases fondatrices du transcendentalisme, nous nous appuyons sur la définition qu'en propose l'encyclopédie en ligne de Stanford :

---

<sup>119</sup> Le terme « *steamboat* » ou « *steamer* » désigne les bateaux à vapeur, propulsés par une force motrice issue de la chaleur et du charbon, et non plus par une roue à aube, comme c'était le cas avant. Dans son roman *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), Mark Twain met en scène son jeune héros sur les bords du Mississipi, et nous présente en toile de fond ces bateaux qui évoluent le long du fleuve et transportent marchandises et touristes dans le Sud des Etats-Unis.

<sup>120</sup> On attribue notamment le *take-off* américain à un Anglais, Samuel Slater (1768 – 1835), qui après avoir travaillé depuis l'âge de 10 ans dans des manufactures de coton anglaises, a migré illégalement aux Etats-Unis en 1789, où il a vendu les secrets de production technologique de ses compatriotes. En 1800, le modèle de la machine à filer le coton alimentée par la force motrice de l'eau s'est largement répandu grâce à Slater, et amorce ainsi les débuts d'un progrès technique fulgurant, largement encouragé et relayé par les investisseurs des grandes usines et des grandes industries du pays. Cela vaut à Slater le titre de Père de la Révolution Industrielle, mais également celui de traître aux yeux des Britanniques, qui se remettent alors douloureusement de la Guerre d'Indépendance contre les Treize colonies (1775 – 1783) et établissent déjà au début du siècle leur statut de première puissance économique mondiale.

<sup>121</sup> Cf. André Kaspi, François Durpaire, Hélène Harter, Adrien Lherm, *La Civilisation américaine*, Paris, PUF, coll. Quadrige, [2004] 2006, 640 p.

Transcendentalism is an American literary, philosophical, religious, and political movement of the early nineteenth century, centered around Ralph Waldo Emerson. [...] Stimulated by English and German Romanticism, the Biblical criticism of Herder and Schleiermacher, and the skepticism of Hume, the transcendentalists operated with the sense that a new era was at hand. They were critics of their contemporary society for its unthinking conformity, and urged that each person find, in Emerson's words, "an original relation to the universe". Emerson and Thoreau sought this relation in solitude amidst nature, and in their writing. By the 1840s they [...] were engaged in the social experiments of [...] Walden; and, by the 1850s in an increasingly urgent critique of American slavery<sup>122</sup>.

Nous traduisons : Le transcendentalisme est un mouvement littéraire, philosophique, religieux et politique américain du début du dix-neuvième siècle, concentré autour de Ralph Waldo Emerson. [...] Inspirés par le Romantisme anglais et allemand, la critique biblique de Herder et Schleiermacher, et le scepticisme de Hume, les transcendentalistes agissaient avec l'intuition qu'une nouvelle ère était à portée de main. Ils critiquaient leur société contemporaine pour sa conformité irréfléchie, et exhortaient tout un chacun à trouver, selon les mots d'Emerson, « une relation intime avec l'univers ». Emerson et Thoreau recherchaient cette relation dans la solitude au cœur de la nature, ainsi qu'à travers leur écriture. Dans les années 1840, ils [...] s'engagèrent dans l'expérience sociale de Walden ; puis, dans les années 1850, dans une critique accrue et urgente de l'esclavage en Amérique.

Grâce à cette définition, on comprend Ralph Waldo Emerson<sup>123</sup> se positionne comme le maître à penser de ce courant philosophique, et qu'il influence les styles et les écrits de ceux qui sont vus comme ses disciples au sein du cercle transcendentaliste. Dès leur rencontre, il adopte vis-à-vis de Thoreau une posture paternaliste, et l'introduit auprès des intellectuels et des écrivains de la Nouvelle-Angleterre<sup>124</sup>. L'influence qu'il a sur Thoreau n'est pas négligeable, autant sur le plan des idées que sur celle de l'écriture et de la poétique, sans compter que, sans Emerson, l'expérience de Walden n'aurait pas pu avoir lieu, puisqu'il a prêté à son disciple le terrain sur lequel ce dernier est allé vivre pendant deux ans, de manière à ce qu'il ne rencontre pas d'ennuis juridiques. De la théorisation de ce mouvement, nous devons retenir pour notre étude l'implication poétique majeure, le besoin d'une connexion spirituelle à la nature – qui entraîne un détachement des choses matérielles – et la critique de la société contemporaine, puisqu'il s'agit du cœur de notre sujet. Nous reviendrons également un peu plus loin sur la question de l'esclavage aux Etats-Unis, étant donné que Thoreau s'est violemment engagé contre cette pratique, en employant notamment la désobéissance civile. Notons également que la définition de

---

<sup>122</sup> Cf. *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, art. "transcendentalism", mis à jour le 30/08/2019, disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://plato.stanford.edu/entries/transcendentalism/>

<sup>123</sup> Ralph Waldo Emerson (1803 – 1882) est un poète, essayiste et philosophe transcendentaliste américain, chef de file de ce mouvement au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il prône l'individualisme, et les bienfaits du sens critique comme moyen de résistance à la pression sociale. Auteur d'une douzaine d'essais, il a semé les graines de sa pensée à travers une vaste série de conférences qu'il a données à travers les Etats-Unis (1500 d'entre elles étaient publiques).

<sup>124</sup> La Nouvelle-Angleterre (*New England*) est une région située au Nord-Est des États-Unis. Elle est composée de six États : Maine, Massachusetts, New Hampshire, Vermont, Rhode Island et Connecticut.

Stanford mentionne, un peu après la citation ci-dessus, les inspirations unitariennes des transcendentalistes ; ces philosophes aiment l'idée d'une seule entité sacrée au lieu de trois, attribuant ainsi à chacun une part de divin intrinsèque, accessible par la transcendance de l'être physique.

Cependant, après cette définition, la question autour du lac Walden persiste toujours. Pourquoi ce plan d'eau<sup>125</sup> en particulier ? La commodité géographique et la proximité avec la ville de Concord en font un lieu aisément accessible ; il est devenu, aux yeux d'Emerson et Thoreau, un point de connexion avec la nature. C'est en réalité le symbole du lac Walden qui importe ; il représente un portail vers un monde spirituel et une élévation de la conscience pour les transcendentalistes.

A lake is the landscape's most beautiful and expressive feature. It is earth's eye; looking into which the beholder measures the depth of his own nature<sup>126</sup>.

**Traduction** : Un lac est le trait le plus beau et le plus expressif du paysage. C'est l'œil de la terre ; en y plongeant son regard, l'homme qui le contemple mesure la profondeur de sa propre nature<sup>127</sup>.

Comme le nom du mouvement l'indique, il s'agit de se détacher du monde physique pour se connecter avec une forme supérieure d'existence ; cette transcendance s'effectue loin de la société des hommes, et couvre un caractère à la fois individuel – car chaque personne a sa résonance propre avec l'environnement naturel (« *original relation to the universe* ») – et universel de par son lien avec un tout naturel, une conscience de l'Infini qui justifie la croyance en des entités divines. Le transcendentalisme américain réfute donc l'héritage matérialiste des Lumières françaises<sup>128</sup>, qui théorisait l'existence d'une réalité tangible,

---

<sup>125</sup> Son nom anglais étant *Walden Pond*, il existe deux traductions possibles en français : soit « l'étang Walden », soit « le lac Walden ». Nous choisissons cette dernière car elle a été préférée dans l'édition française avec laquelle nous menons notre étude (la traduction de Brice Matthieussent).

<sup>126</sup> Cf. Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, The Internet Bookmobile, p.139

<sup>127</sup> Cf. Henry David Thoreau, *Walden*, trad. de Brice Matthieussent, préface de Jim Harrison, Barcelone, Le mot et le reste, [2010] 2017, p.209

<sup>128</sup> Les nouvelles considérations sur les sciences, l'histoire et la métaphysique posent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la question d'une immanence de l'esprit. Comment croire encore à l'existence d'une substance telle que l'âme sans preuve ni manifestation physique de son existence ? Après les révolutions galiléenne et newtonienne, les philosophes du siècle des Lumières interrogent le monde pour définir son fonctionnement indépendamment de Dieu. La Mettrie, Voltaire, Rousseau et Diderot interrogent l'univers pour essayer d'entrevoir la réalité à la lumière de la nature et de ses lois, en rejetant ainsi le déterminisme divin, les théories eschatologiques, ainsi que la conception des notions immatérielles. A l'époque, ce courant de pensée ne correspond pas à la doxa de l'Eglise catholique en France, car il sape tous ses fondements en niant la possibilité d'une finalité divine pour la remplacer par une infinité cosmique. Pour autant, on ne peut pas dire des Lumières qu'ils ne croyaient pas en une entité supérieure, ou qu'ils étaient absolument matérialistes (Diderot était déiste, par exemple), même s'ils reconnaissaient un *prima* de la matière sur l'esprit. Leur philosophie du progrès préparait le terrain pour le matérialisme marxiste du XIX<sup>e</sup> siècle, et sa croyance en l'histoire comme étant le

mais niait les capacités de l'âme spirituelle au profit du sensible ; il s'oppose également au nouveau matérialisme, plus moderne, rattaché à la possession des objets et à la réussite financière – le matérialisme tel qu'on l'entend couramment à notre époque, et ce depuis l'émergence d'une société industrialisée<sup>129</sup>. Le Lac Walden s'impose donc dans l'œuvre de Thoreau comme un miroir qui refléchet l'âme humaine et permet une ascension vers l'immatériel, au-delà de la réalité physique.

- Le caractère polymorphique de *Walden*

*Walden ou la vie dans les bois* marque la littérature américaine autant par son aspect innovant que par son caractère inclassable. Publié en 1854, ce livre est l'aboutissement d'un exercice d'écriture qui a pris sept ans. La matière première du texte repose sur les deux ans (1845 – 1847) que Thoreau a passé à vivre seul dans les bois, au bord du lac Walden. Ce récit prend la forme d'un journal, mélange de réflexions personnelles ou générales sur la société, de contemplation naturelle, de méditations poétiques et de doctrine transcendentaliste, le tout reposant sur la forme mixte du prosimètre<sup>130</sup>, ainsi que sur un très vaste réseau de références culturelles et littéraires. Si on ne peut qualifier *Walden* de roman ou d'autobiographie, sa construction et sa constitution empêchent de le placer dans un genre précis, bien que le texte s'approche parfois du pamphlet sociétal, de l'essai, sans omettre sa dimension primaire, fondamentalement poétique.

Le texte s'inspire d'un journal que Thoreau tenait durant son séjour au lac, en prenant soin d'y inscrire ses réflexions, mais aussi ses actions, dans sa poursuite d'une quête d'autarcie. La version finale de *Walden* n'est bouclée que sept ans après la fin du séjour, le poète ayant rédigé pas moins de huit versions manuscrites du texte. Le style hétéroclite structure de multiples réflexions et alterne sans cesse entre les modalités d'écriture, mais la forme du journal garantit cependant une part de narration qui, si elle n'est pas entièrement fictive, possède un certain degré d'invention propre à tous les écrits littéraires.

I should not talk so much about myself if there were anybody else whom I knew as well.  
Unfortunately, I am confined to this theme by the narrowness of my experience<sup>131</sup>.

---

progrès humain. Les transcendentalistes, à l'inverse, se rattachent plutôt à un courant idéaliste qui considère le prima de l'esprit sur la matière.

<sup>129</sup> Cf. Marie Berthoumieu, *Henry David Thoreau*, Paris, Gallimard, 2014, 178 p.

<sup>130</sup> L'ouvrage de Thoreau alterne entre poèmes et prose au sein même des différents chapitres, parfois sans transition d'aucune sorte, donnant ainsi l'impression d'un surgissement poétique incontrôlable.

<sup>131</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.6

**Traduction** : Je ne devrais pas parler autant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. Hélas, je suis réduit à ce thème par l'étroitesse de mon expérience<sup>132</sup>.

Thoreau, avec *Walden*, restitue une expérience hors de la société, comme il le dit dès les premières pages du texte ; il n'érige pas son modèle en exemple absolu d'un retour rousseauiste à la nature<sup>133</sup>, mais prône au contraire une individualité en encourageant chacun à trouver son propre mode de vie. D'une certaine manière, l'expérience de Walden rappelle le « connais-toi toi-même » socratique, avec une incitation à la transcendance spirituelle afin de se découvrir par l'élévation de l'esprit et l'abandon de la possession matérielle. Il pose également les bases d'une vie détachée de la propriété, que d'aucuns qualifieraient d'anticapitaliste, puisqu'il refuse l'accumulation des profits et des biens afin de s'élever vers un statut supérieur, en ne revendiquant que le nécessaire<sup>134</sup>. En ce sens, ses considérations sur l'argent, son mode de vie alternatif et sa critique parfois virulente de la société de son temps permettent aisément une comparaison avec le roman victorien de Gaskell, ou le mythe industriel de Jules Verne.

L'œuvre de Thoreau a donc pour but d'étayer notre analyse des romans de Verne et Gaskell, en apportant un versant théorique tout autant que poétique. L'expérience de Henry David Thoreau et le texte qui en résulte interviennent en réaction à l'émergence du capitalisme, là où les deux autres auteurs se contentent d'une représentation diégétique. Il s'agit à présent de faire entrer en concordance la vision romanesque et les réponses – ou les réflexions – proposées par l'écrivain américain. Pour cela, il faut commencer par analyser les représentations littéraires du capitalisme, afin de comprendre comment s'opère le surgissement financier au sein des œuvres, en tentant de dégager différents éléments d'une « écriture économique » au XIX<sup>e</sup> siècle.

\*

---

<sup>132</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.11

<sup>133</sup> Chez Rousseau, l'état de nature envisage l'homme en dehors du contrat social. Pour le philosophe, certes l'homme est alors faible et désarmé en tant qu'animal, mais il n'est pas dépravé ou corrompu par la société. Cf. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les Fondements de l'inégalité parmi les hommes*, éd. Jean-Louis Lecercle, Paris, Editions Sociales, 1965

<sup>134</sup> Le nécessaire n'entrant pas toujours en accord avec l'Etat et les lois. Thoreau applique parfois une politique de non-collaboration face aux injustices du gouvernement, en refusant par exemple de payer ses impôts ; il a été emprisonné pour cela en juillet 1846, pendant une nuit, avant que sa tante ne paie la caution pour le libérer. Son désir de ne pas s'intégrer dans une société capitaliste et consumériste s'accompagne d'une pensée antiesclavagiste et antisociale que nous analyserons plus loin dans notre réflexion.

## B- Le capitalisme en toutes lettres : avatars littéraires d'un système socio-économique

Dire que l'argent fait son apparition dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle relèverait du non-sens, et ne postulerait rien de concluant pour l'étude de la dimension littéraire du capitalisme : l'argent est présent dans la fiction depuis le Moyen Âge<sup>135</sup>, si ce n'est l'Antiquité. En revanche, la perception que l'on a de l'accumulation des profits, ainsi que la manière dont ils sont générés, se transforme avec l'avènement de la machine et l'industrialisation de la production. La Révolution Industrielle pose les bases d'une nouvelle société, et ce faisant, elle modifie également le rapport à l'argent. Il ne s'agit pas de cataloguer et de pointer ici les occurrences financières que l'on trouve dans notre corpus, mais plutôt de nous concentrer davantage sur les représentations des outils capitalistes, qui tendent tous à l'accumulation d'un profit pour lui-même. La logique capitaliste telle qu'elle apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle pousse l'*homo æconomicus*<sup>136</sup> à considérer l'argent comme une fin en soi, et non plus comme un moyen de mener une vie, ou de s'élever dans la société. A travers les représentations de la Bourse, de la cité industrielle et de la technologie, nous allons donc interroger ces avatars qui incarnent, au sein du roman, des piliers du nouveau système économique. La plupart étant nés de la Révolution Industrielle, nous interrogerons au passage la représentation de celle-ci au sein de la fiction et de l'essai, pour voir si la littérature pose un pur constat critique, ou s'il est possible de dégager, déjà à l'époque, une voie alternative à la société capitaliste qui se constitue.

### 1- La Bourse, temple moderne de la Fortune : spéculations, profits et échappatoire

Le roman, par l'intermédiaire d'une représentation de la société, met en scène une réalité financière quotidienne, avec la mention de *realias* telles que la livre sterling (chez

---

<sup>135</sup> Cf. Marc Bloch, « Le Problème de l'or au Moyen Age », in *Annales d'histoire économique et sociale*, Volume 5, Janvier 1933, pp. 1-34

<sup>136</sup> L'*homo æconomicus*, ou *economicus* (comprendre « homme économique »), était déjà évoqué au XIX<sup>e</sup> siècle par le philosophe anglais John Stuart Mill, notamment dans ses *Principes d'économie politique* (1848), dont nous parlerons plus loin dans notre réflexion. Déjà à cette époque, on percevait l'émergence du capitalisme à travers la représentation théorique de l'homme néolibéral. La parodie latine d'une dénomination paléanthropologique témoigne d'une ironie critique sur l'évolution de la nature humaine. L'expression sert à désigner l'homme rationnel, né des Lumières, et qui ne pense désormais plus qu'à son profit, avec l'avènement de la Révolution Industrielle. L'apparition de cette expression, que l'on retrouve plus couramment aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, prouve que l'époque du charbon et de l'acier marque un tournant dans la conception du monde, avec un renforcement des arcanes financières et une institutionnalisation de la finance en tant que nouveau rapport à la société. Cf. Joseph Persky, "Retrospectives: The Ethology of Homo Economicus", *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 9, n° 2 (Spring, 1995), pp. 221-231

Gaskell), le dollar (chez Thoreau) ou encore le franc, la livre et le dollar (chez Verne). Les personnages s'inscrivent ainsi de manière plus ou moins directe dans une logique de la circulation de l'argent au sein de l'univers fictif. Néanmoins, le point d'orgue de la modernité repose sur l'aspect fiduciaire<sup>137</sup>, qui impose une présence plus abstraite de l'argent ; le fantôme de la finance et ses grandes institutions apparaissent davantage comme des piliers du capitalisme moderne, là où de simples références littéraires à une dépense ou à une monnaie existent depuis longtemps, et contribuent essentiellement à donner une coloration réaliste au roman. Parmi les différentes représentations modernes susceptibles de nous intéresser, l'une d'entre elles revient particulièrement sur le devant de la scène ; en effet, que ce soit dans *Nord et Sud*, ou dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, on retrouve la mention ou la représentation du temple de la finance au XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir la Bourse.

- Fortune et Folie dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*

Dans le roman de Verne, la Bourse de San Francisco, au chapitre XV, n'est pas sans rappeler l'histoire française du rapport à l'argent. En effet, Paris est, au milieu du siècle, l'une des plus importantes Bourses internationales avec Londres<sup>138</sup>. La spéculation suit l'essor du commerce et la progression fulgurante des industries, ce qui fait de la Révolution Industrielle une période particulièrement propice pour les affaires, notamment avec les constructions de chemins de fer et de canaux. Zola, en 1891, décrit d'ailleurs la manière dont un homme s'enrichit par la spéculation, dans son roman *L'Argent*<sup>139</sup>. Dans

---

<sup>137</sup> « Se dit de valeurs fictives, fondées sur la confiance accordée à qui les émet. » Cf. *Larousse de poche*, édition 2012 [1998], article « fiduciaire », p.331

<sup>138</sup> La Bourse de Paris a été créée le 24 septembre 1724, après la banqueroute du système de Law, afin de remettre de l'ordre dans les finances françaises au début du règne de Louis XV. Elle est officiellement et exclusivement tenue par des agents de change à partir de 1801. Depuis 1774, les cours des marchés se faisaient déjà à la criée, d'où l'image bruyante et désordonnée du lieu, à l'origine de la vision de la Folie présentée en littérature, qui s'appuie également sur un amalgame avec la rue Quicampoix. La Bourse de Londres (*London Stock Exchange*), quant à elle, a été officiellement créée au début du XIX<sup>e</sup> siècle, en 1801. Néanmoins, il existait déjà 140 sociétés qui fonctionnaient avec un système d'actions, depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ; les échanges et les spéculations se déroulaient de manière moins formelle dans deux cafés de la *City's Change Alley*, avant qu'un groupe de courtiers londonien ne décide de s'installer dans un bâtiment (*Capel Court*), fondant ainsi la Bourse de Londres. En un sens, l'essor et la réussite de ce nouveau *Stock Exchange* reposent sur l'élan qu'apporte la Révolution Industrielle.

<sup>139</sup> Rien que par le titre, l'on devine que l'argent en tant qu'abstraction, voire comme concept, se trouve au cœur de ce roman. Zola se livre à l'étude des mécanismes spéculatifs de la Bourse, et n'interroge pas seulement le pouvoir d'une rondelle de métal que l'on peut thésauriser, mais cherche à comprendre les ficelles du monde économique, en mettant en scène la grandeur et la décadence de la Banque Universelle, l'organisme fictif qui sert d'objet d'étude à son roman. Avant *L'Argent*, Zola traitait déjà ce thème dans *La Curée* (1871), qui résume la vie de débauche sous le Second Empire par cette devise, « l'or et la chair ». Il

ces représentations littéraires, l'accroissement du gain s'accompagne d'ailleurs d'une diminution des scrupules et de la morale, deux idées qui se corrèlent depuis l'Antiquité<sup>140</sup> et véhiculent l'image d'un gain corrupteur car immérité ou trop rapide. Jules Verne perçoit lui aussi cette prédominance de la Bourse, et la dépeint d'ailleurs comme un temple qui, bien loin d'être circonscrit à l'Etat et à la nation, est devenu international. Dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, la folie et le vice de l'argent facile se sont propagés au-delà des frontières américaines et européennes, jusqu'aux colonies, dans une optique de mondialisation économique.

La Bourse de San Francisco, expression condensée et en quelque sorte algébrique d'un immense mouvement industriel et commercial, est l'une des plus animées et des plus étranges du monde. Par une conséquence naturelle de la position géographique de la capitale de la Californie, elle participe du caractère cosmopolite, qui est un de ses traits les plus marqués. Sous ses portiques de beau granit rouge, le Saxon aux cheveux blonds, à la taille élevée, coudoie le Celte au teint mat, aux cheveux plus foncés, aux membres plus souples et plus fins. Le Nègre y rencontre le Finnois et l'Indu. Le Polynésien y voit avec surprise le Groenlandais. Le Chinois aux yeux obliques, à la natte soigneusement tressée, y lutte de finesse avec le Japonais, son ennemi historique. Toutes les langues, tous les dialectes, tous les jargons s'y heurtent comme dans une Babel moderne<sup>141</sup>.

L'économie est devenue, dans cet extrait, une forme de relation logique entre les hommes, qualifiée d'« algébrique », découlant d'une « conséquence naturelle », « industrielle et commerciale ». La nouvelle Babel n'est pas religieuse, mais relève d'un avènement du commerce et de l'industrie. Avec cette mise en scène très ethnique, nous sommes peut-être proches du cœur du fameux « système capitaliste » dont parlent les sociétés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et la Révolution Industrielle. La bourse de San Francisco apparaît au dénouement de l'histoire, au moment où Stahlstadt ne paie plus ses factures, car le Roi de l'Acier est mort (même si on l'ignore encore à ce moment). L'argent agissant comme dans un corps biologique, il y a une forme d'embolie avec l'arrêt d'un des organes économiques, i.e. l'immense usine qu'est la Cité de l'Acier.

Une formidable vague humaine roula vers le cadre des dépêches. La dernière bande de papier bleu était libellée en ces termes :

---

s'agit cette fois d'une fortune bâtie grâce à la spéculation sur la valeur de terrains constructibles, durant la rénovation de Paris par le Baron Haussmann.

<sup>140</sup> Platon exprime à de nombreuses reprises son mépris de l'argent, dans la *République*, *Les Lois*, *Le Sophiste*, *Le Théétète*, etc. Pour lui, il faut réserver le commerce aux mètèques (étrangers non-citoyens), car l'argent corrompt l'âme et empêche les citoyens de se conduire en honnêtes gens. Les marchands sont, selon le philosophe, des personnes instables et malhonnêtes. Nous verrons d'ici peu qu'Aristote ne défend pas la même opinion dans sa *Politique*.

<sup>141</sup> Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, suivi des *Tribulations d'un Chinois en Chine* (non requis pour l'étude), préface de Gilbert Sigaux, Paris, Hachette collection, 1969, p.191-192

« *New York*, 12 heures 10 minutes. – Central-Bank. Usine Stahlstadt. Paiements suspendus. Passif connu : quarante-sept millions de dollars. Schultze disparu. »

Cette fois, il n’y avait plus à douter, quelque surprenante que fût la nouvelle, et les hypothèses commencèrent à se donner carrière.

À deux heures, les listes de faillites secondaires entraînées par celle de Herr Schultze, commencèrent à inonder la place. C’était la Mining-Bank de New York qui perdait le plus ; la maison Westerley et fils, de Chicago, qui se trouvait impliquée pour sept millions de dollars ; la maison Milwaukee, de Buffalo, pour cinq millions ; la Banque industrielle, de San Francisco, pour un million et demi ; puis le menu fretin des maisons de troisième ordre.

D’autre part, et sans attendre ces nouvelles, les contrecoups naturels de l’événement se déchaînaient avec fureur.

Le marché de San Francisco, si lourd le matin, à dire d’experts, ne l’était certes pas à deux heures ! Quels soubresauts ! quelles hausses ! quel déchaînement effréné de la spéculation<sup>142</sup> !

La dimension cosmopolite, qui nous offre une vision de ce que l’on nommerait aujourd’hui la mondialisation du marché économique, est rapidement remplacée par des chiffres si imposants qu’ils semblent inconcevables aux yeux d’un simple être humain. L’économie industrielle offre à l’argent des échelles de démesure que l’on ne connaît pas ailleurs, et génère au sein du roman une forme de fantasme financier, avec la présence de la Bourse, mais aussi des banques. La somme qui figure dans le titre – les fameux cinq cents millions de la Bégum – représente déjà en elle-même une fortune colossale, mais les conséquences qui suivent son investissement et les spéculations autour de l’ouvrage de l’industriel allemand démontrent que l’argent, au XIX<sup>e</sup> siècle, se place au centre d’une conception du monde. L’extrait que nous citons décline les faillites selon trois classes, avec des pertes minimales et des pertes majeures qui prouvent le caractère incertain de la spéculation ; le laps de temps entre midi et quatorze heures démontre qu’en l’espace de deux heures, un ensemble de fonds bancaires et privés connaît une faillite que personne n’aurait prédite le matin même. Les investisseurs mentionnés dans un contexte romanesque américain ne sont pas d’ailleurs sans rappeler les deux cents familles industrielles à la tête de la France à cette époque<sup>143</sup>, qui jouaient sur le marché des sommes astronomiques, sans

---

<sup>142</sup> *Ibid.* p.194-196

<sup>143</sup> Il s’agit d’un mythe politique qui est né en même temps que la Banque de France, en 1800, sous le Consulat. Proche de la théorie du complot, la rumeur propage l’idée selon laquelle les deux cents plus gros actionnaires de l’institution dirigeraient en secret la France, en tenant le gouvernement au creux de leur paume grâce à la politique de « l’argent-roi », et faisant ainsi de notre pays une féodalité financière. Cette légende – comme d’autres telles que le mur d’argent qui empêcherait les réformes sociales – prend naissance dans une société industrialisée qui privatise énormément (la ligne de chemin de fer PLM par exemple), et expose un fonctionnement ploutocratique voilé. Aujourd’hui encore, avec la mondialisation, la théorie d’un gouvernement contrôlé par la finance a la peau dure, notamment parce que l’on retrouve des familles

savoir si elles les perdraient ou si elles les augmenteraient de manière considérable. Les « soubresauts », les « hausses » du marché apparaissent comme étant incertains, les sommes sont impalpables, et les conséquences du décès de Schultze sont appelées des « contrecoups naturels ». L'accumulation des exclamations finales démontre la frénésie qui s'est emparée de la Bourse de San Francisco avec l'arrêt d'un de ses organes. Le choix de Jules Verne d'exposer l'effondrement de la Cité de l'Acier d'un point de vue économique n'est pas anodin ; avant même d'en présenter les conséquences physiques sur la ville, l'arrêt des machines et le chômage des employés, il expose la folie financière qui entoure cette bulle de spéculation industrielle.

Si l'on reprend le canevas de l'Atlantide platonicienne, le désastre financier remplace ici l'effondrement et le raz-de-marée qui frappent les deux cités. Depuis le début du siècle, les Français connaissent des krachs boursiers, et en particulier l'explosion d'une bulle des chemins de fer en 1847 qui les pousse à se méfier d'une finance aussi impalpable<sup>144</sup>. Ce marché mondial, présenté comme un temple cosmopolite de l'argent, devient rapidement le lieu d'un désastre et d'une ruine. Le drame, avant d'être humain et urbain, est avant tout boursier, si l'on se base sur l'ordre des chapitres. La représentation de la manipulation de l'argent, de la spéculation et du capitalisme dans sa forme la plus pure – i.e. la création de profits à partir de profits précédents – répondent ici à une mode du siècle, avec l'avènement de la Bourse de Paris ; mais l'image reprend également l'idée selon laquelle cette spéculation malade se rapprocherait de la folie.

L'intensité du mouvement croissait de minute en minute. Des commis entraient en courant, repartaient, se précipitaient vers le bureau télégraphique, apportaient des réponses. Tous les carnets étaient ouverts, annotés, raturés, déchirés. Une sorte de folie contagieuse semblait avoir pris possession de la foule, lorsque, vers une heure, quelque chose de mystérieux sembla passer comme un frisson à travers ces groupes agités<sup>145</sup>.

Présenter la Bourse comme un lieu de folie fiévreuse relève du *topos* littéraire français, car même s'il s'agit ici de celle de San Francisco, on retrouve un lien avec l'agiotage du début

---

indétrônables en France et en Europe depuis le XIX<sup>e</sup> siècle (voire plus anciennes encore), comme les banquiers Rothschild ou les industriels Wendel et Schneider.

<sup>144</sup> Il s'agit de l'une des crises financières les plus importantes, qui a frappé la France, l'Angleterre et les Etats-Unis en 1847, et qui aboutit à la Révolution de 1848 en France. La croissance du rail, sa fabrication et son essor fulgurant, d'abord en Angleterre, puis dans le reste de l'Europe, a conduit les banques à investir énormément dans cette révolution technologique. Or, dès l'instant où les compagnies ferroviaires n'ont plus fait de bénéfice suffisant, elles sont entrées en faillite, puis en liquidation judiciaire, entraînant ainsi la ruine de nombreux investisseurs, et une augmentation redoutable du chômage, notamment en France, car le pays a voulu concurrencer l'Angleterre victorienne, en vain. La découverte de filons d'or en Californie, ainsi que les retombées de la Conquête de l'Ouest, limitent également l'impact de la crise Outre-Atlantique.

<sup>145</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.193

du XVIII<sup>e</sup> siècle en France, qui a donné lieu à de nombreuses représentations, tant picturales que littéraires. Avec la mise en place du système de John Law (aussi appelé Système de Law)<sup>146</sup>, des pièces, comme *Les Aventures de la rue Quincampoix* (1719) de Carolet, ont dépeint l'enivrante sensation des fortunes et des ruines faites en un jour, qui accompagnait la spéculation et les échanges du papier-monnaie. Les Français ont éprouvé une méfiance à l'égard d'un processus fiduciaire qui les privait de l'or et des valeurs tactiles pour adosser l'économie à des cours abstraits ; à l'époque, le gain soudain s'avérait être un facteur de trouble social, puisque les valets devenaient seigneurs et les seigneurs devenaient valets en l'espace de quelques heures. L'éclatement de la bulle financière coloniale, un siècle avant l'ère industrielle, présageait déjà un rapport à l'argent et à la spéculation qui serait à la fois méfiant, pour une majorité des français, mais également passionné. La fascination pour le milieu de la spéculation ne date donc pas de la Révolution Industrielle, et s'accroît avec elle, puisque l'essentiel des entreprises privées entrent en bourse et deviennent des facteurs de paris financiers, comme nous le prouvent les investissements dans la Cité de l'Acier chez Verne. L'extrait que nous citons, en considérant la foule des spéculateurs comme une seule entité – ou comme un ensemble de groupes – les rattache au système pour lequel ils travaillent. Le texte ne considère en effet que « la foule », les commis qui agissent comme des moteurs de transmission des informations, et les carnets, qui sont suivis d'une triple accumulation afin que le lecteur les visualise ; finalement, les ratures et les annotations sont plus importantes que les hommes qui écrivent dedans, et le dernier adjectif « déchiré » complète la vision en y apportant une touche de violence pour rappeler que le milieu économique est le lieu de la folie et de l'agression financière.

---

<sup>146</sup> Le système de John Law est proposé au Régent Philippe d'Orléans en 1716, afin de renflouer les caisses de l'Etat, ruinées par les guerres de Louis XIV. L'écosystème propose de transformer l'or en papier-monnaie, dont la valeur serait adossée à l'Etat et reposerait entre autres sur des investissements dans les colonies de Louisiane (avec la Compagnie du Mississippi). La Banque Générale qui gère la production du papier-monnaie et le taux d'intérêt que l'on reverse aux investisseurs s'installe d'abord rue Quincampoix. Le lieu devient ainsi le symbole de la démesure, et de la folie qui s'emparent de ceux que l'on nomme les agioteurs (traders du XVIII<sup>e</sup> siècle). Le système de Law fusionne de plus en plus avec l'Etat, et passe du statut d'organisme privé à celui d'antichambre économique du pouvoir royal. John Law obtient de nombreuses responsabilités politiques, qui se retournent contre lui lors de la faillite du système, en 1720. L'hypersécurisation du système et l'impossibilité de rétrocéder l'or, ainsi que l'interdiction d'en posséder plus d'une certaine quantité pour empêcher la thésaurisation, conduisent les Français à se méfier du papier-monnaie, trop impalpable à leurs yeux. Pour certains, l'effondrement du système de Law est dû à une cupidité accrue des agioteurs, qui voulaient toujours gagner plus sans prendre le risque de remettre leur gain en circulation, ce qui ne favorisait pas une fluidité du système, semblable à celui d'un corps humain. La vision de la folie qui s'est développé rue Quincampoix, les fortunes faites en un jour et défaites aussi rapidement, ainsi que le désamour des Français pour la finance intangible, proviennent du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec cette première expérience malheureuse de la spéculation, entre 1716 et 1720.

La gravure qui accompagne l'édition des *Cinq Cents Millions de la Bégum*<sup>147</sup> dénote aussi de cette uniformisation en une masse impersonnelle, avec un dessin flou, une simple agglomération de chapeaux qui expose le nombre important de spéculateurs. On retrouvait déjà cette représentation dans une estampe qui critiquait le Système de Law : *Le Monument consacré à la postérité en mémoire de la folie incroyable de la XX<sup>e</sup> année du XVIII<sup>e</sup> siècle* de Bernard Picard<sup>148</sup>. On y découvre la même image des agioteurs, dans un coin, représentés avec leurs chapeaux, en train de discuter entre eux tandis qu'une allégorie de la Folie conduit le char de la Fortune. Sur ses roues, on peut lire « compagnie de commerce », terme évocateur qui présage également à sa manière les spéculations privées qui accompagnent la colonisation et l'industrialisation au XIX<sup>e</sup> siècle – et n'oublions pas que le principe premier de *L'héritage de Langévol* repose sur un legs colonial colossal. La vision d'un homme guidé par le seul profit, qui convoite l'argent pour l'argent et cherche à amplifier sa fortune, non pas par le travail, mais par la spéculation, remonte en France à une première expérience de la spéculation, avec le Système de Law au début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>149</sup>. Même si la Révolution Française abolit le système de classes de l'Ancien Régime et réhabilite l'image du bourgeois et de l'homme d'argent dans les milieux du commerce, la Bourse demeure un lieu de fantasmes dans l'univers littéraire. Il s'y joue le destin des entreprises, du monde, et comme un microcosme organique, tout ce qui affecte le monde extérieur (Stahlstadt par exemple) se répercute dans le nouveau temple de la finance, lieu à la fois cosmopolite, mondialisé, où se retrouvent les colonies et les pays occidentaux, mais également point névralgique d'une folie économique.

- Condamnation morale et religieuse de la spéculation à l'époque victorienne

*Nord et Sud*, contrairement aux *Cinq Cents Millions de la Bégum*, ne représente pas directement la Bourse de Londres. Néanmoins, la présence de l'économie dans une ville industrielle comme Milton-Northern se ressent. Le spectre boursier plane, et il est mentionné à deux reprises, de manière ponctuelle mais peu anodine. Ces deux mentions mettent d'ailleurs sur un plan d'égalité les notions de spéculation et d'honneur, comme un

---

<sup>147</sup> Cf. ressource annexe 1.1

<sup>148</sup> Cf. ressource annexe 1.2

<sup>149</sup> Cf. Florence Magnot-Ogilvy (dir.), *Gagnons sans savoir comment : Représentations du système de Law du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Essai (broché), Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, 384 p.

dévolement par l'argent d'une valeur dont le sens anglais est très codifié par la noblesse et l'aristocratie.

His father speculated wildly, failed, and then killed himself, because he could not bear the disgrace. All his former friends shrunk from the disclosures that had to be made of his dishonest gambling—wild, hopeless struggles, made with other people's money, to regain his own moderate portion of wealth<sup>150</sup>.

**Traduction** : Après avoir spéculé de façon extravagante, son père a échoué et s'est suicidé car il n'a pas pu supporter son déshonneur. Tous ses anciens amis se sont éloignés en apprenant le détail de ses trafics malhonnêtes – des entreprises vaines et mal avisées, faites avec l'argent des autres, dans l'espoir de récupérer sa modeste fortune<sup>151</sup>.

La Bourse apparaît comme une entité lointaine, capable d'influencer l'existence d'un homme jusqu'à le pousser au suicide. Dans l'univers de la Révolution Industrielle, on constate une institutionnalisation de l'individu qui passe par l'argent, et qui est présentée comme dévastatrice dans un roman centré sur des destins individuels – la fiction victorienne étant le miroir de concentration des conséquences d'une société sur la vie d'un personnage. Cette vision s'éloigne de celle que nous propose Jules Verne, puisqu'elle ne dresse pas le portrait d'une folie collective, mais se limite à une personne, le père de John Thornton – un *homo œconomicus*. La corrélation établie est particulière, car le suicide n'est pas présenté comme la suite logique d'une ruine financière, mais davantage celle d'un déshonneur (« *disgrace* »). La version originale de l'extrait laisse le lecteur sur une sensation abrupte, avec un enchaînement supposé logique de verbes (donc d'actions), en se basant sur un rythme ternaire<sup>152</sup> : la spéculation sauvage (« *speculated wildly* »), l'échec (« *failed* »), et enfin le suicide (« *killed himself* »). Le jugement porté dans la suite de la citation s'appuie également sur les codes sociaux, puisque l'éloignement des amis se justifie par une sensation de malhonnêteté qui émane de la Bourse (« *his dishonest gambling* ») ; le père de John Thornton est accusé d'avoir mené « des entreprises vaines et mal avisées », autrement dit d'avoir mal géré ses spéculations, en se basant sur des finances qui n'étaient pas les siennes, pour reconstituer sa propre fortune. La Bourse connaît la même condamnation morale que celle que l'on peut trouver pour le jeu à l'époque victorienne, i.e. la convoitise d'une fortune rapidement faite, sans labour, en se

<sup>150</sup> Elizabeth Gaskell, *North and South*, Freeditorial, p.71

<sup>151</sup> Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, trad. préface & note de Françoise du Sorbier, Paris, Fayard, Coll. « Grands Romans Points », 2005, p.140

<sup>152</sup> Une interprétation victorienne du début de la citation pousserait à y voir un dévolement de la Sainte Trinité, en trois temps cupides, et non plus sacrés. On pourrait même lire une inversion des vertus théologiques (charité, foi, espérance), incarnées par Margaret Hale dans le roman, qui trouvent donc leur pendant dans l'histoire du père de John Thornton. Toutefois, cette hypothèse se conteste en partie par l'orientation unitarienne d'Elizabeth Gaskell, qui nie la Trinité.

basant sur le pari – car qu’est-ce que la spéculation sinon un pari ? Or, pour une société régie par les Saintes Ecritures, la cupidité est un péché capital. Le protestantisme condamne en effet l’acquisition de l’argent facile, qui n’a pas été gagné par le travail. Dans la vision romanesque, le père de John Thornton est donc un pécheur suprême, à la fois gagné par le besoin d’une fortune (« *his own moderate portion of wealth* »), prêt à plonger d’autres personnes dans la misère pour cela, et qui commet un suicide au bout du compte, se damnant ainsi en se donnant la mort. Par-delà la vision puritaine et religieuse qui accompagne cette condamnation – n’oublions pas que Gaskell était une croyante, fille de pasteur et femme de ministre unitarien – on retrouve une conséquence humaine, individuelle, à savoir la misère de la femme et du fils de Thornton senior.

Le fait que John Thornton soit devenu un manufacturier et se soit élevé en tant que bourgeois commerçant n’est pas non plus anodin. A la lumière de la citation ci-dessus, on pourrait penser que ce *self-made man* a racheté les péchés de son père par le labeur – voie de salvation dans l’esprit protestant<sup>153</sup>. La seconde mention de la Bourse nous interroge toutefois différemment, puisque l’on découvre à cette occasion que les manufacturiers entretiennent un lien très étroit avec le milieu de la spéculation boursière, leur commerce reposant sur des investissements, des actions et des profits.

So he waited, and stood on one side with profound humility, as the news swept through the Exchange, of the enormous fortune which his brother-in-law had made by his daring speculation. It was a nine days' wonder. Success brought with it its worldly consequence of extreme admiration. No one was considered so wise and far-seeing as Mr. Watson<sup>154</sup>.

**Traduction** : Il attendit donc, et se tint humblement à l’écart tandis que se répandait à la Bourse la nouvelle que son beau-frère avait amassé une énorme fortune grâce à une spéculation audacieuse. C’était la merveille du jour. Le succès apporta dans son sillage sa conséquence habituelle dans le monde : une extrême admiration. Personne ne fut estimé plus sage et plus prévoyant que Mr. Watson<sup>155</sup>.

Comme nous l’indique le début de l’extrait, Thornton s’est tenu à distance de cette spéculation et, après un discours délibératif proche du dilemme cornélien, il a décidé de ne pas commettre la même faute que son père. Dans le passage précédent, la question de

---

<sup>153</sup> Le protestantisme ne condamne pas l’acquisition de l’argent par le travail, et encourage même l’épargne. Cette branche de la chrétienté déculpabilise la richesse et dédiabolise l’argent ; John Thornton, en tant que commerçant industriel, se conforme à ce principe victorien, tandis que son père a péché par envie d’une fortune. Le protestantisme érige le travail en valeur, et non une punition divine, qui permet l’accomplissement de l’individu et de la société. On passe de la notion catholique de *tripalium*, à celle de *labor*, dans une réalisation terrestre de la volonté de Dieu par la réussite financière. Cf. Max Weber, *L’Ethique protestante et l’esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1997, 286 p.

<sup>154</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.364

<sup>155</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.658

l'honneur a de nouveau été soulevée, et la spéculation présentée derechef comme un acte incertain, chargé d'une signification malsaine. Toutefois, le choix de ne pas baser sa fortune sur un pari fait avec l'argent d'autrui conduit de manière certaine Thornton à la faillite, puisque les grèves ont ruiné son usine. Néanmoins, cette faillite est présentée avec honneur et dans l'acceptation, car le manufacturier refuse de commettre un acte aussi désespéré qu'une spéculation (qui peut dans ce cas s'apparenter à un suicide financier si elle échoue). Il est possible de lire dans notre citation une pointe d'ironie à la Dickens ; la spéculation n'est plus ici sauvage (« *wildly* »), mais « audacieuse » (« *daring speculation* »). L'homme qui gagne une fortune n'entre donc pas en disgrâce, n'est pas châtié, mais est qualifié de sage et d'avisé par ses pairs. Le succès d'une spéculation réhabilite l'acte, non pas de manière morale ou religieuse, mais bien parce que Mr. Watson devient le possesseur d'une somme d'argent et que les fonds avec lesquels il spéculait fructifient. L'argent supplante la morale et est, encore une fois, la source d'une corruption des valeurs que Gaskell pointe du doigt, en jouant avec l'hyperbole (« *extreme admiration* » ou encore l'intensificateur « *so wise* »). Le monologue qui précède, avec la dépréciation de la Bourse et de ses enjeux, ainsi que l'histoire personnelle de Thornton, permettent de trouver dans cette fin de chapitre un ton acerbe, et une dénonciation de l'hypocrisie, similaire à celle que l'on lit dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, lorsque le congrès hygiéniste découvre l'héritage du docteur Sarrasin et change de comportement à son égard.

Avec ces deux extraits, nous découvrons une vision en diptyque de la Bourse de Londres telle qu'elle est présentée dans *Nord et Sud*. La spéculation engendre à la fois le déshonneur, la disgrâce, et conduit sur le chemin du péché, avec une condamnation de l'argent par la morale puritaine ; paradoxalement, elle conduit également à la réussite financière, personnelle, à l'élévation sociale et permet à celui qui fait un bon pari de s'établir comme étant un homme sage, un manufacturier avisé et un spéculateur intelligent – alors que le processus inclut une part de chance inhérente à la manipulation des valeurs du *Stock Exchange*. La folie que l'on trouve chez Jules Verne, et la notion de foule possédée par le démon de l'argent, sont donc remplacés chez Gaskell par un jugement beaucoup plus religieux. La morale victorienne – et probablement la morale personnelle d'Elizabeth Gaskell – condamne un acte cupide, même si l'Angleterre de l'époque base sa prospérité sur des fortunes individuelles et industrielles, constituées par la spéculation, afin de demeurer la première puissance économique mondiale. Les manufacturiers, avec la

spéculation coloniale et les cours des métaux, représentent des rouages nécessaires de l'essor industriel. La Bourse de Londres devient le cœur des transactions financières et des enjeux commerciaux ; elle incarne dans le roman de Gaskell une forme d'hypocrisie financière qui condamne moralement un échec en l'associant à la notion d'honneur, mais qui permet en parallèle la réussite personnelle de quelques-uns – eux ne sont pas critiqués pour cela, bien au contraire, en dépit de leur cupidité.

- Thoreau à Walden : échappatoire de la société moderne et critique du temple de la finance

Thoreau perçoit également cette institutionnalisation financière, avec la montée en puissance des banques et de l'accumulation de l'argent pour l'argent. Il y lit, comme Gaskell, un trait de la vanité humaine : aimer l'argent, c'est accorder trop d'importance à une chose qui ne possède au final que la valeur qu'on lui attribue – d'où la notion fiduciaire, puisque le billet, par exemple, ne vaut que ce que l'Etat nous garantit qu'il vaut.

As for the religion and love of art of the builders, it is much the same all the world over, whether the building be an Egyptian temple or the United States Bank. It costs more than it comes to. The mainspring is vanity, assisted by the love of garlic and bread and butter<sup>156</sup>.

Traduction : Pour ce qui est de la religion et de l'amour de l'art des bâtisseurs, c'est à peu près la même chose dans le monde entier, que la bâtisse soit un temple égyptien ou la Banque des Etats-Unis. Cela coûte plus que cela ne vaut. Le ressort de toute l'affaire est la vanité, épaulée par l'amour de l'ail et des tartines beurrées<sup>157</sup>.

Tout comme Verne dresse à l'entrée de la Bourse de San Francisco une arche rouge, telle une porte sacrée, Thoreau met en regard la stature monumentale des pyramides avec la banque des Etats-Unis. Il n'y a là aucune flatterie, bien au contraire : la démesure n'est pas sans rappeler l'*hybris* que les Antiques condamnaient. L'expression de la vanité, après une mention de la religion, évoque probablement le principe de *L'Ecclésiaste*, afin de mettre l'homme face à sa propre futilité (vanité est ici « ce qui est vain ») : « *vanitas vanitatum, omnia vanitas* »<sup>158</sup>. Selon le transcendantaliste, s'attacher à la finance et à l'accumulation

---

<sup>156</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.45

<sup>157</sup> *Op. cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.69

<sup>158</sup> « Vanité des vanités, tout est vanité ». Ce sont les premiers mots de *L'Ecclésiaste*, qui rappellent que l'homme n'est que de passage sur Terre, et que peu importe les actes qu'il accomplira ici bas, ils ne seront que futiles et vains. La Banque de Thoreau relève de cette vanité de l'homme, qui pense instaurer un nouvel ordre financier et faire régner l'argent alors qu'il disparaîtra en moins d'un siècle. On associe souvent ce principe à une autre citation de *L'Ecclésiaste*, similaire dans sa signification : « *Sic transit gloria mundi* », comprendre « Ainsi passe la gloire du monde ». Dans les deux cas, il s'agit d'un *memento mori* qui s'adresse à l'homme pour lui rappeler sa futilité et l'humilité qu'il doit témoigner.

des profits n'est qu'une chose futile, qui n'apporte à l'homme aucune satisfaction, aucune connaissance et ne fait que l'enchaîner à la société, loin de la nature.

Bankruptcy and repudiation are the spring-boards from which much of our civilization vaults and turns its somersets, but the savage stands on the unelastic plank of famine<sup>159</sup>.

**Traduction** : Banqueroute et reniement sont les tremplins d'où toute notre civilisation ou presque s'élance pour effectuer ses cabrioles, tandis que le sauvage se tient sur la planche inélastique de la famine<sup>160</sup>.

Comme dans *Nord et Sud*, on trouve dans *Walden* une condamnation de la spéculation et de la manipulation financière. La dimension collective s'efface, puisque Thoreau est le seul personnage de son ouvrage. Il balaie de manière plus large le sujet, en ne l'intégrant pas dans une trame fictive ; l'essai permet davantage une expression globale, proche de la maxime quand il s'agit d'énoncer des principes généraux, certes subjectifs, mais qui éclaire le regard de l'auteur. Dans la citation ci-dessus, l'attaque vise la société dans son ensemble, ce qui évite de froisser le lecteur en le touchant personnellement, mais ce qui conduit également à une généralisation quasi-institutionnelle, en résumant la société à des manigances financières. La banqueroute<sup>161</sup> (« *bankruptcy* ») est une vieille arnaque qui permet à un patron de déclarer l'insolvabilité de son entreprise alors que ce n'est pas le cas, pour ensuite s'enfuir avec les fonds de ses investisseurs. Si les cas varient, la banqueroute garde en elle l'idée de fraude, d'infraction à la loi et de malhonnêteté, ce qui nous ramène à l'analyse précédente sur la spéculation pécheresse sous le règne de Victoria. Selon Thoreau, la société toute entière se base sur ce principe et, grâce à un accord tacite et silencieux, s'en tire par des cabrioles pour continuer de nourrir le marché mondial. La question du renoncement (« *repudiation* ») implique aussi un retour sur une parole donnée, donc une forme de déshonneur. Le sauvage, pour sa part – à comprendre au sens de celui qui ne vit pas dans la société<sup>162</sup> – se contente de la faim, sans pouvoir tricher en manipulant l'argent dans le système de consommation moderne (du moins tel qu'il apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle).

---

<sup>159</sup> Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.27

<sup>160</sup> Henry David Thoreau, *Walden*, p.43

<sup>161</sup> « Délit commis par un débiteur (commerçant, artisan, dirigeant d'une entreprise privée ou ses représentants) qui, après l'ouverture d'une procédure de redressement ou de liquidation judiciaire et à la suite d'agissements irréguliers ou frauduleux, est en état de cessation de paiements. » Définition du Larousse en ligne.

<sup>162</sup> On retrouve ici un héritage du « bon sauvage » dont Rousseau nous parlait dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). Pour Thoreau comme pour le philosophe des Lumières, la société est la cause de la dépravation de l'homme, qui naît bon, à l'état de nature, et se retrouve ensuite emprisonné au cœur d'un réseau corrupteur.

Néanmoins, Thoreau ne condamne pas l'existence de l'argent ou du commerce en tant que tels. Il introduit même l'économie domestique au sein de son texte, avec pour volonté de redonner leur juste valeur aux différentes constituantes de la vie quotidienne. Il tient ainsi un véritable livre de compte, qu'il présente par intermittences. Certains ont vu là une parodie de l'économie sous sa forme la plus basique, mais c'est également la preuve que l'expérience de Walden, bien qu'en partie autonome et se déroulant en autarcie, a eu un coût, ne serait-ce que dans l'achat des matériaux qui permettent à Thoreau de construire sa demeure sur la rive du lac. La transgression, dans cette présentation d'une comptabilité, vient du fait que l'auteur cherche à connaître la valeur précise de ce qu'il construit, jusque dans les plus petits détails, plutôt que de céder à la tendance consumériste, ignorante du prix d'un travail artisanal. Dans *Walden*, comme chez Aristote, si l'argent est un moyen d'échanger, c'est également un étalonnage de la valeur de toute chose ; il s'agit donc de rendre sa véritable fonction à l'argent, comme une négation du vaste marché moderne, et un retour aux sources nécessaire à l'homme. Thoreau critique davantage l'esprit commercial, qu'il définit dans son discours d'introduction à la remise des diplômes de Harvard, en 1837. Dans ce court texte, intitulé *L'esprit commercial des temps modernes et son influence sur le caractère politique, moral et littéraire d'une nation*<sup>163</sup>, il explique la chose suivante :

Pour peu que les hommes [...] considèrent les richesses comme un moyen et non une fin en soi, nous n'entendrons plus parler de l'esprit commercial<sup>164</sup>.

En réalité, Thoreau n'invente rien en prônant la *mediocritas* et le commerce de l'argent comme moteur d'une société saine, et non comme fin humaine en soi. Aristote, en prenant le contrepied de son maître Platon, exprimait la même idée dans la *Politique*<sup>165</sup> ; pour lui, l'argent n'est pas corrupteur ni mauvais, aussi longtemps qu'il sert l'échange dans une juste mesure. Il devient en revanche malsain s'il se transforme en vecteur de cupidité. « L'art de faire fortune », comme dit Aristote, est propre aux marchands qui ne cherchent pas à utiliser l'argent comme moyen d'acquisition, mais qui en font une fin en soi, ce qui les pousse toujours plus loin dans la logique d'obtention d'un profit – il s'agit là d'un

---

<sup>163</sup> Plus couramment appelé *L'esprit commercial des temps modernes*. N'ayant pas trouvé de version originale de ce discours, nous en proposons seulement une traduction, dans l'édition précisée à la note suivante.

<sup>164</sup> Henry David Thoreau, « L'esprit commercial des temps modernes [et son influence sur le caractère politique, moral et littéraire d'une nation] », in *Résister à la tentation du laissez-faire, au réformisme, à l'esprit commercial des temps modernes* (compilation de 5 essais inédits de Thoreau), postface & trad. Thierry Gillybœuf, Paris, Fayard, coll. « Milles-et-une nuits », n°593, 2011, p.73

<sup>165</sup> Cf. Aristote, *Politique*. éd. Marcel Prélôt & Boris Mirkine-Guetzévitch, Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1950, 243 p.

usage non-naturel de l'argent, pour le philosophe grec. L'esprit commercial, ou le commerce, sous la plume de Thoreau, ne signifie donc pas l'ensemble de l'univers financier, si l'on entrecroise *Walden* avec son autre discours :

But I have since learned that trade curses every thing it handles; and though you trade in messages from heaven, the whole curse of trade attaches to the business<sup>166</sup>.

**Traduction** : Mais j'ai appris depuis lors que le commerce corrompt tout ce qu'il touche ; et vous aurez beau faire commerce de messages célestes, vous n'échapperez pas à la malédiction qui pèse de tout son poids sur cette activité<sup>167</sup>.

Le chiasme présent dans l'extrait ci-dessus relie cependant par deux fois la notion de malédiction et de commerce (« *trade* » et « *curse* »). Bien que la position de Thoreau concernant la religion soit ambiguë, on retrouve ici une critique qui se rapproche de celle de Gaskell par son aspect moral. Néanmoins, il s'en éloigne aussi puisqu'il semble que l'auteur américain attaque sévèrement l'Eglise en parlant du « commerce des messages célestes ». Peut-être n'est-ce qu'une manière de dire que même si l'on commercerait la parole de Dieu (« *messages from heaven* »), elle s'en trouverait corrompue par l'argent quoi qu'il en soit ? Ou bien y aurait-il une attaque plus directe ? Thoreau entendrait-il que la religion s'est perdue depuis longtemps sur la voie des marchands du temple<sup>168</sup>, en faisant commerce de ses produits<sup>169</sup> ? La pensée de Thoreau a cela de complexe qu'il n'est jamais possible d'isoler l'intégralité de sa critique, tant son pamphlet attaque le capitalisme sous toutes ses formes. Le transcendantaliste introduit régulièrement de la nuance, même au sujet de l'esprit commercial :

Notre sujet possède une face brillante et une face obscure. L'esprit dont nous parlons n'est pas totalement mauvais, sans exception aucune. [...] Nous nous réjouissons que l'histoire de notre époque ne soit pas un chapitre stérile dans les annales du monde et que les progrès qui y seront consignés promettent d'être généraux et décisifs<sup>170</sup>.

---

<sup>166</sup> Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.53

<sup>167</sup> Henry David Thoreau, *Walden*, p.82

<sup>168</sup> L'expulsion des marchands du temple (ou Purification du temple) est un épisode du Nouveau Testament, au cours duquel Jésus chasse les changeurs et les marchands qui pratiquent des transactions financières dans l'enceinte du temple de Jérusalem. Il s'agit de l'une des rares fois (peut-être la seule) où le Christ fait usage de la force physique, et notons que c'est à l'encontre d'une activité commerciale au sein d'un édifice religieux, d'où la longue tradition, parfois hypocrite, du catholicisme et de la stigmatisation de l'argent.

<sup>169</sup> On repense ici au commerce des Indulgences, qui représente un conflit originel majeur entre les Eglises Catholique et Protestante. L'Eglise catholique romaine a mis officiellement en place ce système au XII<sup>e</sup> siècle pour donner à ses fidèles la possibilité d'acheter tout ou partie d'une rémission des péchés devant Dieu (même si le principe remonte en réalité au III<sup>e</sup> siècle). Il s'agit donc de se payer une place au paradis, en échange d'une somme d'argent. Le schisme protestant du XVI<sup>e</sup> siècle conteste, en autres, cette pratique cupide, surtout venant d'une institution qui condamne l'usage de l'argent aux yeux de ses fidèles.

<sup>170</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *L'esprit commercial des temps modernes*, p.75

Thoreau ne nie donc pas l'intégralité de la pensée des Lumières, et n'abandonne pas sa foi dans le progrès, comme c'est le cas à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe. Il garde l'espoir que le monde moderne puisse prendre une voie positive – mais pas uniquement sur le plan scientifique. La philosophie de *Walden* laisse ouverte une porte sur l'espoir, tout en excluant le salut pour ceux qui manipulent l'argent à des fins cupides. Il s'agit d'ailleurs d'un constat général, que l'essai résume au sens large ; chez Thoreau, Verne ou Gaskell, la représentation d'un monde moderne régi par la finance s'accompagne d'une condamnation morale inévitable. La spéculation conduit à la folie, au déshonneur de quelques-uns, à la réussite hypocrites d'autres, et se dresse comme le péché capital majeur à l'aune de la Révolution Industrielle. Au croisement entre religion et capitalisme, le déclin de l'une et l'ascension de l'autre nous offre la représentation d'un XIX<sup>e</sup> siècle en proie à une crise ; à la recherche de nouvelles institutions, elle fait de l'économie l'objectif suprême de la science, et oriente l'industrialisme de manière à générer toujours plus de profits. Des cités entières émergent ainsi, et deviennent des instruments de production de masse au service du système.

## 2- *Le locus horribilis industriel au cœur d'une écriture du contre-nature*

Avec l'affirmation de l'ère industrielle, l'image des villes se transforme au rythme des mutations sociales. L'apparition des usines, le charbon, la noirceur qui émane des grandes cheminées se retrouvent dans le miroir de concentration romanesque pour former le *topos* de la ville industrielle. Chez Gaskell comme chez Verne, il s'agit d'une figure (parfois récurrente) qui s'impose en toile de fond. Les personnages évoluent dans des lieux qui se referment sur eux comme des pièges, les déterminent, en font des ouvriers ou des patrons et les condamnent à une vie de labeur. La ville industrielle, par métonymie, devient une usine géante, et représente ainsi l'empire capitaliste qu'elle nourrit. Les manufactures, les machines et les cités dans leur ensemble sont la source originelle d'un vaste réseau de production et de commercialisation, qui engendre des profits sans que l'on ne se soucie des pertes humaines. Au sein du roman, la description de ces lieux concentre l'horreur de la Révolution Industrielle et dévoile un *locus horribilis*, i.e. un espace terrifiant, en opposition avec le *locus amoenus*, le lieu paisible. Verne et Gaskell sont coutumiers de ce type de descriptions urbaines, et nous permettent la mise en regard de Stahlstadt et Milton-Northern, deux cités imaginaires qui incarnent le règne du charbon et de l'acier.

- Le cauchemar de la Cité de l'Acier

Si Verne est souvent perçu comme le grand architecte de la ville du futur au sein de la fiction scientifique<sup>171</sup>, il lui arrive parfois de concevoir des cités où, à l'inverse, il n'est pas possible de vivre sans connaître une extrême souffrance. En ce sens, Stahlstadt se conforme à l'image d'une nouvelle Atlantide, moderne et en osmose avec les enjeux industriels du XIX<sup>e</sup> siècle. A cette époque, la version platonicienne ne correspond plus vraiment à une vision néfaste, en partie parce que les vellétés coloniales des Atlantes s'apparentent à celles des Européens. Pour transformer le mythe, et le réécrire dans un esprit plus contemporain, le choix de la cité industrielle ne se fait pas au hasard. Comme nous l'avons dit précédemment, France-Ville et Stahlstadt se complètent autant qu'elles s'opposent sur le plan scientifique ; nous verrons en détail le *locus amoenus* français dans une analyse à venir, car il faut ici isoler la cité allemande afin de comprendre de quelle manière elle incarne l'horrificante perspective du capitalisme.

Pour l'époque, son statut germanique justifie à lui seul sa caractérisation comme lieu d'horreur, et l'on devine grâce au contexte politique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que rien de bon ne va émerger de cet endroit. Pourtant, il est le cœur d'une majeure partie du roman, comme si la « bonne cité » ne présentait qu'un intérêt mineur face à la puissance industrielle ; on comprend dès lors que c'est la démonstration de la noirceur qui prime et concentre l'intérêt de l'auteur, mais aussi du lecteur. Dans la littérature de la Révolution Industrielle, il n'est pas rare d'opposer le *locus horribilis* urbain à la nature, afin de rappeler que l'horreur naît de l'humain – et donc de l'industrie humaine destructrice. En soi, il n'y a rien de mauvais dans les forêts, les campagnes et le règne animal, tant que l'on ne les exploite pas afin de bâtir un monde contre-nature<sup>172</sup>. La détérioration de l'environnement est d'ailleurs montrée comme un triomphe de l'homme sur son espace de vie, dans une critique assez moderne de l'exploitation des ressources terrestres par l'industrie. Or, dans *Les Cinq Cents Millions de la Béguin*, Stahlstadt n'apparaît pas comme une verrue au milieu d'un paysage harmonieux ; elle a dépassé ce stade. Avant même d'avoir un aperçu de la ville de Herr Schultze, le décor qui l'accueille est présenté comme profondément inhospitalier.

---

<sup>171</sup> On retient, entre autres, *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, redécouvert en 1994, qui présente une vision anticipée et dystopique de ce que pourrait devenir la capitale française si on l'abandonne aux affres du scientisme et de l'hypertechnologisation.

<sup>172</sup> Cf. Clément Rosset, *L'anti-nature : Eléments pour une philosophie tragique*, PUF, coll. « Quadrige », Paris, 2016, 336 p.

Les chemins, macadamisés de cendres et de coke, s'enroulent aux flancs des montagnes. Sous les touffes d'herbes jaunâtres, de petits tas de scories, diaprées de toutes les couleurs du prisme, brillent comme des yeux de basilic. Çà et là, un vieux puits de mine abandonné, déchiqueté par les pluies, déshonoré par les ronces, ouvre sa gueule béante, gouffre sans fond, pareil au cratère d'un volcan éteint. L'air est chargé de fumée et pèse comme un manteau sombre sur la terre. Pas un oiseau ne le traverse, les insectes mêmes semblent le fuir, et de mémoire d'homme on n'y a vu un papillon.

[...]

Qu'on imagine un plateau de cinq à six lieues carrées, au sol sablonneux, parsemé de galets, aride et désolé comme le lit de quelque ancienne mer intérieure. Pour animer cette lande, lui donner la vie et le mouvement, la nature n'avait rien fait ; mais l'homme a déployé tout à coup une énergie et une vigueur sans égales<sup>173</sup>.

On retrouve dans cet extrait le mélange d'une double épouvante, à la fois naturelle et humaine, qui va en partie à l'encontre d'un cliché de l'homme détériorant son environnement. Jules Verne pousse l'horreur industrielle à son paroxysme, en mettant en place un *locus horribilis* qui dépasse les frontières de Stahlstadt. Le désert rouge qui s'étend hors de ses murs est présenté en amont de l'introduction de la cité. Les chemins sont le fruit d'une réalisation humaine, ainsi que la cendre, le coke et les scories<sup>174</sup> ; de même, les vieux puits abandonnés sont la résultante d'une exploitation des sols. Néanmoins, la nature est également omniprésente, puisque les ronces déshonorent ces mêmes puits – et comment ne pas voir ici un viol, avec la pénétration de la nature à l'intérieur des galeries. On compare les cratères à des volcans éteints, donc morts. Les oiseaux, les insectes et les papillons ne s'aventurent pas en ce lieu, et ne semblent pas y être présents depuis que l'homme y a mis les pieds.

La communion dégradante entre homme destructeur et nature ravagée que l'on trouve dans la présentation du désert rouge prépare le terrain pour l'apparition de Stahlstadt, avec l'air chargé de fumée, anticipation des rejets des cheminées industrielles<sup>175</sup>, incontournables dans le *topos* de la cité industrielle. L'hypotypose typiquement vernienne invoque des couleurs telles que le gris (« la cendre »), le jaune répugnant (« herbe jaunâtre »), le noir (« le coke »), et la seule touche lumineuse est entachée par la référence

---

<sup>173</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.60

<sup>174</sup> « Sous-produit d'élaboration métallurgique, ayant une forte teneur en silicates et oxydes métalliques. » Dictionnaire Larousse en ligne. Il s'agit donc d'un déchet humain, qui se répand dans les plaines à la suite d'une activité industrielle.

<sup>175</sup> En consultant des gravures ou des tableaux de l'époque, on s'aperçoit que, lorsqu'elle est représentée depuis l'extérieur, la ville industrielle ne dévoile qu'un champ de cheminées fumantes. Par métonymies, elles sont donc devenues des stéréotypes représentatifs de la cité industrielle. Voir l'exemple de Manchester. (*cf.* gravure *Manchester from Kersal Moor*, William Wyld, 1852, Royal Collection Trust)

au Basilic, animal mythologique maléfique<sup>176</sup>. L'entrée en scène de la Cité de l'Acier – le cœur de la production, et donc du capitalisme – est aménagée dans un décor qui a tout pour dégoûter le lecteur.

C'est au centre de ces villages, au pied même des Coals-Butts, inépuisables montagnes de charbon de terre, que s'élève une masse sombre, colossale, étrange, une agglomération de bâtiments réguliers percés de fenêtres symétriques, couverts de toits rouges, surmontés d'une forêt de cheminées cylindriques, et qui vomissent par ces mille bouches des torrents continus de vapeurs fuligineuses. Le ciel en est voilé d'un rideau noir, sur lequel passent par instants de rapides éclairs rouges. Le vent apporte un grondement lointain, pareil à celui d'un tonnerre ou d'une grosse houle, mais plus régulier et plus grave.

Cette masse est Stahlstadt, la Cité de l'Acier, la ville allemande, la propriété personnelle de Herr Schultze, l'ex-professeur de chimie d'Iéna, devenu, de par les millions de la Bégum, le plus grand travailleur du fer et, spécialement, le plus grand fondeur de canons des deux mondes.

[...]

Grâce à la puissance d'un capital énorme, un établissement monstre, une ville véritable, qui est en même temps une usine modèle, est sortie de terre comme à un coup de baguette<sup>177</sup>.

L'usage du verbe « émerger » suffit à comprendre l'analyse précédente sur le décor qui entoure la ville ; Stahlstadt jaillit du sol, comme née de ce lieu d'ores et déjà sombre. Elle s'accorde avec lui, et ses cheminées la précèdent dans le texte, comme pour annoncer la venue du monstre industriel. L'air lourd et les cendres trouvent leur source dans le « rideau noir » que crachent ces cylindres. Les éclairs rouges – probablement sortis des forges – évoquent un univers fantastique et démoniaque. Les grondements de la production sont comparés au tonnerre, et l'on est projeté dans une représentation dantesque de la Cité de l'Acier. Elle n'est annoncée sous sa forme totale qu'au paragraphe suivant, quand son nom est donné – Stahlstadt. Un germanophone comprend tout de suite l'implication industrielle, avec la mention du substantif « acier » (« *stadt* »). Comme Coketown<sup>178</sup> dans le roman *Temps Difficiles* de Charles Dickens, la ville de Verne prend un aspect géométrique,

---

<sup>176</sup> Dans l'Antiquité, cette créature reptilienne est associée au venin et à la mort, causée d'un seul regard. La dimension maléfique du Basilic se prolonge indirectement dans la mythologie biblique, avec le serpent du Jardin d'Eden (Lilith dans la version la plus courante), qui conduit au péché originel et à la Chute d'Adam et Eve. La mention du Basilic sert donc à produire un effet terrifiant pour contrebalancer la coloration chaude des scories.

<sup>177</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.60-62

<sup>178</sup> La cité de l'acier est comparable à la ville de Coketown chez Charles Dickens, dans *Temps Difficile* (1854). Tout comme Milton-Northern incarne le nord jusque dans son nom, dans *Nord et Sud*, Stahlstadt porte sa fonction en elle. L'onomastique des toponymes semble être un motif récurrent dans l'écriture des villes industrielles fictives au XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier traducteur de Dickens, William Little Hughes (contemporain de la période victorienne), traduisait d'ailleurs « Cokeville », ne faisant une francisation que partielle, là où un transfert linguistique complet aurait exigé « Houilleville ».

symétrique, et la gravure de l'édition Hetzel<sup>179</sup> nous permet de découvrir une structure concentrique qui n'est pas sans rappeler celle décrite par Platon au sujet de l'Atlantide. Aussi, Verne a-t-il peut-être gardé cet aspect apporté par Grousset, l'auteur original. Cette influence primaire dans l'écriture justifierait l'une des cités les plus noires du corpus vernien – l'auteur est en général plus nuancé, et apporte une vision moins manichéenne de la technologie, même s'il relativise dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* avec France-Ville.

Les implications capitalistes sont nombreuses dans l'extrait ci-dessus. On retrouve la notion d'investissement des millions de la Bégum dans la construction d'une ville-industrie, qui engendre à son tour des profits par le commerce des armes. Le parallèle est établi entre la « ville » et « l'usine modèle », à l'image de ces grandes cités industrielles, surtout britanniques, que l'on a vu émerger ou évoluer au cours de la Révolution Industrielle. Contrairement à des villes plurifonctionnelles, la cité industrielle ne tend que vers un but unique : la production de masse à des fins commerciales. L'entité urbaine devient alors le centre névralgique engendrant le profit capitaliste, car sans elle, il ne peut y avoir de chaîne commerciale. Dans le cas de Stahlstadt, le décor horrifiant et la forme rigoriste de la cité ne sont pas les seuls points néfastes, puisque l'étau du *locus horribilis* se resserre encore davantage, jusqu'au centre de la ville, dans la Tour du Taureau<sup>180</sup>, avec la *persona horribilis* du Roi de l'Acier.

Le deuxième paragraphe de l'extrait nous confirme que la cité toute entière tourne autour de Herr Schultze et qu'elle agit presque comme une extension de lui-même, puisqu'il « produit les canons » ; il y a là une synecdoque qui attribue à Schultze les capacités industrielles de sa ville – elle cessera d'ailleurs de fonctionner dès qu'il mourra, ce qui renforce cette image d'organe extracorporel. Stahlstadt naît de l'argent, produit l'argent, et sa chute entraîne un fiasco financier à la Bourse de San Francisco. Elle incarne à elle seule la cupidité d'un homme.

Mais, par exemple, il [Schultze] vous le fera payer ! Il semble que les deux cent cinquante millions de 1871 n'aient fait que le mettre en appétit<sup>181</sup>.

---

<sup>179</sup> Cf. ressource annexe 2

<sup>180</sup> Autre référence à l'Atlantide, puisque ses sept rois sacrifiaient un taureau, dont ils buvaient ensuite le sang. Le taureau est devenu le symbole de cette civilisation, et les recherches archéologiques en Crète laissent à penser que de vraies inspirations viendraient de cette région où l'on retrouve de nombreuses représentations de l'animal, entre autres choses.

<sup>181</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.64

Verne apporte également une nuance en rappelant le degré d'implication humaine dans la construction d'un *locus horribilis*. Il défend souvent le principe d'innocence de l'objet, qui se voit corrompu par la subjectivité morale de l'homme. La reprise de Stahlstadt, à la fin du roman, par le futur gendre du professeur Sarrasin, ouvre une voie de prospérité pour France-Ville et la Cité de l'Acier. On pourrait lire dans cet acte un message qui s'oppose à la concurrence et prône la collaboration, mais également une vision positive de l'industrie française. En effet, la figure de Herr Schultze incarne la rigueur allemande, le génie de cette nation, mais surtout le mauvais usage de la science, les intentions belliqueuses, le besoin de thésauriser l'argent, et pour finir, la folie destructrice et raciste. Marcel, le jeune espion lorrain envoyé à Stahlstadt, se révèle d'ailleurs plus compétent que Schultze dans le domaine des sciences.

La représentation de Stahlstadt répond donc à un *topos* de la littérature industrielle, avec une description en trois temps, qui se resserre autour de la personne du Roi de l'Acier, pour nous rappeler qu'il est l'émanation du mal, et que sa puissance influence même les terres alentours. Cependant, le paroxysme du *locus horribilis* est brisé par la présence d'un jardin au cœur de la cité, évocation d'un Eden.

Le spectacle qui s'étendait devant lui était assurément des plus imprévus. Qu'on imagine un homme transporté subitement, sans transition, du milieu d'un atelier européen, bruyant et banal, au fond d'une forêt vierge de la zone torride. Telle était la surprise qui attendait Marcel au centre de Stahlstadt.

Encore une forêt vierge gagne-t-elle beaucoup à être vue à travers les descriptions des grands écrivains, tandis que le parc de Herr Schultze était le mieux peigné des jardins d'agrément. Les palmiers les plus élancés, les bananiers les plus touffus, les cactus les plus obèses en formaient les massifs. Des lianes s'enroulaient élégamment aux grêles eucalyptus, se drapaient en festons verts ou retombaient en chevelures opulentes. Les plantes grasses les plus invraisemblables fleurissaient en pleine terre. Les ananas et les goyaves mûrissaient auprès des oranges. Les colibris et les oiseaux de paradis étalaient en plein air les richesses de leur plumage. Enfin, la température même était aussi tropicale que la végétation<sup>182</sup>.

Le jardin est cerné par un monde froid et inhospitalier, semblable à celui que découvrent Adam et Eve après la Chute ; il est possible d'y voir, d'une certaine manière, un lieu où fleurissent l'esprit scientifique, la connaissance et la création, comme un rappel des bienfaits que la science apporte à l'homme, indépendamment de tout profit, puisque c'est là que sont conçus les plans et les maquettes des armes produites dans les forges. Néanmoins, une autre lecture dirait que la présence d'un *locus amoenus* artificiel à l'intérieur d'un *locus horribilis* dénature le premier, puisqu'il n'est que le fruit d'une

---

<sup>182</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.103-104

manipulation, et ne relève pas d'un véritable *opus dei*<sup>183</sup>. L'illusion d'un faux Eden apparaît comme un acte contre-nature, car le « jardin d'agrément » se contente de copier la « jungle », et soumet l'environnement à la volonté d'un homme. Ce Jardin devient alors le fruit d'une réussite capitaliste, et achève de faire de Stahlstadt le caprice complet d'un excentrique fortuné et cupide.

- La déchéance des Hale à Milton

La ville industrielle dans le roman victorien n'est pas présentée de manière aussi manichéenne que la Stahlstadt vernienne, même s'il est possible, pour partie, d'y appliquer la même lecture d'une anti-nature urbaine. On retrouve l'opposition entre *locus amoenus* et *locus horribilis*, avec d'une part la petite paroisse de Helstone où officie Mr. Hale, et d'autre part Milton-Northern (ou Milton), ville-manufacture du Darkshire<sup>184</sup> – étymologiquement la terre du charbon, de l'acier, qui n'est pas sans rappeler le désert rouge autour de la Cité de l'Acier. Les deux villes, Stahlstadt et Milton, naissent de l'imagination de leur auteur, et apparaissent comme des dystopies, i.e. les pires lieux qui puissent exister dans le monde de la Révolution Industrielle. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le *locus horribilis*, pour cette période, prend la forme de ce qui la caractérise le plus, à savoir l'industrie – pourtant, elle demeure objectivement un facteur de progrès technique, même si elle implique aussi une transformation sociale violente. Dans la fiction, rien ne vient racheter l'image de ces lieux de production massifs. Pour une majorité des auteurs victoriens, Manchester sert de modèle à l'élaboration de ces espaces noirs, qu'il s'agisse de Coketown dans *Temps Difficiles*, ou Milton dans *Nord et Sud*. La vie de Gaskell à Manchester contribue probablement à cette influence, puisque l'on retrouvait déjà la cité du coton, comme point d'ancrage réel cette fois, dans *Mary Barton*. Toutefois, un espace fictif demeure peut-être plus efficace en soi, car il permet de concentrer l'ensemble des *topoi* qui composent la cité industrielle, afin que Milton devienne une incarnation monumentale, comme Stahlstadt – à ceci près que Milton perd la dimension

---

<sup>183</sup> Comprendre « l'œuvre de Dieu ». Il s'agit ici d'une référence à la Création telle qu'elle est développée dans l'Ancien Testament.

<sup>184</sup> Encore une fois, l'onomastique nous aide à comprendre les implications de cette contrée imaginaire que Gaskell place au nord de l'Angleterre. Le nord de l'Angleterre était en effet minier et ouvrier, ce qui a favorisé le développement des manufactures dans certaines régions. L'autrice victorienne concentre un ensemble de caractéristiques spécifiques à ces régions dans la « Province Noire », comme l'indique les termes « *dark* » et « *shire* ». Tout comme avec Milton-Northern, l'espace fictif du Darkshire permet de concevoir un miroir de concentration qui grossit le trait par rapport à la réalité, afin d'en faire rejaillir les caractéristiques principales.

patriotique contre l'Allemagne, et prend davantage la forme d'une déchéance (en partie sociale).

You can't think the smoky air of a manufacturing town, all chimneys and dirt like Milton-Northern, would be better than this air, which is pure and sweet, if it is too soft and relaxing. Fancy living in the middle of factories, and factory people<sup>185</sup>!

**Traduction** : Tu ne penses quand même pas que l'air enfumé d'une ville industrielle comme Milton-Northern, où l'on ne voit que de la crasse et des cheminées, sera meilleur que celui qu'on respire ici ! Le nôtre a beau être trop lénifiant, au moins, il est pur et sain. Quelle idée d'aller vivre au milieu d'usines et de manufacturiers<sup>186</sup> !

En dehors du mépris qu'éprouve Mrs. Hale, la mère de Margaret, à l'égard de la classe ouvrière, on retrouve dans cet extrait plusieurs éléments qui posent les bases d'une construction littéraire de la ville industrielle, avant même qu'elle n'apparaisse dans le roman. Le terme anglais pour désigner la « ville industrielle » (« *manufacturing town* ») rappelle la métonymie dont nous parlions précédemment, puisque la ville est désignée par les manufactures qu'elle abrite ; comme avec Stahlstadt, son rôle la détermine par essence. On retrouve de même la sempiternelle image des cheminées et de la fumée (« *the smoky air* » et « *all chimneys* »), ce qui conduit à une assimilation à la saleté (« *dirt* »), donc à l'univers noir et dégoûtant que l'on découvrait déjà chez Verne. La syntaxe de la phrase oppose d'ailleurs ces aspects avec le paradis naturel qu'est Helstone, sur lequel nous reviendrons plus tard – mais notons déjà que l'onomastique du toponyme est pour le moins étrange, étant donné qu'il évoque l'Enfer dans un lieu paradisiaque. La réaction révoltée de Mrs. Hale s'explique par deux arguments : le premier, comme nous le verrons, concerne la fracture entre le Nord et le Sud, qui incarne également une rupture entre les classes sociales ; la seconde raison semble sanitaire (l'air « *pure and sweet* »). La mère de Margaret meurt en effet peu de temps après leur arrivée dans la ville industrielle, même s'il l'on ne peut affirmer que l'atmosphère l'a tuée plus sûrement qu'une certaine mélancolie lascive et une santé fragile aux origines.

L'emménagement dans la ville se fait en deux étapes, d'abord dans la cité balnéaire de Heston, et ensuite à Milton, qui se trouve non loin ; les marches de la déchéance se suivent, puisqu'on passe de la nature à l'océan apprivoisé à des fins touristiques, et enfin à un univers contre-nature. Du point de vue onomastique, on note aussi une gradation, puisque Helstone perd son « l » pour devenir Heston, avant la transition plus brutale avec Milton,

---

<sup>185</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.36

<sup>186</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.77

où seule perdure la terminaison en « ton », évoquant à l'oral le « *town* » anglais, par paronomase. Qui plus est, une interprétation encore plus poussée laisserait croire que le « He » liminaire des deux premiers noms rappelle le début de « *Heaven* » (le « paradis », la nature, d'abord libre puis domestiquée), à l'inverse de l'enfer industriel. En effet, la description d'une première vision de Milton-Northern correspond au cliché évoqué par Mrs. Hale.

For several miles before they reached Milton, they saw a deep lead coloured cloud hanging over the horizon in the direction in which it lay. It was all the darker from contrast with the pale gray-blue of the wintry sky [...]. Nearer to the town, the air had a faint taste and smell of smoke; perhaps, after all, more a loss of the fragrance of grass and herbage than any positive taste or smell. Quick they were whirled over long, straight, hopeless streets of regularly-built houses, all small and of brick. Here and there a great oblong many-windowed factory stood up, like a hen among her chickens, puffing out black 'unparliamentary' smoke<sup>187</sup>.

**Traduction** : Plusieurs kilomètres avant d'arriver à destination, ils voyaient déjà à l'horizon, en direction de la ville, un épais nuage gris plombé qui paraissait encore plus sombre par opposition au pâle gris-bleu du ciel d'hiver [...]. A mesure qu'ils s'approchaient de la ville, l'air prenait un léger goût et une légère odeur de fumée ; peut-être après tout était-ce davantage l'absence du parfum d'herbe et de pâturage qu'une odeur ou un goût précis. Bientôt, à grande allure, ils longèrent de longues rues droites et désolées, bordées de petites maisons identiques, toute en brique. Ça et là se dressaient, telle une poule au milieu de ses poussins, la masse rectangulaire d'une grande usine aux multiples fenêtres, qui crachaient des bouffées noires de fumée non parlementaire<sup>188</sup>.

L'extrait n'est pas sans rappeler la description lue dans *Les Cinq Cents Millions de la Béguine*, d'où la forte probabilité que cette dernière soit d'inspiration victorienne – Grousset était un angliciste cultivé, et Verne un lecteur de Dickens<sup>189</sup>. Dans l'extrait ci-dessus, le nuage de fumée prend la teinte de l'acier, ainsi que son poids (« *deep lead coloured cloud hanging over the horizon* »). Le verbe « *to hang* » témoigne d'un objet qui pèse sur l'horizon, là où un nuage devrait flotter et se montrer vapoureux. La vue est donc le premier sens agressé, suivi de la respiration, avec l'air pollué par la fumée et mis en opposition avec l'odeur de l'herbe ; l'anti-nature se manifeste avec la disparition de l'environnement que les Hale connaissaient à Helstone. La symétrie revient ensuite, et enfin le matriarcat des usines, qui patronnent Milton comme « une poule au milieu de ses poussins » (« *a hen among her chickens* »). Et enfin, après les fenêtres, on retrouve la synecdoque d'une usine qui crache de la fumée, manière de matérialiser sans les nommer les incontournables cheminées. Encore une fois, rien ne vient mettre en valeur ce lieu de production

<sup>187</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.47-48

<sup>188</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.98

<sup>189</sup> Voir *P'tit-Bonhomme* (1893), sur la situation de l'Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage est d'inspiration ouvertement dickensienne, en mettant en scène les mésaventures d'un orphelin misérable.

industrielle, et la critique des manufacturiers s'avère presque aussi sévère que celle de leur ville, notamment lorsqu'il s'agit d'une focalisation sur la pensée de Margaret, qui leur voue une forme de mépris, en partie parce qu'ils manipulent l'argent et n'exercent pas, selon elle, une profession aussi noble qu'un agriculteur, proche de la terre et de la nature. La dernière phrase de notre extrait accroît d'ailleurs la vision d'une Milton transgressive, puisqu'elle entre en contradiction avec les lois de la nature, mais également avec celles du Parlement britannique. La question des « fumées non-parlementaires<sup>190</sup> » (« *unparliamentary smoke* ») est abordée plus loin, et révèle en partie la cupidité des manufacturiers de Milton.

'But I think you told me you had altered your chimneys so as to consume the smoke, did you not?' asked Mr. Hale.

'Mine were altered by my own will, before parliament meddled with the affair. It was an immediate outlay, but it repays me in the saving of coal. I'm not sure whether I should have done it, if I had waited until the act was passed. At any rate, I should have waited to be informed against and fined, and given all the trouble in yielding that I legally could. But all laws which depend for their enforcement upon informers and fines, become inert from the odiousness of the machinery. I doubt if there has been a chimney in Milton informed against for five years past, although some are constantly sending out one-third of their coal in what is called here unparliamentary smoke<sup>191</sup>.'

**Traduction** : - Mais vous m'aviez bien expliqué que vous aviez modifié vos cheminées afin de consommer la fumée, si je ne m'abuse ? dit Mr. Hale

- Les miennes ont été modifiées sur mon initiative avant que le Parlement ne se mêle de cette affaire. C'était un gros débours, mais je m'y retrouve car cela m'économise du charbon. Je ne suis pas sûr que je l'aurais fait si j'avais attendu que la loi soit votée. En tout cas, j'aurais attendu qu'on me dénonce et qu'on me fasse payer une amende, et j'aurais obtempéré en y mettant toute la mauvaise volonté légalement possible. Mais toutes les lois qui s'appuient sur la délation et les amendes deviennent inopérantes à cause du caractère odieux des rouages de la machine administrative. Je doute qu'au cours des cinq dernières années, une seule cheminée de Milton ait été dénoncée même si certaines expédient constamment en fumée – une fumée « non parlementaire » comme on dit ici – un tiers de leur charbon<sup>192</sup>.

---

<sup>190</sup> Le gouvernement anglais a en effet voté, en 1821, le *Smoke Nuisance Abatement Act*, qui prenait en compte la pollution de l'air par des combustibles industriels tels que le charbon. Contrairement aux arguments que Gaskell place dans la bouche de John Thornton, une partie des manufacturiers capitalistes de l'époque (« *industrial capitalists* ») ne s'opposait pas à cette régulation. A partir des années 1840, une législation plus interventionniste est entrée en vigueur afin de faciliter la vie des ouvriers dans les villes, par rapport à la pollution. On le constate avec la petite Bessy Higgins, dans *Nord et Sud*, qui meurt d'une pleurésie car la fluche des usines de cardage du coton s'est déposée sur ses poumons et les a durcis, faute d'un système d'évacuation aux normes sur son lieu de travail. (Cf. Carlos Flick, « The Movement for Smoke Abatement in 19th-Century Britain », *Technology and Culture*, Vol. 21, No. 1, published by The Johns Hopkins University Press and the Society for the History of Technology, (Jan. 1980), pp. 29-50)

<sup>191</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.67

<sup>192</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.133

On comprend grâce à la réponse de Mr. Thornton que le gouvernement n'a en réalité que peu d'autorité dans un lieu comme Milton, et que l'économie a déjà pris le dessus sur la politique. Le profit justifie déjà l'infraction à la loi, et certains grands industriels de l'époque, comme ceux d'aujourd'hui, préfèrent violer la loi et courir le risque d'une condamnation plutôt que d'appliquer des normes de sécurité qui visent à réduire la pollution – pour employer un terme quelque peu anachronique. On constate néanmoins qu'il y a déjà une sensibilité qui vise à réduire la saleté produite par la combustion du charbon. Thornton l'admet, la mise aux normes de ses usines lui a coûté cher, et il décrit en parallèle la situation de certains de ses collègues, qui eux n'obtempèrent que de mauvaise grâce, en refusant de dépenser plus d'argent que nécessaire afin de maximiser le gain et de minimiser la perte financière. La cupidité et l'avarice sont donc enracinées dans Milton-Northern et, en ayant connaissance de cette loi, le lecteur fait des cheminées et de leur fumée le symbole d'un triomphe de l'esprit économique des manufacturiers contre le Parlement britannique<sup>193</sup>. Dès la présentation de la cité industrielle, il y a une dimension capitaliste inscrite autant dans les manufactures comme outils de production que dans leur destruction de la nature, contre la volonté même de l'Etat – donc des hommes.

Au-delà de la vision capitaliste qu'inspire la description de la ville industrielle, la trajectoire de la famille Hale doit également être lue à la lumière de l'Ancien Testament. En effet, leurs mésaventures ne sont pas sans rappeler l'épisode de la Genèse. Helstone, en

---

<sup>193</sup> Dans une tentative pour contrôler les manufactures, les gouvernements successifs imposent des séries de *Factory Acts* tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier, en 1802, est voté par le gouvernement conservateur afin de préserver la santé des enfants dans les manufactures (*Health and Morals of Apprentices Act*) ; cette loi cherche à endiguer la fièvre putride qui ravage les manufactures, et répond à une demande du corps médical anglais formulée en 1784. Le *Cotton Mills Regulation Act* de 1825 vient renforcer un autre *Act* de 1819, afin de limiter le travail dans les manufactures de coton : après négociation avec les manufacturiers, notamment ceux de la Chambre des Communes, les 12h/jour de travail sont maintenues du lundi au vendredi, et l'on accorde une journée réduite de 9h le samedi. Jusque-là, les réformes se révèlent peu efficaces, et ce n'est qu'en 1833 que la première loi destinée à véritablement imposer le pouvoir de l'Etat est présentée au Parlement. Le *Factory Act* de 1833 instaure une inspection gouvernementale des usines, s'oppose au travail des enfants de moins de 9 ans, et régule les horaires des travailleurs en dessous de 13 ans. Le contrôle du temps de travail est élargi aux femmes en 1844. Le *Factories Act* de 1847 (*Ten Hour Act*) répond à une demande de la limitation du travail à dix heures par semaines dans les manufactures, et se prolongent par des compléments en 1850 et 1853, pour éviter les dérives et les contournements trouvés par certains manufacturiers. L'*Education Act* de 1870 tend à mettre un terme à l'exploitation dans les usines, non seulement des enfants, en leur offrant une éducation, mais à terme à celle des adultes également, puisque les futurs travailleurs posséderont davantage de qualifications et un niveau intellectuel plus élevé. Différents actes du Parlement instaurent également la ventilation des filatures de coton, une amélioration des conditions sanitaires, ainsi que des protections plus efficaces afin d'éviter les accidents dus aux machines. Ainsi, si l'on regarde l'ensemble du processus législatif anglais, à l'ère industrielle, les gouvernements conservateurs et libéraux se sont battus contre l'impunité des manufacturiers, en dépit de leurs différents politiques. Cela démontre bien qu'il y a une lutte qui s'engage entre l'Etat et les principaux acteurs de l'économie britannique, comme le remarque judicieusement Mr. Thornton en affirmant que l'Etat ne parvient pas aisément à faire plier les industriels.

dépit de son nom, apparaît comme un Jardin d'Eden – réel celui-là, et non pas factice, à la différence du jardin d'agrément de Herr Schultze. Ce n'est que lorsque Mr. Hale perd la foi que les malheurs de la famille commencent ; la déchéance des Hale s'apparente à une chute hors du Jardin. Mr. Hale refuse de simuler une ferveur religieuse, comme lui suggèrent ses collègues – on trouve-là la dénonciation sévère d'un protestantisme victorien hypocrite, de la part d'une unitarienne convaincue – et préfère s'éloigner de sa paroisse, en choisissant pour cela l'exact opposé de son univers, afin que rien ne lui rappelle son ancienne vie. La logique des contraires entre *locus amoenus* et *locus horribilis* se justifie ainsi, et renforce la division entre le Nord industriel et le Sud paysan (ou aristocrate). Une crise de foi<sup>194</sup> conduit le pasteur jusqu'à Milton, lieu où il va devoir travailler pour gagner sa vie, payer un loyer, côtoyer ouvriers et patrons, et où sa femme va décéder. En ce sens, Helstone incarne un Eden et, à l'inverse, Milton est le lieu de la déchéance, symbolisé en partie par la description de la ville sale, contre-nature, mais surtout capitaliste, où l'argent est la source d'un sempiternel combat entre patronat et prolétariat.

La cité industrielle telle qu'elle évolue au XIX<sup>e</sup> siècle devient un macro-symbole du vice pécuniaire, surtout dans une société victorienne où la morale religieuse prédomine. On retrouve, chez Verne et Gaskell, une perception accrue de la noirceur qui environne ces lieux contre-nature. La fiction permet d'élaborer des cités qui concentrent en elles tout ce que l'on peut trouver de négatif dans l'essor de la Révolution Industrielle ; le charbon, les cheminées, et l'image d'une manufacture géante, métonymie des usines qu'elle abrite. Rien ne vient valoriser le *take-off*, le roman n'est pas une ode à la gloire technologique des grandes nations européennes, et dénonce, au contraire, un monde de machines et d'argent, le tout ramené à sa plus pure essence au cœur d'un *locus horribilis* parfois digne de la littérature fantastique, tant il réunit les cauchemars et les sombres fantasmes de son époque.

### 3- Les rouages techniques d'une production économique

Si la ville industrielle incarne un macro-symbole du capitalisme au moment du *take-off*, la machine, et la technologie dans son usage pratique, représentent quant à elles des micro-

---

<sup>194</sup> *Nord et Sud* ayant été publié avant l'ouvrage de Charles Darwin, il semble compliqué d'affirmer que la remise en question religieuse est due à cette bombe scientifique. Le texte précise simplement que le pasteur Hale ne parvient pas réaffirmer sa foi dans le Livre Saint, sans dire quelle partie lui pose problème. Les idées évolutionnistes circulaient sûrement déjà à cette époque dans certains milieux, et le pasteur Hale ne croit peut-être plus en la Genèse (la création du monde en sept jours).

symboles de cet esprit économique des temps modernes. En effet, les manufactures et les chaînes de production prennent place dans l'enceinte monumentale de la cité, et lui accordent par métonymie cette appellation de ville industrielle ; elles sont, à une plus petite échelle, les rouages qui composent le système de la Révolution Industrielle, à la fois du point de vue du progrès technique, mais aussi à l'intérieur du nouveau modèle économique qui se dessine, où l'argent s'apparente à un veau d'or<sup>195</sup>. Il s'agit de s'intéresser à présent aux avatars de la technologie, ainsi qu'aux manufactures telles qu'elles sont représentées dans notre corpus, afin de comprendre de quelle manière elles portent en elles la notion de capitalisme moderne. Nous quittons le *locus horribilis* afin de nous pencher de plus près sur ses composantes individuelles, ainsi que cette évolution technique coupable qui transforme un simple environnement urbain en cauchemar contre-nature. En effet, si rien de bon n'est sorti de la cité industrielle, les manufactures abritées entre ses murs ne la rachètent pas aux yeux du lecteur et, au contraire, prolongent cette impression d'un enfer sur terre.

- Critique d'un outil dénaturé

L'essai de Thoreau permet de mettre des mots sur une sensation qui n'est qu'intuitive, même si elle est mise en scène dans le roman. Gaskell comme Verne incluent la représentation de la technologie dans un contexte et un décor ; Thoreau, pour sa part, utilise la forme pamphlétaire et la critique pour attaquer la société industrielle. Au bord du lac Walden, loin de la civilisation, il s'interroge sur ce qu'elle a fait des outils, normalement au service de l'être humain. Bien loin du feu prométhéen<sup>196</sup>, et de l'extension utile qui cherche à faciliter notre travail, la technologie est devenu, aux yeux du

---

<sup>195</sup> Dans l'Ancien Testament, le veau d'or apparaît comme un symbole d'idolâtrie. L'image est pour la première fois présentée dans le *Livre de l'Exode*, où Aaron forge un veau d'or afin de donner au peuple hébreu un dieu à adorer. En colère, Moïse, en descendant du Sinaï, fracasse les Tables de la Loi quand il voit les siens adorer une idole, chose interdite par le Deuxième Commandement. Dès lors, le veau d'or devient un symbole de l'hérésie iconodoule, qui réapparaît par exemple dans le premier Livre des Rois, où il incarne de nouveau l'idolâtrie. Le fait qu'il soit en or contribue à l'idée que l'homme vénère la richesse, et que la valeur d'un objet dépend de son éclat.

<sup>196</sup> Après la victoire de Zeus contre ses ancêtres, le titan Prométhée s'empare du char du Soleil, vole une flamme sacrée et l'offre à l'espèce humaine. Certaines versions du mythe disent que son frère, Epiméthée, aurait distribué les capacités aux différents êtres vivants et aurait accidentellement laissé l'homme démuné, ce qui justifierait que son frère nous accorde ce don de création qu'est le feu sacré. De cette manière, il enseigne aux hommes la métallurgie, entre autres, ce que l'on voit philosophiquement comme étant l'apport d'un progrès technique grâce à un outil. L'humanité acquiert ainsi une perfectibilité grâce au cadeau divin. (Cf. Platon, *Protagoras*, éd. Monique Trédé-Boulmer et Paul Demont, Paris, Librairie générale française, 1993.)

transcendantaliste, un objet de soumission. L’outil censé nous servir nous aurait, selon Thoreau, asservi au moment du *take-off*.

Men have become the tools of their tools. The man who independently plucked the fruits when he was hungry is become a farmer; and he who stood under a tree for shelter, a housekeeper. We now no longer camp as for a night, but have settled down on earth and forgotten heaven<sup>197</sup>.

**Traduction** : Mais voici que les hommes devinrent les outils de leurs outils ! L’homme qui cueillait à sa guise les fruits quand il avait faim devint fermier ; et celui qui s’abritait sous un arbre, maître de maison. Nous ne campons plus la nuit, nous nous sommes installés sur terre et avons oublié le ciel<sup>198</sup>.

Dans un premier temps, on découvre dans *Walden* une charge contre celui qui s’est éloigné de la nature pour devenir un membre parmi d’autres de la société. La transformation d’une activité en corps de métier, présentée ici comme une métamorphose, sous-entend l’intégration à un système codifié, et donc à une société humaine. La cueillette s’est institutionnalisée en agriculture, et celui qui cueillait prend sur lui la charge, non plus simplement de se nourrir, mais également de nourrir les autres membres de la communauté. Il en va de même pour la maison et, avant même de s’intéresser à la première phrase, très percutante, il faut considérer le terme clef de la citation : « *independently* », traduit par « à sa guise ». Le texte français encaisse une perte importante, avec la disparition de la notion d’indépendance, si chère à Thoreau, et au cœur de l’expérience du lac Walden. Avant de s’en prendre à la technologie, qui étymologiquement qualifie l’outil chargé de faciliter une tâche précise<sup>199</sup>, Thoreau commence par dénoncer, non sans une certaine misanthropie, la constitution d’une société qui exploite le produit de chaque individu et l’inféode à ses pairs, puisque l’homme qui se nourrissait seul, une fois devenu fermier, devra compter sur autrui pour se procurer d’autres éléments nécessaires à sa

---

<sup>197</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.30

<sup>198</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.47

<sup>199</sup> Aux origines, la « technique » désigne un instrument conçu par l’homme dans le but de l’assister. Il s’agit d’un « art pragmatique », autrement dit d’un outil façonné pour nous permette de réaliser une action que l’on ne peut pas accomplir par nous-mêmes. La conception de cet outil repose sur deux points majeurs : soit la conception par empirisme, en se basant sur une expérience individuelle ou collective, ou bien par l’usage d’un savoir (ce que l’on appelle, au XIX<sup>e</sup> siècle, le savoir scientifique). Il faut comprendre la technologie à la lumière de ces jalons, puisque *technê* (« art », « outil ») et *logos* (« langage », « discours ») font de la « techno-logie » un discours qui traite d’un « art pragmatique » en particulier, i.e. une langue de spécialistes. Ainsi, aux origines, la technologie n’est rien d’autre qu’un moyen de nommer les outils que l’on a engendré pour un usage spécifique ; on a recours à la technologie afin de produire un objet, ou de réaliser une action, dans un domaine précis, en considérant que sans cette assistance, la réalisation de l’action/objet n’est pas envisageable. En ce sens, un scalpel en médecine, un marteau en maçonnerie, ou bien encore un stylo pour un auteur, tous ces éléments peuvent être considérés par l’homme comme étant des moyens technologiques qui permettent la mise en œuvre d’un savoir technique. (Cf. *La philosophie de A à Z*, art. « technique », sous la direction de Laurence Hansen-Love, Hatier, 2012, p.441-442)

subsistance. L'outil asservit son maître, lui impose un travail, ne lui sert plus à des fins personnelles et étiquette son rôle au sein d'un groupe. Ainsi débute la société de consommation, égoïste et pourtant nécessairement communautaire, où chacun compte sur les autres en espérant une satisfaction personnelle, malgré un état de dépendance. Or, cet état de dépendance se voit accru par l'essor de la technologie, au sens moderne du terme, lors du *take-off* ; les machines à vapeur inventées au XVIII<sup>e</sup> siècle se généralisent<sup>200</sup>, sont exploitées de manière variée d'afin d'accroître les possibilités humaines, et avant tout les possibilités de production. Le XIX<sup>e</sup> siècle devient l'époque des réalisations de l'impossible, mais également l'avènement des machines qu'il faut nourrir, avec du bois ou du charbon, pour qu'elles continuent de fonctionner, et de produire davantage de tissu, de métal, etc. Thoreau, en ce sens, insère dans sa phrase « *Men have become the tools of their tools* » une notion très marxiste, à savoir le machinisme<sup>201</sup> ; l'homme (et plus précisément l'ouvrier, chez Marx) se retrouve l'esclave d'une machine qui ne lui apporte aucun épanouissement, et qu'il doit animer<sup>202</sup> toute la journée, car la science a été enrôlée au service du capitalisme, dans la logique d'une production industrielle de masse.

I cannot believe that our factory system is the best mode by which men may get clothing. [...] the principal object is, not that mankind may be well and honestly clad, but, unquestionably, that the corporations may be enriched<sup>203</sup>.

**Traduction** : Je me refuse à croire que notre système manufacturier soit pour les hommes le meilleur moyen de se procurer des vêtements. [...] Le but principal n'est pas que l'humanité soit bien et honnêtement vêtue, mais, sans le moindre doute possible, que les sociétés commerciales s'enrichissent<sup>204</sup>.

---

<sup>200</sup> En 1769, James Watt invente la machine à vapeur, sur laquelle repose une grande partie des progrès et des évolutions technologiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La première manufacture de coton ouvre en 1771, sous la direction de Richard Arkwright. L'évolution industrielle que l'on connaît au XIX<sup>e</sup> se caractérise donc par le degré de généralisation et de perfectionnement de ces progrès scientifiques, mais le mouvement industriel, pour sa part, débute à la fin du siècle précédent.

<sup>201</sup> Marx dénonce dans le chapitre XV de son *Capital* (1872) le remplacement de la main d'œuvre ouvrière par un ensemble de machines qui, à terme, deviennent asservissantes. Si Marx ne critique pas les progrès et ne sous-entend pas que la science existe au service du capitalisme, on lit entre les lignes une critique de l'emploi des nouveaux moyens afin d'accroître la production, générant ainsi des richesses pour un petit nombre, tandis que des centaines de mains activent des machines sans participer davantage à un processus créatif. Il y a donc à la fois une dévalorisation du travail de l'employé et une aliénation de son existence, puisqu'il est assujéti à son outil de production. Cf. Karl Marx, *Le Capital*, chapitre XV, « Machinisme et grande industrie I. – Développement des machines et de la production mécanique »

<sup>202</sup> Comprendre le sens latin de « *anima, ae* », i.e. « l'esprit » ou « l'âme ». Pour certains auteurs ou théoriciens socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ouvrier transfère une partie de son âme dans la machine, afin de la mettre en mouvement ; les gestes du « manœuvre » pour l'actionner deviennent mécaniques, il ne produit plus. L'homme devient bel et bien l'outil de son outil, car la machine prend vie grâce à une action humaine répétitive, qui déshumanise l'ouvrier et humanise la machine – la production d'objets étant, jusqu'alors, l'apanage de l'humain.

<sup>203</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.22-23

<sup>204</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.36

La manufacture, avec ses méthodes de production dépersonnalisantes, apparaît comme l'ennemi principal de Thoreau, qui prône pour sa part le minimalisme, le dénuement et le « fait-maison », afin que chacun ne dépende plus que de lui-même, en dehors du système. Il ne s'agit pas exclusivement de nier le progrès ou la société, mais plutôt de s'isoler pour retrouver un contact avec la nature, qui conduirait à une élévation spirituelle. Or, la négation du « système manufacturier » (« *factory system* ») se rattache à l'homme devenu « outil de son outil ». La dépendance n'est ici que factice, comme le signale Thoreau : son « je me refuse à croire » (« *I cannot believe* ») explicite en réalité l'idée que l'homme peut concevoir ses propres vêtements, par l'élevage et les anciennes méthodes de filage. On retrouve là une idée que défend William Morris<sup>205</sup>, à la fin du siècle en Angleterre, avec le mouvement *Arts and Crafts*<sup>206</sup>, à ceci près que ce dernier cherche à revaloriser l'activité personnelle et artisanale sans prêcher une exclusion sociale nécessaire. Thoreau, pour sa part, avance l'argument suivant, dans la citation ci-dessus : si l'on vend des vêtements aux hommes, le but n'est pas de les habiller, mais plutôt d'engendrer du profit. Partant de ce principe, une production plus importante de vêtements rapportera plus d'argent, certains vêtements seront plus chers que d'autres du fait de leur matière, etc. Ainsi se forme le système de consommation de masse qui alimente le marché économique. Le transcendentaliste brise l'une des premières règles basiques d'un contrat social, en sous-entendant que l'homme ne fait pas communauté avec une vocation altruiste d'aide à l'autre, parfois en échange d'une contrepartie, mais recherche son profit personnel grâce à un usage de la technologie et des machines, qui permettent une production plus rapide – mais pas nécessairement plus simple, comme nous le verrons lorsque nous nous intéresserons au coût humain de cette Révolution Industrielle. De là provient le besoin d'indépendance de Thoreau, qui ne veut pas se voir inféodé à d'autres individus si la finalité est l'argent, et non plus l'entraide. Il souhaite se détacher de la société des voleurs et des cupides, qui rappelle la Ruche de Mandeville.

---

<sup>205</sup> William Morris (1834 – 1896) était un homme politique, écrivain, architecte, ornementiste, directeur de la firme *Morris, Marshall, Faulkner & co* (production de meubles, de textiles, papiers peints, vitraux...etc.). Il a fondé son entreprise en réaction à l'industrialisation massive de l'Angleterre qui, selon lui, ne produisait que des produits laids, de mauvaise qualité. Il appartenait au mouvement *Arts and Crafts*, qui cherchait à revaloriser l'artisanat manuel face à la production machiniste du siècle. Il est notamment connu pour son engagement socialiste, que l'on retrouve dans son ouvrage utopique *Les Nouvelles de Nulle Part* (1890), paru dans sa maison d'édition *Kelmscott Press*.

<sup>206</sup> Mouvement artistique qui fait écho aux préoccupations de la fin de l'époque victorienne, à savoir la perte des valeurs artisanales en architecture et dans les arts appliqués. Notamment porté par William Morris, il cherche à revaloriser le travail manuel et les arts (souvent décoratifs) tels qu'ils étaient conçus à l'époque médiévale (ce que l'on nomme le *Medieval Revival*).

D'autre part, l'essor de la technologie s'attire les foudres de Thoreau, en dépit de ses multiples usages qu'il ne nie pas, puisqu'elle consomme des ressources naturelles afin de fonctionner. L'auteur, en tant que contemplateur poétique, ne supporte pas la dénaturation et la déforestation, au service de l'insatiable cupidité des hommes. Pour cela, on retrouve la mention, dans *Walden*, d'un autre symbole de la Révolution Industrielle, parti d'Angleterre et exporté au Etats-Unis : le train, et les lignes de chemin de fer qui l'accompagnent.

But since I left those shores the woodchoppers have still further laid them waste, and now for many a year there will be no more rambling through the aisles of the wood [...]. That devilish Iron Horse, whose ear-rending neigh is heard throughout the town, has muddied the Boiling Spring with his foot, and he it is that has browsed off all the woods on Walden shore<sup>207</sup>.

**Traduction** : Mais depuis que j'ai quitté ces rivages, les bûcherons les ont encore un peu plus dévastés, et à présent il faudra attendre des années pour vagabonder à nouveau dans les travées de ces bois [...]. Ce diabolique Cheval de Fer, dont le hennissement déchirant s'entend par toute la commune, a troublé de son sabot la Source Bouillonnante, et c'est lui qui a brouté tous les bois sur les rives de Walden<sup>208</sup>.

Avec une certaine poésie, Thoreau métamorphose le train pour en faire l'objet d'une mythologie moderne. Le « Cheval de Fer » (« *Iron Horse* »), indique bien par son nom ce que la technologie remplace et la manière dont elle évolue. Un cheval ne transportait qu'un homme, et broutait l'herbe d'un pré ; à l'heure de la Révolution Industrielle, un train dévore une forêt pour emporter en lui des dizaines de personnes. En plus d'être bruyant (« le hennissement »), le train représente la destruction de la nature, au même titre que la ville industrielle. Qui plus est, le train incarne aussi l'empire capitaliste, car si le cheval n'est payant qu'à l'achat, pour un transport illimité (jusqu'à sa mort), le tarif du billet de train prend en compte le travail d'autres hommes qui actionnent la machine, ce qui ramène la société à cet état de dépendance que dénonce le transcendentaliste.

Néanmoins, Thoreau ne rejette pas la technologie en la considérant comme définitivement aliénante, et tout comme Marx, il reconnaît que la science n'est pas originellement inféodée au capitalisme.

L'homme pense plus vite et plus librement qu'avant. [...] Les vents et les vagues ne lui suffisent plus ; il se voit contraint de mettre sens dessus dessous les entrailles de la terre pour paver à sa surface une route de fer<sup>209</sup>.

Si la pensée créatrice de l'homme est à féliciter, c'est donc son ambition qui est condamnable, et sa terrible habitude de contrevenir à l'ordre naturel. Thoreau

<sup>207</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.143

<sup>208</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.214-215

<sup>209</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *L'esprit commercial des temps modernes*, p.71

n'éprouverait peut-être pas un sentiment misanthrope aussi prononcé si, dans l'idéal, la société exerçait un respect de l'environnement qu'elle occupe. Mais puisqu'il n'en est rien, il condamne fermement les progrès de la Révolution Industrielle, notamment les manufactures et les nouveaux moyens technologiques qui s'inscrivent dans une anti-nature, en vue de générer du capital. Cette idée, toutefois, n'est pas propre à l'auteur de *Walden*, et les romanciers apportent une perception semblable, bien que plus voilée, qui ne rachète pas les machines, le système de production, mais donne au contraire une image du progrès en concordance avec la description du *locus horribilis* dans lequel prospèrent une science asservie au capitalisme. A l'ère du *take-off*, il semblerait bien que l'outil ait pris le pas sur son créateur, en acquérant des proportions et des capacités surdimensionnées.

- Manufactures et production de masse dans la fiction

La critique du capitalisme industriel, au sein de la fiction, ne s'établit pas de manière aussi directe que dans l'essai de Thoreau. De même, Gaskell et Verne n'apportent pas une vision de la technologie aussi sombre que celle de *Walden*. Si la notion de destruction de la nature est présente dans la description de la cité industrielle, on ne retrouve pas les mêmes enjeux sur la question de la machine. Elle n'est pas présentée dans l'opposition nature-culture, à l'instar du *locus horribilis*, mais demeure une composante essentielle de ce dernier, puisqu'elle justifie la métonymie dans le nom « cité industrielle ». L'industrie toute entière se base sur la technologie et les progrès de la science ; la manufacture moderne naît en réalité au XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'emploi de la machine et l'usage de ses possibilités se développent, après les grandes inventions du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dickens, dans *Temps Difficiles*, nous parlait des « éléphants fous de mélancolie », qui agitaient inlassablement leurs têtes – comprendre leurs pistons – de haut en bas. Verne, à sa manière, et toujours dans l'esprit d'une *Stahlstadt* démoniaque, quasi-mythologique, nous parle aussi de ces machines qui font fonctionner le commerce et rapporte de l'argent à la Cité de l'Acier :

Le tintamarre des machines était alors assourdissant. Ces bâtiments gris, percés à jour de milliers de fenêtres, semblaient plutôt des monstres vivants que des choses inertes<sup>210</sup>.

Tout comme le macro-symbole urbain, le micro-symbole capitaliste de l'usine prend la coloration terne du « gris », évoquant ainsi la fumée qui sort des cheminées, mais

---

<sup>210</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.67

également les cendres et le manque de joie de vivre. Les « milliers de fenêtres » donnent une idée de l'ampleur que possède un seul de ces bâtiments. Et pourtant, nourrie par le travail des ouvriers, on découvre ici une forme de vie propre à l'usine. A l'instar des « éléphants fous de mélancolie » de Dickens, les machines font l'objet d'une personification monstrueuse, en accord avec l'image cauchemardesque de Stahlstadt. L'idée d'un machinisme au sein duquel l'ouvrier transpose son âme pour faire fonctionner la machine prend forme sous la plume de l'auteur, grâce à cette animation de l'objet de production. On retrouve bien là le principe dont Thoreau nous parlait, d'une puissance de l'outil qui finit par dominer celui qui l'alimente.

*Nord et Sud* ne choisit pas le même angle de représentation, et ne prolonge pas vraiment la description générale de la ville en faisant des usines de Milton un micro *locus horribilis*. Même si Margaret mentionne le bruit des machines, qui contribue à les animer en leur donnant cette apparence monstrueuse, Gaskell ne les représente pas en créatures mythologiques, mais préfère s'étendre davantage sur la condition de ceux qui les actionnent, à savoir les ouvriers. Une partie de notre analyse à venir sera consacrée à la représentation de la condition ouvrière, directement affectée par le capitalisme industriel. On retrouve néanmoins une description similaire à celle de Verne, bien que moins métaphorisée :

The lodgekeeper admitted them into a great oblong yard, on one side of which were offices for the transaction of business; on the opposite, an immense manywindowed mill, whence proceeded the continual clank of machinery and the long groaning roar of the steam-engine, enough to deafen those who lived within the enclosure<sup>211</sup>.

**Traduction** : Le portier les fit pénétrer dans une grande cour rectangulaire, bordée d'un côté par des bureaux où se traitaient les transactions, et de l'autre, par une immense usine aux nombreuses fenêtres d'où s'échappait un cliquetis incessant d'engins mécaniques et le long grondement plaintif de la machine à vapeur, un bruit propre à assourdir ceux qui vivaient dans cette enceinte<sup>212</sup>.

La symétrie, le bruit et les fenêtres sont toujours présents. Notons que ces dernières semblent dissimuler un étrange secret industriel, puisqu'il semble impossible de passer de l'autre côté. Le « grondement plaintif » (« *the long groaning roar* ») apparente une nouvelle fois la machine à vapeur à un animal moderne, terrifiant à sa manière ; mais c'est toutefois la seule image que nous propose Gaskell, à l'inverse de Dickens ou Verne. L'autrice préfère marquer l'opposition entre d'un côté l'usine et de l'autre les bureaux qui

<sup>211</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.92

<sup>212</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.179

permettent de la faire fonctionner et de générer le profit, comme une opposition symbolique entre les ouvriers et le patronat. Peu avant, Margaret Hale s'exprimait sur les manufacturiers, et donnait à peu près la même vision de la technologie, en s'indignant du discours de John Thornton au sujet de ses manœuvres et de ses usines :

When he spoke of the mechanical powers, he evidently looked upon them only as new ways of extending trade and making money<sup>213</sup>.

**Traduction** : Quand il parlé des pouvoirs de la mécanique, il était évident qu'il les considérait seulement comme de nouveaux moyens de développer le commerce et de gagner de l'argent<sup>214</sup>.

*Nord et Sud* s'inscrivant essentiellement dans une analyse fictionnelle du rapport entre les classes au XIX<sup>e</sup> siècle, Gaskell apporte une perception de la machine qui est orientée en direction de l'économie. Le mépris que l'on distingue ci-dessus vient de l'aversion de Margaret à l'égard des « boutiquiers », mais il faut percevoir une nuance dans le propos de l'autrice victorienne ; en effet, elle ne dénigre pas la machine ou le manufacturier en raison de leur profit marchand, et ne fait que pointer du doigt une forme de course à l'argent enclenché par les progrès de la science.

Toutefois, l'autrice valorise également l'industrie, en prenant soin d'exposer les points de vue des ouvriers et du patronat. Ainsi, Mrs. Thornton, la mère du manufacturier, nous donne un aperçu plus positif de ce qui se trouve à l'intérieur des grandes usines – puisque la narration ne se focalise jamais au-delà de leurs murs, si ce n'est par le discours direct d'un personnage, de temps à autres.

I merely thought, that as strangers newly come to reside in a town which has risen to eminence in the country, from the character and progress of its peculiar business, you might have cared to visit some of the places where it is carried on; places unique in the kingdom, I am informed. If Miss Hale changes her mind and condescends to be curious as to the manufactures of Milton, I can only say I shall be glad to procure her admission to print-works, or reedmaking, or the more simple operations of spinning carried on in my son's mill. Every improvement of machinery is, I believe, to be seen there, in its highest perfection<sup>215</sup>.'

**Traduction** : « Mais je pensais que des nouveaux venus dans une ville qui a pris dans le pays tant d'importance à cause de la nature de son commerce et des progrès qu'on y a réalisés auraient eu à cœur de visiter les lieux de production, dont je me suis laissé dire qu'ils étaient uniques en Angleterre. Si Miss Hale change d'avis et condescend à s'intéresser aux usines de Milton, c'est avec plaisir que je lui obtiendrai la permission d'entrer dans une manufacture où le coton est peigné ou imprimé, ou de regarder les opérations simples de la filature telles

---

<sup>213</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.72

<sup>214</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.141

<sup>215</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.81-82

qu'elles se déroulent dans l'usine de mon fils. On y voit les derniers progrès des machines, portés à leur plus haut degré de perfection<sup>216</sup>. »

Tout comme Gaskell intègre le train en tant que moyen de transport devenu quotidien, en un peu plus d'une vingtaines d'années<sup>217</sup>, elle rachète l'image de l'industrie, en rappelant notamment que ce sont les grandes villes du Nord, comme Manchester ou la fictive Milton-Northern (« *a town which has risen to eminence in the country* »), qui font la fortune de l'Angleterre victorienne et la hisse au rang de première puissance économique mondiale. La manufacture apparaît dans l'extrait comme une attraction touristique, un immanquable de la ville. Le mépris que le Sud aristocratique éprouve pour l'environnement sale des villes industrielles se retrouve dans la conception extérieure de Milton comme *locus horribilis*, mais la mise en application des procédés complexes de création d'un objet demeurent un progrès technique non-négligeable. La filature du coton est devenue simple, mais les étapes d'impression, de tissage, et teinture nécessitent un savoir-faire, une manipulation technologique de la machine, afin de fournir un produit qui sera ensuite vendu. L'esprit calviniste de l'époque victorienne contribue également à réhabiliter le travail et le gain. Ainsi, même si la science facilite la production, deux visions s'opposent : d'une part l'acquisition du gain pour lui-même, ce que Margaret dénonce en considérant que les manufacturiers sont des exploitants cupides, et de l'autre la description des Thornton, qui considèrent que la gestion d'une manufacture et les efforts de production justifient la rémunération d'un travail. Cette question nous amène à interroger les relations entre prolétariats et manufacturiers, que nous aborderons un peu plus loin. Il faut pour l'instant constater que, contrairement à Thoreau, Elizabeth Gaskell n'attaque pas la société, ni même ne diabolise les usines comme Verne a pu le faire. Le transport dans l'enceinte de la cité, par focalisation, exclut dans *Nord et Sud* une critique de la dénaturation ; cette dernière est déjà établie dans la description générale de la ville, et plutôt que d'y revenir, l'autrice préfère aborder la question humaine et le conflit qui se dresse de chaque côté de la chaîne de production.

De son côté, Verne aussi réhabilite la technologie, lorsque Marcel, l'espion de France-Ville à Stahlstadt pénètre dans les usines. Il y exerce un temps des fonctions de travailleur

---

<sup>216</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.157

<sup>217</sup> En 1830, la première ligne de chemin de fer est établie entre Manchester et Liverpool, et marque le début du *Railway Age*, qui va dynamiser des régions entières de l'Angleterre, avant de s'étendre en Europe et sur le Nouveau Continent.

manuel ; on constate alors dans l'écriture vernienne l'usage d'un vocabulaire très précis, notamment lors de la description d'une opération de « puddlage<sup>218</sup> » :

À l'une des extrémités, des locomotives amenaient à tout instant des trains de wagons chargés de lingots de fonte qui venaient alimenter les fours. À l'autre extrémité, des trains de wagons vides recevaient et emportaient cette fonte transformée en acier.

L'opération du « puddlage » a pour but d'effectuer cette métamorphose. Des équipes de cyclopes demi-nus, armés d'un long crochet de fer, s'y livraient avec activité.

Les lingots de fonte, jetés dans un four doublé d'un revêtement de scories, y étaient d'abord portés à une température élevée. Pour obtenir du fer, on aurait commencé à brasser cette fonte aussitôt qu'elle serait devenue pâteuse. Pour obtenir de l'acier, ce carbure de fer, si voisin et pourtant si distinct par ses propriétés de son congénère, on attendait que la fonte fût fluide et l'on avait soin de maintenir dans les fours une chaleur plus forte. Le puddleur, alors, du bout de son crochet, pétrissait et roulait en tous sens la masse métallique; il la tournait et retournait au milieu de la flamme ; puis, au moment précis où elle atteignait, par son mélange avec les scories, un certain degré de résistance, il la divisait en quatre boules ou « loupes » spongieuses, qu'il livrait, une à une, aux aides-marteleurs.

C'est dans l'axe même de la halle que se poursuivait l'opération. En face de chaque four et lui correspondant, un marteau-pilon, mis en mouvement par la vapeur d'une chaudière verticale logée dans la cheminée même, occupait un ouvrier « cingleur ». Armé de pied en cap de bottes et de brassards de tôle, protégé par un épais tablier de cuir, masqué de toile métallique, ce cuirassier de l'industrie prenait au bout de ses longues tenailles la loupe incandescente et la soumettait au marteau. Battue et rebattue sous le poids de cette énorme masse, elle exprimait comme une éponge toutes les matières impures dont elle s'était chargée, au milieu d'une pluie d'étincelles et d'éclaboussures.

Le cuirassier la rendait aux aides pour la remettre au four, et, une fois réchauffée, la rebattre de nouveau.

Dans l'immensité de cette forge monstre, c'était un mouvement incessant, des cascades de courroies sans fin, des coups sourds sur la basse d'un ronflement continu, des feux d'artifice de paillettes rouges, des éblouissements de fours chauffés à blanc. Au milieu de ces grondements et de ces rages de la matière asservie, l'homme semblait presque un enfant.

De rudes gars pourtant, ces puddleurs ! Pétrir à bout de bras, dans une température torride, une pâte métallique de deux cent kilogrammes, rester plusieurs heures l'œil fixé sur ce fer incandescent qui aveugle, c'est un régime terrible et qui use son homme en dix ans<sup>219</sup>.

---

<sup>218</sup> « Procédé d'affinage de la fonte par brassage ». Larousse en ligne. Dans son ouvrage *La Révolution Industrielle*, Jean-Pierre Rioux expose en parallèle l'évolution du textile et de la métallurgie. La seconde suit à peu près le même schéma que la première, bien que les progrès techniques soient plus tardifs ; ils commencent en 1784, avec le brevet d'Henry Cort, qui a mis au point le procédé de *puddlage* permettant de créer de la fonte. En 1856, Bessmer perfectionne ce processus grâce au convertisseur afin de produire « une grande quantité d'excellent acier », selon les dires de son concepteur. A partir de ce premier élan, la métallurgie va également connaître différentes vagues évolutives qui vont permettre le développement de l'industrie jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, voire jusqu'à nos jours. Avec le puddlage, Jules Verne nous présente donc dans l'extrait l'un des processus fondamentaux de la Révolution Industrielle, emblématique aux yeux d'un lecteur de l'époque, bien que peut-être obscur et difficile à appréhender si l'on n'appartient pas au milieu de la métallurgie.

<sup>219</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.69-72

Dès le début de la citation, la référence mythologique au cyclope, rappel des forgerons mythiques, entretient l'écriture d'un mythe industriel. Mais la force de cette description repose avant tout sur la connaissance poussée d'un environnement qui n'est désormais plus entièrement monstrueux ou infernal. Comme un spectateur qui se glisserait en coulisse, le lecteur découvre la source des grondements et des éclairs rouges, le tout provenant de la forge et des machines qui battent le fer, comme on le voit également sur la gravure proposée dans l'édition Hetzel<sup>220</sup>. La machine retrouve ici son rôle d'adjuvant à l'homme, mais demeure tout de même monumentale, puisque l'homme « semblait presque un enfant ». La forge prend le qualificatif de « monstre », non plus au sens horrifiant, mais plutôt dans son acception latine<sup>221</sup>, à savoir « ce qui est impressionnant ». Les grondements et la rage persistent toutefois comme étant les derniers aspects de la « bête industrielle », qui dévorerait presque les hommes qui l'habitent. Pourtant, en montrant le travail nécessaire à l'industrie de l'acier, et les possibilités de la technologie, Verne donne un certain mérite à cette activité extrêmement difficile ; au-delà de la fabrication des canons de Herr Schultze, de son statut de marchand de mort et des génies qui conçoivent les plans de ses machines mortelles, la représentation vernienne de l'industrie à sa plus petite échelle – i.e. en montrant ses rouages individuels – s'avère valorisante. En parallèle, l'auteur critique toutefois la division des tâches et le cloisonnement trop important dans la Cité de l'Acier, qui dépersonnalise l'individu et le conduit à une production répétitive, presque abrutissante.

Notons que l'on ne retrouve pas dans cet extrait la moindre mention du capitalisme : la production à sa source, comme dans *Nord et Sud*, ne peut qu'inspirer le respect à la fois pour les hommes qui s'y attellent et pour les machines qui leur facilitent la tâche. Thoreau regarde et critique, quant à lui, le résultat final, qui conduit à une commercialisation d'un produit, tandis que les deux auteurs romanesques nous introduisent plus ou moins directement à la base du système de production, avant la capitalisation. Il y a ainsi un contraste entre le *locus horribilis* industriel, macro-symbole capitaliste polluant à des fins financières, et ses rouages internes, qui imposent le respect et exposent le travail. La machine, cependant, n'en conserve pas moins un aspect asservissant pour les travailleurs, même si cela concerne davantage l'emploi de la science et le statut des ouvriers, esclaves modernes au XIX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, en dépit de la revalorisation que nous évoquons, la

---

<sup>220</sup> Cf. ressource annexe 3

<sup>221</sup> Le terme vient du latin *monstrare* (*monstro, as, are, avi, atum*), qui signifie « montrer », « indiquer ». Une chose monstrueuse, en ce sens, est une chose qui mérite d'être vue, qui attire l'attention visuelle.

vision générale de l'industrie s'inscrit dans un environnement assez sombre, malsain, et les efforts que fournissent ceux qui activent la machine n'effacent pas la vision monstrueuse d'un univers en totale opposition avec la nature ; on retrouve d'ailleurs, dans notre dernier extrait, les scories qui polluent l'extérieur de la Cité de l'Acier, rappel de la dégradation d'une activité contre-nature. Ainsi, les auteurs des deux romans de notre corpus ne proposent pas une vision radicalement technophobe et anticapitaliste (pour utiliser un terme anachronique) ; ils valorisent également l'ouvrage, le travail qui collabore avec la technologie, ramenée à son statut d'outil. Toutefois, ils se tournent davantage vers la nature comme échappatoire potentiel hors du nouveau monde économique, à l'instar de Thoreau et de son expérience d'indépendance sur la rive du lac Walden.

#### 4- *Une conception littéraire de la nature en contre-point du capitalisme*

La nature, comme nous l'avons dit précédemment, forme une toile de fond qui permet la mise en relief de l'élément industriel. Elle propose un contraste entre le vert des arbres et la noirceur du charbon, pas seulement dans un but esthétique, mais également afin d'offrir une voie alternative à l'humanité – un espace loin du capitalisme et de ses rouages. De Walden à Helstone, en passant par France-ville, nous allons désormais interroger ces lieux qui, au-delà d'un simple décor, représentent une échappatoire loin de la société. Le *locus amoenus*, tel qu'il se construit dans la littérature de la Révolution Industrielle, permet d'envisager un espace alternatif, toujours tourné vers la nature, en opposition avec la cité noire et capitaliste. Il s'agit à présent d'analyser la constitution de ces enclaves naturelles, afin de comprendre leur importance et de dégager les lignes de forces qui les opposent à la nouvelle conception économique du XIX<sup>e</sup> siècle.

- L'espace poétique de Walden

La logique littéraire établit une opposition marquée entre nature et technologie (la culture humaine), en passant par l'écriture des *locus amoenus* et *horribilis*. Thoreau, toutefois, ne s'inscrit pas dans un contexte fictionnel comme Gaskell ou Verne, et son expérience de la nature diffère en ce sens ; il n'est pas question pour lui de mettre en scène la dégradation d'un personnage, ou un passage du naturel à l'urbanisme sale. Il ne propose aucune représentation concrète de la ville, car son ouvrage n'a pas pour objectif de fournir un cadre propice au développement d'une diégèse. L'auteur est son propre personnage, et

le seul cadre qui lui importe est celui du lac. *Walden* est, en ce sens, une œuvre de la nature, écrite afin de la valoriser, et c'est justement l'exclusion de la société dans son ensemble qui permet à l'environnement de reprendre sa vraie place, selon le transcendantaliste. Il mentionnait déjà cette dimension contemplative dans son discours, *L'esprit commercial des temps modernes* :

Ce monde étrange que nous habitons est plus merveilleux que pratique, plus beau qu'utile – il doit être davantage admiré et apprécié qu'exploité<sup>222</sup>.

Le vis-à-vis entre l'esthétique et l'exploitation rappelle l'opposition fondamentale au cœur de la Révolution Industrielle : détruire la nature pour progresser vaut-il mieux que rester à l'état de « sauvage », en préservant par-là même notre environnement ? Voilà la grande question pour les auteurs de la Révolution Industrielle, qui exposent la destruction naturelle davantage qu'ils la critiquent, puisque cela ne peut se faire dans l'absolu sans rejeter la technologie et le progrès. Thoreau semble trancher, pour sa part, en faveur d'une préservation : le minimalisme matériel qu'il prône permettrait, selon lui, d'éviter une consommation à outrance des ressources terrestres. La nature étant le portail des transcendantalistes vers un état supérieur, les ravages de la technologie entrent nécessairement en contradiction avec leur philosophie. En effet, l'extase devant la nature comme accès à une intériorité profonde que prêche Thoreau n'est pas un fantasme purement écologiste<sup>223</sup> ; il s'agit pour lui d'un véritable mode de vie, que l'expérience de *Walden* cherche à diffuser plus largement<sup>224</sup>.

[...] And not till we are completely lost, or turned round,[...] do we appreciate the vastness and strangeness of Nature. [...] Not till we are lost, in other words, not till we have lost the world, do we begin to find ourselves, and realize where we are and the infinite extent of our relations<sup>225</sup>.

**Traduction** : C'est seulement lorsque nous sommes complètement perdus ou désorientés [...] que nous apprécions l'immensité et l'étrangeté de la Nature. [...] C'est seulement lorsque nous sommes perdus, autrement dit lorsque nous avons perdu le monde, que nous

---

<sup>222</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *L'esprit commercial des temps modernes*, p.73

<sup>223</sup> Cf. Rodolphe Christin, « La nature contre-culture : Réflexions autour de Henry David Thoreau », *Revue Réflexions*, n° 3, 29 mars 2010.

<sup>224</sup> L'ouvrage de Thoreau a fasciné tout autant qu'il a contrarié ses contemporains. S'il n'a pas rencontré un succès au moment de sa parution, *Walden* a tout de même été salué par George Eliot et Emily Dickinson, et vaut à son auteur la reconnaissance de ses pairs transcendantalistes. Les détracteurs de ce texte, comme ceux de Rousseau au siècle précédent, reprochent à Thoreau de vouloir renvoyer l'homme à l'état de nature, et d'encourager sa transformation en païen sauvage. L'auteur américain a tout de même donné quelques conférences de son vivant, dans lesquelles il est revenu sur l'expérience de la vie dans les bois, en rappelant qu'il n'encourageait pas à ce que l'on suive son modèle, mais plutôt à ce que chaque individu trouve sa propre voie vers la nature, afin d'atteindre une relation privilégiée avec l'univers.

<sup>225</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.128

commençons à nous trouver, et à comprendre où nous sommes, ainsi que l'étendue infinie des liens qui nous y rattachent<sup>226</sup>.

On trouve donc, dans *Walden*, une articulation entre la politique et la poétique. Ce type d'écriture particulier donne par ailleurs naissance à un courant que l'on nomme *a posteriori* le *nature writing*<sup>227</sup> ; il part de l'œuvre du transcendantaliste pour s'étendre jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Les rêveries écologiques de ce promeneur solitaire qu'est Thoreau<sup>228</sup> transforment l'espace naturel en un lieu de réflexion ; on dépasse le stade de l'hypotypose, et la synesthésie est poussée si loin, agrémentée de métaphores, que l'on découvre avec l'exilé social « l'immensité et l'étrangeté de la Nature » (« *the vastness and the strangeness of Nature* »). La lettre capitale personnifie la Nature et évoque la révérence quasi-mystique de Thoreau pour cet élément qui, dans son œuvre, n'a jamais paru aussi vivant. La vie est dans la nature, et par conséquent, elle ne peut que se trouver corrompue ou affaiblie dans le monde des hommes. La misanthropie rousseauiste que l'on découvre chez l'auteur américain s'accompagne d'une foi dans l'esprit humain, et sa capacité à atteindre un universel par la communion avec l'origine de la création, à savoir ici le lac Walden, non pas comme point géographique, mais simplement comme objet naturel.

The universe is wider than our views of it<sup>229</sup>.

**Traduction** : L'univers est plus vaste que les conceptions que nous en avons<sup>230</sup>.

La conjonction entre le personnel et l'universel se trouve être, comme souvent, au centre d'une poétique de la nature. *Walden* incarne bien plus que le simple compte-rendu d'une expérience, contrairement à ce qui est annoncé dans le premier chapitre – le plus long,

---

<sup>226</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.191

<sup>227</sup> Comprendre « l'écriture de la nature ». Ce terme désigne un type d'écriture qui mêle les considérations politico-philosophiques, l'observation de la nature et une certaine poétique. On considère en ce sens Henry David Thoreau comme le précurseur d'une écriture de l'écologie engagée. La critique américaine estime que ce genre est non-fictionnel, de par son caractère autobiographique, tandis que la vision française y intègre aisément des récits de voyage, ou tout autre sous-genre qui comprendrait une proximité avec la nature. On retrouve par exemple *Danse avec les loups* (1988), le roman historique de Michael Blake. Le principal théoricien du genre, Lawrence Buell, expose quatre caractéristiques nécessaires à l'intégration d'une œuvre dans ce genre, en s'inspirant directement de *Walden* pour son étude : 1) l'environnement naturel n'est pas évoqué comme un simple cadre, mais bien comme un acteur à part entière de l'œuvre. 2) Les préoccupations autour de l'environnement sont aussi importantes, voire plus que celles de l'être humain. 3) L'éthique écologique traite de la responsabilité humaine face à la nature. 4) Le texte considère la nature comme un processus évolutif et vivant, et non comme un simple cadre spatial. Cf. Lawrence Buell, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, 598 p.

<sup>228</sup> Cf. David Latour, « Henry David Thoreau ou les rêveries écologiques d'un promeneur solitaire », *Les chantiers de la création* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 30 octobre 2014

<sup>229</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.238

<sup>230</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.351

« Economie ». Sa mosaïque de sujets, et la confusion temporelle que l'on découvre<sup>231</sup>, servent en réalité le texte en tant qu'objet littéraire à part entière, avec une recherche poétique autour du langage de la nature, afin d'exprimer au mieux la voix de Walden.

Concernant l'écriture de Thoreau, on pourrait parler d'une forme de romantisme américain qui puiserait dans des racines françaises, avec les Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle et la période romantique contemporaine de *Walden*, mais également chez les Britanniques, en s'inspirant de poètes tels que John Keats ou Percy Shelley<sup>232</sup>. Etendre les limites de l'âme humaine et considérer la connexion à un Grand Tout par le truchement d'une Mère-Nature composent le versant poétique de *Walden*, là où l'opposition entre la nature et la société se rapprochent davantage de la politique. Gaskell et Verne, comme nous le verrons bientôt, ne poussent pas si loin la conception du *locus amoenus*, et se concentrent majoritairement sur ce second aspect. La dimension poétique est propre aux transcendentalistes, qui ne trouvent de formulation de leur vision que dans la forme la plus poussée et la plus travaillée du langage. D'où, par endroits, le surgissement poétique de la Nature<sup>233</sup> dans *Walden*, qui transforme l'œuvre en prosimètre. Si Thoreau cite très régulièrement d'autres poètes, Anciens ou Modernes, afin d'étoffer le texte au fil des références et des inspirations culturelles qui lui viennent, ses propres vers surgissent au milieu de la prose, alors qu'elle possède déjà des caractéristiques poétiques<sup>234</sup>. La traduction, en tentant de son mieux une retranscription, ne peut que signaler la versification du point de vue typographique pour nous montrer ce surgissement, mais perd une part importante de la dimension poétique.

---

<sup>231</sup> Un travail sur la génétique de l'œuvre et sa longue période de rédaction montre un mélange des épisodes évoqués, ainsi qu'une constitution de l'ouvrage qui ne retranscrit pas les deux années passées sur la rive du lac de manière linéaire. L'impression de condensation en un an renforce cette destruction de la diachronie et contribue à l'éclatement du temps, afin que l'expérience, ses leçons, et l'écriture de la nature prédominent sur un simple récit.

<sup>232</sup> La sensation du sublime, de l'émotion et de l'âme est présente dès le début du Romantisme anglais, dans les *Lyrical Ballads* (1798) de William Wordsworth et Samuel Taylor Coleridge, et se prolonge jusque chez la deuxième génération de romantiques, avec Byron et Keats. En littérature anglaise, on considère que le couronnement de Victoria, en 1837, marque la fin du romantisme et l'avènement de l'ère industrielle. En réalité, il s'agit davantage d'un mouvement progressif qui accompagne le dépeuplement des campagnes entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup>. L'exode rural et l'emploi massif dans les manufactures marquent l'entrée dans un monde beaucoup plus physique, où l'âme et ses transports sont remplacés par la machine. Le même constat s'applique à la France, si l'on observe la transition qui s'effectue entre les romantiques et les réalistes, dans le domaine littéraire ; si la Révolution Industrielle n'est pas la seule cause de cette transition, elle n'en demeure pas moins un facteur majeur. Thoreau, avec sa fuite de la société, est donc l'un des derniers témoins de la nature et de l'esprit, au milieu d'une société industrialisée. Cf. Perry Miller, « Thoreau in the Context of International Romanticism », in *The New England Quarterly*, vol. 34, n° 2 (Jun. 1961), pp. 147-159 (13 pages)

<sup>233</sup> Les poèmes qui entrecourent la prose militante ou poétique de Thoreau dans *Walden* ne traitent pas tous de la nature, mais nous nous référons ici à ceux qui se tournent vers elle.

<sup>234</sup> Voir par exemple le poème de complément (p.92) proposé à la fin de « Economie », la première partie de *Walden*.

Aussi une analyse en parallèle est-elle nécessaire afin d’appréhender le plus clairement possible l’écriture de la nature chez le poète Henry David Thoreau, au-delà de l’engagement politique.

Version originale	Traduction
<p>[...] Walden, is it you?</p> <p>It is no dream of mine,                      To ornament a line;                      I cannot come nearer to God and Heaven                      Than I live to Walden even.                      I am its stony shore,                      And the breeze that passes o'er;                      In the hollow of my hand                      Are its water and its sand,                      And its deepest resort                      Lies high in my thought.</p> <p>The cars never pause to look at it;                      yet I fancy that the engineers and                      firemen and brakemen, and those                      passengers who have a season ticket and                      see it often, are better men for the                      sight<sup>235</sup>.</p>	<p>[...] Walden, est-ce bien toi ?</p> <p>Je n'ai pas le désir                      De forger de beaux vers ;                      Je ne saurais m'approcher davantage de Dieu ou du Ciel                      Qu'en vivant à Walden.                      Je suis les pierres de son rivage,                      Et la brise qui souffle dessus                      Au creux de ma main                      Il y a son eau et son sable,                      Et son plus profond séjour                      S'inscrit au cœur de mes pensées.</p> <p>Les wagons ne s'arrêtent jamais pour le regarder ;                      j'imagine pourtant que les mécaniciens, les chauffeurs et                      les serre-freins, ainsi que ces voyageurs qui ont un                      abonnement et le voient souvent, retirent de sa vue                      quelque bienfait<sup>236</sup>.</p>

L’apostrophe au lac est encore rattachée à la prose qui précède, mais nous la citons ici car il s’agit d’une amorce au poème, avec une adresse directe à l’élément liquide, qui personnifie donc le lac et expose sa dimension d’être vivant – la poésie vitalise ainsi la nature. Vient ensuite un manifeste, ou art poétique, après un silence (le saut de ligne), qui explicite la forme libre des vers. « *Line* » et « *mine* » portent la rime et entrent en contradiction avec la négation de l’« *ornament* » : Thoreau affirme ne pas vouloir de vers précieux pour extérioriser son amour de la nature, mais cela ne l’empêche pas de soigner sa rime<sup>237</sup> – que l’on ne retrouve d’ailleurs pas dans la version française, puisque l’on se heurte ici à un extrait qui flirte avec l’intraduisible. Après cette justification en forme de prétérition, on retrouve le mysticisme, avec « *God and Heaven* » ; nous rappelons à cette occasion la proximité entre le transcendantalisme et une certaine lecture de l’unitarisme<sup>238</sup>, dans laquelle l’homme devient le porteur d’une partie du Saint-Esprit, et réalise une élévation spirituelle afin de se connecter à l’universel par l’intermédiaire de la Création

<sup>235</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.144

<sup>236</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.216

<sup>237</sup> L’influence de Ralph Waldo Emerson se retrouve dans l’écriture poétique de Thoreau. Il partageait cette conception d’un lien étroit entre langage et nature. Chaque mot doit tendre à exprimer la nature et à atteindre cette forme d’expression particulière qui la caractérise, comme il l’explicite dans son premier essai, *Nature*, en 1836.

<sup>238</sup> Précisons d’ailleurs que les unitariens étaient l’un des principaux regroupements religieux de Concord.

édénique (le *locus amoenus* biblique par excellence). Le lac Walden se retrouve au vers suivant et achève d'établir le lien entre la Nature et une forme de transsubstantiation. Le poète effectue une métamorphose verbale en s'intégrant lui-même à l'environnement de Walden, non pas par l'affirmation de sa présence humaine, mais grâce à une pétrification ; le français le démultiplie en l'éclatant avec « les pierres de son rivage », mais l'anglais l'étire plutôt sur une longue distance, puisqu'il devient le rivage rocheux (« *stony shore* »). L'intégration se poursuit aux vers suivants, avec la référence éolienne, avant d'achever le rapprochement et l'union au lac. Car il s'agit bien dans ce poème d'une approche progressive jusqu'à la communion avec l'élément liquide ; l'eau et le sable (« *its water and its sand* ») entrent en contact avec ce corps d'ores et déjà devenu un morceau du décor. La main et son creux (« *hollow* ») peuvent en réalité représenter le lit du lac, mais donnent d'un seul coup une dimension titanesque au poète, qui tient soudainement Walden dans sa main, comme s'il atteignait enfin la forme universelle et cosmique tant recherchée. La transcendance littéraire est désormais accomplie, grâce à la manipulation poétique du langage. Les vers finaux bouclent cette union entre le personnel et l'universel – l'homme et la Nature – en évoquant l'esprit qui intègre le lac dans les hauteurs (« *high* ») éthérées de la pensée.

L'ascension poétique prend fin, et l'on retrouve la société après le surgissement transcendant de la nature, avec la mention du train et de ses wagons (« *cars* »). La violence du « ne s'arrêtent jamais » (« *the cars never pause* ») rejette le lecteur dans ce monde humain qui oublie de regarder l'environnement et n'y voit que ce qu'il peut y trouver de rentable. La fin de l'extrait nous laisse d'ailleurs entendre que, si les hommes étaient plus contemplatifs, ils en seraient sans aucun doute meilleurs (« *are better men for the sight* »). Ce n'est pas sans rappeler l'argument que Thoreau avançait déjà dans son court discours d'Harvard :

[Un observateur] ne pourrait manquer de remarquer cet animal qui ne tient pas en place et pour qui tout a été arrangé, mais pour un qui admirerait avec lui le charme du lieu, il en trouverait quatre-vingt-dix-neuf qui seraient en train de gratter la surface pour récupérer un peu de poussière dorée<sup>239</sup>.

La rencontre entre politique et poétique n'est jamais loin dans *Walden*, comme ailleurs dans l'œuvre de Thoreau, et le surgissement apparaît comme un instant de conscience aiguë. La proximité avec la nature ne dure pas, et sa sublimation par le langage prend fin

---

<sup>239</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *L'esprit commercial des temps modernes*, p.72

quand le poète rappelle que ce qu'il a vu, durant son expérience, les hommes ne le voient pas assez, faute de prendre le temps d'observer. Ils sont trop occupés à courir après le profit, que l'on ramène à de la vulgaire « poussière dorée » à laquelle l'homme seul attribue une valeur. La nature ne fixe pas les cours de l'or, ne décide pas du destin des entreprises, n'a jamais voulu se voir défigurée par un train, et pour cette raison, le XIX<sup>e</sup> siècle l'oublie. Le *locus amoenus* waldenien a donc recours à la poésie, avec l'espoir d'une performance auprès du lecteur ; en ce sens, Thoreau est un précurseur de l'écologie, comme il l'est également dans bien d'autres domaines. Si l'on ne se sent pas nécessairement touché de plein fouet par son mysticisme, il faut néanmoins reconnaître que le surgissement poétique de la nature sublime l'environnement pour faire de *Walden* plus qu'un simple récit d'expérience. Au-delà du manifeste politique, on découvre dans le texte un art poétique, ainsi qu'un réquisitoire contre l'homme et un plaidoyer pour l'environnement. Si la constitution du lieu paisible ne s'effectue pas dans un cadre romanesque, il n'en est pas moins puissant, et retrouve ses racines premières par l'intermédiaire de la poésie<sup>240</sup> ; le langage, au même titre que la nature et l'expérience de *Walden*, devient ainsi une porte de sortie afin d'échapper à la société contemporaine – voire de la transcender, elle et ses normes économiques, pour atteindre un stade supérieur par l'élévation spirituelle.

- Contrebalancer l'horreur du charbon et de l'acier dans le roman industriel

La constitution du *locus amoenus* s'établit en opposition avec l'image de la société industrielle, et forme souvent une enclave ou un univers alternatif à celui du charbon et de l'acier. Dans *Nord et Sud* et *Les Cinq Cents Millions de la Béguine*, les échappatoires proposées varient : on trouve d'une part un Jardin d'Eden restauré, proche de l'image biblique et cohérent avec le victorianisme ; et d'autre part une rupture avec les codes virgiliens de la pastorale<sup>241</sup>, puisque France-Ville est, à sa manière, un *locus amoenus* moderne, à la fois urbain et en communion avec la nature. Si Thoreau a recours à la

---

<sup>240</sup> Pour rappel, les premiers écrits pastoraux latins se présentaient sous la forme poétique canonique de l'hexamètre dactylique, notamment les *Bucoliques* de Virgile.

<sup>241</sup> La poésie pastorale de Virgile représente la vie champêtre et les mœurs de bergers qui vivent dans une harmonie avec la nature. En ce sens, on retrouve dans ce genre de texte une concordance établie entre sentiments humains et nature, généralement parce que l'amour bucolique se développe dans ce lieu clos (bien qu'ouvert, puisqu'en plein champ ou dans la forêt). On retrouve dans ces poèmes les premières traces du *locus amoenus* antique qui, avec le temps, est devenu un lieu commun de l'écriture sentimentale bergère, comme on en trouve au XVII<sup>e</sup> siècle dans le roman fleuve d'Honoré d'Urfée, *L'Astrée*. (Cf. Virgile, *Bucoliques*, éd. Eugène de Saint-Denis, Nouvelle éd. rev. et augm. d'un commentaire, Paris, les Belles Lettres, 1967)

description naturelle pour théoriser un mode de vie, par l'intermédiaire l'exaltation poétique et transcendante, Gaskell se base davantage sur le modèle chrétien de la Genèse et Verne sur le modèle de la cité parfaite – ou « utopie » – en concordance avec la *physis*<sup>242</sup>.

Dans *Nord et Sud*, Helstone incarne une forme de paradis terrestre restauré, comme nous l'avons déjà dit précédemment. Il s'agit d'un lieu des origines, où se trouvent les racines de Margaret ; il est construit selon la forme d'un paradis primaire au sein duquel n'existe que le presbytère des Hale, symbole de la foi, le village de campagne, en opposition totale avec Milton, et la nature qui permet une forme de communion. L'argent, la production et les manufactures sont exclus du décor. Le retour de Margaret dans la demeure familiale, dans le chapitre 2, en donne une vision particulièrement idyllique.

It was the latter part of July when Margaret returned home. The forest trees were all one dark, full, dusky green; the fern below them caught all the slanting sunbeams; the weather was sultry and broodingly still. Margaret used to tramp along by her father's side, crushing down the fern with a cruel glee, as she felt it yield under her light foot, and send up the fragrance peculiar to it, – out on the broad commons into the warm scented light, seeing multitudes of wild, free, living creatures, revelling in the sunshine, and the herbs and flowers it called forth. This life – at least these walks – realised all Margaret's anticipations. She took a pride in her forest. Its people were her people. She made hearty friends with them; learned and delighted in using their peculiar words; took up her freedom amongst them; nursed their babies; talked or read with slow distinctness to their old people; carried dainty messes to their sick; resolved before long to teach at the school, where her father went every day as to an appointed task, but she was continually tempted off to go and see some individual friend – man, woman, or child – in some cottage in the green shade of the forest<sup>243</sup>.

**Traduction** : Le retour de Margaret eut lieu dans la seconde moitié du mois de juillet. Les arbres de la forêt étaient d'un vert sombre tirant sur le brun ; au-dessous, les fougères captaient tous les rayons obliques du soleil. Il faisait une chaleur accablante, sans un souffle d'air. Margaret accompagnait souvent son père dans ses expéditions, écrasant la fougère et ressentant une joie cruelle quand elle la sentait céder sous son pied léger et dégager son parfum si caractéristique. Puis lorsqu'ils débouchaient dans la chaude lumière odorante des vastes prés communaux, ils apercevaient des multitudes de créatures sauvages en liberté qui se prélassaient au soleil, ainsi que les fleurs et les plantes que ses rayons faisaient éclore en grande variété. Cette vie, ou du moins ces promenades, comblaient toutes les attentes de Margaret. Elle était très fière de sa forêt. Ses habitants étaient sa famille. Elle se lia avec eux

---

<sup>242</sup> Les anciens Grecs utilisaient ce terme pour désigner la nature, la vie, le réel, le monde, ou encore la vérité. Toutes ces notions se confondaient dans une vaste explication du monde, que l'on retrouve d'une certaine manière chez Thoreau, notamment avec l'idée d'un mystère sous-jacent, et d'une force qui n'est pas entièrement explicable, qui conserve une part d'obscur et de caché. Verne s'inclut également dans cette définition, puisqu'à l'époque positiviste, l'explication des phénomènes naturels s'élève au rang de religion tant elle prend de l'ampleur ; l'auteur nantais, pour sa part, joue sur cette science qui permet énormément, mais qui conserve parfois des points aveugles. Il n'hésite d'ailleurs pas à distordre la physique à sa volonté auctoriale lorsqu'elle ne correspond pas à l'orientation de son récit, car c'est avant tout l'écriture et l'imaginaire qui priment dans ses romans.

<sup>243</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.12

de véritable amitié ; apprit avec bonheur les mots particuliers qu'ils employaient ; passa ses moments de liberté parmi eux ; prit soin de leurs bébés, fit la conversation ou la lecture à leurs aînés en articulant distinctement, porta des soupes appétissantes à leurs malades et décida bientôt d'enseigner à l'école où son père se rendait chaque jour comme s'il se fût agi d'une tâche fixe ; mais elle se trouvait constamment distraite de sa résolution par des visites à rendre à quelqu'un de ses amis, homme, femme ou enfant dans quelque cottage blotti dans l'ombre verte de la forêt<sup>244</sup>.

La première partie de l'extrait mobilise d'abord la vue, avec la description très adjectivée des arbres (« *one dark, fully, dusky green* ») et la lumière du soleil, qui marque déjà une opposition proleptique avec la noirceur et la grisaille qui environnent Milton-Northern. Vient ensuite l'odorat, avec le parfum des fougères. La confusion des sens aboutit à la synesthésie de la « chaude lumière odorante » (« *the warm scented light* »), qui donne une senteur à un élément visuel. L'hypotypose se prolonge ensuite, en passant de l'élément naturel à l'élément animal (« *multitudes of wild, free, living creatures* »), introduit en anglais par une trinité d'adjectifs, comme pour les arbres – seulement, si pour ces derniers la couleur était mise en évidence, la vie est majoritairement exposée dans la description du règne animal, ainsi que la liberté. Les fleurs et le soleil, dans la suite de l'extrait, évoquent tout à la fois la chaleur, les couleurs, la nature en pleine expansion vitale, les parfums, etc. Les éléments classiques du *locus amoenus* se retrouvent ici, à l'exception du cours d'eau cristallin. L'anthropomorphisation possible des animaux, en fin de citation, demeure sujette à caution, puisqu'au terme de la dernière phrase énumérative, on comprend que la bienveillance de Margaret se porte sur les habitants de Helstone, et non sur les animaux ; or, l'antécédent direct de « ses habitants » est « la forêt ». Il est donc possible de lire une humanisation des animaux, avec un basculement invisible vers l'humain au cours de la phrase ; ou bien, de manière plus probable, l'homme est pleinement intégré à son environnement et se retrouve connecté grammaticalement à l'antécédent « la forêt ».

Le lien avec l'Eden et la religion se retrouve dans l'idée de racines du personnage principal, avec le presbytère familial, mais aussi dans le toponyme. En effet, Helstone évoque, à la prononciation, « la pierre de l'Enfer ». Cela peut sembler paradoxal, dans un lieu qui incarne le paradis naturel et l'échappatoire vers lequel va courir Margaret à plusieurs reprises tout au long du roman. Toutefois, la pierre représente à la fois la nature dans sa forme la plus résistante, compliquée à dégrader, mais également le marqueur

---

<sup>244</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.33-34

humain qui indique le point de départ, puis le chemin parcouru, comme une *milestone*<sup>245</sup>. Il s'agit, dans ce cas précis, du point de départ qui précède la Chute – ou descente en Enfer. L'aveu de Mr. Hale précipiter sa famille hors de ce Jardin d'Eden. Toutefois, Mrs. Hale, l'aristocrate désargentée à cause sa mésalliance, tient Helstone en horreur avant leur départ, notamment parce qu'elle trouve son air trop doux et lénifiant ; en réalité, il s'agit peut-être davantage dans sa bouche d'un mépris nobiliaire pour le monde campagnard. Cet argument n'est pas sans rappeler celui que va développer Thomas Hardy, à la fin du siècle, dans son roman *Tess d'Urberville* (1891), où la descendante d'une ancienne famille, les d'Urberville, habite désormais en pleine campagne et se destine à devenir l'institutrice de son village, avant une série d'évènements tragiques qui la conduisent à la mort. Margaret vit également ce rêve, jusqu'à la déchéance. L'existence dans un paradis onirique apparaît donc, dans *Nord et Sud*, comme une alternative à la société victorienne. Le roman, contrairement à l'essai de Thoreau, n'érige pas la vie au grand air comme un exemple à suivre ; il ne s'agit que d'une écriture au sein de la fiction, à laquelle il faut attribuer un rôle de contraste et de bulle salvatrice. Le *locus amoenus* romanesque n'apparaît pas comme un chemin que l'on recommanderait *stricto sensu* au lecteur, mais plutôt comme une enclave paisible où les personnages peuvent encore échapper au destin tragique que leur réserve la Révolution Industrielle.

La France-Ville vernienne dépareille après cette analyse, puisqu'il s'agit en effet d'une ville. Le *locus amoenus* rassemble usuellement un ensemble de caractéristiques naturelles, au sein d'un bois, d'une forêt, etc. Or, dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, le pendant positif de la Cité de l'Acier ne s'appuie pas sur le modèle antique tel qu'on le trouvait chez Virgile. L'auteur nantais le rénove en écrivant la cité du docteur Sarrasin comme une véritable utopie. Le mythe atlantidéen se modernise avec la mise en scène de Stahlstadt pour l'industrie, et France-Ville pour son exact opposé, la santé. Ainsi, le *locus amoenus* vernien colle à un idéal scientifique positiviste : il devient le lieu qui ne tolère pas la maladie, repousse les infections et soigne sa population en vue de préserver la vie humaine, le tout dans le respect de l'environnement alentour. Comme nous l'avons dit, il s'agit en réalité pour Verne de représenter les deux versants de la science, avec d'un côté le progrès technique au détriment de l'humain, et de l'autre le progrès au service de l'homme, qui s'accompagne d'une élévation morale. Les consignes de construction des demeures,

---

<sup>245</sup> Ce terme désigne les bornes indiquant la distance qui sépare encore un voyageur d'un endroit. De manière plus métaphorique, l'anglais utilise le mot *milestone* pour parler d'une référence importante, que ce soit dans l'histoire, ou simplement au sein d'une réflexion.

par exemple, montrent des bâtiments conçus pour assurer un minimum de salubrité, et laissent en même temps les habitants des maisons libres de vivre leur vie selon des choix individuels. On relève également l'interdiction des tapis ou des moquettes pour éviter la contamination et les microbes. Le lieu paisible n'est donc plus celui qui se trouve simplement en pleine nature, et se transforme dans ce roman particulier en ville paisible (ou ville agréable), de par son amour de l'hygiène.

En ce qui concerne l'emplacement de la ville, il n'est pas non plus à négliger, car il contribue grandement à sa qualification de *locus amoenus*. France-Ville est bâtie sur un emplacement duquel elle tire des avantages géologiques, économiques, avec une garantie légale d'indépendance. Son modèle politique assure une équité et une liberté à chaque individu, en préférant la démocratie au pouvoir royal centralisé – d'où l'opposition radicale avec l'univers industriel de Herr Schultze, le Roi de l'Acier sans les ordres de qui rien ne fonctionne<sup>246</sup>. L'écriture de ce vis-à-vis se prolonge dans les détails et repose sur la concordance harmonieuse entre ville et nature, là où Stahlstadt relevait du cauchemar. On note, entre autres, une présence marquée de l'eau, avec les petites rivières (à la fois paradis naturel et référence à la circulation de l'eau dans le domaine sanitaire<sup>247</sup>), des montagnes, ainsi qu'une ouverture sur la mer.

Précisons cependant que l'on retrouve cette idée d'une cité hygiénique dans un ouvrage antérieur, *Hygeia, a City of Health*, écrit par l'anglais Benjamin Ward Richardson<sup>248</sup> en 1876 ; il semblerait d'ailleurs que ce soit le nom que portait France-Ville dans l'ancienne version de *L'Héritage de Langévol*. Les thèses sur Hygeia ont été présentées au congrès d'hygiénisme de Brighton par Richardson – le même congrès que celui auquel assiste le docteur Sarrasin au début du roman (version Verne). Le clin d'œil de l'auteur nantais à la version originale et à la source d'inspiration ne font donc aucun doute. Néanmoins, la

---

<sup>246</sup> Notons que les modèles politiques des deux cités correspondent à ceux qui sont évoqués dans le mythe platonicien de l'Atlantide, avec d'une part la monarchie atlantidienne et de l'autre la démocratie athénienne. Au XIX<sup>e</sup> siècle en France, comme dans le *Timée* et le *Critias*, la valorisation porte davantage sur ce dernier modèle.

<sup>247</sup> Le tout-à-l'égout systématique s'impose à Paris et Londres au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, pour des raisons d'hygiène et de santé. Le sujet est donc d'actualité au moment où Grousset, puis Verne, reprennent l'idée de la cité hygiénique. Signalons par exemple le *Public Health Act* de 1875, qui applique des politiques sanitaires publiques pour lutter contre le choléra et le typhus au Royaume-Uni.

<sup>248</sup> Benjamin Ward Richardson (1828 – 1896) était un médecin anglais concerné par l'amélioration de la santé publique. En 1876, il publie *Hygeia, the City of Health*, un roman utopique qui imagine une cité qui ne serait atteinte par aucune maladie. L'accomplissement de la science se retrouve, presque à l'identique de France-Ville, avec une valorisation des espaces verts, des hôpitaux et de l'aménagement urbain. Ainsi, le *locus amoenus* moderne des *Cinq Cents Millions de la Bégum* n'est pas une inspiration purement antique, et comporte bien deux versants : l'un littéraire, avec une description de la nature environnante et de la ville idéale, et de l'autre la réactivation de cet imaginaire scientifique positif du XIX<sup>e</sup> siècle.

dimension d'apparition mystique de France-Ville, ainsi que son caractère quasi-féérique, proviennent peut-être d'une écriture plus vernienne, qui accentue le contraste littéraire avec Stahlstadt.

Cette merveilleuse cité s'est élevée comme par enchantement sur la rive embaumée du Pacifique<sup>249</sup>.

Le texte n'est pas avare en superlatifs et la cité elle-même devient merveilleuse, comme un paradis rêvé, un âge d'or restauré, au sein duquel l'ambition financière n'existe pas. Stahlstadt et France-Ville, de ce point de vue, relèvent du *topos* ou de l'allégorie, tant leur écriture est caractérisée par des stéréotypes.

L'emplacement le plus avantageux avait été recherché avec soin et choisi entre un grand nombre d'autres sites favorables. Parmi les raisons qui en ont déterminé l'adoption, on fait valoir spécialement sa latitude tempérée dans l'hémisphère Nord, qui a toujours été à la tête de la civilisation terrestre ; – sa position au milieu d'une république fédérative et dans un État encore nouveau, qui lui a permis de se faire garantir provisoirement son indépendance et des droits analogues à ceux que possède en Europe la principauté de Monaco, sous la condition de rentrer après un certain nombre d'années dans l'Union ; – sa situation sur l'Océan, qui devient de plus en plus la grande route du globe ; – la nature accidentée, fertile et éminemment salubre du sol ; – la proximité d'une chaîne de montagnes qui arrête à la fois les vents du nord, du midi et de l'est, en laissant à la brise du Pacifique le soin de renouveler l'atmosphère de la cité, – la possession d'une petite rivière dont l'eau fraîche, douce, légère, oxygénée par des chutes répétées et par la rapidité de son cours, arrive parfaitement pure à la mer ; – enfin, un port naturel très aisé à développer par des jetées et formé par un long promontoire recourbé en crochet.

On indique seulement quelques avantages secondaires : proximité de belles carrières de marbre et de pierre, gisements de kaolin, voire même des traces de pépites aurifères. En fait, ce détail a manqué faire abandonner le territoire ; les fondateurs de la ville craignaient que la fièvre de l'or vînt se mettre à la traverse de leurs projets. Mais, par bonheur, les pépites étaient petites et rares<sup>250</sup>.

Le dernier paragraphe nous prouve que le capitalisme n'a pas franchi les murs de cette nouvelle Athènes, et ne vient pas altérer ses valeurs ou ses habitants. Le désintéret du docteur Sarrasin – le même que celui qui le pousse à utiliser l'héritage de la Bégum pour la science, et non dans l'optique d'un profit personnel – se prolonge dans la réalisation de sa ville. L'or, comme chez Thoreau, est ramenée à son état de minéral, de « poussière dorée », sans valeur marchande. La peur de la cupidité extérieure, en revanche, est présente, puisque le territoire a manqué d'être abandonné pour cette raison. Notons d'ailleurs que l'expression « fièvre de l'or » n'est pas anodine et se réfère à une maladie métaphorique : la cupidité. Il semblerait que ce soit là une maladie que France-Ville

---

<sup>249</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.144

<sup>250</sup> *Ibid.* p.145-146

cherche à éviter, faute de pouvoir la guérir. Si le profit est devenu la raison même de l'existence de Stahlstadt, son *alter ego* souhaite s'en détacher, afin d'intégrer l'homme à la nature, et non l'inverse. Peut-être s'agit-il là du *locus amoenus* contemporain ; au-delà de la simple opposition mythographique entre deux villes, faut-il lire dans ce schéma un renoncement à l'existence dans un milieu strictement naturel ? A l'heure de l'expansion urbaine et de l'exode rural, le modèle proposé par Thoreau et Gaskell n'est-il pas onirique ou obsolète ? Mais échapper au capitalisme dans la ville, est-ce réellement possible ? Car le commerce<sup>251</sup>, en tant que tel, n'est pas absent, et la direction principale de la cité demeure en partie bourgeoise, bien que l'on convoque régulièrement des assemblées du peuple. La ville que nous propose Jules Verne peut-elle vraiment prospérer en étant peuplée d'honnêtes gens ? C'est la question que l'on se pose en repensant à la fable de Mandeville.

Le *locus amoenus*, en tant que processus littéraire, couvre donc différents aspects au sein de notre corpus. Même s'il ne s'inscrit pas dans un cadre fictionnel avec Thoreau, la poésie sublime la nature et la porte à un degré d'élévation si intense que le lac Walden atteint un état transcendant. A l'instar des deux romans, l'essai du poète utilise l'écriture du lieu paisible pour générer une échappatoire hors de la société de consommation. Toutefois, *Walden* apparaît également comme le retrait d'un ermite misanthrope, pour reprendre les termes de certains détracteurs de Thoreau. Vivre en dehors de la société pour fuir le capitalisme, cela ne semble que difficilement réalisable, en dépit d'un postulat philosophique et spirituel. Gaskell, pour sa part, considère le *locus amoenus* avec autant de poésie, sur la même base d'un « hors du monde », mais en concevant davantage Helstone sur le modèle biblique de l'Eden tragique, duquel on ne peut être que déchu. Helstone et Walden incarnent ainsi une fuite loin de la société moderne et apportent une vision très pessimiste des progrès du XIX<sup>e</sup> siècle, dénaturés et dénaturants. Verne demeure plus positif : tout en gardant l'idée d'un contraste littéraire entre *locus amoenus* et *locus horribilis*, il établit deux cités ennemies sur un postulat commun, à savoir l'usage de la science. Nous avons donc la parfaite symétrie entre deux espaces urbains, dirigés par des scientifiques, mais qui ne font pas le même usage de l'héritage de la Bégum. A l'inverse de sa jumelle noire, France-Ville refuse la fièvre capitaliste, bien qu'elle ait vu le jour grâce à un important capital. Jules Verne laisse ouverte la porte de l'espoir, en considérant que si

---

<sup>251</sup> Le commerce ne signifie toutefois pas le capitalisme, il n'est que la preuve d'une circulation de l'argent, mais ne prouve pas qu'il y a thésaurisation outrancière de celle-ci.

l'homme le désire, une vie harmonieuse avec la nature est possible, à la condition (parmi d'autres) qu'il rejette son idolâtrie de l'argent. Contrairement à Thoreau, l'auteur nantais ne prône pas un dénuement nécessaire et un détachement des choses matérielles ; son échappatoire se rapproche davantage de Helstone, même s'il y a une présence plus marquée de la ville. Les trois textes ne semblent en tout cas pas ouverts à la possibilité d'une existence paisible en compagnie du capitalisme, et le rejettent systématiquement lorsqu'il s'agit de fonder un paradis par l'écriture. Au contraire, les trois auteurs construisent autour de leurs personnages<sup>252</sup> une bulle protectrice afin de ne pas subir en permanence cette nouvelle conception financière.

Dans l'ensemble, rien ne rachète la représentation du capitalisme dans notre corpus. La description de la nature tend, *a contrario*, à s'en éloigner, afin de fuir une société moderne possédée par le démon de l'argent. Le décor inspire lui aussi un dégoût de cet univers, par l'intermédiaire de l'industrie : si du point de vue historique les manufactures représentent le grand progrès du XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature ne voit en elles que saleté, pollution et dégradation de l'environnement. La machine est parfois saluée en tant qu'outil, mais le rappel de sa fonction financière n'est jamais très loin ; les engrenages du *take-off* sont l'origine d'un machinisme productif, source de la consommation de masse. Le roman et l'essai pressentent l'émergence de ces travers, et les évoquent par le truchement d'une écriture concernée.

\*

Le contexte de la Révolution Industrielle en France, en Angleterre et aux Etats-Unis reflète la vie des auteurs par l'intermédiaire de l'écriture. Jules Verne, Elizabeth Gaskell et Henry David Thoreau mettent en place dans leurs ouvrages un reflet critique du monde qu'ils observent. Il ne s'agit pas d'une simple représentation de la société du XIX<sup>e</sup> siècle, mais davantage d'une vision en relief. Ainsi, le capitalisme est évoqué par l'écriture de ses différents avatars ; tout comme il n'est pas toujours ouvertement visible dans le monde réel, la littérature lui donne corps par l'intermédiaire de symboles. La Bourse apparaît comme l'un des plus évidents, car elle existe par et pour l'argent. Mais il ne faut pas oublier que l'intégralité du système industriel sert également ce nouveau modèle économique. Chaque rouage de la production entraîne une critique au sein de notre corpus,

---

<sup>252</sup> Nous considérons dans cette remarque le « je » autobiographique de Thoreau comme un personnage, bien que la réflexion autour de ce « je » tantôt poétique, tantôt politique, soit beaucoup plus complexe que cela dans *Walden*.

qu'il s'agisse de la ville, de l'usine ou de la machine ; les poupées russes machinistes sont inféodées à la cupidité de quelques-uns, et condamnent une masse travailleuse à l'insupportable sacrifice de l'âme et de la liberté. L'économie contre l'humanité, telle est l'image qu'évoque la description des auteurs de la Révolution Industrielle.

\* \* \*

## II- Représentation des classes et portrait socio-économique de la Révolution Industrielle

La sortie du système féodal et l'effondrement de la monarchie absolue française ébranlent les anciennes fondations de l'Europe. La remise en question des modèles de gouvernement sur l'Ancien Continent comme sur le Nouveau conduit à une restructuration politique parallèle au développement de la Révolution Industrielle<sup>253</sup>. L'Angleterre quitte le schéma des trois ordres et se sert de l'industrialisation comme d'une transition vers une nouvelle organisation<sup>254</sup> ; les Etats-Unis se forment en tant que nation au début du XIX<sup>e</sup> siècle, autour du *take-off*<sup>255</sup> ; la France connaît des successions de régimes qui ne facilitent pas sa transition industrielle, mais qui ne parviennent pas non plus à revenir sur les acquis de la Révolution Française<sup>256</sup>. Après 1789, le contexte international est un terreau fertile pour les réformes sociales et la reconsidération des classes : le XIX<sup>e</sup> siècle voit l'émergence d'une bourgeoisie marchande, la disparition progressive d'une noblesse obsolète, et entend les premiers cris de protestation des prolétaires. Le roman se transforme alors en caisse de résonance, et expose la manière dont cette cacophonie sociale s'organise précisément autour de l'argent, qui devient le facteur de détermination principal pour l'*homo œconomicus*. L'essai réfracte également, à sa manière, les enjeux qui accompagnent une restructuration capitaliste. Qui sont les dominants ? Quel avenir pour les dominés ? Quelles causes à défendre et quelles critiques à apporter ? A travers la vision d'une société fracturée en profondeur, nous allons interroger le nouveau dialogisme qui oppose la bourgeoisie et le prolétariat au XIX<sup>e</sup> siècle, avant de questionner la présence des minorités au sein de l'écriture industrielle.

### A- Reconstruction sociale autour du capitalisme industriel

Les codes de la société d'avant 1789 méprisaient le petit bourgeois commerçant. La noblesse vivait au-dessus de ses moyens, tout du moins en France, et dépensait sans compter, comme signe de sa puissance. L'argent était alors le marqueur d'une condition

---

<sup>253</sup> Cf. Jean-Pierre Rioux, *La Révolution industrielle : 1780-1880*. Paris, Seuil, 1971, 248 p.

<sup>254</sup> Cf. Paul Mantoux, *The industrial Revolution in the Eighteenth Century: An Outline of the Beginnings of the Modern Factory System in England*, Chicago, University of Chicago press, 1983, 528 p.

<sup>255</sup> Cf. Charles R. Morris, *The Dawn of Innovation: The First American Industrial Revolution*, Public Affairs Press, 2012 384 p.

<sup>256</sup> Cf. Patrick Verley, *La révolution industrielle*, Paris, Folio Gallimard, coll. « Histoire », 1997, 544 p.

sociale, sans représenter un but en soi ; il ne s’agissait que d’une partie de la détermination sociale par rapport à une classe. On considérait les trois ordres en fonction de la naissance, du sang, des positions administratives (qui pouvaient parfois s’acheter), et le capitalisme n’imposait pas encore l’argent comme code suprême de la détermination. D’un autre côté, cela ne facilitait pas l’ascension sociale : ne devenait pas *Lord* qui voulait. De même, à moins de s’acheter le titre, on ne s’élevait pas dans les plus hautes sphères de la noblesse française. La Bruyère, dans ses *Caractères*<sup>257</sup>, critiquait d’ailleurs le peu de perméabilité qui existait malgré tout entre les classes, en reprochant aux nobles une oisiveté qui laissait le champ libre pour les bourgeois, grâce à l’achat des charges honorifiques<sup>258</sup>. Le décorum d’avant la Révolution reposait sur un héritage féodal, avec une chevalerie et un servage. La notion de citoyenneté change cette perception de l’Etat à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour les bourgeois, la Révolution Industrielle devient le marchepied social rêvé, puisque la machine leur permet d’accroître leurs revenus et de valoriser le travail – activité honnie par les nobles du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi naît l’accroissement du profit – la thésaurisation et l’épargne étant des valeurs proprement bourgeoises – mais aussi l’exploitation de l’ancien tiers-état, notamment grâce à l’exode rural, qui augmente la population des villes et fournit des travailleurs à moindre coût. Manufacturiers et prolétaires s’engagent face à face dans une lutte au centre de laquelle se trouve l’argent ; pour les uns, c’est une question de profits, pour les autres de survie. Les romanciers et les philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle s’emparent de ces nouvelles problématiques afin de les questionner, de les travailler, de les contester ou de les justifier. Notre corpus n’échappe pas à ce sujet, et il est temps désormais d’examiner de plus près la manière dont le capitalisme industriel déchire la société, la façonne également, et permet autant qu’il empêche les hommes d’exister dans un monde occidental transformé. Il sera d’abord question, dans notre réflexion des manufacturiers qui remplacent la vieille noblesse, puis des ouvriers héritiers des serfs, avant d’examiner la manière dont le démon de l’argent régit les rapports sociaux, pour enfin se demander s’il est possible de survivre hors de ce nouveau système économique.

---

<sup>257</sup> *Les Caractères* de La Bruyère (publié à partir de 1688), recueil de maximes et de sentences, critiquait notamment l’oisiveté et la vanité de la noblesse dans une partie intitulée « Des Grands ». Il leur reproche, entre autres, de n’être nobles que par la naissance et la fortune, sans posséder le véritable sentiment de la noblesse – au sens de la vertu de l’âme.

<sup>258</sup> Sous l’Ancien Régime, et surtout sous le règne de Louis XIV (1661 – 1715), il s’agissait de charges administratives qu’un bourgeois achetait afin de s’anoblir. Il appartenait ainsi à la noblesse de robe, et apparaissait souvent comme un parvenu. La Bruyère et Molière se moquaient d’ailleurs régulièrement de ces néo-aristocrates qui, ignorant du décorum, essayaient de se conduire à la hauteur de leur nouveau rang, et n’étant généralement rien de plus que des caricatures d’eux-mêmes. Si le parvenu était moqué, l’achat de charge restait un moyen onéreux mais efficace pour réussir une ascension sociale et apporter du sang neuf au sein d’une noblesse très fermée.

## 1- *Extinction aristocratique et triomphe de la bourgeoisie marchande*

La fracture entre les deux nations (« *The Two Nations problem* »)<sup>259</sup>, théorisée par Benjamin Disraeli et Thomas Carlyle, se retrouve de manière polymorphique dans *Nord et Sud*. Si Verne met en scène le prolétariat face au Roi de l'Acier, et que Thoreau abhorre tous les acteurs du capitalisme, du plus pauvre au plus riche, l'autrice victorienne demeure celle qui pousse à son paroxysme l'analyse des rapports entre patronat et ouvriers, mais également la relation entre la nouvelle bourgeoisie marchande et l'ancienne aristocratie sur le déclin. L'Angleterre, à l'inverse de la France, effectue une transition économique et industrielle pacifique, et n'éradique pas par la Terreur son ancienne noblesse ; se dessine alors une double fracture, à la fois sociale et géographique, qui justifie le titre de *Nord et Sud*. Au-delà du combat entre manufacturiers et prolétaires, qui divise Milton, on retrouve deux Angleterres qui ne se connaissent pas : le Nord imagine le Sud comme un Eden aristocratique où règne l'oisiveté, et le Sud conçoit le Nord comme un univers sale, peuplé de « boutiquiers » et d'ouvriers répugnants. Ces représentations sont critiquées dans le roman de Gaskell, mais également sous d'autres formes et à d'autres endroits dans le reste du corpus.

- Une vieille aristocratie sur le déclin

L'aristocratie du Sud de l'Angleterre se concentre à Londres chez Gaskell. Les lieux, en ce sens, couvrent une fonction presque topique : Milton incarne l'industrie, Helstone la nature et la religion à l'état pur, et Londres, seule ville réelle du roman, abrite les vestiges d'une noblesse qui se voit progressivement supplantée par la bourgeoisie marchande, nouveau moteur économique du Royaume-Uni au moment de la Révolution Industrielle. La coexistence entre ces deux classes se manifeste par la division géographique entre Nord et Sud, bien que d'un point de vue numéral, l'aristocratie s'étiolle et aille vers une intégration à la nouvelle catégorie triomphante<sup>260</sup>.

---

<sup>259</sup> Pour rappel de l'introduction, Benjamin Disraeli parle d'une fracture sociale profonde dans son roman *Sybil ou Les deux nations* (1845). Il y traite d'une séparation si importante entre la bourgeoisie et le prolétariat qu'il semble que les deux vivent dans des Angleterres différentes. Thomas Carlyle évoque déjà de ce problème de deux nations qui ne s'écoulent pas et se séparent un peu plus chaque jour, dans son essai *Chartisme* (1839) où il soulève la « *Condition-of-England Question* ».

<sup>260</sup> Cf. Eric Anceau, *Introduction au XIX<sup>e</sup> siècle. Tome 1 : 1815 à 1870*. Belin, 2003

Dans l'écriture aristocratique de *Nord et Sud*, on retrouve la famille Shaw. Ces parents de Margaret Hale, du côté de sa mère, sont les descendants d'une ancienne famille adouée autrefois par l'un des rois d'Angleterre ; elles vivent dans la culture du souvenir de Sir John Beresford, et bien qu'il soit mort, il semble toujours présent à travers son legs nobiliaire. Mrs. Shaw et Edith accueillent Margaret chez elles à plusieurs reprises, et considèrent que l'idéal de Margaret devrait être l'oisiveté et l'opulence, comme n'importe quelle descendante noble. La déchéance de Mrs. Hale, sa mère, à Helstone, n'est due qu'à une mésalliance fortement désapprouvée, ce qui conduit d'ailleurs à une critique du mariage d'amour, qui ne doit pas prévaloir sur le mariage d'intérêt – ce que les Shaw ont fait afin de préserver la réputation de leur famille. L'entre-soi cultivé par cette catégorie de la population apparaît donc comme luxueux, avec une abondance de biens ; la grande maison de Harley Street<sup>261</sup> est également une preuve de leur statut social. Avec une telle image, on se rapproche de la notion antique d'*otium*, tandis que le Nord serait davantage concerné par le *negotium*. Toutefois, l'idée de culture comprise dans l'*otium* se perd rapidement, et l'on constate une existence relativement superficielle des Shaw, complètement déconnectée par rapport à la réalité du XIX<sup>e</sup> siècle. Margaret en fait d'ailleurs l'expérience, et ce mode de vie ne lui convient pas :

She was getting surfeited of the eventless ease in which no struggle or endeavour was required. She was afraid lest she should even become sleepily deadened into forgetfulness of anything beyond the life which was lapping her round with luxury. There might be toilers and moilers there in London, but she never saw them; the very servants lived in an underground world of their own, of which she knew neither the hopes nor the fears; they only seemed to start into existence when some want or whim of their master and mistress needed them<sup>262</sup>.

**Traduction** : [Margaret] se lassait de la facilité monotone de cette existence qui ne demandait ni effort ni labeur. Elle redoutait de s'engourdir dans une sorte de somnolence et d'oublier tout ce qui n'était pas cette vie où elle baignait dans le luxe. Sans doute y avait-il à Londres des gens qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front, mais elle ne les voyait jamais. Les domestiques eux-mêmes vivaient dans un monde souterrain à part, dont elle ne connaissait ni les espoirs ni les craintes ; ils semblaient ne commencer à exister que lorsque leur présence était requise pour satisfaire un besoin ou un caprice de leur maître ou de leur maîtresse<sup>263</sup>.

---

<sup>261</sup> Cette rue de l'*Inner London* (comprendre « Londres intra-muros ») appartient encore aujourd'hui à la famille des barons Howard de Walden. Sous la période georgienne, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'expansion de la capitale britannique intègre ce territoire à l'urbanisme. Les rues environnantes appartiennent également à de grandes familles fortunées, toutes détentrices de titres de noblesse – bien que certaines de ces rues soient aujourd'hui gérées par des fondations à leur nom, en souvenir de l'ancien système féodal. Les maisons de Harley Street possèdent la réputation d'être parmi les plus chères et les plus belles. Ironiquement, depuis les années 1860, Harley Street est devenue la rue des médecins, en partie parce que la gare de *King's Cross* se trouve à proximité. Cela prouve bien que le déclin de l'aristocratie permet une forme de cohabitation à dominante bourgeoise.

<sup>262</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.318-319

<sup>263</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.577-578

Le début de l'extrait nous expose cette oisiveté mortifère (« *sleepily deadened* ») qui environne Margaret à Harley Street. Contrairement à sa cousine et sa tante, elle ne supporte pas l'inaction, le manque de résistance dans la vie (« *no struggle or endeavour* ») ; elle craint même de perdre le sens des réalités, tant le luxe contribue à constituer un monde à part. Elle garde toutefois à l'esprit le sacrifice nécessaire pour exister dans un tel milieu : ceux qui sont au service des Shaw, et plus généralement du faste de la noblesse londonienne, existent hors de ce luxe. Le passage à Milton ouvre les yeux de Margaret, et lui rappelle que pour une personne qui vit dans l'opulence, des dizaines doivent sacrifier leur existence au service d'un labeur parfois difficile. En ce sens, la bourgeoisie industrielle est l'héritière de l'aristocratie, avec un privilège social sur le prolétariat, octroyé grâce au capitalisme. Quant aux Shaw, ils sont consuméristes mais n'ont rien de capitalistes, puisqu'ils ne cherchent pas à générer de l'argent au service d'un système économique ; ils vivent simplement sur leur fortune colossale. Leur pouvoir provient de leurs titres et de leur sang, le tout au service de cet entre-soi afin de préserver l'illusion d'une classe sociale aussi importante qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Si elle n'est pas nécessairement noble dans le roman, il faut aussi considérer, pour une part, une certaine élite qui évolue entre noblesse et bourgeoisie, et se rapproche de cette première notamment par son mépris du Nord. On retrouve, dans l'entourage des Shaw, le juriste Henry Lennox, qui demande en mariage Margaret dès les premiers chapitres et essuie un refus cuisant. La jeune femme, dans *Nord et Sud*, attire deux hommes : Henry Lennox, dans le rôle de l'élite londonienne du Sud, et John Thornton, le manufacturier du Nord. L'intrigue amoureuse s'établit donc sur le modèle géographique, paradigme d'une fracture socio-culturelle profonde. De même, Mr. Hale, en tant qu'ancien responsable presbytérien du Sud, permet l'introduction dans le roman d'un professeur d'Oxford, Mr. Bell. Comme la tante Shaw, il ne cache pas son dégoût lors de sa visite à Milton-Northern ; il symbolise l'élite intellectuelle, parfois trop claquemurée dans sa tour d'ivoire, méprisant des réalités nécessaires à la bonne marche de l'économie britannique – car sans les ouvriers et les manufacturiers, le *take-off* dont les dirigeants étaient si fiers à l'époque n'aurait pas été possible. Cependant, Mr. Bell se situe également dans cet entre-deux, car bien qu'intellectuel, il est également le propriétaire de Marlborough Mills, donc le supérieur de Thornton ; on apprend également, au dénouement, qu'il spéculé, donc qu'il s'insère dans le système capitaliste, en dépit d'une certaine condescendance envers les industriels. Il

méprise un mécanisme dans lequel il s'insère, puisqu'il n'aime le Nord, mais se constitue une fortune grâce à lui.

Toujours dans la même optique d'une fracture à la fois sociale et géographique, au début du roman, Margaret elle-même méprise les « boutiquiers » du Nord, avant de changer progressivement d'avis en voyant les mérites des habitants du Darkshire. La part initiatique de l'histoire transforme donc l'avis de la jeune femme, qui choisit d'ailleurs d'épouser le manufacturier à la fin, plutôt que l'avocat – bien que ce dernier joue également un rôle au service des finances de Margaret. L'esprit du Sud s'oppose donc, par principe ou par tradition, à l'immense machinerie industrielle du Nord. Si le capitalisme est presque absent de ce petit monde du Sud, dans le roman victorien, Gaskell met davantage en valeur les ouvriers et les manufacturiers, en tentant de réhabiliter leur image.

Dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, l'aristocratie n'apparaît pas vraiment, dans un monde essentiellement bourgeois, très vernien, qui associe l'argent à un certain confort et une activité, le plus souvent intellectuelle<sup>264</sup>. C'est le cas du personnage principal, le docteur Sarrasin, scientifique qui hérite des millions de la Bégum. Toutefois, la réaction de son fils, Octave, face à une si soudaine richesse, s'insère dans la réflexion sur l'aristocratie déclinante. En effet, le nouveau riche va rapidement adopter des comportements qui s'apparentent à ceux de la noblesse, probablement parce qu'elle incarne encore un idéal de vie après la Révolution Française, et que certains considèrent que l'argent permet de se vautrer dans l'opulence et le plaisir, sans aucune notion d'économie, et sans regarder à la dépense<sup>265</sup>.

C'est pour moi, se dit-il, que les fileuses de la Hollande tournent leurs fuseaux, que les manufactures d'Elbeuf tissent leurs draps les plus souples, que les horlogers construisent leurs chronomètres, que le lustre de l'Opéra verse ses cascades de lumière, que les violons grincant, que les chanteuses s'égosillent ! C'est pour moi qu'on dresse des pur-sang au fond des manèges, et que s'allume le Café Anglais !... Paris est à moi !... Tout est à moi !... Ne

---

<sup>264</sup> Le bourgeois est au cœur de très nombreux récits verniens, comme par exemple *Vingt Mille Lieues sous les Mers* (un professeur), *Voyage au centre de la Terre* (encore un professeur), *Le Tour du Monde en 80 jours* (un dandy anglais positiviste). Walter Benjamin critique d'ailleurs Jules Verne en ce sens, en faisant remarquer que si les voyages sont extraordinaires, ils se font surtout dans un confort bourgeois nécessaire, pour lequel l'auteur distord la technologie afin qu'elle se plie à l'exigence de cette nouvelle classe dominante au XIX<sup>e</sup> siècle. Cf. Jean-Michel Gouvard, *Le Nautilus en bouteille. Une lecture de Jules Verne à la lumière de Walter Benjamin*, Ponterq, 2019, Rennes, & Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté*, trad. Philippe Beck et Berndt Stiegler, [en ligne], 1933.

<sup>265</sup> Notons toutefois que d'autres romanciers, comme Balzac ou Zola, mettent en scène le procédé inverse : un noble désargenté qui vit dans le souvenir de la fortune antérieure à la Révolution Française. On peut citer, entre autres, Raphaël de Valentin, dans *La Peau de Chagrin* (1831), qui utilise son dernier sou pour acheter la peau maudite. Il est intéressant de voir que, là encore, on retrouve le jeu comme objet de ruine, à l'instar d'Octave Sarrasin dans le cercle décrit par Jules Verne.

voyagerai-je pas ? N'irai-je point visiter ma baronnie de l'Inde ?... Je pourrai bien quelque jour me payer une pagode, avec les bonzes et les idoles d'ivoire par-dessus le marché !... J'aurai des éléphants !... Je chasserai le tigre !... Et les belles armes !... Et le beau canot !... Un canot ? que non pas ! mais un bel et bon yacht à vapeur pour me conduire où je voudrai, m'arrêter et repartir à ma fantaisie !... À propos de vapeur, je suis chargé de donner la nouvelle à ma mère. Si je partais pour Douai !... Il y a l'école... Oh ! oh ! l'école ! on peut s'en passer<sup>266</sup> !

Octave Sarrasin apparaît, dès son introduction, comme étant peu studieux et un tantinet simplet. Il incarne le versant comique, presque grotesque, d'un duo qu'il forme avec Marcel, l'intellectuel lorrain qui infiltre la Cité de l'Acier. Au-delà de la réfutation d'une intelligence qui se passerait de père en fils – pour contredire dans le texte la théorie de Schultze selon laquelle l'intelligence est l'apanage d'une race<sup>267</sup> – on retrouve un personnage fortement caricatural, basé sur le modèle du nouveau riche. L'emploi du stéréotype pour construire un personnage est régulier chez Verne, et il est assez aisé d'établir un classement par catégories, notamment avec la prolifération des scientifiques au sein de ses œuvres. Dans la citation ci-dessus, l'enchaînement des aposiopèses accompagne une énumération rabelaisienne et la découpe, afin de marquer à la fois l'état de choc après la nouvelle de l'héritage, mais également pour montrer le déferlement de pensées mégalomanes. L'argent est, une fois de plus, un motif de folie verbale – de logorrhée même. L'extrait s'achève d'ailleurs sur une renonciation à l'intelligence, puisqu'Octave abandonne l'école. Son camarade Marcel lui disait quelques pages plus tôt qu'il était un capitaliste né, à se laisser ainsi enivrer par la fortune, et qu'il aurait mieux valu pour lui qu'il hérite d'une petite rente annuelle plutôt que d'une telle somme d'argent. Pourtant, le comportement d'Octave dans la suite du roman n'a rien de capitaliste ; il ne suit pas le modèle de Herr Schultze, véritable marchand de mort qui capitalise l'héritage sur la fabrication des canons, dans sa cité-usine. Pour sa part, Octave singe le comportement aristocrate en s'accordant un train de vie démesuré et en dépensant sans compter, comme le faisait la noblesse de France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Les tailleurs, les selliers et les bottiers se partageaient ses matinées. Ses soirées appartenaient aux petits théâtres et aux salons d'un cercle, tout flambant neuf, qui venait de s'ouvrir au coin de la rue Tronchet, et qu'Octave avait choisi parce que le monde qu'il y trouvait rendait à son argent un hommage que ses seuls mérites n'avaient pas rencontré ailleurs. Ce monde lui paraissait l'idéal de la distinction. Chose particulière, la liste, somptueusement encadrée, qui figurait dans le salon d'attente, ne portait guère que des noms étrangers. Les titres

<sup>266</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.26-27

<sup>267</sup> Et s'opposer également à l'univers zolien des Rougon-Macquart, dans lequel le déterminisme social pèse de manière quasi-génétique sur les personnages. La réussite engendre la réussite, la pauvreté engendre la pauvreté ; Verne nie ici ce système en critiquant l'usage d'une science irréflectée, simpliste, pour ne pas dire à l'emporte-pièce, en fonction de la pensée qu'elle arrange le plus.

fouillaient, et l'on aurait pu se croire, du moins en les énumérant, dans l'antichambre d'un collège héraldique. Mais, si l'on pénétrait plus avant, on pensait plutôt se trouver dans une exposition vivante d'ethnologie. Tous les gros nez et tous les teints bilieux des deux mondes semblaient s'être donné rendez-vous là. Supérieurement habillés, du reste, ces personnages cosmopolites, quoiqu'un goût marqué pour les étoffes blanchâtres révélât l'éternelle aspiration des races jaune ou noire vers la couleur des « faces pâles ».

Octave Sarrasin paraissait un jeune dieu au milieu de ces bimanés. On citait ses mots, on copiait ses cravates, on acceptait ses jugements comme articles de foi. Et lui, enivré de cet encens, ne s'apercevait pas qu'il perdait régulièrement tout son argent au baccara et aux courses. Peut-être certains membres du club, en leur qualité d'Orientaux, pensaient-ils avoir des droits à l'héritage de la Bégum. En tout cas, ils savaient l'attirer dans leurs poches par un mouvement lent, mais continu<sup>268</sup>.

L'héritage de la Bégum n'apporte pas qu'une somme colossale à la famille Sarrasin ; par le droit du sang, ils récupèrent également le titre de la femme de Langévol, la Bégum indienne. Ils sont donc anoblis, bien qu'en Europe cela n'ait que peu de valeur. Il semblerait qu'Octave s'en contente toutefois et exhibe cet équivalent d'une baronnie afin de s'introduire dans des cercles – ces lieux qui, comme Harley Street pour les Shaw, permettent d'entretenir un entre-soi où est maintenue l'illusion d'une certaine estime sociale<sup>269</sup>. Pour un garçon qui n'a jamais réussi dans la vie, il est estimé à la valeur de son argent, preuve qu'un certain capitalisme s'est tout de même introduit dans cette part de la société où l'héraldique fait foi. A mesure que la description avance, on ne se moque plus seulement du nouveau riche, fraîchement débarqué dans un univers qui n'était pas le sien auparavant, mais l'on caricature également cette « exposition vivante d'ethnologie », non sans un certain racisme colonial, souvent présent chez Verne et cohérent avec la période d'écriture de ses romans. Cela prouve bien, néanmoins, que la noblesse française, ses codes et ses valeurs, n'existent presque plus, et que seuls des étrangers perpétuent encore ce qu'Octave prend pour de la « distinction », bien qu'il s'agisse en réalité d'une arnaque afin de lui extorquer discrètement son argent. L'« encens » du respect et de l'admiration hypocrite l'anesthésie. Il y a un décalage entre la caricature du nouveau riche, nouvellement anobli par un titre lointain, et ce monde fermé, où chacun entretient un décorum factice mais ne pense qu'à sa propre fortune. Octave cherche à singer un comportement de noble tel qu'il le fantasme, avec comme pilier principal l'oisiveté grâce à

---

<sup>268</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.162

<sup>269</sup> Il est important de préciser que, bien qu'ils soient présentés comme aristocrates ici, les cercles au XIX<sup>e</sup> siècle pouvaient également être bourgeois, intellectuels ou politiques. Cf. Jean-Claude Drouin, Le « cercle » au XIX<sup>e</sup> siècle, in Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise (1810-1848). Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, A. Colin (Cahier des Annales 36), 1977. In: *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 89, N°134, 1977. pp. 475-476.

une très bonne situation financière ; mais l'écriture de Verne l'esquisse en personnage grotesque, victime pathétique d'un monde de requins masqués.

Gaskell et Verne s'appuient donc sur la même base pour écrire la noblesse, en lui attribuant des caractéristiques dépassées au XIX<sup>e</sup> siècle : l'oisiveté permise grâce à une fortune et l'entretien de vieilles valeurs ne sont plus possibles que dans des lieux clos. L'élite intellectuelle, pour sa part, se trouve à mi-chemin entre ces deux mondes, car elle travaille tout en conservant une certaine estime d'elle-même qui tend vers la noblesse. Henry Lennox n'est pas meilleur que le docteur Sarrasin, et ils appartiennent tout deux à un corps intellectuel reconnu ; seulement le scientifique n'obtient pignon sur rue qu'avec l'avènement de l'ère industrielle, tandis que la profession du juriste fait partie de la noblesse de robe depuis des siècles. Néanmoins, la société appartient désormais aux bourgeois, qu'ils soient membre de l'intelligentsia ou manufacturiers, et ils écrasent une noblesse qui tente de conserver une illusion d'existence. L'apparence superficielle des Shaw ne les rend toutefois pas aussi ridicule qu'Octave, caricaturé par la mascarade à laquelle il se livre. Ce dernier point nous expose également une noblesse étrangère, réfugiée en France, poussée dans ses derniers retranchements par le *take-off*, et qui se capitalise pour survivre, en vampirisant la fortune des bourgeois parvenus. Toutefois, les vrais capitalistes restent bien les membres de la nouvelle classe dominante, et en particulier les propriétaires d'usines, au sommet de la chaîne de production.

- Patronats et manufacturiers : une nouvelle bourgeoisie capitaliste

La bourgeoisie n'est pas uniforme dans sa constitution, en particulier parce qu'elle réunit différents corps de métiers et qu'elle ne se cristallise pas autour d'un ensemble de valeurs, comme le faisait la noblesse, mais davantage autour d'une réussite sociale et financière dans un domaine particulier. On découvre ainsi une bourgeoisie intellectuelle, dans laquelle on place le docteur Sarrasin, le professeur Herr Schultze, Henry David Thoreau lui-même puisqu'il a la chance d'avoir étudié à Harvard, ainsi que Mr. Bell et Henry Lennox – deux personnages qui, comme nous l'avons dit, se tiennent sur la brèche entre l'ancienne noblesse et la nouvelle bourgeoisie. De plus, la porosité entre les classes s'affaiblit avec la sortie du système féodal : on trouve désormais un autre type de bourgeois, davantage parvenus, et qui réussissent le plus souvent dans le monde de l'industrie.

Seventy years ago what was it? And now what is it not? Raw, crude materials came together; men of the same level, as regarded education and station, took suddenly the different positions of masters and men, owing to the motherwit, as regarded opportunities and probabilities, which distinguished some, and made them far-seeing as to what great future lay concealed in that rude model of Sir Richard Arkwright's. The rapid development of what might be called a new trade, gave those early masters enormous power of wealth and command. I don't mean merely over the workmen; I mean over purchasers—over the whole world's market. [...] I only name such things to show what almost unlimited power the manufacturers had about the beginning of this century. The men were rendered dizzy by it. Because a man was successful in his ventures, there was no reason that in all other things his mind should be well-balanced. On the contrary, his sense of justice, and his simplicity, were often utterly smothered under the glut of wealth that came down upon him; and they tell strange tales of the wild extravagance of living indulged in on gala-days by those early cotton-lords. There can be no doubt, too, of the tyranny they exercised over their workpeople. But by-and-by came a re-action, there were more factories, more masters; more men were wanted. The power of masters and men became more evenly balanced; and now the battle is pretty fairly waged between us. We will hardly submit to the decision of an umpire, much less to the interference of a meddler with only a smattering of the knowledge of the real facts of the case, even though that meddler be called the High Court of Parliament<sup>270</sup>.

**Traduction** : Qu'était cette industrie il y a soixante-dix ans ? Que n'est-elle pas aujourd'hui ? Différents éléments bruts et mal dégrossis arrivaient ensemble ; des hommes du même niveau, tant par l'origine que par l'éducation, se retrouvaient soudain les uns maîtres, les autres ouvriers, selon leur intelligence naturelle qui les rendait plus ou moins aptes à discerner les occasions et les chances ; certains, ainsi favorisés, avaient la clairvoyance nécessaire pour deviner l'avenir glorieux qui se cachait derrière le rude modèle de Sir Richard Arkwright. Le développement rapide de ce qu'on pourrait appeler un nouveau commerce a donné à ces patrons des premiers temps une richesse et un pouvoir considérables, non seulement sur leurs ouvriers, mais sur leurs clients, sur le marché mondial. [...]

Si je parle de cela, ce n'est que pour montrer le pouvoir presque illimité dont jouissaient les manufacturiers au début de ce siècle. Ils en étaient grisés. Ce n'était pas parce qu'un homme réussissait dans ses entreprises qu'il avait nécessairement l'esprit équilibré par ailleurs. Au contraire, son sens de la justice et sa simplicité étaient souvent étouffés sous l'avalanche des bénéfices qu'il faisait ; et il circule d'étranges histoires sur les extravagances auxquelles se livraient ces premiers seigneurs du coton lors de cette période faste. Quant à la tyrannie qu'ils exerçaient sur leurs ouvriers, on ne peut la contester non plus. [...] Mais bientôt s'est amorcé une réaction : plus il y avait d'usines, plus il y avait de patrons et plus on avait besoin d'ouvriers. Le pouvoir des patrons et celui des ouvriers s'est mieux équilibré ; et maintenant, la bataille entre les deux est engagée équitablement. Nous ne nous soumettons pas à la décision d'un arbitre, et moins encore à l'intervention d'un officieux qui ne serait que vaguement au courant des faits, quand bien même il s'agirait de la Haute Cour du Parlement<sup>271</sup>.

La bourgeoisie industrielle du Darkshire, telle qu'elle est présentée dans cet extrait de *Nord et Sud*, est composée d'opportunistes, tous partis du même point, mais qui ont connu une évolution différente en sachant (ou non) exploiter les ressources du territoire. Cette « technogonie » (ou naissance de l'industrie) que l'on découvre dans la bouche de Mr.

<sup>270</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.68-69

<sup>271</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.134-135

Thorton démarre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et développe la relation qui a séparé les hommes en deux catégories antithétiques : ce qui n'était qu'un bloc mal dégrossi (« *Raw, crude materials came together* ») s'est divisée en deux substances, l'une destinée à devenir la dominante (« *masters* ») et l'autre la dominée (« *men* »). L'emploi dans les termes creuse déjà un écart social, en élevant ces maîtres qui s'imposent comme des bourgeois parvenus, puisqu'ils possèdent la fortune, la reconnaissance, mais que leur activité n'a rien de l'artisanat ou de l'intelligence qui qualifiait cette catégorie au siècle précédent. La société du Nord se définit donc, dans son histoire, différemment par rapport au Sud. Ces *self-made men* ne composent pas une intelligentsia, et sont perçus comme des marchands à grande échelle, qui alimentent l'économie mondiale (« *the new trade* » et « *the whole world's market* »). John Thorton souligne d'ailleurs le pouvoir qui émane de ce capitalisme débridé (« *enormous power of wealth and command* »), décrivant par-là même une véritable ploutocratie à la solde des plus riches manufacturiers, jusqu'à ce que les protestations des ouvriers viennent équilibrer cette relation en générant un rapport de force. Cet équilibre du capitalisme repose sur une balance fragile qui oppose le pouvoir de l'argent directement à ceux qui engendrent le capital. Le système tout entier se base sur une injustice ouvertement assumée, à savoir l'iniquité entre patrons et ouvriers. On retrouve entre autres une référence à la noblesse (« *cotton-lords* ») au sujet des premiers manufacturiers, ainsi qu'un aveu de la corruption de leur sens moral par le gain (« *his sense of justice, and his simplicity, were often utterly smothered under the glut of wealth* »). Notons d'ailleurs que cette nouvelle branche de la classe aisée ne respecte à aucun moment le pouvoir de l'État, et remet en cause l'intervention des politiques sociales : si l'on se fie à la parole de John Thornton, il s'agit véritablement d'un duel qui s'est engagé entre les ouvriers et les manufacturiers, avec comme enjeu central le profit, au nom de la richesse pour les uns, et de la survie pour les autres.

Dans cette optique, le manufacturier apparaît nécessairement comme l'être néfaste et opprimant, qui condamne ses ouvriers à vivre dans la misère absolue pour le simple plaisir de voir ses propres finances s'accroître. L'injustice est d'ailleurs un sujet de débat récurrent, qui oppose parfois violemment Margaret Hale et l'ami de son père – notons au passage que Margaret est une femme qui n'a pas peur d'afficher ses convictions politiques et économiques, dans une société où son sexe n'a pas souvent voix au chapitre. Dans l'extrait suivant, la fille du pasteur tente de convaincre le manufacturier qu'il doit se soucier davantage de sa main d'œuvre.

'You must grant me this one point. Given a strong feeling of independence in every Darkshire man, have I any right to obtrude my views, of the manner in which he shall act, upon another (hating it as I should do most vehemently myself), merely because he has labour to sell and I capital to buy?'

'Not in the least,' said Margaret, determined just to say this one thing; 'not in the least because of your labour and capital positions, whatever they are, but because you are a man, dealing with a set of men over whom you have, whether you reject the use of it or not, immense power, just because your lives and your welfare are so constantly and intimately interwoven'<sup>272</sup>.

**Traduction** : « Vous devez cependant admettre le bien-fondé de l'argument suivant : compte tenu du vif sentiment d'indépendance de tous les habitants du Darkshire, ai-je le droit d'imposer mes vues, de projeter mes désirs sur les actions d'un autre (qui a cela tout aussi en horreur que moi) simplement parce qu'il a sa force de travail à vendre et moi le capital pour l'acheter ?

- Pas le moins du monde, répliqua Margaret, bien décidée à répondre sur ce point ; non pas à cause de vos positions respectives de travailleur et de capitaliste, quelles qu'elles soient, mais parce que vous êtes un homme qui a affaire à d'autres hommes sur qui vous avez, que vous l'utilisiez ou non, un pouvoir immense pour la simple raison que votre vie, votre bien être et les leurs sont intimement liés'<sup>273</sup>. »

Les deux personnages s'opposent depuis des postes d'observation différents : d'une part, Thornton expose le pragmatisme et l'indépendance de chacun, en considérant qu'un employé n'est qu'un outil comme un autre à son service, et qu'à la fin de sa journée, quand il touche sa paie, il n'a plus à se préoccuper de lui. Margaret Hale souhaiterait, de son côté, que les détenteurs du capital – dont elle projette à juste titre le pouvoir bien au-delà de leurs manufactures – se soucient davantage de ceux qui n'ont pas eu la chance de réussir aussi bien qu'eux, en comparant ce dernier à un père pour ses employés – aussi connu sous le modèle du patron philanthrope. On relève, entre autres, la mise en regard de « *labour* » et « *capitalist* », qui oppose par conséquent ceux qui travaillent à ceux qui possèdent l'argent pour acheter cette force de travail. La relation entre patrons et ouvriers est de prime abord purement commerciale, avant de se constituer en rapport de force. Le capitalisme s'affiche comme donc étant structurant dans cette nouvelle constitution d'une société industrielle. Thornton, sur ce point, est intransigeant tout au long du roman : en fervent adepte de la méritocratie, il estime que ceux qui vivent dans la pauvreté n'ont pas réussi car ils ne savent pas se priver, économiser et saisir l'opportunité, à l'inverse des premiers conquérants industriels du Darkshire. Le manufacturier incarne ainsi un type moral douteux, peu respectueux de l'existence d'autrui, mis en vis-à-vis avec une croyante raccrochée aux vertus théologiques.

---

<sup>272</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.102

<sup>273</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.195

Néanmoins, des focalisations régulières sur John Thornton en font un personnage qui, au fil du roman, se révèle de moins en moins méprisable. Un dialogisme se dessine entre lui et Margaret, qui change peu à peu d'opinion à son sujet ; un autre rapport se tisse avec l'ouvrier Higgins, et le manufacturier devient attachant. Il se dresse comme une figure vertueuse dans un monde pourtant corrompu, en se basant majoritairement sur une réussite personnelle on ne peut plus honnête.

Architect of his own fortunes, he attributed this to no special merit or qualities of his own, but to the power, which he believed that commerce gave to every brave, honest, and persevering man, to raise himself to a level from which he might see and read the great game of worldly success, and honestly, by such far-sightedness, command more power and influence than in any other mode of life. Far away, in the East and in the West, where his person would never be known, his name was to be regarded, and his wishes to be fulfilled, and his word pass like gold<sup>274</sup>.

**Traduction** : Artisan de sa propre fortune, il n'attribuait pas sa réussite à son mérite personnel ni à ses qualités particulières, mais au pouvoir que le commerce donnait, pensait-il, à tout homme courageux, honnête et persévérant, de s'élever à un niveau où il pouvait observer facilement le grand jeu des succès de ce monde, et acquérir honnêtement, grâce à cette clairvoyance, plus de pouvoir et d'influence que ne le permettait aucun autre mode de vie. Loin, à l'est comme à l'ouest, dans des pays où sa personne n'était pas connue, son nom serait respecté, sa volonté accomplie et sa parole prise pour argent comptant<sup>275</sup>.

Une part de John Thornton aime la réussite et le pouvoir conféré par le capitalisme. Tous les personnages, lui inclus, reconnaissent le commerce comme étant la nouvelle force du monde moderne, et le manufacturier comme étant le grand chef d'orchestre aux commandes de cette machinerie monumentale. On retrouve également les valeurs du *self-made man*, qui n'a pas acquis cette puissance financière par l'entremise de manipulation ; le chemin vers la réussite, pour Thornton, nécessite des privations, un sens des affaires et une volonté inébranlable. Il s'agit d'ailleurs d'un élément qui indigna Margaret, lorsqu'il lui expose son point de vue sur les prolétaires : s'ils sont pauvres, c'est qu'ils n'ont pas la force de caractère suffisante pour réussir, selon le manufacturier, et qu'ils préfèrent se complaire dans leur situation plutôt que de chercher à l'améliorer. Ce personnage se dresse ainsi entre deux perceptions contradictoires : d'une part, John est un pur produit de la méritocratie victorienne, qui a sacrifié une partie de sa vie afin de s'élever dans la société, qui s'occupe de sa mère et s'assure qu'elle ne manque de rien, en bon fils vertueux ; d'autre part, il se présente comme un être froid et inflexible, qui ne recule pas devant la foule en colère, ne cède pas aux grèves et dirige son industrie sans accorder la moindre

---

<sup>274</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.358

<sup>275</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.648

concession. Néanmoins, il demeure plus vertueux que d'autres de ses pairs, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il fait faillite à la fin du roman, car il refuse la spéculation, préférant préserver le reste de sa fortune, afin de pouvoir payer ses ouvriers.

Ce dialogisme au sein même du personnage prend fin lorsqu'après le départ de Margaret, Thornton se rapproche de Higgins, l'ouvrier, et découvre ce monde qu'il n'a jamais cherché à connaître auparavant, perché au sommet de son triomphe. Il tente alors d'améliorer les conditions de vie de ses employés et, d'une certaine manière, mène personnellement une politique sociale que le gouvernement n'a jamais réussi à imposer, si tant est qu'il ait essayé. Quoi qu'il en soit, John Thornton répond à une obligation romanesque, si l'on considère l'intrigue amoureuse : une femme pure et vertueuse comme Margaret Hale ne doit pas tomber amoureuse d'un être présenté comme immoral, voire à la limite de l'esclavagiste. La complexité du manufacturier se dessine à l'aune de cette remarque, puisque sans posséder les codes galants d'Henry Lennox, ou sa culture mondaine, Thornton détient tout de même une part de vertu et d'humanité. Sous couvert de ces intrications émotionnelles, Elizabeth Gaskell dessine un portrait de manufacturier en demi-teinte, au cœur d'un conflit avec les ouvriers. A l'inverse de *Mary Barton*<sup>276</sup>, *Nord et Sud* donne la parole aux deux belligérants sociaux, avec une nuance apportée aux blâmes et aux torts de chacun, sans oublier ce rappel fondamental : il faut préférer une discussion humaine à un conflit entre classes.

Ainsi, la fin de *Nord et Sud* propose une image en demi-teinte du patron. Dans son œuvre, Elizabeth Gaskell se place entre le pessimisme qui émane du capitalisme, la négativité de l'argent, et un certain espoir – une vision plus optimiste, avec une amélioration possible. L'ouverture d'une cantine ouvrière à *Marlborough Mills*, le dialogue entre Thornton et son ouvrier Higgins, la découverte du monde de chacun par l'autre éclaire des pistes qui, au dénouement, ne sont toutefois pas explorées davantage. Aussi, comment être sûr que ce système survive à long terme, qu'il ne s'agit pas d'une amélioration passagère ? Ce capitalisme adouci par l'humanité perdurera-t-il à long terme ? On retrouve l'image de ce patron philanthrope au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans *Le Fruit de*

---

<sup>276</sup> *Mary Barton* (1848) ne donnait en effet la parole qu'à deux familles ouvrières (les Barton et les Wilson), sans apporter la nuance du patronat, qui apparaissait donc comme nécessairement malveillant, cupide, et particulièrement porté sur l'exploitation de la misère humaine. Le contraste entre pauvreté et richesse dans le roman victorien est souvent propre à provoquer l'indignation chez le lecteur, qui ne peut pas tolérer l'expression d'un gouffre si important – ce que l'on nomme, à juste titre, la fracture entre les deux nations.

*l'Arbre* (1907), roman d'Edith Wharton<sup>277</sup>. Un patron, John Amherst, y a pour ambition d'améliorer les conditions de travail de ses ouvriers, quitte à réduire le train de vie extrêmement dépensier de sa femme, au grand déplaisir de cette dernière. Avant d'obtenir la propriété d'une manufacture, il devait augmenter la productivité de celle-ci, mais se trouvait dans l'impossibilité de la faire, à cause de l'obstination du précédent dirigeant à maltraiter ses ouvriers. Amherst comprend, comme Thornton, qu'assurer une certaine qualité de vie à son personnel permet d'augmenter le rendement d'une usine, car les ouvriers sont également des pièces nécessaires de la machinerie capitaliste. Le philanthropisme ne s'apparente pas ici à la charité ; il ne s'agit pas de donner de l'argent aux plus pauvres par bonté d'âme, mais de s'assurer qu'ils puissent effectuer leur travail dans des conditions décentes, afin qu'il soit mieux exécuté, et qu'à terme le gain pour tout un chacun soit augmenté. On parle donc, avec cette représentation industrielle, d'un cercle vertueux qui viendrait remplacer le cercle vicieux ; l'introduction de la morale et de la considération pour le prolétaire, à la base du système de production, seraient les piliers d'un capitalisme bienveillant – un espoir parfois utopique, à l'époque industrielle, mais que Gaskell et Wharton proposent pour contrebalancer la vision négative. Dans la même optique philanthropique, l'arrivée de Margaret dans le monde masculin des affaires, rude et peu vertueux, introduit également une lueur d'espoir quant à l'avenir. Sera-t-elle une propriétaire philanthropique, elle aussi ? Là encore, l'intervention au dénouement de l'héritage, comme une résolution, empêche le développement des questions économiques, au profit d'une fin heureuse, tournée davantage vers le romantisme conventionnel que l'on attend de l'autrice. Les balbutiements d'un capitalisme policé par la morale interroge, et rappelle la fable de Mandeville. Le refus de l'exploitation ne risque-t-il pas de causer la mort de la société ?

Si le Sud de l'Angleterre est présenté dans le roman victorien sous la forme d'un paradis oisif et cotonneux, où l'ancienne noblesse et la bourgeoisie intellectuelle se complaisent, le Nord, en revanche, semble intrinsèquement façonné par l'esprit capitaliste – ou, pour reprendre Thoreau, par l'esprit commercial des temps modernes. Car il s'agit d'une modernité que de redéfinir les codes de la société par rapport à la réussite financière. Les barrières sociales s'affaissent au sortir du système féodal, et bien que celui-ci laisse

---

<sup>277</sup> Edith Wharton (1862 – 1937) est une romancière, poétesse et essayiste américaine, restée dans les mémoires comme étant la première femme à remporter le prix Pulitzer du roman. On retient des ouvrages majeurs parmi son importante production : *Chez les heureux du monde* (1905), *Les beaux mariages* (1913), *Le Temps de l'innocence* (1920). Dans *Le Fruit de l'arbre* (1907), elle aborde des thèmes dérangeant pour l'époque, tels que le second mariage, la drogue, la vie ouvrière, l'assassinat par pitié, etc.

des reliquats, les manufacturiers s'imposent comme les nouveaux maîtres du jeu économique. Bien qu'ils ne représentent pas l'ensemble de la classe bourgeoise, et qu'il existe également des « boutiquiers » plus traditionnels, les manufacturiers s'imposent dans le décor du XIX<sup>e</sup> siècle, en dépit de leur manque de culture bourgeoise, d'éducation et de raffinement, car aucune de ces valeurs ne font la fortune du pays. Ces hommes sont les architectes de la réussite britannique, et leur ascension fulgurante intrigue tout autant qu'elle choque : la conception d'un personnage-type du manufacturier se justifie alors par la curiosité du lecteur pour ce parvenu moderne. La figure du patron concentre d'une part les haines des ouvriers, et Gaskell avance une image négative en affirmant que certains sont véreux, manipulateurs, immoraux et cupides ; d'autres, à l'inverse, sont démagogues et sombrent dans le populisme. John Thorton détonne dans cette peinture, et redore le blason de sa profession, non seulement parce que sa réussite est due à son seul mérite, mais en plus parce qu'à mesure que l'histoire progresse, il s'humanise aux yeux lecteurs, et aux yeux de Margaret. Elle voudrait le détester, leur relation est houleuse, mais le triomphe d'une pensée humaniste sur une réflexion économique-pragmatique rachète le manufacturier. La trame amoureuse qu'écrit Elizabeth Gaskell se mêle donc intimement avec la question ouvrière et sociale au cœur des enjeux du *take-off*.

Dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, on ne trouve qu'une seule représentation de ces manufacturiers : Herr Schultze, à la tête de Stahlstadt. Il se fait certes appeler le Roi de l'Acier, mais sa fonction en tant que dirigeant d'une usine aussi importante se rapproche de celle du manufacturier. Il a toutefois le mérite d'être également un savant et un inventeur qui conçoit avec une équipe les machines qu'il vend ; néanmoins, une part de son travail consiste à négocier et mettre sur le marché mondial des produits qui lui permettent de générer un capital. L'image du manufacturier atteint donc un paroxysme négatif, puisque l'Allemand est présenté comme un monstre cupide, qui exploite ses ouvriers jusqu'à la mort, dans un système cloisonné proche de celui qu'utiliseront des années après les fascistes et les nazis. On retrouve, comme chez Gaskell, l'idée que l'argent offre à celui qui la possède une forme de toute-puissance et d'impunité, ainsi qu'un contrôle illimité sur la vie des plus pauvres. Il s'agit là d'une ploutocratie poussée à l'extrême, où l'oppression par le haut ne se justifie plus en termes de titres nobiliaires, mais de poids financier. Celui qui a les moyens peut tout se permettre, et puisque l'argent confère un tel pouvoir, il devient naturel d'en désirer davantage. Ainsi se forme le système capitaliste dans le roman. Qui plus est, Verne décrit Schultze comme un marchand de mort, i.e. qu'il capitalise sur la

guerre, les armes et les victimes innocentes. Le figure du Roi de l'Acier – devenu riche par héritage, et non par mérite – est immorale, là où Thornton n'est qu'amoral et fier de sa réussite personnelle. L'amélioration dans la Cité de l'Acier ne vient pas d'une soudaine prise de conscience humaine ; elle n'advient qu'avec la mort de son roi, et l'érection à la tête de la cité-usine d'un homme vertueux, un « bon » scientifique.

Henry David Thoreau, pour sa part, critique ouvertement l'enrichissement de la société et du système, peu importe les classes. Il ne blâme toutefois pas les riches ; au contraire, il les plaint autant que les pauvres – du moins pour les hommes qui font fortune honnêtement, et non en jouant avec les rouages malveillants du système.

I also have in my mind that seemingly wealthy, but most terribly impoverished class of all, who have accumulated dross, but know not how to use it, or get rid of it, and thus have forged their own golden or silver fetters<sup>278</sup>.

**Traduction** : J'ai aussi présente à l'esprit cette classe de gens qui semblent riches mais sont en réalité affreusement pauvres, qui ont accumulé de vils trésors, mais ne savent ni comment les employer ni comment s'en débarrasser, et qui ont ainsi forgé leurs propres chaînes d'or ou d'argent<sup>279</sup>.

Les termes employés dans la citation ci-dessus inversent le rapport à la richesse et au capitalisme. Toute la valeur de l'argent est renvoyée à « de vils trésors » (« *dross*<sup>280</sup> »), et la fin de l'extrait métaphorise le capitalisme avec l'image des chaînes d'or et d'argent (« *golden or silver fetters* »). Dans le contexte des Etats-Unis, cela n'est pas sans rappeler l'esclavage<sup>281</sup>, et il est probable que Thoreau transforme par l'écriture le capitalisme en une nouvelle forme d'esclavage, qui asservirait aussi bien les ouvriers que les patrons. La vanité de l'argent, pour le transcendantaliste, ne justifie aucune domination ; les inégalités que creuse la société ne sont dues qu'à ce système qui entretient le rapport entre riche et pauvre. On retrouve également cette idée de vanité capitaliste dans *Nord et Sud*, quand l'universitaire Mr. Bell interroge John Thornton sur l'intérêt d'accumuler ainsi les profits :

---

<sup>278</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.15

<sup>279</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.25

<sup>280</sup> Le terme « *dross* » en anglais désigne « le déchet », « le rebus », mais signifie également « la merde », dans un langage plus bas. Il est possible que nous ayons affaire ici à une traduction qui enjolive le terme pour éviter l'emploi d'une certaine vulgarité.

<sup>281</sup> La traite négrière et l'esclavage des Noirs a encore largement cours aux Etats-Unis – en particulier au dans les Etats du Sud – lorsque Thoreau écrit *Walden* (1856). Nous verrons plus loin que le philosophe était un pionnier dans la lutte contre l'esclavagisme, et que son œuvre a inspiré jusqu'aux principaux militants de la lutte pour les droits civils, dans les années 1960.

'Well! enjoyment of leisure—enjoyment of the power and influence which money gives. You are all striving for money. What do you want it for<sup>282</sup>?'

**Traduction** : « - Eh bien, profiter des loisirs, profiter du pouvoir et de l'influence que donne l'argent. Vos efforts à tous semblent tendre vers un but, acquérir de l'argent. Pour en faire quoi<sup>283</sup> ? »

Cette idée est formulée de manière plus développée dans *Walden*, puisque l'expérience au bord du lac permet l'exclusion du monde capitaliste, et donc un regard distancié sur l'économie moderne. Néanmoins, l'essai de Thoreau élargit l'analyse, et semble parfois paradoxal : on lit ainsi une condamnation de la richesse, une peine pour ceux qui possèdent l'argent, mais on trouve aussi l'éloge et le blâme des pauvres, qui sont à la fois victime du système et attentistes face à celui-ci – voire une critique qui leur reproche d'entretenir le consumérisme. Le philosophe attaque la société sous toutes ses coutures, en passant par un discours épideictique. Ne trouvant aucune cause unique à l'établissement du capitalisme, il s'en prend à chacun de ses acteurs, en pointant une responsabilité sociale et individuelle, depuis sa posture en recul. Il reproche par exemple aux plus riches leur philanthropie, car elle entretient chez les miséreux l'espoir d'être aidés, et donc une posture passive. A la lecture de *Walden*, la contradiction dans le détail de la réflexion s'explique surtout par un rejet général de la société moderne. Toujours est-il qu'il ne faut pas craindre ces oppositions philosophiques, car n'oublions pas que l'écriture de *Walden* se base sur un carnet de pensées tenu quotidiennement : la pluralité des avis de Thoreau relève en partie d'une réflexion au jour le jour, qui peut prendre une autre route dans ses considérations le lendemain.

Ainsi, la décadence de l'aristocratie s'écrit en parallèle de l'ascension bourgeoise. La littérature du XIX<sup>e</sup> siècle représente la constitution d'une société moderne par l'entremise des nouvelles classes émergentes. L'entre-soi devient le seul refuge des anciennes valeurs, tandis que le pouvoir illimité du capital permet à ceux qui le détiennent de s'élever. La dimension politique n'est que rarement mentionnée dans notre corpus, et les auteurs préfèrent exposer l'économie en tant que force motrice, mais également institution oppressante. L'intelligentsia demeure passive face à des groupes d'hommes dont la réussite est parfois douteuse, et qui n'obéissent qu'aux lois du marché ; ce sont de tels personnages qui permettent à l'Angleterre, la France et les Etats-Unis de s'imposer sur la scène

---

<sup>282</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.284

<sup>283</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.516-517

mondiale, à l'époque de la Révolution Industrielle, et ils ne trouvent de résistance que dans les protestations tumultueuses de leurs employés.

## 2- Lutte des classes et émergence du socialisme

Le XIX<sup>e</sup> siècle est l'époque des grands conflits sociaux, avec la naissance de ce que Karl Marx<sup>284</sup> nomme la lutte des classes – phénomène qui semble si naturel pour John Thornton dans *Nord et Sud*. Il est impossible de ramener cette opposition à un simple affrontement entre riches et pauvres : il s'agit d'un nouveau type de friction, avec pour point central le capital, i.e. les moyens financiers possédés par certains pour acheter la force de travail d'autres. Dans le *Manifeste du Parti Communiste*<sup>285</sup> de 1848, Marx parle des prolétaires comme étant la classe des travailleurs modernes, nés avec la Révolution Industrielle, pour animer la machine au service des patrons. Au cœur de cette relation, les grands théoriciens sociaux Marx et Engels<sup>286</sup> désignent l'argent – et plus précisément la doctrine capitaliste de l'accumulation de l'argent pour lui-même – comme facteur principal de la lutte.

Par bourgeoisie, on entend la classe des capitalistes modernes, qui possèdent les moyens de la production sociale et emploient du travail salarié ; par prolétariat, la classe des travailleurs salariés modernes qui, ne possédant pas en propre leurs moyens de production, sont réduits à vendre leur force de travail pour vivre<sup>287</sup>.

L'opposition entre bourgeoisie triomphante et nouvelle catégorie de travailleurs se définit donc au moment du *take-off*. Il s'agit de la fondation de notre société moderne, avec l'apparition générale du salarié, i.e. l'homme qui vend sa force de travail en échange d'une

---

<sup>284</sup> Pour rappel, Karl Marx (1818 – 1883) est un philosophe, économiste et militant politique allemand. Il concentre dans son œuvre des théories à la fois hégéliennes, saint-simoniennes (socialisme utopique) et économique-politiques (Smith et Ricardo). Il tend à considérer l'homme comme étant un être qui se construit par l'action et non par la pensée ; ainsi, il rejette les abstractions que sont l'Etat et la Religion et développe sa philosophie matérialiste en se basant sur la lutte des classes, car il en fait le moteur de l'histoire humaine. Selon lui, le prolétariat doit s'organiser afin de provoquer une révolution qui conduira à l'abolition des classes. Après l'échec de sa Révolution allemande en 1848, il s'exile avec son ami Engels en Angleterre, où il poursuit son activité militante et s'adonne à sa plus grande œuvre, restée inachevée, *Le Capital*.

<sup>285</sup> Cet essai, rédigé en allemand par Karl Marx, synthétise sa pensée sociale. Il tend à la différencier du socialisme utopique de l'époque par son désir de révolution, ainsi que sa volonté d'une action au sein de l'histoire. Ce texte a été commandé par les Ligues communistes allemandes, et ne fonde donc pas un mouvement : il témoigne d'une pensée qui existe déjà et se répand dans toute l'Europe durant le XIX<sup>e</sup> siècle, contre la volonté des classes dirigeantes.

<sup>286</sup> Friedrich Engels (1820 – 1895) est un philosophe et théoricien socialiste allemand, grand ami de Karl Marx, qui a entre autres participé à la publication posthume des derniers tomes du *Capital*, en plus d'avoir produit ses propres œuvres théoriques et philosophiques, comme *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845).

<sup>287</sup> Cf. Friedrich Engels, note au *Manifeste communiste*, 1888. Dans Karl Marx, *Philosophie*, Gallimard, 1994, p. 594

rétribution. Donc, par définition, le salarié n'est pas propriétaire de la création qui naît de son travail ni de ses outils, et le patron, qui ne crée rien, est en revanche propriétaire du produit fabriqué par autrui grâce à son matériel, d'où la naissance d'un marché économique pour commercialiser ces biens et rétribuer inéquitablement les deux partis. Ce sont-là les notions de propriété privée et d'exploitation du prolétaire. La relation qui les unit ne tient que par l'argent, et repose sur une profonde inégalité dans sa répartition. Marx et Engels remarquent, notamment dans *Le Capital*<sup>288</sup>, que s'instaure grâce au système économique une ploutocratie à laquelle il faut mettre un terme. Les plus nombreux sont les plus pauvres, et ne possèdent aucun pouvoir politique, tandis qu'une minorité détient le fameux capital et décide pour l'ensemble de la communauté<sup>289</sup>. En mettant un terme au règne de quelques oligarques – la minorité possédante – il serait possible, selon les philosophes, d'établir une société sans classe, débarrassée du capitalisme. Au-delà du marxisme-léninisme politique<sup>290</sup> que l'on connaît aujourd'hui, il faut comprendre la philosophie originelle de Marx comme théorisant en profondeur le mal-être et la fracture qui divise le XIX<sup>e</sup> siècle – la si bien nommée fracture des deux nations (*The Two Nations Problem*).

Deux des auteurs de notre corpus, Gaskell et Thoreau, écrivent avant la parution de la première version du *Capital*. L'influence des philosophes sociaux majeurs se répand sur toute la deuxième moitié du siècle, mais ce n'est que vers sa fin que les vraies idées socialistes se diffusent en masse, malgré des répressions dans certains pays. Or, les écrivains ressentent également la lutte des classes et cherchent à mettre des mots sur les inégalités de leur époque. Si Marx lit la lutte à l'aune du processus historique de l'homme, nos auteurs, pour leur part, en font un sujet d'actualité et s'interrogent à la lumière d'écrits contemporains. Thoreau s'impose parmi ces théoriciens du capitalisme au XIX<sup>e</sup> siècle ; il réfléchit sur les conséquences humaines de celui-ci, ainsi que sur la possibilité de lui

---

<sup>288</sup> Ce long essai social et philosophique est paru en trois tomes successifs en 1867, 1885, 1894, les deux derniers ayant été publiés à titre posthume par Friedrich Engels, puisque Marx est mort en 1883.

<sup>289</sup> Une majorité de pays européens, à l'époque, fonctionne sur le modèle du suffrage censitaire. Seule la France, avec l'avènement de la II<sup>nd</sup> République en 1848, adopte le suffrage universel direct masculin.

<sup>290</sup> Le léninisme est une philosophie politique inspirée du marxisme, et théorisé par Lénine, en se basant sur ses écrits, son action et ses idées, au début du XX<sup>e</sup> siècle, en Russie. Le terme désigne d'abord les partisans de Lénine, puis ensuite le système qui naît de la Révolution d'Octobre 1917. Finalement elle désigne l'idéologie soviétique dans son ensemble, telle qu'elle est appliquée en Russie, ainsi que dans tous les pays de l'URSS. Elle incarne la doctrine dominante du communisme au XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la chute du mur de Berlin, en 1989. Le léninisme se distingue par le rôle qu'il attribue au parti politique : il en fait un élément fondamental au sein de la révolution et de la lutte des classes. Le parti est central dans le cadre de la « dictature du prolétariat ». Le terme de léninisme est cependant utilisé pour traiter non seulement des idées et de la pratique politique tels que conçus par Lénine, mais aussi des différents courants qui se revendiquent de sa pensée – avec des interprétations parfois contradictoires.

échapper – preuve qu’un fonctionnement basé sur l’argent n’est pas désirable à ses yeux. En France, Marx et Engels trouvent un fort retentissement, tandis qu’en Angleterre, avant eux, d’autres parlent de ces inégalités financières, et pressentent déjà qu’elles se trouvent au cœur des relations humaines. John Stuart Mill<sup>291</sup>, penseur britannique dont l’œuvre est très hétéroclite, édite en 1848 son essai, fruit d’une longue réflexion sur l’économie, intitulé *Principes d’économie politique, avec quelques-unes de leurs applications à l’économie sociale*.

Le meilleur état pour la nature humaine est celui dans lequel personne n'est riche, personne n'aspire à devenir plus riche et ne craint d'être renversé en arrière par les efforts que font les autres pour se précipiter en avant<sup>292</sup>.

Cette inégalité qui façonne les classes à l’époque industrielle apparaît, aux yeux de nombreux penseurs sociaux, comme une négation de l’humain et une affirmation amoralisée (voire immorale) de l’argent. C’est le début d’un monde pragmatique, hypocrite, où tout est permis pour peu que l’on détienne le capital : ceux qui l’ont veulent le conserver et l’accroître, ceux qui ne le possèdent pas cherchent à l’obtenir pour renverser la roue sociale. Dépeindre la lutte des classes relève alors de l’acrobatie romanesque, mais aussi parfois du stéréotype : le pauvre devient un objet de *pathos* miséreux, et le riche un sujet de moquerie et de caricature plus ou moins grossière. Dans notre corpus, entre un philosophe et deux romanciers, il faut examiner la représentation du prolétaire – maintenant que celle du manufacturier est déterminée – afin d’avoir une vue panoramique des modalités d’écritures sociales au XIX<sup>e</sup> siècle.

- Le roman social face au capitalisme

Elizabeth Gaskell connaissait probablement les idées marxistes au moment de la parution du *Capital*, puisqu’elle évoluait dans les cercles intellectuels unitariens – sans compter que de telles théories trouvaient une certaine résonance dans une ville ouvrière comme Manchester, étant donné que Marx s’est exilé en Angleterre en 1848. L’autrice victorienne choisit de représenter la lutte des classes à travers la grande grève qui ébranle

---

<sup>291</sup> John Stuart Mill (1806 – 1873) est un philosophe, logicien et économiste britannique, disciple de Jeremy Bentham, et considéré comme étant l’un des penseurs libéraux les plus influents du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s’est impliqué dans le fonctionnement politique, économique et philosophique de son temps, en soutenant et raffinant l’utilitarisme de Jeremy Bentham, ainsi qu’en produisant entre autres l’un des premiers grands traités sur la démocratie représentative (*Considérations sur le gouvernement représentatif*, 1861).

<sup>292</sup> Cf. John Stuart Mill, *Principes d’Economie Politique*, Tome 2, p.353, citation in Denis Clerc, « Economie politique : la méthode de John Stuart Mill », *L’Économie politique*, vol. n° 27, n° 3, 2005, pp. 98-107.

Milton-Northern<sup>293</sup>, dans *Nord et Sud*. Ce mouvement social cristallise dans le roman les arguments des deux partis, ainsi que leur perception de l'autre, parfois injustifiée ou déformée. Mrs. Thornton est persuadée que les ouvriers cherchent à remplacer les patrons, et que leurs réclamations d'augmentations de salaire ne sont que des excuses pour réduire les bourgeois capitalistes en esclavage. L'ouvrier Nicholas Higgins, personnage représentatif de sa strate sociale dans le texte, est aussi convaincu qu'il existe une forme de fatalisme dans le rapport entre les classes, qui les pousse à s'affronter, comme s'il s'agissait de rôles ataviques.

'State o' trade! That's just a piece o' masters' humbug. It's rate o' wages I was talking of. Th' masters keep th' state o' trade in their own hands; and just walk it forward like a black bug-a-boo, to frighten naughty children with into being good. I'll tell yo' it's their part,—their cue, as some folks call it,—to beat us down, to swell their fortunes; and it's ours to stand up and fight hard,—not for ourselves alone, but for them round about us—for justice and fair play. We help to make their profits, and we ought to help spend 'em. It's not that we want their brass so much this time, as we've done many a time afore. We'n getten money laid by; and we're resolved to stand and fall together; not a man on us will go in for less wage than th' Union says is our due<sup>294</sup>.

**Traduction** : - L'état du commerce ! Ça, c'est du charabia des patrons. Moi, ce que je causais, c'était du niveau des salaires. Les patrons, c'est d'eux qu'il dépend, l'état du commerce ; et ils nous le mettent sous le nez comme un épouvantail pour faire peur aux vilains petits enfants et les faire bien se tenir. Moi je vous le dis, c'est leur rôle aux patrons, ou leur rayon, comme y en a qui disent, de nous faire travailler à bas prix, pour gagner plus sur notre dos ; et c'est notre rôle à nous de pas nous laisser faire et de nous battre bec et ongles, pas seulement pour nous, mais pour ceux qui sont autour de nous – pour la justice, pour le respect des règles. On les aide à faire du profit, alors on devrait aussi les aider à le dépenser, ce profit. C'est pas tant qu'on veut leur argent, cette fois comme tant d'autres. On en a mis de côté et on est décidés ; ou ça passe, ou ça casse, mais on reste ensemble ; y a pas chez nous un seul homme qui acceptera de travailler pour moins que ce que demande le syndicat<sup>295</sup>.

Avec cette citation, on relève de nombreux éléments d'écriture de la lutte des classes : au-delà des sociolectes qui marquent textuellement l'appartenance à une classe plus ou moins éduquée, on retrouve dans un premier temps la mention du commerce (« *trade* »), qui sert aussi à désigner en anglais le marché – marché mondial se disant « *world trade* ». L'image de cette immense entité économique plane constamment sur la ville de Milton, puisqu'elle produit des biens de consommation qui dépendent de l'état dudit marché. John Thornton

---

<sup>293</sup> Cela n'est pas sans rappeler qu'à cette époque, le Royaume-Uni est paralysé par de nombreuses grèves. A titre d'exemple, la grève de Preston (*Preston strike*) a eu lieu entre 1853 et 1854, à Preston, dans le Lancashire. Ce mouvement social initié par les tisserands anglais a duré sept mois et a paralysé l'industrie cotonnière de la région. On sait, entre autres, que Charles Dickens s'est rendu à Preston en janvier 1854 pour observer cette grève et constater par lui-même la situation sociale du pays.

<sup>294</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.113

<sup>295</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.215

justifie d'ailleurs l'indexation des salaires sur ce commerce quelque peu abstrait : plus il se dégrade, plus le niveau de vie des salariés se dégrade. L'injustice n'est pas visible chez le manufacturier, et la répartition des finances paraît au contraire logique. Le point de vue de l'ouvrier est donc nécessaire pour compléter ce dialogisme inhérent à la lutte des classes, que Gaskell reproduit afin de donner une idée complète et nuancée du problème.

Selon Higgins, l'état du commerce dépend des patrons, qui vivent pour leur part dans l'opulence, peu importe les évolutions du marché. Chacun est persuadé de se battre pour ce qui est juste (« *for justice and fair play* »). Higgins expose un argument marxiste en affirmant qu'il réclame davantage d'argent puisqu'il se trouve à la base de la chaîne de production, et que même s'il loue sa force de travail, elle coûte toujours beaucoup moins cher qu'elle ne rapporte. Les deux classes cherchent sans arrêt à se justifier, d'une part en se cachant derrière le commerce et ses aléas, et de l'autre en le critiquant et en refusant d'admettre qu'il y a une fluctuation économique. La grève, dans ce contexte, devient un instrument de lutte qui retourne ce même marché contre les patrons : l'arrêt des machines aggrave son état, les commandes ne peuvent pas être livrées dans les temps, et le système de production se révèle être alors un instrument de chantage. Payer davantage devient la condition du travail, et l'on assiste à un bras de fer qui oppose le pouvoir financier de quelques-uns à la colère d'une communauté. Les passions entrent facilement en jeu dans ce processus, et donnent des scènes comme celle de la manifestation devant la maison des Thornton, avec l'image quasi-héroïque d'un bourgeois devant l'ensemble des ouvriers. Ce n'est que lorsqu'on atteint ce paroxysme de violence que l'intervention de l'Etat est nécessaire pour remettre de l'ordre et éviter les effusions de sang. On note toutefois que, dans la bouche de Higgins, de tels conflits paraissent inévitables, et qu'il enferme malgré lui les classes sociales dans des rôles (« *I'll tell yo' it's their part,—their cue, as some folks call it,—to beat us down, to swell their fortunes; and it's ours to stand up and fight hard,—not for ourselves alone, but for them round about us* »). Le fatalisme qui accompagne sa réflexion rejoint l'idée du processus historique marxiste – un combat sempiternel inscrit dans l'ADN des riches et des pauvres. Higgins n'étant pas philosophe, et son manque d'éducation se ressentant dans son parler, cela accroît l'impression d'une remarque basée sur l'empirisme et le bon sens – argument contre lequel Margaret Hale brandit encore et toujours l'argument humain du dialogue social.

La citation se termine sur un terme anglais particulier : « *union* », traduit à juste titre en français par syndicat – il s'agit en effet d'une réunion d'ouvriers travaillant dans le même

corps de métier – même si le mot fait aussi référence à une *realia* britannique propre au XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir le trade-unionisme<sup>296</sup>. Ce dernier a été longtemps réprimé au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en Angleterre, avant d'être légalisé en 1824. Cette résistance ouvrière joue sur le nombre pour faire plier la minorité possédante. Dans *Nord et Sud*, elle va de pair avec la notion de communauté qui caractérise les habitants des *slums*. Le syndicat incarne le versant négatif de la solidarité entre pauvres, car comme dans toute communauté contraignante, l'individu doit adhérer à un ensemble d'idées ou se trouver exclu par rapport au groupe. L'union devient alors aussi opprimante que l'employeur, puisqu'elle recherche une force unie du collectif, qui ne tolère pas la divergence d'opinion.

'Well! If a man doesn't belong to th' Union, them as works next looms has orders not to speak to him—if he's sorry or ill it's a' the same; he's out o' bounds; he's none o' us; he comes among us, he works among us, but he's none o' us. I' some places them's fined who speaks to him. Yo' try that, miss; try living a year or two among them as looks away if yo' look at 'em; try working within two yards o' crowds o' men, who, yo' know, have a grinding grudge at yo' in their hearts—to whom if yo' say yo'r glad, not an eye brightens, nor a lip moves,—to whom if your heart's heavy, yo' can never say nought, because they'll ne'er take notice on your sighs or sad looks (and a man 's no man who'll groan out loud 'bout folk asking him what 's the matter?)—just yo' try that, miss—ten hours for three hundred days, and yo'll know a bit what th' Union is<sup>297</sup>.'

**Traduction** : « Vous comprenez, si un homme fait pas partie du syndicat, ceux qui travaillent aux métiers voisins du sien ont l'ordre de pas lui adresser la parole, et s'il est triste ou malade, c'est du pareil au même. Il est en dehors ; il est pas des nôtres. Il vient chez nous, il travaille avec nous, mais il est pas des nôtres. Y a des endroits où ceux qui lui parlent sont mis à l'amende. Essayez voir, Miss ; essayez de vivre un an ou deux au milieu de gens qui tournent la tête quand vous les regardez ; essayez de travailler à deux mètres de tas de gens qui ont au cœur, vous le savez, du mauvais vouloir contre vous ; des gens à qui vous aurez beau dire que vous êtes content, jamais vous verrez un œil qui brille ou des lèvres qui remuent ; à qui, si vous avez le cœur lourd, vous pourrez pas parler, parce qu'ils feront pas attention à vos soupirs ou à votre air triste (et un homme est pas un homme s'il se met à se plaindre tout fort que personne s'inquiète de lui) ; oui, Miss, essayez voir, dix heures par jour pendant trois cents jours, et vous aurez une idée de ce que c'est, le syndicat<sup>298</sup>. »

L'ostracisme dont parle ici Nicholas Higgins repose sur des enjeux émotionnels et humains : la communauté de travailleurs, censée se battre contre les manufacturiers et équilibrer les forces dans la lutte des classes, repose également sur une forte pression humaine. Si la misère justifie la solidarité, le monde ouvrier possède aussi des contraintes violentes. Afin de faire plier les détenteurs du capital, certains en arrivent à des méthodes radicales et n'hésitent pas à rejeter un membre dissident, même s'il possède des conditions

<sup>296</sup> Dans la culture anglaise, il s'agit d'un syndicat ouvrier qui regroupe les membres d'une même branche d'activité (définition CNRTL en ligne).

<sup>297</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.197

<sup>298</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.365-366

de vie et de travail identiques à celles d'un syndiqué. C'est le cas, par exemple, de l'ouvrier Boucher, voisin de Higgins. Il possède toutes les caractéristiques d'un ouvrier incapable de contrôler ses pulsions, simple d'esprit, avec du sang irlandais qui plus est, à la tête d'une famille très nombreuse, et qui n'a pas la volonté de se sortir de la misère. À l'inverse de Higgins, sa représentation s'accorde avec ce que John Thornton pense des plus pauvres : ils sont imprévoyants, faibles, et incapables de se faire violence pour économiser et réussir. Higgins parvient à survivre dans le système capitaliste parce qu'il se bat à la fois à l'usine, pour gagner de l'argent, et contre l'usine pour en gagner davantage. Higgins est un acteur du système capitaliste, pour essayer d'en être moins victime ; Boucher, à l'inverse, le subit passivement, jusqu'à son ostracisme, car il ne veut pas lutter contre les patrons, ce qui le conduit lâchement au suicide. Inutile d'expliquer davantage la condamnation morale et religieuse d'un tel acte, à l'époque victorienne. On note cependant, à travers l'écriture de l'ouvrier, un développement autour d'une certaine morale économique, non pas au sens éthique, mais qui résonne davantage comme un jugement : celui qui ne réussit pas à survivre n'était simplement pas assez fort ou prévoyant, comme s'il existait une sélection naturelle capitaliste – seul l'*homo œconomicus* survit, selon un modèle anthropologique, quasi-darwinien. C'est d'ailleurs la pensée de John Thornton au début du roman, modifiée au fur et à mesure qu'il côtoie Margaret.

Le syndicat incarne donc une partie tyrannique de la classe ouvrière. Toutefois, dans la grande fresque sociale, dépeinte de haut en bas dans *Nord et Sud*, la communauté des travailleurs est avant tout le lieu de la pitié et du *pathos*. Les *slums* contrastent avec la manufacture de coton de *Marlborough Mills*, où se trouve la grande maison des Thornton, et exposent l'injustice sociale ; les enfants de Boucher, par exemple, se retrouvent orphelins, et sont recueillis par d'autres familles ouvrières malgré le manque d'argent, parce que dans ces quartiers, le capitalisme n'a pas encore gagné contre l'humain. Mais la véritable tragédie des pauvres est incarnée par la fille de Nicholas Higgins, Bessy.

'I think I was well when mother died, but I have never been rightly strong sin' somewhere about that time. I began to work in a carding-room soon after, and the fluff got into my lungs and poisoned me.'

'Fluff?' said Margaret, inquiringly.

'Fluff,' repeated Bessy. 'Little bits, as fly off fro' the cotton, when they're carding it, and fill the air till it looks all fine white dust. They say it winds round the lungs, and tightens them up. Anyhow, there's many a one as works in a carding-room, that falls into a waste, coughing and spitting blood, because they're just poisoned by the fluff. [...]Some folk have a great wheel at one end o' their carding-rooms to make a draught, and carry off th' dust; but that

wheel costs a deal o' money— five or six hundred pound, maybe, and brings in no profit; so it's but a few of th' masters as will put 'em up<sup>299</sup>.'

**Traduction** : « - Je crois que j'allais bien jusqu'à la mort de ma mère. Mais depuis, j'ai jamais été bien vaillante. C'est juste après que j'ai commencé à travailler dans une salle à carder, et la fluche qui s'est mise dans mes poumons m'a empoisonnée.

- La fluche ? demanda Margaret, perplexe.

- La fluche, répéta Bessy. Ces petites poussières qu'elles volent quand on carde le coton, et qu'elles remplissent l'air un peu comme un brouillard blanc. Paraît que ça vous colle à l'intérieur des poumons et que ça les durcit. Enfin, y a beaucoup de cardeurs qui tombent malades, et se mettent à tousser et à cracher le sang parce qu'ils sont empoisonnés par la fluche. [...] Il y a des patrons qu'ont installé en bout de salle une grande roue qui fait courant d'air pour chasser la fluche ; mais ça coûte très cher, une roue comme ça, cinq ou six cents livres, peut-être bien, et ça rapporte rien. Alors il y a pas beaucoup de patrons qui sont prêts à en faire mettre une<sup>300</sup>. »

Plusieurs éléments choquent dans cet extrait, à commencer par le manque de considération des patrons pour la vie de leurs employés. Aucune sécurité n'est prévue parce qu'il s'agirait d'une dépense qui ne serait pas rentable. On ne pense donc plus en termes de morale humaine, mais de profits financiers. Le pire, toutefois, ne se trouve pas dans la description de Bessy (« *coughing and spitting blood, because they're just poisoned by the fluff* »), mais dans le personnage en lui-même. Il s'agit en effet d'une enfant, qui travaille dans une usine et meurt à cause de cela. Elle appartient à cette catégorie de travailleurs qui n'atteindront même pas la majorité. Gaskell dénonce ici ce que Dickens a combattu toute sa vie : l'exploitation des enfants à des fins capitalistes, là où ils devraient davantage aller à l'école et être éduqués<sup>301</sup>. La seule perspective d'avenir de Bessy se trouve après la mort, dans l'espoir d'une élection divine et d'une existence meilleure auprès de Dieu. Si Thornton et Nicholas Higgins ne sont pas de fervents croyants – voire tendent vers un athéisme non-assumé – Bessy passe ses journées à lire la Bible, et considère Margaret comme un ange, puisque la jeune femme incarne à la fois la beauté physique et la pureté

---

<sup>299</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.84-85

<sup>300</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.163-164

<sup>301</sup> La régulation du travail des enfants a commencé dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais la première loi vraiment efficace est votée en 1833 : des inspecteurs s'assurent alors que des enfants de moins de 9 ans ne travaillent pas, et que ceux en-dessous de 13 ans ne dépassent pas les 12h de travail par jour. Les enfants entre 13 et 18 ans ne doivent pas dépasser les 69h/semaine, pour leur part. L'éducation est rendue obligatoire entre 9 et 13 ans, à hauteur de deux heures par semaine. En 1842, une loi empêche également les enfants de moins de 13 ans de descendre travailler dans les mines. En 1844, une nouvelle loi empêche tout bonnement le travail des enfants de moins de 8 ans. Pour le cas de Bessy, en 1847, le *Factory Act* empêche les femmes et les enfants de travailler plus de 10h/jour dans les usines de coton. Des auteurs comme Dickens déplorent cependant le manque d'implication de l'Etat dans l'éducation, et il faut attendre 1870 pour que soit voté l'*Education Act*, qui permet à tous les enfants d'aller à l'école. Pour une part pauvre de la population, le travail des enfants représente un revenu non-négligeable, ce qui justifie que cette pratique se prolonge en partie jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle au Royaume-Uni, mais aussi aux Etats-Unis.

spirituelle. Chez Gaskell, on ne trouve aucune ironie ou aucun sous-entendu faisant de la religion une forme « d’opium du peuple<sup>302</sup> », au contraire. L’espoir de Bessy est encouragé et perçu comme une forme d’échappatoire par les victoriens – une échappatoire qui ne se concrétise malheureusement que dans la mort.

Ainsi, le capitalisme s’insère entre l’ouvrier et son employeur, et compose l’essentiel de leur relation – en dehors de l’image des patrons philanthropes. La grève apparaît comme un moyen de lutte qui repose sur le système et tente de l’exploiter en faveur des ouvriers. Le syndicat, pour sa part, naît au sein de ce combat pour l’argent, et forme une communauté dont la force repose sur la cohésion de groupe : la dissidence n’est pas tolérée, et conduit à l’ostracisme, à l’aliénation, voire à la négation même de l’humain. Cela contraste avec l’impression de pathétique qui émane des *slums*. La vision religieuse de Gaskell pousse Margaret à prendre les travailleurs en pitié, car le nouveau système économique les condamne à une vie de misère. Bessy, en particulier, apparaît comme l’incarnation de la pauvreté pathétique, car son statut d’enfant en fait une victime innocente, très représentative de la question des travailleurs au XIX<sup>e</sup> siècle.

- L’expérience vernienne de la pauvreté

Le XIX<sup>e</sup> siècle, en France, est une époque de l’écriture de la misère, avec des personnages emblématiques comme Cosette, dans *Les Misérables* de Victor Hugo, ou bien la famille Macquart chez Emile Zola. Si les Romantiques du début du siècle traitaient des nuées et de la poésie de l’âme, les personnages pathétiques apparaissent avec l’émergence du socialisme utopique<sup>303</sup> et l’affirmation du monde ouvrier, au milieu du siècle. Les Réalistes dépeignent cet univers pauvre des travailleurs, avec une ambition de fidélité, mais également un talent pour le romanesque qui permet d’établir des stéréotypes dans les descriptions. Comme chez Gaskell, le sociolecte marque par exemple la différence des classes sociales, et l’on représente désormais ce qui, auparavant, n’était pas envisageable :

---

<sup>302</sup> « La religion est l’opium du peuple » est l’un des dictons les plus célèbres de Karl Marx, repris comme étant la négation de l’institution religieuse. La Religion, chez Marx, est perçue comme une forme d’aliénation et de transmission des idées bourgeoises, permettant de conditionner les prolétaires.

<sup>303</sup> L’expression « socialisme utopique » désigne le courant de pensée des premiers socialistes européens, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont précédé Marx et Engels. Parmi eux, on retrouve Robert Owen en Grande-Bretagne, Saint-Simon ou encore Charles Fourier en France. Le socialisme utopique s’inscrit à l’origine dans une perspective de progrès et de confiance dans l’homme et la technique, en accord avec la vision positiviste de son temps, ainsi que l’héritage des Lumières. Il connaît son apogée dans la première moitié du siècle, avant d’être éclipsé par le succès du marxisme, philosophie dominante jusqu’à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Engels a donné son nom au socialisme utopique, en le comparant justement aux théories marxistes, afin d’exposer la différence entre les deux systèmes.

l'alcoolisme, la prostitution, la vie dans les bas-fonds. Jules Verne, pourtant, n'est pas un auteur réputé pour avoir pris fait et cause dans l'écriture de la misère sociale ; au contraire, on le qualifie plutôt d'auteur des bourgeois, à représenter davantage le confort et la tranquillité d'un petit monde qui correspond bien à ses fréquentations, à Amiens. *P'tit Bonhomme*, en 1893, est l'un des rares romans qui possède une véritable ambition sociale : il traite de la misère d'un orphelin en Irlande, en s'inspirant directement des écrits de Charles Dickens et du roman picaresque. Dans le vaste corpus vernien, le monde ouvrier des *Cinq Cents Millions de la Bégum* détonne quelque peu ; traiter du milieu ouvrier autour de Stahlstadt, en décrivant par exemple les banlieues pauvres qui émergent, non sans rappeler les *slums*, cela ne ressemble pas au père de Phileas Fogg et autres dandys.

Sur la plaine nue et rocailleuse, en cinq ans, dix-huit villages d'ouvriers, aux petites maisons de bois uniformes et grises, ont surgi, apportés tout bâtis de Chicago, et renferment une nombreuse population de rudes travailleurs<sup>304</sup>.

Ici encore, la couleur terne (« grise ») domine, et le bois est le témoin d'une installation peu certaine, contrairement à la pierre. Le terme « rudes travailleurs » correspond au cliché littéraire de l'époque selon laquelle le travailleur est avant tout un être physique, habitué à la vie dure, et s'oppose à l'intellectuel raffiné. On trouve dans l'emploi de ces termes une certaine admiration, mais aussi un certain dédain envers des êtres grossiers, en fonction de la manière dont on interprète le texte. L'explication d'une implication sociale aussi soudaine ne se trouve pas dans les idées de Jules Verne, mais sûrement dans celles du premier auteur de *l'Héritage de Langévol*<sup>305</sup>. On retrouve de nombreuses problématiques ouvrières autour de Stahlstadt, et l'influence de Dickens pourrait peut-être aussi intervenir dans l'écriture du texte, même s'il est compliqué de déterminer précisément à quel niveau et à quel degré.

Au moment de l'effondrement économique de la Cité de l'Acier, la description du chômage achève un panorama complet de la situation ouvrière, dressé tout au long du roman, depuis les efforts dans les forges jusqu'au moment où l'ouvrier ne travaille plus.

Le chômage entraîna bientôt avec lui son cortège de misères, de désespoirs et de vices. L'atelier vide, le cabaret se remplissait. Pour chaque cheminée qui avait cessé de fumer à l'usine, on vit naître un cabaret dans les villages d'alentour.

---

<sup>304</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.60

<sup>305</sup> Rappelons que Paschal Grousset était investi dans le monde politique, notamment durant la Commune de Paris, en 1871, à laquelle il a pris part.

Les plus sages des ouvriers, les plus avisés, ceux qui avaient su prévoir les jours difficiles, épargner une réserve, se hâtèrent de fuir avec armes et bagages, – les outils, la literie, chère au cœur de la ménagère, et les enfants joufflus, ravis par le spectacle du monde qui se révélait à eux par la portière du wagon. Ils partirent, ceux-là, s'éparpillèrent aux quatre coins de l'horizon, eurent bientôt retrouvé, l'un à l'est, celui-ci au sud, celui-là au nord, une autre usine, une autre enclume, un autre foyer...

Mais pour un, pour dix qui pouvaient réaliser ce rêve, combien en était-il que la misère clouait à la glèbe ! Ceux-là restèrent, l'œil cave et le cœur navré !

Ils restèrent, vendant leurs pauvres hardes à cette nuée d'oiseaux de proie à face humaine qui s'abat d'instinct sur tous les grands désastres, acculés en quelques jours aux expédients suprêmes, bientôt privés de crédit comme de salaire, d'espoir comme de travail, et voyant s'allonger devant eux, noir comme l'hiver qui allait s'ouvrir, un avenir de misère<sup>306</sup> !

L'extrait s'ouvre sur une trinité sombre : misère, désespoir et vice, comme si l'arrêt de la production, et donc du gain d'argent, plongeait l'homme dans une époque noire. L'oisiveté apparaît comme la mère de tous les maux, puisque l'ouvrier inexploité va au cabaret, lieu de beuverie et de débauche. La métonymie des cheminées, éternellement présente dans l'écriture industrielle, sert une fois de plus à représenter l'usine dans son ensemble, ici à l'arrêt. Les villages alentours signalent bien que Stahlstadt n'est pas un lieu de vie, mais seulement de production, ce qui renforce le statut d'usine de la cité, puisqu'une ville est normalement conçue pour qu'on y vive. La dichotomie entre les ouvriers prévoyants et ceux qui n'épargnent pas leur salaire est de nouveau présente, tout comme dans *Nord et Sud*. Cela témoigne en partie d'un esprit capitaliste qui exige que l'on ne gagne pas l'argent pour le dépenser et vivre, mais plutôt pour le thésauriser, à l'instar d'un trésor qu'il faudrait conserver en se privant constamment – ce qui revient à passer une vie entière de malheur au travail, simplement pour accumuler quelques rondelles de métal. Le dernier paragraphe, grandiloquent, expose le sort des chômeurs imprévoyants, réduits à vendre des « hardes » à l'une des pires catégories de l'espèce humaine : l'homme d'argent, métaphorisé dans le texte en rapace (« *oiseaux de proie* ») – il pourrait s'agir d'huissiers, de créanciers ou même de charlatans. L'hiver de l'humanité est donc provoqué par la faillite de Stahlstadt, et les ouvriers sont les premiers à subir ce sort violent et cruel, puisque la cité en elle-même est préservée des créanciers grâce à son statut indépendant, aggravant ainsi la colère financière qui s'abat sur les travailleurs alentours. L'argent est, en un sens, l'Alpha et l'Oméga de la vie d'un ouvrier : il la gagne et doit l'épargner pour des jours plus difficiles que les autres, alors que son quotidien est déjà rude.

---

<sup>306</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.202

Dans le fonctionnement ouvrier de la Cité de l'Acier, on relève également une trace marquée du capitalisme, puisque Herr Schultze opère une très forte division des tâches, afin que le travail soit effectué plus rapidement et augmente ainsi le rendement. Qu'elle soit le fruit de Verne ou Grousset, cette théorie provient en réalité de celui que l'on considère comme le père du capitalisme et du libéralisme, au XVIII<sup>e</sup> siècle : Adam Smith<sup>307</sup>. Le philosophe anglais préconisait la division des tâches, sans prendre en compte l'aspect répétitif et déshumanisant pour l'ouvrier, en considérant simplement que cela rapporterait davantage à moindre coût. Dans *La Richesse des Nations*, le Britannique considérait que la mécanisation était un facteur principal de l'amélioration de la productivité, rendu plus efficace en ne donnant qu'un seul rôle à un seul ouvrier, qui se perfectionne dans une seule tâche, sans avoir à maîtriser de nombreuses compétences pour obtenir un objet. Son observation de la manufacture d'épingles a longtemps été une référence<sup>308</sup> ; cela ne fait aucun doute que la Cité de l'Acier se base sur ce modèle, tout comme, plus tard, les modèles Tayloriste et Fordiste, ou aujourd'hui le Toyotisme<sup>309</sup>. On déshumanise le travailleur en aliénant son pouvoir créateur et en le cantonnant à une unique fonction, payée peu, qui rapportera davantage au dirigeant. Depuis un moment déjà, cependant, les théories d'Adam Smith sont battues en brèche par la critique, et l'on dit du philosophe « qu'il observait très bien et résonnait très mal<sup>310</sup> ». Le raisonnement des épingles ayant été obtenu par déduction empirique, et non par induction théorique, il est présenté de nos jours comme étant forcément faillible et ne pouvant pas avoir valeur de règle générale<sup>311</sup> – et s'avère ailleurs profondément amoral et antisocial, donc correspond bien à l'image de Stahlstadt, le *locus horribilis* typique.

De plus, Jules Verne aussi aborde aussi, dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, la question du travail des enfants, avec l'exemple du petit Carl, habitant des mines qui ne rentre chez lui qu'un jour par semaine.

---

<sup>307</sup> Adam Smith (1723 – 1790) est un philosophe et économiste écossais, faisant partie du mouvement des Lumières britanniques. Il reste célèbre dans l'histoire des sciences économiques et sociales pour son œuvre *La Richesse des Nations* (*The Wealth of Nations*), paru en 1776, qui fait de lui le père du libéralisme économique.

<sup>308</sup> Adam Smith prend comme exemple une manufacture d'épingles, en explicitant le rôle individuel de chaque ouvrier, et en constatant plus qu'en théorisant le fait que, si chacun se cantonne à une tâche, le travailleur n'a pas besoin d'être pluri-compétent, et l'assemblage des épingles va donc plus vite, pour plus de rendement.

<sup>309</sup> Le Taylorisme, le Fordisme et le Toyotisme sont trois modèles de production industrielle qui passent par la division des tâches, afin d'accroître la production et de rendement.

<sup>310</sup> Cf. Louis Salleron, *La richesse des Nations, analyse critique*, Hatier, 1973, p.26

<sup>311</sup> Cf. Jean-Louis Peaucelle. « Raisonner sur les épingles, l'exemple d'Adam Smith sur la division du travail », *Revue d'économie politique*, vol. 115, n<sup>o</sup>. 4, 2005, pp. 499-519.

Quoique à peine âgé de treize ans, Carl était employé dans la houillère pour fermer et ouvrir, au passage des wagonnets de charbon, une de ces portes d'air qui sont indispensables à la ventilation des galeries, en forçant le courant à suivre une direction déterminée. La maison tenue à bail par sa mère, se trouvant trop loin du puits Albrecht pour qu'il pût rentrer tous les soirs au logis, on lui avait donné par surcroît une petite fonction nocturne au fond de la mine même. Il était chargé de garder et de panser six chevaux dans leur écurie souterraine, pendant que le palefrenier remontait au-dehors.

La vie de Carl se passait donc presque tout entière à cinq cents mètres au-dessous de la surface terrestre. Le jour, il se tenait en sentinelle auprès de sa porte d'air ; la nuit, il dormait sur la paille auprès de ses chevaux. Le dimanche matin seulement, il revenait à la lumière et pouvait pour quelques heures profiter de ce patrimoine commun des hommes : le soleil, le ciel bleu et le sourire maternel<sup>312</sup>.

Tout comme Bessy Higgins, cet enfant de treize ans doit travailler car, orphelin d'un de ses parents, il faut nourrir l'autre. Si Bessy compensait l'absence financière de sa mère, Carl fait de même après la mort de son père, pour que sa mère puisse continuer de vivre. Dans *Nord et Sud*, la manufacture de coton signe l'arrêt de mort de la jeune fille ; chez Verne, ce sont les mines de charbon qui tuent Carl. Il ne voit jamais la lumière du jour ni ne respire l'air frais. Le décalage entre le monde cruel des travailleurs et l'innocence d'un enfant apparaît violemment dans les deux textes, et il s'agit d'une critique unanime : les enfants n'ont pas à être intégrés à la machine capitaliste, jusqu'à ne devenir qu'un rendement de plus. Or, l'horreur est poussée à son paroxysme après la découverte du corps de Carl, asphyxié par une poche de gaz carbonique qui stagnait au sol ; elle n'affectait pas les hommes parce qu'ils étaient grands, tandis que l'enfant était assez petit pour la respirer. Le constat dressé à la suite de cette tragédie est accablant pour les scientifiques de Stahlstadt :

Un rapport lumineux du docteur Echternach, médecin en chef de la section du puits Albrecht, avait établi que la mort de Carl Bauer, n° 41902, âgé de treize ans, « trappeur » à la galerie 228, était due à l'asphyxie résultant de l'absorption par les organes respiratoires d'une forte proportion d'acide carbonique<sup>313</sup>.

Carl est ramené à un vulgaire numéro. Personne n'est choqué qu'un enfant soit décédé dans de telles conditions, après avoir vécu une vie de misère sous terre, afin d'alimenter la grande usine. Il n'y a ni remerciement, ni peine, et la seule possibilité serait un dédommagement financier potentiel pour la mère : on ramène un enfant à l'équivalent d'une source de revenu dont la vie est monnayable. L'injustice du capitalisme va si loin que les détenteurs du capital se permettent de chiffrer une vie humaine et d'imaginer qu'une somme d'argent pourrait compenser la perte d'un être cher. Qui plus est, l'incident de la mine apporte aux scientifiques un élément d'expérimentation, comme on le comprend

<sup>312</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.80-81

<sup>313</sup> *Ibid.* p. 95-96

plus tard : la mort de Carl sert de modèle, et inspire Schultze, qui concentre dans ses bombes destructrices de l'acide carbonique, afin de faire des morts sans détruire de bâtiments. La mort d'un enfant entre au service de la conception d'une arme de destruction massive, semblable à une bombe sale.

Chez Elizabeth Gaskell, l'écriture représente la lutte qui s'engage au cœur du capitalisme, entre deux classes, à cause de nombreuses iniquités : le sentiment d'injustice se manifeste par la révolte et la grève. A l'inverse, Jules Verne dépeint la misère sociale, sans révolte ni colère de la part des ouvriers ; il expose froidement, avec un regard positiviste en surface, les rouages de la société ; l'injustice et la révolte touchent le lecteur, quand on s'aperçoit que l'argent sous toutes ses formes conduit à de telles situations. La mort des enfants représente en réalité la mort symbolique de l'humanité : si l'on est rendu à faire travailler des enfants pour alimenter le capitalisme, alors tout est permis, jusqu'aux possibilités les plus immorales. Le scandale de ces décès prématurés, au-delà même des conditions de vie atroces, ne peut que toucher le lecteur, car c'est l'innocence même qui est victime d'un monde devenu cupide. L'apparence passive des ouvriers chez Verne les transforme en victimes : il n'y a pas de syndicat pour les défendre, et ils sont condamnés à servir Schultze et ses caprices, jusqu'à l'extinction de Stahlstadt. Même si Marx est solidement implanté dans la pensée sociale au moment de la parution des *Cinq Cents Millions de la Béguine*, Jules Verne n'entame pas une réflexion autour de la lutte des classes : avec son ton en apparence détaché, il s'attelle à la représentation des ouvriers, en considérant que leur misère parle d'elle-même. Cependant, il s'agit toujours d'une écriture romanesque, et si l'auteur n'a pas voulu occulter cette réalité, c'est qu'il s'attend à ce qu'elle fasse réagir le lecteur. Sans être aussi militant qu'Hugo ou Zola, le texte de Verne ouvre une fenêtre sur la violence du monde capitaliste, apparu avec la Révolution Industrielle.

- Hiérarchie socio-capitaliste et poétique de la pauvreté

On retrouve, dans *Walden*, ce scandale de la pauvreté. Parmi les nombreuses idées réunies dans cet essai, Thoreau développe un exemple d'injustice sociale : le travailleur qui bâtit la tombe d'un pharaon ne sera même pas enterré décentement<sup>314</sup> et devra se contenter de sa misère. Le pauvre œuvre pour le riche, l'ouvrier pour le bourgeois, l'argent est la

---

<sup>314</sup> Cf. p.44-45 de l'édition de référence (*op. cit.* Henry David Thoreau, *Walden*)

seule rétribution, insuffisante car elle n'est qu'une faible marque de reconnaissance pour la mise en œuvre d'un savoir-faire et l'accomplissement d'un ouvrage. S'il accuse parfois les pauvres d'être passifs, et s'il fustige le système dans son ensemble, le philosophe américain ne reste toutefois pas insensible à la lutte entre les classes :

The luxury of one class is counterbalanced by the indigence of another<sup>315</sup>.

**Traduction** : Le luxe d'une classe sociale est contrebalancé par l'indigence d'une autre<sup>316</sup>.

Thoreau, avec son regard extérieur, s'indigne de ce que décrivent Elizabeth Gaskell et Jules Verne – le rôle de l'essai n'étant pas d'utiliser une diégèse pour atteindre un lecteur, mais davantage de véhiculer une pensée brute. La conclusion demeure la même, seule la matière textuelle change, entre une description et une affirmation pamphlétaire. Pour autant, l'auteur de *Walden* n'incite pas à la Révolution ou à la grève : il constate seulement, comme Verne, sans proposer une solution qui s'apparenterait au marxisme. Il n'entre pas sur le terrain des considérations sociales, car il refuse de s'intégrer au système capitaliste ; or la lutte des classes, en interne, est un conflit intrinsèquement capitaliste. Contre la pauvreté et la misère, nous allons voir bientôt que Thoreau propose la pauvreté volontaire pour se détacher de la bourgeoisie, mais aussi de la société en elle-même, avec toujours ce but de rapprochement de la nature et d'indépendance. Pour Thoreau, la pauvreté est la dépendance vis-à-vis des plus riches, par l'intermédiaire du travail et des manufactures.

L'état du travailleur représente également un motif poétique de la pauvreté. Tout comme Verne et Gaskell exploitent les représentations diégétiques de la misère, la fin de la première partie de *Walden*, « Economie », est clôturée par un poème de Thomas Carew<sup>317</sup>, extrait de *Coelum Britannicum*.

[Tableau analytique à la page suivante]

---

<sup>315</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden; or Life in the Woods*, p.28

<sup>316</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.44

<sup>317</sup> Thomas Carew (1595 – 1640) était un poète anglais du XVII<sup>e</sup> siècle.

Version originale	Traduction
<p style="text-align: center;">THE PRETENSIONS OF POVERTY.</p> <p>"Thou dost presume too much, poor needy wretch,                      To claim a station in the firmament,                      Because thy humble cottage, or thy tub,                      Nurses some lazy or pedantic virtue                      In the cheap sunshine or by shady springs,                      With roots and pot-herbs; where thy right hand,                      Tearing those humane passions from the mind,                      Upon whose stocks fair blooming virtues flourish,                      Degradeth nature, and benumbeth sense,                      And, Gorgon-like, turns active men to stone.                      We not require the dull society                      Of your necessitated temperance,                      Or that unnatural stupidity                      That knows nor joy nor sorrow; nor your forc'd                      Falsely exalted passive fortitude                      Above the active. This low abject brood,                      That fix their seats in mediocrity,                      Become your servile minds; but we advance                      Such virtues only as admit excess,                      Brave, bounteous acts, regal magnificence,                      All-seeing prudence, magnanimity                      That knows no bound, and that heroic virtue                      For which antiquity hath left no name,                      But patterns only, such as Hercules,                      Achilles, Theseus. Back to thy loath'd cell;                      And when thou seest the new enlightened sphere,                      Study to know but what those worthies were"<sup>318</sup>.</p>	<p style="text-align: center;">LES PRETENTIONS DE LA PAUVRETE</p> <p>Pauvre miséreux, tu exagères vraiment,                      De vouloir siéger au firmament                      Car ton humble chaumière ou ta baignoire                      Entretien quelque vertu paresseuse ou pédante                      Au soleil généreux ou près des sources ombragées                      Parmi les racines et les plantes potagères ; là ta main                      droite,                      Extirpant de l'esprit les passions humaines,                      Dont les tiges portent de douces vertus florissantes,                      Ternit la nature et engourdit les sens,                      Et, telle une Gorgone, change en pierre les hommes actifs.                      Nous n'avons nul besoin de la morne compagnie                      De votre tempérance imposée,                      Ni de cet artifice imbécile                      Qui ne connaît ni joie ni chagrin ; ni de votre courage                      Passif et faux, que l'on exalte à tort                      Aux dépens de l'actif. Cette abjecte engeance,                      Bassement installée dans la médiocrité,                      Sied à votre esprit servile ; mais nous prônons                      Les seules vertus qui acceptent excès,                      Bravoure et générosité, munificence royale,                      Prudence omnisciente, magnanimité                      Sans limite, et cette vertu héroïque                      Dont l'Antiquité n'a pas laissé le nom,                      Mais seulement des exemples, tels qu'Hercule,                      Achille, Thésée. Retourne donc à ta cellule méprisée,                      Et quand tu verras la sphère nouvelle illuminée,                      Tâche de savoir qui étaient ces héros"<sup>319</sup>.</p>

Ce poème, extrait de son contexte, achève l'ensemble d'une réflexion sociale et économique, et précède l'ouverture d'une réflexion davantage naturelle et contemplative autour du lac Walden. Les vers du poète anglais du XVII<sup>e</sup> siècle prennent alors une autre signification, à la lumière de la réflexion de Thoreau : s'il plaint les miséreux, il les attaque aussi en citant un poème à la fin d'un long pamphlet social. Le début du poème reproche au pauvre de rechercher la richesse (« *to claim a station in firmament* »), avec cette idée de firmament, qui raccroche l'ouvrier à la terre et rappelle que l'élévation sociale s'effectue par l'argent – ou bien, plus proche des idées de Thoreau, par la transcendance et l'esprit. L'idée d'un pauvre passif réapparaît avec la baignoire (« *tub* »), symbole d'un confort, même sommaire, qui plonge l'homme dans l'oisiveté. On pourrait voir ici une remarque paradoxale, car on imagine mal un ouvrier paresseux et oisif ; il y a donc une ambiguïté, puisque ce miséreux pourrait être un travailleur, mais aussi un bourgeois, considéré comme

<sup>318</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.61

<sup>319</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.92

étant à plaindre par Thoreau. Il y a donc une double-lecture possible, en se basant sur les réflexions précédentes du transcendantaliste. La conséquence de cette oisiveté se présente sous la forme d'une dénaturation, car les passions humaines sont métaphorisées par l'intermédiaire des tiges, avec leurs vertus florissantes (« *Upon whose stocks fair blooming virtues flourish* »). Arrive ensuite la déshumanisation, avec l'évocation de la Gorgone, qui ternit les sens et pétrifie l'homme en le rendant inactif. Encore une fois, une double interprétation de la déshumanisation est possible, puisque l'on a vu avec Gaskell et Verne que le travailleur, à travers sa machine, perd son humanité et ses passions. Le détenteur du capital, pour sa part, perd également ses « vertus », en devenant un être pragmatique, amoral, dont les pensées sont régies par l'argent. Thoreau a choisi d'intituler ce poème « les prétentions de la pauvreté », en créant volontairement un parallèle antithétique entre la notion de prétention, qui accompagne généralement une certaine réussite, et la notion de pauvreté, centrale dans *Walden*, où le riche peut-être pauvre et le pauvre peut-être riche, de manière quasi-biblique<sup>320</sup>. Dans le poème, ce sont finalement les vertus chevaleresques qui l'emportent, telles que la grandeur d'âme, mise en regard des héros de l'antiquité, avec une valorisation du sentiment noble au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la logique de l'écriture de *Walden*, il s'agit de valoriser l'esprit par rapport à la matière : la pensée idéaliste de l'être contre l'avoir se retrouve jusque dans la « cellule méprisée » (« *thy loath'd cell* »), qui peut-être une référence au palais doré, ou aux chaînes d'or et d'argent que nous avons vues précédemment. Ce poème, même s'il pointe la pauvreté du doigt dans son titre, porte donc la double-critique des classes sociales : le début laisse à penser que l'on blâme le pauvre, passif et attentiste ; la suite de l'analyse permet de deviner que celui qui est pauvre, aux yeux de Thoreau, n'est pas forcément en manque d'argent. Voilà, en résumé, la pensée sociale d'un auteur qui ne veut pas s'intégrer à la société et à ses intrigues politiques, et qui préfère l'honnêteté de la nature à la mascarade humaine.

---

<sup>320</sup> « Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux ? Ou vois-tu de mauvais œil que je sois bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. » Évangile selon Matthieu, 20 :16 (mais aussi 19 :30 & 20 :37). Une interprétation possible se base sur le moment où le Christ, en parlant à un homme en apparence irréprochable, prouve en profondeur que celui-ci est très loin d'être parmi les « premiers », sous-entendu les premiers à entrer au Royaume de Dieu. Le transcendantalisme se base en partie sur la culture biblique, et pourrait considérer ce chiasme en faisant des pauvres volontaires, comme Thoreau, des hommes riches d'âme et de cœur ; et à l'inverse les hommes qui ont réussi par le capitalisme seraient pauvres et desséchés.

### 3- *Démon de l'argent et théâtre social*

Depuis Platon, l'argent est perçu comme un élément pernicieux, objet de corruption de l'âme<sup>321</sup>. Il est souvent désigné comme la source de tous les maux. La religion le pointe aussi du doigt, au rang des péchés capitaux – il en engendre deux, l'avarice et la cupidité. Avec l'effondrement de l'ancien système féodal et l'établissement d'un régime davantage ploutocratique, qui permet à la fois la méritocratie financière et l'oligarchie<sup>322</sup>, les strates sociales sont devenues poreuses. Nous avons déjà vu que l'argent est le facteur principal de redéfinition du statut social, et que la possession ou l'absence d'un capital permettent une ascension ou au contraire une déchéance. Le monde industriel fixe la finance comme nouvelle norme. A présent que nous avons examiné l'enjeu de la lutte des classes, il convient de s'interroger sur la transformation opérée à l'échelle des individus. En effet, sur la scène sociale, entrer en possession d'une fortune transforme la relation à autrui ; l'hypocrisie, la convoitise, le pire de l'humanité ressort, et l'on n'est plus considéré qu'en fonction de son argent.

- Thoreau et la mascarade sociale

Dans *L'esprit commercial des temps modernes*, Thoreau revient sur la place de l'argent, et plus largement sur l'existence de ce système commercial qui a pour objectif de capitaliser toujours davantage. Il y propose une double-analyse, à la fois de l'impact sur la communauté et sur l'individu :

Et posons sérieusement cette question : la prédominance d'un tel esprit peut-elle être préjudiciable à une communauté ? Partout où il existe, il est assuré de devenir l'esprit dominant et, conséquence naturelle, il transmet à toutes nos pensées et tous nos sentiments une part de son propre égoïsme. Nous devenons égoïstes dans notre patriotisme, dans nos relations domestiques et dans notre religion<sup>323</sup>.

L'argent, comme soumis à une forme de loi naturelle, devient nécessairement la principale préoccupation de l'homme, selon Thoreau. Le capital, s'il n'appartient pas à l'Etat ou à

---

<sup>321</sup> Pour rappel, Platon exprime à de nombreuses reprises son mépris de l'argent, dans la *République*, *Les Lois*, *Le Sophiste*, *Le Théétète*, etc. Pour lui, il faut réserver le commerce aux métèques (étrangers non-citoyens), car l'argent corrompt l'âme et empêche les citoyens de se conduire en honnêtes gens. Les marchands sont, selon le philosophe, des personnes instables et malhonnêtes.

<sup>322</sup> La méritocratie désigne le statut de celui qui réussit dans une société par ses efforts et son mérite ; c'est par exemple le cas de Mr. Thornton, qui accomplit une ascension sociale. L'oligarchie peut être une conséquence de la méritocratie, à terme.

<sup>323</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *L'esprit commercial des temps modernes*, p.72-73

une institution, ne peut être que la propriété d'un individu ; le fameux *homo œconomicus* naît ainsi. Cette forme de possession engendre la cupidité et l'avarice. Ainsi, le capitalisme serait-il basé sur l'égoïsme ? Il semblerait bien que ce soit le cas, puisque la réflexion de Thoreau fait écho, à travers l'histoire, à une expérience sociologique réalisée presque un siècle plus tard. Le dilemme du prisonnier<sup>324</sup>, énoncé en 1950 par Albert W. Tucker<sup>325</sup>, nous présente un modèle de jeu au sein duquel les deux joueurs, s'ils ne communiquent pas et ne jouent la partie qu'une seule fois, choisiront plus aisément la trahison de l'autre que la coopération, car l'esprit de chaque participant envisage de manière rationnelle la possibilité que l'autre le trahisse. Aussi chacun choisit-il la trahison pour éviter d'être définitivement perdant. Cette expérience met en valeur le fait que l'homme, en l'absence de garantie d'un intérêt, préfère s'assurer lui-même son propre gain plutôt que de compter sur l'action d'autrui ; au terme de ce dilemme, l'humain semble pencher davantage vers un individualisme qu'un altruisme. La question qui demeure ne concerne donc plus l'individu, qui s'arrange toujours pour être gagnant, mais la communauté : le capitalisme ne représente-t-il pas l'extinction de la société, si l'on se base sur la réflexion de Thoreau ? Chacun veillant à ses propres gains, comment maintenir un lien social, si l'altruisme s'étirole face à la contamination cupide du monde industriel ? La nation, les relations domestiques et la religion sont en effet les trois fondements communautaires qui composent la société américaine. Ces trois fondements ne risquent-ils pas l'extinction face à un capitalisme sauvage ?

Thoreau expose la survivance d'une forme de lien social, en imaginant le monde à la manière d'une pièce de théâtre. La société devient une scène, sur laquelle il faut jouer un rôle, non pas pour divertir, mais pour garder la face en se cachant derrière un masque hypocrite. Toutes les convenances sociales, les décors et les habitudes établies entre membres d'une classe sociale, ou des différentes classes, ne tendraient alors qu'à dissimuler l'égoïsme engendré par l'argent.

When the play, it may be the tragedy, of life is over, the spectator goes his way. It was a kind of fiction, a work of the imagination only, so far as he was concerned. This doubleness may easily make us poor neighbors and friends sometimes<sup>326</sup>.

**Traduction** : Dès que la pièce de théâtre qu'est la vie est finie, et ce peut bien être une tragédie, le spectateur s'en va. De son point de vue, c'était une sorte de fiction, une simple

---

<sup>324</sup> Nicolas Eber, *Le dilemme du prisonnier*, La Découverte, collection Repères, juin 2006.

<sup>325</sup> Albert W. Tucker (1905 – 1995) était un mathématicien américain qui a notamment réfléchi sur la théorie des jeux et leur rapport aux proportions statistiques.

<sup>326</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.101

œuvre d'imagination. Ce dédoublement peut aisément faire de vous un mauvais voisin et un ami peu fiable, parfois<sup>327</sup>.

L'évocation de la tragédie (« *it may be the tragedy* ») pose d'emblée la vie comme n'étant pas un long fleuve tranquille. Le principe de communauté est souvent requis, par besoin d'empathie ou de soutien. Or, la dissociation établie entre la vie, en tant que représentation théâtrale, et le spectateur, évoque forcément le quatrième mur, rarement franchissable, ou seulement dans un sens – de l'acteur au spectateur, sans possibilité d'intervention de ce dernier, principalement parce qu'il estime que ce n'est pas son rôle d'intercéder, puisque le scénario est déjà écrit. Il y a, dans cette réflexion, une forme de fatalisme individuel qui rejette autrui hors de notre univers : le voisin et l'ami (« *neighbors and friends* »), deux soutiens nécessaires. Notons d'ailleurs que si le français utilise le singulier pour généraliser en transformant les termes en notions, l'anglais choisit le pluriel, afin d'englober la communauté toute entière dans ces deux principes de relation humaine. L'argent, en ce sens, devient un facteur d'égoïsme, qui corrompt l'individu et le détache du groupe.

Dans l'esprit d'un théâtre social, voire d'une mascarade humaine, Thoreau attribue d'ailleurs aux acteurs des costumes qui fonctionnent selon un principe de représentation visuel, afin de déterminer la classe sociale du « personnage ».

We know but few men, a great many coats and breeches. Dress a scarecrow in your last shift, you standing shiftless by, who would not soonest salute the scarecrow<sup>328</sup>?

**Traduction** : Nous connaissons peu d'hommes, mais beaucoup d'habits et de pantalons. Habillez un épouvantail avec votre dernière chemise, tenez-vous inerte et sans chemise à côté de lui : qui ne saluerait plutôt l'épouvantail<sup>329</sup> ?

Le parallèle entre l'humain et l'épouvantail tend ici vers une déshumanisation – ou une réification – de l'homme, dès l'instant où il ne porte plus de vêtement. L'inversion entre le sujet et l'objet (l'humain et l'épouvantail) transforme le vêtement en marqueur de considération sociale. On ne salue pas l'homme, mais l'habit. Roland Barthes, plus d'un siècle après Thoreau, reprend le même constat au service d'une étude, dans laquelle il met en valeur l'évolution du vêtement et l'affirmation de l'individu à travers le détail personnel ajouté à l'habit<sup>330</sup>. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, l'humain est délaissé au profit du matériel, et si

---

<sup>327</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.151

<sup>328</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.19

<sup>329</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.32

<sup>330</sup> Cf. Roland Barthes, « Le dandysme et la mode », *United States Lines Paris Review*, juillet 1962, repris dans Barthes. *Œuvres complètes. Tome I. 1942-1965*, Editions du seuil, 1993, p 963-966

Thoreau transforme son propos en généralité, Elizabeth Gaskell le raffine quelque peu durant une focalisation sur l'esprit de Margaret Hale :

What had possessed the world (her world) to fidget so about her dress, she could not understand<sup>331</sup>.

**Traduction** : Pourquoi le monde (son monde) accordait-il une pareille importance à la parure, c'était ce qu'elle avait beaucoup de mal à comprendre<sup>332</sup>.

Le monde (« *the world* ») est ici corrigé par l'épanorthose, entre parenthèses, et restreint l'ensemble de la société à une seule catégorie sociale : la bourgeoisie – ou la noblesse, s'il s'agit du point de vue des Shaw. La robe, comme le manteau chez Thoreau, est l'objet d'un jugement : on ne considère pas la personne en elle-même, mais comme n'étant que « le possesseur du vêtement », avec un transfert de la valeur de ce dernier sur son propriétaire. L'argent, le luxe et le capitalisme s'incarnent dans cette forme d'exhibition sociale, où l'autre ne compte pas et où il s'agit davantage de se montrer que de faire société. Sous l'Ancien Régime, la noblesse possédait déjà ce type de considération, lorsqu'elle se rendait par exemple au théâtre<sup>333</sup> : sans être un trait spécifique du capitalisme, l'art de l'exposition est un de ses effets secondaires. L'essor de l'argent pour l'argent entretient un luxe qui existait déjà auparavant, et maintient des murs sociaux que l'on ne peut franchir qu'avec la bonne tenue, signe extérieur d'une richesse financière, et non pas grâce à une richesse morale. Le capitalisme, tel qu'il est perçu par les auteurs de notre corpus, apparaît donc comme un vecteur de corruption, grand architecte de la société, au sein de laquelle il met en scène l'homme égoïste, en lui imposant une norme vestimentaire en guise de costume.

- Perception sociale et situation financière

Dans les deux romans de notre corpus, le facteur financier est représenté, à un moment où à un autre, de manière particulièrement importante, en se manifestant par exemple sous la forme d'un héritage : il s'agit de l'amorce narrative des *Cinq Cents Millions de la Béguine* et du dénouement de *Nord et Sud*.

Chez Elizabeth Gaskell, la famille Hale est considérée différemment en fonction de la région et de son statut social. A Helstone, le pasteur est représentatif d'une institution ; en

---

<sup>331</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.124

<sup>332</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.236

<sup>333</sup> Cf. Martine Rougemont. « Le théâtre en France sous l'Ancien Régime : à l'origine de l'exception culturelle française. », *Revue internationale de philosophie*, vol. 252, no. 2, 2010, pp. 199-206.

revanche, quand il arrive à Milton, des rumeurs circulent sur la raison pour laquelle un homme abandonne ainsi un salaire fixe et une situation qui ressemble de près à celle d'un fonctionnaire moderne – de l'Eglise, et non de l'Etat, ici. On ne s'interroge donc pas sur le cas de conscience personnel de Mr. Hale, mais davantage sur les motifs qui l'ont poussé à abandonner un salaire. Pour les mêmes raisons qui font qu'il a refusé une place parmi les érudits d'Oxford, le pasteur agit selon sa morale en choisissant de démissionner. Il comprend toutefois assez vite que, dans le Nord manufacturier, la valeur que l'on attribue à un homme ne dépend pas de ses actes ni de sa vertu, mais davantage de la taille de son compte en banque. Ainsi, lorsque sa fille hérite des biens de Mr. Bell – et notamment de la manufacture de *Marlborough Mills* – à la fin du roman, Margaret devient soudain un parti très important, et une personne de grande valeur.

La vision de l'argent, depuis le début de notre analyse, apparaît comme principalement négative. Toutefois, admettons que certains personnages, comme Thornton, vivent dans le monde capitaliste en essayant de conserver une forme de rectitude morale, avec l'image d'un patron à la fois pragmatique et humain – voire philanthrope à la fin du roman. De même, Margaret appartient à ce cénacle de personnages que l'argent ne parvient pas à corrompre. Les gens de bien semblent épargnés par la fièvre capitaliste, parce qu'ils n'ont jamais désiré la fortune, ni recherché l'argent pour lui-même. Margaret Hale a toujours mené une vie tranquille, sans manquer de rien, et a vu la pauvreté comme l'opulence avec un regard extérieur : son statut de Madone vertueuse en dehors des classes sociales l'immunise contre la malveillance. Elle ne cherche pas à faire fructifier son gain, et ne se sert de cela que comme prétexte pour accomplir un geste bienveillant, quand elle prête son argent à John Thornton, sous prétexte de le faire prospérer en investissant dans la manufacture. Au-delà du fait qu'une femme s'occupe de la question d'argent au XIX<sup>e</sup> siècle – fait sur lequel nous reviendrons plus loin, quand il s'agira de traiter du patriarcat – le texte expose les corbeaux qui tournent autour de la fortune de Margaret, à Londres. Différents hommes, dont Henry Lennox, regardent son compte en banque d'un œil avide :

He looked upon her fortune only as a part of the complete and superb character of herself and her position: yet he was fully aware of the rise which it would immediately enable him, the poor barrister, to take<sup>334</sup>.

**Traduction** : Il ne considérait sa fortune que comme un élément de sa personnalité magnifique et de sa position, tout en ayant parfaitement conscience qu'elle lui permettrait d'emblée, à lui, pauvre avocat, de s'élever considérablement<sup>335</sup>.

---

<sup>334</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.355

Henry Lennox, contrairement aux autres prétendants, gère la fortune de Margaret. Il convoite le cœur de la jeune femme depuis le début du roman, et l'on ne peut donc pas le désigner comme un personnage malveillant ou cupide par essence. Néanmoins, le texte prouve bien que l'argent transforme le rapport à la personne qui le possède : la personnalité (« *character of herself* ») est suivie de la position, ainsi que d'une subordonnée en français (marqué par le point-virgule et « *yet* » en anglais) qui installe un rapport mercantile à la dimension sentimentale – rapport mercantile que n'aura pas John Thornton, pour sa part. L'opposition dans la phrase, entre la personnalité et l'argent, est marquée visuellement et se devine à la lecture ; on suppose alors que la première partie de la phrase retranscrit, de manière narrative, l'apparence d'Henry Lennox, qui prétend n'être intéressé que par la personnalité de Margaret (« *only* »), avant l'arrivée d'un « *yet* », qui devient soudain très ironique, car il contredit l'annonce précédente. Si Lennox a été assez fier de sa position durant tout le roman, il se rabaisse soudain vis-à-vis de Margaret (« *poor barrister* »), non pas parce qu'il pense qu'elle vaut *mieux* que lui moralement, mais parce qu'elle vaut *plus* que lui financièrement.

Ainsi, si certains échappent à la convoitise entraînée par le capitalisme, le monde qui les entoure devient la scène d'un théâtre hypocrite, comme Thoreau l'explique : le vêtement dont il nous parlait n'est qu'une métaphore (ou une métonymie) de l'argent. Plus le vêtement est beau, plus la fortune est imposante, plus l'on observe et l'on révère la personne qui le possède. Le capitalisme refond donc les codes moraux afin de les intégrer à une société cupide, basée sur une idolâtrie de l'argent ; encore une fois, c'est à qui vénèrera le mieux le veau d'or, en espérant ses faveurs.

De même, lorsque le docteur Sarrasin hérite des millions de la Bégum, Jules Verne met en place un contraste, avec un « avant » et un « après ». Le désintérêt, voire le mépris, pour le docteur au congrès hygiéniste se transforme soudain en respect et en fascination. Le président de cette honorable assemblée l'invite d'ailleurs à venir s'asseoir à sa droite, tandis qu'il l'avait ignoré la veille. Il s'excuse d'ailleurs pour sa « méprise », car il ne savait pas que le docteur Sarrasin « valait » autant. L'argent dévoie donc une nouvelle notion : la valeur humaine, qui se trouve réduite à un simple jugement financier. Le démon de l'argent s'insinue dans les strates de la société, et transforme l'homme en être cupide. L'hypocrisie sert à masquer la convoitise, et le respect ne se mérite plus par l'intelligence

---

<sup>335</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.641

ou la réussite personnelle ; même au sein d'une réunion de grands scientifiques, le capitalisme se fraye un chemin et dénature les relations à l'autre. Si le docteur Sarrasin n'a pas changé, grâce à son esprit scientifique et à sa volonté positive de faire progresser le monde, il découvre, non sans amertume, que l'argent fait davantage la différence que les découvertes.

Il lui semblait être rapetissé personnellement de tout l'énorme chiffre de son capital. Ses travaux, son mérite personnel – il en avait le sentiment profond –, se trouvaient déjà noyés dans cet océan d'or et d'argent, même aux yeux de ses confrères. Ils ne voyaient plus en lui le chercheur infatigable, l'intelligence supérieure et déliée, l'inventeur ingénieux, ils voyaient le demi-milliard. Eût-il été un goitreux des Alpes, un Hottentot abruti, un des spécimens les plus dégradés de l'humanité au lieu d'en être un des représentants supérieurs, son poids eût été le même. Lord Glandover avait dit le mot, il « valait » désormais vingt et un millions sterling, ni plus, ni moins.

Cette idée l'écoeura, et le Congrès, qui regardait, avec une curiosité toute scientifique, comment était fait un « demi-milliardaire », constata non sans surprise que la physionomie du sujet se voilait d'une sorte de tristesse<sup>336</sup>.

L'individu, en tant que tel, ne possède aucun mérite ni aucune valeur. L'argent devient une part intrinsèque, presque naturelle et nécessaire, de la composition de l'*homo œconomicus*. Le capital n'est plus perçu comme un facteur extérieur, contingent et altérable, mais comme le principe de définition même de l'homme, dans sa constitution en tant que sujet et dans sa relation à l'autre. Comme le dit l'extrait, le « mérite personnel » se trouve noyé « dans cet océan d'or et d'argent ». La quantité joue un rôle fondamental, avec l'hyperbole océanique : un petit capital vaut un petit respect, mais l'héritage de la Bégum propulse le docteur Sarrasin de l'ombre à la lumière, plus efficacement que ses recherches. Le texte précise plus loin que l'on ne se préoccupe ni de son intelligence ni de son intériorité, car il aurait très bien pu être le dernier idiot de la terre que sa fortune serait demeurée la même – or, c'est la fortune qui intéresse le congrès. La notion de poids est aussi intéressante, puisqu'elle intègre l'argent comme étant une caractéristique physique : untel pèse tant de millions. Le portefeuille devient ainsi un organe aussi vital que le cœur ou les poumons. L'écoeurement du docteur, à la fin de la citation, nous confirme qu'il se sent étranger à toute cette mascarade hypocrite : il ne comprend pas, en vrai scientifique, que l'on puisse préférer l'argent au mérite et à la connaissance. Jules Verne se moque d'ailleurs du congrès, avec à la fin une anthropomorphisation du « demi-milliardaire », qui transforme le docteur en étrange animal de foire – un animal riche, précieux par son argent, qui attire les regards et concentre les envies. Le voile de tristesse, pour sa part, rappelle au lecteur que le

---

<sup>336</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.34

héros demeure inchangé, mais réalise la nature inconstante de l'humain, guidé par la cupidité.

Sarrasin conserve donc, comme Margaret Hale, un ensemble de valeur qui le préserve du démon de l'argent ; chez l'une, les valeurs religieuses font rempart, chez l'autre, ce sont davantage les conceptions positivistes qui entravent la fièvre de la fortune. Ceux qui sont préservés de la folie d'argent se voient propulsés malgré eux dans un monde de requins – encore un terme régulièrement employé, dans « requins de la finance », qui ne valorise pas le capitalisme. Chacun arbore autour d'eux un visage bienveillant, tout en essayant de mettre la main sur l'argent, ou de profiter de ses retombées. On le voit par exemple après l'annonce de la fondation de France-Ville, dans ce même congrès :

« Bonne spéculation !... Vous comptez sur le revenu de l'octroi, hein ?... Affaire sûre, pourvu qu'elle soit bien lancée et patronnée de noms choisis !... Tous les convalescents et les valétudinaires voudront habiter là !... J'espère que vous me retiendrez un bon lot de terrain, n'est-ce pas ? »

Le pauvre docteur, blessé de cette obstination à donner à ses actions un mobile cupide, allait cette fois répondre à Sa Seigneurie, lorsqu'il entendit le vice-président réclamer un vote de remerciement par acclamation pour l'auteur de la philanthropique proposition qui venait d'être soumise à l'assemblée<sup>337</sup>.

Lord Glandover, présenté au début du roman comme une sommité dans son domaine, nommé président de la commission, incarne typiquement l'esprit capitaliste. La fondation de la ville, purement scientifique dans l'esprit de Sarrasin, est ramenée à une vulgaire spéculation. A peine est-il demi-milliardaire qu'on le soupçonne de vouloir encore plus d'argent. L'esprit moderne de la finance est habité par ce démon parieur, qui utilise le capital pour générer davantage de revenus – la mention de l'octroi dans notre extrait. Le Lord incarne la cupidité, probablement comme une part certaine de l'assemblée. Pourtant on acclame le geste philanthropique du docteur, au moment où Glandover lui demande s'il pourrait lui réserver une bonne parcelle rentable de France-Ville. L'opposition dans le même paragraphe entre philanthropie et cupidité dénote d'une forme d'hypocrisie, où chacun reconnaît le mérite d'un grand homme, justement devenu grand par l'entremise de l'argent, et non de la science. Il est toutefois possible de considérer que seul un homme déjà puissant, comme Lord Glandover, corrompu par le démon de l'argent, est intéressé et cupide. Le reste de l'assemblée, plus modeste, demeure peut-être inchangée par cette fortune soudaine. Cela étant, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un groupe, la perception

---

<sup>337</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.38

s'effectue constamment par l'argent. Ce dernier est un facteur de jugement social : en l'espace d'une nuit, le scientifique bourgeois est devenu demi-milliardaire, et mérite tous les honneurs au congrès.

Le démon de l'argent étreint les hommes, même s'il ne parvient pas à corrompre l'ensemble de la société. Par deux fois dans notre corpus, la fortune frappe des gens de bien, qui se raccrochent à leurs valeurs et maîtrisent le pouvoir du capital sans se laisser corrompre. Néanmoins, leur entourage, lui, ne se révèle pas aussi fort. Le théâtre social dont nous parlait Thoreau se referme soudain autour de Margaret et Sarrasin, la cupidité les encercle et l'on rode autour d'eux dans l'espoir de récupérer une part du gain. Tout comme le vêtement paraissait métonymique du statut social chez Thoreau, l'argent devient un facteur essentiel de l'humain. Ce dernier oublie, dans la société industrielle, que le capitalisme est une création, et non une faculté innée qui détermine invariablement les acteurs de la société.

#### *4- Survivre hors du système : une fuite en avant proposée par la littérature*

L'esprit noir du capitalisme transparait à travers l'écriture d'un monde dominé par l'argent. Si la littérature offre une vision particulièrement sombre de cet univers financier, avec un cortège de perversions et de corruptions, il existe cependant des figures qui, comme nous venons de le mentionner, résistent à l'esprit commercial des temps modernes. Que la résistance soit morale, scientifique ou naturelle, elle permet d'éviter la corruption totale. En effet, dans l'optique d'une écriture romanesque, la figure du héros doit perdurer, soit en se renouvelant, comme c'est le cas avec John Thornton – le manufacturier philanthrope, pourtant bien loin du modèle chevaleresque – soit en se raccrochant à d'anciennes valeurs, soit en prônant une exclusion radicale et une misanthropie, pour ne plus s'intégrer à l'immense toile capitaliste. Comment ne pas être perverti par le capitalisme en plein essor industriel ? Au moment où la production et la consommation connaissent une explosion commerciale, est-il encore possible de refuser la société moderne qui se profile à l'horizon ? Qu'il s'agisse de la pauvreté volontaire prônée par Thoreau, de l'incompréhension de Margaret face au luxe, ou de l'esprit scientifique vernien, interrogeons à présent toutes les fuites possibles que proposent notre corpus, comme autant de solutions pour ne pas succomber aux sirènes du capitalisme, qui promettent l'argent pour l'argent et encouragent la surconsommation.

- La pauvreté volontaire, une philosophie anticapitaliste

Depuis le début de notre réflexion, nous ne cessons de parler de l'exclusion de Thoreau, à la fois poétique et politique. En réalité, la vie qu'il mène au bord du lac Walden repose sur un principe qu'il théorise dans son essai : la pauvreté volontaire. Ce principe fait écho à celui que l'on retrouve dans sa dernière œuvre, *La vie sans principe*<sup>338</sup> : il y expose une série de principes qui ont régi sa propre vie, et qui, pour la plupart, rejettent purement et simplement l'implication de l'argent. Il ne peut y avoir de vie heureuse et vertueuse dans un monde d'argent, or la société du XIX<sup>e</sup> siècle repose sur ce fondement. Le travail conduit à la rémunération par l'argent, de même l'emploi d'un homme, le logement, la nourriture, l'existence sont contrôlés par un rapport à une valeur étalon. L'argent permet de déterminer ce que vaut un travail, et non pas s'il a été fait avec intérêt, passion, ou par pur appât du gain. Le monde, selon Thoreau, a perdu ses vocations, ses passions et sa réflexion : il s'enferme dans le milieu intellectuel préfabriqué et rassurant de la religion, compte sur la technologie, s'éloigne de la nature et lui préfère la consommation capitaliste. En ce sens, le philosophe dégage dans *La vie sans principe* une vue panoramique de ce que nous nommons aujourd'hui « le système » : cet espace de vie dans lequel nous existons pour faire circuler l'argent, en travaillant et en consommant, par nécessité de subsistance. Certains, dans ce monde, cherchent à être riches, d'autres craignent la pauvreté, sans comprendre qu'il ne s'agit que d'une déformation de l'esprit par le capitalisme. La pauvreté volontaire de *Walden* modifie l'orientation du prisme : on ne doit pas percevoir le manque d'argent comme une fatalité sociale, mais au contraire comme la possibilité d'une remise en question du système.

Most of the luxuries, and many of the so called comforts of life, are not only not indispensable, but positive hinderances to the elevation of mankind. [...] None can be an

---

<sup>338</sup> *Life without Principle* est publié en 1862, juste avant la mort d'Henry David Thoreau. Il s'agit d'un essai, né d'une conférence donnée en 1854, qui énonçait des principes de vie censés guider l'individu dans la société, en l'encourageant à mener une vie honnête et lucide, loin de l'argent et du capitalisme. Thoreau y délivrait les conseils suivants : quitter ses zones de confort social, et ne pas s'y réfugier simplement parce qu'elles sont faciles ; ne pas travailler principalement pour un salaire, mais faire de son emploi un passe-temps, une passion ; dans l'ensemble, ne pas échanger sa vie et son temps contre de l'argent, ni proposer un tel accord à autrui en l'employant, s'il n'est intéressé que par l'argent ; ne pas se laisser dévorer par la politique et l'Etat ; ne pas confondre progrès de la civilisation et esprit commercial, car le commerce n'est pas nécessairement le progrès. Dans l'ensemble, *Life without Principle* ne bannit pas l'existence du capitalisme, mais tend à en minimiser l'impact sur l'individu. En ce sens, il s'agit d'une pensée anticapitaliste moderne, qui ne demande pas l'exclusion totale du monde commercial, mais simplement une vie plus responsable vis-à-vis de la consommation. *Walden*, pour sa part, évoque la solution plus radicale et misanthrope de l'exclusion.

impartial or wise observer of human life but from the vantage ground of what we should call voluntary poverty<sup>339</sup>.

**Traduction** : La plupart des luxes et presque tout ce qu'on appelle le confort de l'existence sont non seulement des choses superflues, mais d'authentiques obstacles à l'élévation de l'humanité. [...] Personne ne saurait être un observateur impartial ou sage de la vie humaine, sinon en se situant du point de vue de ce que *nous* devrions nommer la pauvreté volontaire<sup>340</sup>.

La pauvreté volontaire (« *voluntary poverty* ») a pour but de transformer positivement une valeur perçue comme étant négative, principalement parce que la société capitaliste définit la richesse comme Souverain Bien<sup>341</sup> moderne. Or, le rejet du luxe (« *comforts of life* ») est perceptible d'une autre manière : dans une optique minimaliste, il ne faut rien désirer de superflu, car les plaisirs viennent par l'élévation de l'esprit, et non par la possession matérielle. Comme il l'est dit dans *Walden* et *La vie sans principe*, Thoreau a construit sa propre demeure car elle est nécessaire pour le protéger des intempéries ; il ne l'a pas acheté, ni bâti par vanité, afin de l'exhiber comme atour social. La valeur de son travail n'est pas monnayable, et la reconnaissance vient de l'effort, non du prix. Souffrir de la pauvreté, pour Thoreau, c'est souffrir d'une habitude capitaliste qui nous pousse à consommer, à désirer et à acheter, raisons pour lesquelles nous travaillons parfois toute une vie, sans passion ni intérêt, afin d'acquérir un salaire. La privation du superflu n'est pas une privation, dans l'esprit d'un minimaliste, car le non-nécessaire n'a pas sa place dans son univers.

Yet men have come to such a pass that they frequently starve, not for want of necessaries, but for want of luxuries; and I know a good woman who thinks that her son lost his life because he took to drinking water only<sup>342</sup>.

**Traduction** : Pourtant, les hommes sont tombés si bas qu'ils souffrent souvent de la faim, non par manque des aliments nécessaires, mais par manque des produits de luxe ; et je connais une brave femme qui pense que son fils est mort parce qu'il ne s'est mis à boire que de l'eau<sup>343</sup>.

On retrouve ici l'opposition entre le nécessaire (« *necessaries* ») et le luxe (« *luxuries* »). L'exemple final témoigne bien d'une forme de condescendance à l'encontre des pauvres,

---

<sup>339</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.14

<sup>340</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.23

<sup>341</sup> Selon la doctrine aristotélicienne du plaisir, le Souverain Bien est un bien parfait qui, une fois atteint, se suffit à lui-même, non pas pour un seul homme mais également pour la communauté tout entière, étant donné que la nature humaine se base nécessairement sur un modèle social et politique avant un modèle individuel. Notons que dans cette doctrine, le bonheur n'est pas un moyen mais une fin en soi. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la possession d'un capital recoupe un certain nombre de ces caractéristiques, et mériterait donc, d'une certaine manière, l'appellation de Souverain Bien. (Cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, éd. Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1959.)

<sup>342</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.47

<sup>343</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.73

pas encore éclairés par le minimalisme, qui désirent toujours au-dessus de leurs moyens sans comprendre que la pauvreté est davantage une solution qu'un problème. L'anecdote de la brave femme (« *good woman* ») n'est qu'un exemple par l'absurde qui démontre que boire de l'eau, disponible partout dans la nature, n'est pas plus néfaste que de payer une bouteille d'alcool, au contraire. On retrouve le même argument lorsque, dans *Walden*, Thoreau raconte sa rencontre avec une famille de pauvres Irlandais qui, s'ils l'avaient voulu, auraient pu adopter le même mode de vie que lui et ne plus avoir à travailler pour un salaire de misère. Vivre de la pêche, de la chasse et autres activités hors de la société, toutefois, relève de la désobéissance consciente à l'autorité de l'Etat, à moins de réaliser cela sur une propriété privée, comme c'est le cas pour Thoreau. Son expérience de la pauvreté volontaire, aussi intéressante qu'elle soit philosophiquement, ne propose qu'un modèle d'échappatoire, mais n'a pas une valeur universelle, ni une prétention absolue. Qui plus est, notons que l'exposition d'un livre de compte au sein de l'essai est une preuve que, malgré sa volonté, le philosophe n'a pas réussi à se détacher totalement de l'argent. Il ne parvient qu'à minimiser l'impact de l'économie sur sa vie, mais a besoin de la société pour se procurer des matières premières ; le commerce, sous sa forme primitive, persiste donc, sans pour autant relever totalement du capitalisme.

Toutefois, la théorie de la pauvreté volontaire connaît une postérité jusqu'à nos jours, car ses possibilités d'applications restent multiples, et reposent souvent sur le principe de la désobéissance civile<sup>344</sup>, adorée de Thoreau. Il s'agit donc d'une échappatoire possible que de limiter sa consommation au strict minimum – voire aux matières premières, afin de produire soi-même de quoi subvenir à ses besoins, et donc retrouver une valeur autre que la valeur financière. Cependant, cette pratique concerne l'individu, et implique une exclusion assez radicale, presque misanthrope, qui pourrait ressembler, d'une certaine manière, à la vie sauvage d'un Robinson Crusoé.

---

<sup>344</sup> La désobéissance civile est un acte de résistance politique pacifique face à l'Etat, qui implique une acceptation des conséquences de ses actes, sans dégradation ni violence. Thoreau théorise la notion, selon ses critères, dans son essai *Civil Disobedience*, en 1849. Il a lui-même refusé de payer ses impôts, pour ne pas entretenir un Etat esclavagiste, entre autres, et a purgé pour cela une très courte peine de prison. Dans *Walden*, il encourage les Irlandais à s'installer au bord du Lac, en suivant son modèle, sans leur préciser qu'il mène son expérience personnelle sur un terrain privé prêté par Emerson. Il encourage donc à la violation des normes de propriété de l'Etat, en refusant de les prendre en considération dans sa réflexion sur la pauvreté volontaire.

- Margaret Hale, une héroïne anticapitaliste ?

*Nord et Sud* avance aussi l'idée d'une pauvreté volontaire, ou tout du moins d'une pauvreté qui engendre son propre malheur. Le personnage de Margaret Hale, dans sa constitution, résiste à l'attrait de l'argent et du capitalisme parce qu'elle a été élevée dans le paradis de Helstone, où le luxe n'existe pas. Aussi, dans l'optique d'une opposition entre Nord et Sud, elle découvre un mode de vie régi par l'argent, à Milton. C'est également là qu'elle côtoie, probablement pour la première fois, la pauvreté. Son constat – et d'une certaine manière celui d'Elizabeth Gaskell, par l'entremise du personnage – rejoint l'argument de Thoreau :

“I see furniture here which our labourers would never have thought of buying, and food commonly used which they would consider luxuries; yet for these very families there seems no other resource, now that their weekly wages are stopped, but the pawn-shop. One had need to learn a different language, and measure by a different standard, up here in Milton<sup>345</sup>.”

**Traduction** : « Ici, je vois des meubles que jamais nos paysans n'auraient eu l'idée d'acheter, et certains articles d'épicerie qui chez nous seraient considérés comme un luxe ; et pourtant, ces familles ne semblent pas avoir d'autre ressource que le prêteur sur gages, maintenant que les salaires ne rentrent plus. Ici, à Milton, il faut apprendre un langage différent et s'accoutumer à d'autres critères<sup>346</sup>. »

En mettant sa remarque sur le compte de la différence culturelle, Margaret constate que certaines familles très modestes, sans revenus à cause de la grève, vivent largement au-dessus de leurs moyens, parce qu'elles ont été habituées à un standard de consommation, et qu'elles ne parviennent pas à le revoir à baisse. Les prêteurs sur gages (« *pawn-shop* »), à l'origine de la spirale de l'endettement pour de nombreuses personnes, permettent de maintenir un niveau de vie déterminé par une somme d'argent. La culture de la finance et du commerce, qui caractérise Milton, fabrique donc sa pauvreté ; dans l'extrait ci-dessus, on comprend que la misère n'est finalement qu'une vue de l'esprit, de manière toutefois moins évidente que chez Thoreau. Si l'on dépense moins d'argent en produits moins luxueux (« *luxuries* »), on achète plus, et l'on survit – ce qui reste l'objectif principal d'un travailleur pauvre. Margaret ne défend pas ici une pauvreté volontaire, comme l'auteur de *Walden*, mais examine les exigences de ceux qui vivent au-dessus de leurs moyens ; pour elle, ils se propulsent dans la misère par orgueil et démesure. La modestie au quotidien, et

---

<sup>345</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.134

<sup>346</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.253

l'acceptation d'une diminution de la qualité de vie, leur épargneraient une partie de leur malheur.

En bonne héroïne victorienne, Margaret prône la modestie, la modération (forme de *mediocritas* antique) et la charité, dans une ville où les maîtres mots sont profit et égoïsme. Aux yeux de Bessy Higgins, comme pour le lecteur, elle apparaît comme un ange vertueux, tombé du ciel dans un univers industriel. La protagoniste principale de *Nord et Sud* correspond donc, par bien des aspects, à la femme pure et vertueuse que le XIX<sup>e</sup> siècle britannique espère trouver dans un roman, qui plus est écrit par une femme. Même la scène de la gare, qui compromet la vertu de Margaret avec un inconnu, est vécue de l'intérieur, pour que l'on comprenne qu'elle protège en réalité son frère, innocent condamné à mort. Toutefois, cet ensemble de valeurs suffit-il à faire de Margaret un personnage anticapitaliste avant l'heure ? En réalité, il s'agit davantage d'aménager une opposition entre son personnage et son négatif, John Thornton. Jusque dans le titre, on comprend que l'opposition culturelle est au cœur du roman. Hors, si le cliché du Nord repose sur les manufacturiers avides, commerçants et toujours en quête de fortune, il faut leur exact contraire pour que l'étincelle prenne naissance. Margaret, qui n'a jamais connu un monde d'argent, entre nécessairement en contradiction avec cet univers, dès le début du roman :

“I don't like shoppy people. I think we are far better off, knowing only cottagers and labourers, and people without pretence<sup>347</sup>.”

Traduction : « Je n'aime pas les boutiquiers. Je crois que nous sommes beaucoup plus heureux dans la seule compagnie des villageois, des paysans et des gens sans prétention<sup>348</sup>. »

L'esprit chrétien de Margaret ne favorise pas sa tolérance envers ceux qu'elle nomme avec mépris les boutiquiers – notons d'ailleurs que l'anglais met en relief la notion de commerce dans « *shoppy people* ». La jeune femme préfère les hommes qui travaillent la terre et produisent directement un moyen de subsistance. En ce sens, elle se rapproche de très près des idéaux d'Henry David Thoreau, en rejetant le commerce au profit d'un contact privilégié avec la nature. Néanmoins, dans l'optique de *Nord et Sud*, sa vision repose sur des préjugés contre le Nord, qu'il va falloir déconstruire à mesure que le roman progresse. La religion de Margaret ne justifie pas à elle seule le rejet de l'argent, car elle se rapporte toujours à une branche du protestantisme. Son attitude dépend, d'une certaine manière d'une influence de l'esprit du Sud – pourquoi pas l'esprit des Shaw, à Londres ? Tout

<sup>347</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.13

<sup>348</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.36

comme elle oppose d'abord patronat et ouvriers avant de les réconcilier partiellement, Elizabeth Gaskell met en regard le Sud et le Nord par l'entremise de Margaret et John Thornton. Margaret, sans être absolument anticapitaliste, n'apprécie pas le commerce, l'argent et la fortune, car elle y perçoit en arrivant à Milton une disparition de l'humain. Son évolution dans les différentes strates sociales lui prouve ensuite que parfois les patrons se montrent bienveillants, et qu'il arrive que certains ouvriers vivent au-dessus de leurs moyens. Au final, elle intègre même le système en devenant la propriétaire des manufactures de *Marlborough Mills* : forte de ses leçons de vie, elle ne se laisse pas corrompre par l'argent parce qu'elle l'a observé, en entretenant une relation dialogique avec ses préjugés sur le commerce. Le côté initiatique du roman brise les pensées trop rapides, établies à l'emporte-pièce, et restaure, d'une certaine manière, un mérite du monde capitaliste, après l'avoir attaqué sous toutes les coutures. Il n'est donc pas possible d'affirmer que Margaret est une anticapitaliste à la manière de Thoreau, ni de dire simplement que sa vision religieuse l'empêche de désirer l'argent : la combinaison entre la vertu victorienne, l'initiation culturelle dans le Nord et le contact avec la société industrielle forment un tout qui modifie son opinion au sujet des « boutiquiers », et réhabilite dans son esprit une certaine relation à l'argent, dénuée de convoitise et de cupidité, d'où la possibilité de s'intégrer au monde du commerce sans être corrompue. C'est là la distinction fondamentale entre commerce et capitalisme : l'échange des marchandises, basé sur une valeur étalon, améliore la société et rejoint l'esprit aristotélicien, tant que l'on ne convoite pas la richesse pour elle-même.

- Le progrès scientifique comme progrès moral, malgré tout ?

L'argument avancé dans la partie précédente exposait le docteur Sarrasin comme demeurant hermétique au pouvoir de l'argent grâce à la science. Néanmoins, n'oublions pas que l'héritage de la Bégum permet l'érection de France-Ville, cité utopique basée sur le modèle athénien. Ainsi, l'argent entre au service d'un progrès hygiéniste, mais pas uniquement. La ville se base sur un modèle démocratique, accorde aux habitants la santé et le respect de leurs droits ; la peur commune de Herr Schultze et de sa bombe géante soude la population, donnant alors naissance à un véritable esprit national. Mais peut-on effectivement dire que France-Ville se base sur un investissement capitaliste pour voir le jour ? Il n'y a aucune spéculation dans l'acte du docteur, ni aucune attente d'un retour spéculatif : le profit, s'il y en a un, n'est que scientifique, politique et moral. En ce sens, la

moitié de la fortune de la Bégum qui revient à Sarrasin est exclue de la machinerie économique, puisqu'elle disparaît purement et simplement, en laissant derrière elle une cité utopique. Le docteur Sarrasin, en accomplissant un acte désintéressé, à la hauteur de sa fortune, accorde un pouvoir fondateur à l'argent. Cela correspond bien à l'idée positive telle qu'elle est d'ailleurs énoncée par Auguste Comte<sup>349</sup> : le scientifique redéfinit la société à l'image rationnelle de sa discipline, afin que le progrès moral accompagne le progrès scientifique, en théorie – ce qui conduit parfois à une déshumanisation davantage qu'à un progrès.

La science, dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, subordonne l'économie à ses besoins. Les sciences humaines prennent modèle sur les sciences empirico-formelles ; tout entre au service du progrès, y compris le capitalisme. En ce sens, s'il n'est pas possible d'affirmer que le capitalisme devient meilleur en se soumettant à la science, on constate néanmoins que la littérature vernienne accomplit le fantasme d'une cité positive parfaite et vertueuse, sur le modèle de l'Athènes platonicienne dans le mythe de l'Atlantide. Le système de pensée positiviste<sup>350</sup>, dépourvu de défauts dans la représentation que nous en avons chez Jules Verne, rappelle que chaque institution humaine n'est qu'un système rationnel : si on lui ôte les affects, alors il devient mécanique. Le capitalisme, comme le reste, n'est influencé que par les hommes qui l'alimentent, Thoreau, Verne et Gaskell nous rappellent qu'il est possible de s'en exclure, de le rejeter, ou de l'influence de l'intérieur si tel est notre désir. Bien que ce constat ne soit pas rassurant quant à la nature humaine, gardons à l'esprit qu'au bout du compte, le fonctionnement de notre société reflète notre for intérieur, en tant que collectif, mais aussi en tant qu'individus. Si l'image du capitalisme est aussi négative au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est que l'écriture transpose une vision inquiétante de l'homme, devenu cupide, égoïste, capable d'exploiter, de maltraiter, tout

---

<sup>349</sup> Le positivisme établit les phénomènes sans se soucier des causes, en appliquant d'abord ce principe aux sciences empirico-formelles comme les mathématiques. Les théories d'Auguste Comte étant ensuite ce processus réflexif aux sciences humaines, en définissant par exemple l'histoire comme une marche vers le progrès et la rationalisation. Les sciences politiques, économiques et sociales sont également affectées par ce type de réflexion, subordonnant ainsi le système capitaliste, et la société dans son ensemble, à la raison scientifique.

<sup>350</sup> On note un parallèle entre la pensée positiviste française d'Auguste Comte et la philosophie utilitariste telle qu'elle est théorisée par Jeremy Bentham, puis John Stuart Mill. Ce dernier s'est fortement inspiré de la méthode scientifique et de la structure réflexive de Comte pour adapter, en 1861, la philosophie de Bentham dans *Utilitarianism*. L'idée d'un progrès de l'humanité se manifeste donc dans les deux pays, bien que l'Anglais l'intègre à une philosophie d'eudémonisme collectif, là où le Français place le progrès scientifique à la base d'une restructuration sociale rigoureuse, condition *sine qua non* d'un progrès humain. On reconnaît dans les deux pensées une certaine amoralité individuelle, qui valorise davantage la société dans son ensemble. Cependant, la finalité du positivisme reste le progrès, tandis que l'utilitarisme recherche un bonheur collectif.

cela au nom de l'argent. Parfois, cependant, un *homo œconomicus* bien intentionné comprend que l'argent seul ne vaut rien, s'il n'est pas utilisé à des fins utiles.

L'ère industrielle, une époque de l'humain trop inhumain ? Notre corpus véhicule globalement une image très négative du capitalisme, mais surtout de notre société, même s'il tente de racheter l'homme *via* des figures modernes de l'héroïsme, de la vertu, parfois du philosophe misanthrope ou d'un patron philanthrope. Le capitalisme naît de l'esprit commercial des temps modernes, comme aime à l'écrire Thoreau. L'argent devient le principe premier de toute chose, presque comme un prolongement biologique de l'homme : l'*homo œconomicus* est victime d'une forme d'anthropologie capitaliste qui redéfinit nos rapports sociaux, la considération des classes, qui nous fait vivre, nous habille, nous nourrit ; nous travaillons pour l'argent avant de travailler pour un patron. Intégrer l'argent à notre fonctionnement intrinsèque revient à en faire non seulement une fatalité, un aspect inévitable de la personnalité humaine, mais également à l'ancrer (ou l'encrener, dans le cadre du roman) comme étant une justification de notre comportement ; l'horreur est parfois poussée si loin qu'il vaut mieux penser que cela est naturel à l'homme, plutôt que d'envisager la possibilité d'un monde délivré du capitalisme. Ce dernier impose une responsabilité morale à l'homme, qui préfère parfois l'ignorer en enracinant l'argent dans son quotidien, ses relations à autrui, jusqu'à passer d'un outil social à un élément propre à chaque individu. Néanmoins, il arrive qu'un être bon, positif dans tous les sens du terme, vertueux même, utilise l'argent avec des intentions honorables, lui conférant alors un pouvoir créateur ; les bienfaits qui naissent de ces actions n'ont pas pour vocation de générer un profit pour lui-même, mais d'aider la société, de la faire progresser, d'une manière semblable à celle que théorisaient les philosophes français et anglais de l'époque. A l'exception de ce dernier aspect, l'ère industrielle qualifie majoritairement l'homme moderne par l'argent. Le capital est devenu, au XIX<sup>e</sup> siècle, la fin et le moyen d'existence de l'individu, au-delà d'une simple valeur marchande servant d'étalon commun. Si Aristote voyait le bien potentiel de l'argent et du commerce, l'ère industrielle adopte davantage la vision platonicienne d'une finance corruptrice – pécheresse si l'on reprend le modèle religieux – qui ne conduit à terme qu'à l'étiollement et à la destruction du lien social. Finalement qu'est-ce que l'argent, sinon une tentation de Saint-Antoine, ou un veau d'or hypnotisant pour l'amour duquel la communauté s'enterre basement dans l'égoïsme ?

\*

## B- L'écriture des opprimés : critique du patriarcat et de la domination occidentale

La perversion de l'homme par le capitalisme, au sein du roman, entraîne une forte domination entre deux classes sociales – l'une défavorisée par rapport à l'autre. Toutefois, l'existence d'un esprit commercial aussi puissant renforce également de dérives qui précèdent même le XIX<sup>e</sup> siècle et l'ère industrielle ; elles se trouvent exacerbées par le capitalisme, parfois de manière violente. L'avalissement de la femme – considérée comme un produit, un objet que l'on peut vendre ou acheter afin d'accroître son patrimoine – ou l'esclave, qui travaille toujours, depuis des siècles, à l'établissement d'un marché international ; voilà des minorités que les romanciers et les essayistes intègrent dans leur réflexion autour du capitalisme, par l'intermédiaire de la critique ou de la représentation romanesque.

### 1- *Patriarcat et société capitaliste*

La soumission de la femme à l'homme est communément admise dans les sociétés européennes depuis le début de la chrétienté, avec des mythes fondateurs comme ceux que véhicule la Genèse<sup>351</sup>. Les différents régimes politiques se succèdent en considérant comme acquise l'autorité masculine. La femme apparaît comme objet, et non comme sujet ; elle est objet de désirs, de fantasmes, de peurs, de mystères, et source également d'une forme de commerce, par l'intermédiaire du mariage<sup>352</sup>. Ce dernier agit à la fois comme un rite social de transfert familial, hérité de l'Antiquité gréco-romaine, mais prend aussi la forme d'un commerce, avec l'apport traditionnel d'une dot, ainsi que d'avantages patrimoniaux ou sociaux pour l'une ou l'autre des deux familles. Le mariage entretient donc un entre-soi, en brandissant la crainte de la mésalliance, notamment dans les sphères les plus fortunées et influentes. Cela conduit à l'altération de la notion de couple, au-delà de la perception individuelle du féminin : il n'est plus question d'amour, mais d'intérêts. Le XIX<sup>e</sup> siècle représente la dernière époque d'un règne patriarcal absolu, peu contesté,

---

<sup>351</sup> Citons par exemple l'épisode de Lilith, première femme façonnée par Dieu dans la glaise, avant Eve. Elle est chassée de l'Eden pour avoir refusé de se soumettre à l'homme. Fort de cette première expérience, le Créateur engendre Eve à partir d'une côte d'Adam, afin d'assurer son obéissance au premier homme. Lilith est dès lors perçue comme la mère des démons, une figure à la fois tentatrice et malveillante, produit d'une insoumission originelle.

<sup>352</sup> A propos de *Nord et Sud*, sur cette question: cf. Anna Algotsson, *Transgression and Tradition: Redefining Gender Roles In Elizabeth Gaskell's North and South*, Sweden, Linköping University, 2014

avant un XX<sup>e</sup> siècle détonant qui conduit à la libération progressive de la femme ; ce sera la victoire, par-delà l'histoire, des autrices qui ont défendu leur cause, d'Olympe de Gouges<sup>353</sup> et Mary Wollstonecraft<sup>354</sup> à George Sand, George Eliot<sup>355</sup> et Harriet Taylor<sup>356</sup>.

- L'idéal féminin dans *Nord et Sud*

L'écriture d'Elizabeth Gaskell représente les personnages féminins avec une importance particulière : tout comme l'autrice dépeint les ouvriers et les patrons, elle nous offre un portrait des mères, avec Mrs. Hale et Thornton, des filles de bonne famille, avec Edith Shaw et Fanny Thornton, et des plus pauvres quand on parle de Bessy Higgins. Les meilleures ne sont pas les plus fortunées, mais les plus croyantes ; les femmes aisées du Sud vivent dans l'opulence, la femme du Nord s'est endurcie en élevant seule ses deux enfants. Il y a, dans *Nord et Sud*, une fresque féminine qui sous-tend la trame du roman<sup>357</sup>. Le mariage y est présenté sous deux angles<sup>358</sup>, en premier lieu avec les filles Beresford, l'une devenant Mrs. Shaw dans un mariage d'intérêt, et l'autre Mrs. Hale en faisant un mariage d'amour ; non sans ironie, le mariage d'amour est perçu comme la cause de la déchéance de Mrs. Hale, non seulement parce qu'il s'agit d'une mésalliance, mais également parce qu'aux yeux des Shaw, l'amour n'est que passager, et quand il s'évanouit, on se retrouve pris au piège. Edith, pour sa part, ne fait qu'un demi-mariage d'amour, basé sur l'attrance de la beauté et de l'uniforme. Fanny Thornton, dans le Nord, assume le

---

<sup>353</sup> Olympe de Gouges (1748 – 1793) était une écrivaine et femme politique française, considérée comme l'une des pionnières du féminisme français. On la connaît entre autres pour sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (5 septembre 1791), ainsi que pour ses revendications en faveur des droits civils et politiques féminins.

<sup>354</sup> Mary Wollstonecraft (1759 – 1797) était une femme de lettre, philosophe et féministe britannique. Elle est l'autrice de la *Défense du droit des femmes*, un pamphlet de 1792, qui attaque la société patriarcale de son temps.

<sup>355</sup> George Eliot (1819 – 1880) est une romancière britannique, militante pour la cause des femmes dans une société britannique codifiée, très oppressante pour son sexe. Elle a notamment vécu en concubinage, avec un homme marié (séparé de corps, mais pas de biens), après la mort de son père, ce qui apparaît comme étant une grave infraction au décorum victorien. Elle supportait également le mouvement d'éducation des femmes et, après un acte d'apostasie, elle s'est opposée à la société patriarcale. Forte de son succès en tant que romancière et poétesse, elle publie *Middlemarch*, entre 1871 et 1872, dans lequel le personnage de Dorothea incarne à la fois la rébellion contre la société, de par sa vie et ses amours libres, et la figure sainte, en parallèle avec Saint Thérèse.

<sup>356</sup> Harriet Taylor Mill (1807 – 1858) était la femme de John Stuart Mill. Tout comme lui, elle revendiquait une pensée philosophique et était une défenseuse de la cause du droit des femmes. On la retient, entre autres, pour son ouvrage *The Enfranchisement of Women*, de 1851, qui défend l'émancipation de la femme. Elle connaissait probablement Elizabeth Gaskell, puisqu'elles évoluaient toutes les deux dans les cercles unitariens.

<sup>357</sup> Cf. Ghalia Bedrani, *The Representation of the "Other" (The Poor and Women) in Elizabeth Gaskell's North and South*, (Magister thesis), Algeria, University of Tizi Ouzou, 2011

<sup>358</sup> Cf. Jenni Calder, *Women and Marriage in Victorian Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 1976

mariage financier et le présente sans hésiter comme une relation d'affaires, davantage que comme un acte symbolique et amoureux :

'Miss Fanny going to be married!' exclaimed Margaret.

'Yes; and to a rich gentleman, too, only he's a deal older than she is. His name is Watson; and his mills are somewhere out beyond Hayleigh; it's a very good marriage, for all he's got such gray hair<sup>359</sup>.'

**Traduction** : « - Miss Fanny va se marier ! s'exclama Margaret.

- Oui. Et son futur mari est riche, par-dessus le marché. Seulement, il est beaucoup plus vieux qu'elle. Il s'appelle Watson, et ses manufactures sont quelque part au-delà de Hayleigh ; c'est un très bon mariage, même s'il a les cheveux tout gris<sup>360</sup>. »

La citation ne pourrait être plus claire lorsqu'elle qualifie le futur mari de Fanny de « *deal* » (« *he's a deal* »). La traduction ne rend pas clairement cette notion très commerciale : les facteurs du mariage sont l'argent (« *a rich gentleman* »), les possessions matérielles (« *his mills* »), et non pas le bonheur qui pourrait résulter d'une telle union – à moins que l'argent ne fasse le bonheur. On retrouve ici le cliché très récurrent du vieillard qui épouse une jeune femme : en règle général, soit la jeune femme est vénale et désire un bon train de vie, comme c'est le cas pour Fanny, soit elle doit se soumettre contre sa volonté à une autorité paternelle. Ce dernier élément n'apparaît à aucun moment dans le roman de Gaskell : il n'y existe aucun mariage forcé, aucun compte rendu par les femmes aux hommes. Le patriarcat n'est pas mis en avant de cette manière, par l'autorité. Il apparaît sous sa forme financière, car les femmes sont pourvoyeuses de biens grâce à une institution administrative, ou préservent un rang social. Elizabeth Gaskell a elle-même pu faire un mariage d'amour, sans connaître cette obligation autoritaire du père. Cela ne reflète pas vraiment une réalité victorienne, mais véhicule un point de vue plus romantique, que la société de l'époque attend d'une écriture « féminine », qui apporte aux jeunes filles une vision positive de l'union sacrée. Notons au passage que les ouvriers ne sont pas soumis à cette phallocratie, car les hommes comme les femmes travaillent pour gagner leur pain quotidien : la pauvreté atténue le patriarcat, puisque l'homme seul n'est pas en mesure de subvenir seul au besoin d'une famille.

Au milieu de ce système assez peu contraignant, l'autrice esquisse le personnage très controversé de Margaret. Elle incarne un modèle révolutionnaire pour la condition féminine de l'époque : par deux fois, elle refuse le mariage, sans justification aucune. Elle

<sup>359</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.295

<sup>360</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.536-537

dit simplement ne pas aimer, d'abord Henry Lennox, ensuite John Thornton. Elle apparaît donc comme une forme de Madone pure, inaccessible et vertueuse, désirant l'amour. Le double refus s'établit en dehors des conditions sociales : Margaret n'est pas bien pourvue, elle n'aurait pas de dot, et pourtant elle refuse deux mariages qui pourraient l'élever dans la société. Aux yeux d'un lecteur victorien, la chose choque. Qui plus est, Lennox et Thornton lui font tous les deux leur demande en toute intimité, dans une vision très romantique du couple ; la réalité voudrait que la demande soit faite à Mr. Hale, et qu'il décide sans nécessairement consulter sa fille. Le cas Margaret provoquerait même des négociations, car en dépit de sa beauté et de son éducation, elle reste peu fortunée, et devrait donc s'estimer heureuse d'attirer ainsi deux bons partis. Mais cela n'est pas la vision d'Elizabeth Gaskell : son roman d'amour construit une femme forte et indépendante, tout en demeurant dans les limites de l'acceptable pour les victoriens. La fin de l'histoire laisse deviner que Margaret, au-delà de l'amour, ne veut pas se perdre en tant qu'individu : elle demeure un sujet du désir, et non un objet. Sa fortune soudaine, due à Mr. Bell, la rend encore plus intéressante, comme nous l'avons déjà prouvé. Et pourtant, au risque de choquer la bonne morale de Mrs. Shaw et d'Edith, elle ne se laisse pas intimider par le monde des affaires, bien qu'elle soit relativement ignorante de ses tenants et de ses aboutissants, puisque seuls les hommes recevaient une éducation dans ce domaine. Henry Lennox l'assiste et se retrouve à son service, tandis qu'il représentait une forme de misogynie, courante pour l'époque, dès le début du roman :

'Well, I suppose you are all in the depths of business—ladies' business, I mean. Very different to my business, which is the real true law business. Playing with shawls is very different work to drawing up settlements<sup>361</sup>.'

**Traduction** : « Alors j'imagine que vous êtes toutes fort accaparées par vos affaires... des affaires de femmes, s'entend. Très différentes des miennes, qui sont des affaires juridiques pures. Jouer avec des châles est une activité qui n'a rien à voir avec l'établissement de contrats<sup>362</sup>. »

Cet extrait a sûrement été placé en évidence, en prévision d'un retournement de situation final, en plus d'exposer une perception masculine caricaturale sous la plume d'une femme. L'opposition entre les châles frivoles (« *shawls* ») et les affaires juridiques (« *real true law business* ») font de Margaret, au dénouement, une forme de transfuge entre deux mondes, l'un clos et illusoire, l'autre réel, (« *true* »), davantage masculin. Elle n'est plus concernée par les « affaires de femme » – et ne l'a jamais vraiment été – mais par les « affaires des

<sup>361</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.6

<sup>362</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.23

hommes ». Quoi de plus choquant, à une époque où la religion pèse sur la société, en particulier sur les femmes, et écrase le sexe « faible » en lui imposant une forte autorité patriarcale, alors même que le pays est dirigé par une Reine. Lennox, au final, devient le conseiller juridique, pas le mari ; il est l'amant éconduit et l'employé de gestion de Margaret Hale, qui n'est pas une cliente des plus soumises et manipulables, de par son caractère ferme et indépendant développé tout au long du roman. Elle s'élève au niveau de John Thornton, voire au-dessus de lui, en possédant *Marlborough Mills* ; elle devient, d'une certaine manière, une manufacturière – donc une capitaliste – sans nécessairement impliquer une perception péjorative au terme, pour une fois. Le capital lui appartient, elle n'en est pas l'objet. Toutefois, cela n'est jamais dit franchement, et l'écriture oscille entre l'image d'une Margaret perdue, en deuil, et l'impression finale d'une femme d'affaires.

It seemed to be supposed, by general consent, that the most natural thing was to consider Mr. Lennox henceforward as Margaret's legal adviser. She was so entirely ignorant of all forms of business that in nearly everything she had to refer to him. He chose out her attorney; he came to her with papers to be signed. He was never so happy as when teaching her of what all these mysteries of the law were the signs and types<sup>363</sup>.

**Traduction** : Il sembla entendu d'un commun accord que tout naturellement, Mr. Lennox serait désormais le conseiller juridique de Margaret. Elle était si complètement ignorante de toutes les formalités nécessaires qu'elle était obligée d'en référer à lui presque constamment. Il choisit son notaire ; il lui apporta les papiers à signer. Jamais il n'était si heureux que lorsqu'il lui expliquait ce que signifiaient les mystères de la loi<sup>364</sup>.

L'époque victorienne ne tolère pas une femme indépendante, d'où l'institution carcérale du mariage. Elizabeth Gaskell flatte donc le patriarcat par certains aspects, pour ne pas le contrarier. Le « commun accord » (« *by general consent* ») indique ici que Margaret n'a pas eu son mot à dire dans l'affaire, et que tous ceux qui regardent sa fortune essaient de s'attribuer un droit dessus. Mr. Lennox se dresse en protecteur juridique masculin. La jeune femme présente, sous la plume de l'autrice, une faiblesse toute victorienne, pour ne pas trop froisser le lecteur en donnant une image de femme téméraire : elle laisse Lennox gérer, mais en fin de compte, elle lui impose son choix amoureux, en la personne de John Thornton. Elle sauve financièrement *Marlborough Mills* parce qu'elle est attachée au lieu et à l'exploitant. Sa volonté se dessine dans l'usage qui est fait de l'argent, et Lennox n'en est que l'exécuteur masculin. Ce patronage témoigne aussi d'une réalité victorienne, i.e. est le manque d'éducation féminine dans des domaines considérés comme étant masculins, ce qui justifie parfois l'incompétence de Margaret, qu'elle cherche à combler par

<sup>363</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.353

<sup>364</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.638

l'apprentissage, plutôt que de s'abandonner simplement au contrôle d'un homme. Le mariage final éteint également le scandale d'une femme aussi riche, libre de faire usage de sa fortune comme elle l'entend ; néanmoins, l'union entre Thornton et Margaret est sous-entendue et ne se devine que partiellement, comme une conséquence logique de l'amour. Elle se présente seule devant le manufacturier, avec son offre financière, et même si elle dit regretter l'absence de Lennox, elle gère la transaction de manière un peu maladroite, comme le doit une femme, sur fond de révélation amoureuse pour ne pas donner une impression trop peu sentimentale, ce qui brouille les conséquences économiques du dénouement. Gaskell construit donc un personnage qui oscille sans cesse sur la dangereuse ligne entre soumission et révolte. On tolère une Margaret aventureuse et indomptable, mais pas une femme trop indépendante, sûre d'elle et de ses choix. Le personnage repose sur cette ambiguïté réaliste entre force et faiblesse, à la recherche d'une émancipation dans les limites permises par la société victorienne, tout en échappant au mariage dans la trame romanesque et en réhabilitant l'amour par-delà le capital.

- Le mariage de Marcel Bruckmann

A l'inverse d'Elizabeth Gaskell, Verne n'est pas réputé pour écrire des romans d'amour : ses *Voyages Extraordinaires* étant à destination d'une jeunesse essentiellement masculine, il préfère l'aventure aux couples, et l'image de la femme n'apparaît qu'en demi-teinte, sans jamais prendre véritablement corps dans le récit. Jeanne, la sœur d'Octave, donc la fille du docteur Sarrasin, se trouve renvoyée à un arrière-plan bien lointain ; on sous-entend, dans un ou deux chapitres, qu'elle et Marcel seraient susceptibles de s'unir par amour, car les deux jeunes gens semblent se plaire. Cependant, bien loin de la dissidence de Gaskell, Verne respecte les normes sociales et les impose comme barrière à une mésalliance. Sarrasin, aussi intelligent et positiviste qu'il soit, reste un bourgeois, avec un certains statut social, aussi expose-t-il son point de vue à sa fille :

« J'ai le malheur d'être, dit-on, très riche ; celui qui devrait faire cette demande est très pauvre ; alors il ne la fait pas et il a raison. C'est à lui d'attendre...<sup>365</sup> »

L'héritage de la Bégum n'arrange pas les choses, en creusant l'écart entre le mentor et son élève, Marcel. En dépit du courage dont ce dernier fait preuve, en allant espionner au plus près Herr Schultze dans la Cité de l'Acier, sa valeur n'est pas en mesure de se substituer à

---

<sup>365</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.238

son manque de possessions matérielles. Sarrasin, dans l'extrait ci-dessus, explicite le « malheur » de sa fortune, conscient de tout ce qu'elle engendre de mauvais au sein de la société. L'usage des intensifs « très » renforce la séparation financière ; paradoxalement, la proximité intellectuelle entre Marcel et le docteur contrebalance cela, sans permettre pour autant un mariage qui ne serait pas bénéfique sur le plan économique et social. Il est possible de voir là une injustice sociale, dénoncée discrètement par Verne. Néanmoins, l'auteur ne bouleverse pas le patriarcat, puisque c'est bien Sarrasin qui sert de référence pour le mariage de sa fille : on considère sa fortune, son avis, et l'on demande son accord. Ainsi fonctionne l'autorité du père sur la fille. Cependant, cette autorité n'est pas malveillante, au contraire, et n'oblige à aucun moment Jeanne à prendre un époux de force.

« Je vous réponds non avec autant de sincérité que j'en mettrais à vous répondre oui, chère maman, si oui était en effet prêt à sortir de mon cœur. Je tombe d'accord avec vous que bon nombre des partis que vous m'offrez sont à des degrés divers acceptables ; mais, outre que j'imagine que toutes ces demandes s'adressent beaucoup plus à ce qu'on appelle le plus beau, c'est-à-dire le plus riche parti de la ville, qu'à ma personne, et que cette idée-là ne serait pas pour me donner l'envie de répondre oui, j'oserai vous dire, puisque vous le voulez, qu'aucune de ces demandes n'est celle que j'attendais, celle que j'attends encore, et j'ajouterai que, malheureusement, celle que j'attends pourra se faire attendre longtemps, si jamais elle arrive<sup>366</sup> ! »

Jeanne refuse les prétendants qu'on lui présente, parce qu'ils s'intéressent davantage à l'argent de son père – et donc à la dot considérable – qu'à sa personne. Elle s'oppose au statut d'objet, pour demeurer un sujet, à défaut de rester indépendante, comme le souhaite Margaret Hale. On ne parle d'ailleurs pas de maris, ici, mais de partis. Il s'agit donc d'un milieu où l'association financière est souhaitée par les parents – par le père, principalement. La fille du docteur Sarrasin désire néanmoins un mariage d'amour, et l'on comprend qu'elle attend en réalité la demande de Marcel, afin que son cœur réponde oui. Il s'agit évidemment, dans l'écriture, d'un *topos* amoureux : Jeanne ne sera pas heureuse si on l'oblige à épouser un homme pour des raisons financières, et cela ne concorderait pas avec l'image bienveillante du docteur Sarrasin, qui ne cherche pas le gain. La littérature, du moins dans notre corpus, n'oblige pas la femme, dans une optique galante ; le contraire transformerait le roman en portrait social négatif, or ce n'est pas le but dans les deux histoires. Le mariage d'affaires, de raison ou social apparaît comme un obstacle brandi par le capitalisme, mais qui ne saurait s'opposer à l'amour. Aussi, chez Verne, le dénouement arrange-t-il la situation en mettant Stahlstadt entre les mains de Marcel. Le docteur Sarrasin, qui s'opposait jusque-là à l'union, plus par convention que par envie, débloque la

---

<sup>366</sup> Ibid. p.237

situation en offrant le fruit de la moitié de l'héritage de la Bégum à son disciple, ce qui équilibre les forces financières et permet de clôturer le roman sur une fin heureuse et romantique, même si l'amour n'a pas été primordial auparavant.

Ainsi, le roman apporte une vision du mariage qui prolonge la réflexion sur le capitalisme. Si le patriarcat n'est pas une réalité sociale propre à l'époque industrielle, puisqu'il existait déjà auparavant, il s'intègre à merveille dans un monde où la logique spéculative prend le dessus. La femme, en tant que produit de consommation, est vendue afin de préserver un nom, une réputation et un ensemble de codes sociaux tous rattachés de près ou de loin à l'argent. Néanmoins, les romans de notre corpus modèrent ce système en rappelant la prédominance de l'amour, dans une logique sentimentale. Verne, sans critiquer le système, valorise le choix du cœur, venant de la femme. Gaskell, en tant qu'autrice dans une époque masculine, expose davantage une vision forte et indépendante avec le personnage en Margaret, tout en esquivant les critiques et les scandales qui pourraient résulter d'une émancipation de la femme, même purement fictive ; elle n'épargne pas le mariage arrangé à des fins financières, par l'intermédiaire de Fanny Thorton, mais à aucun moment, toutefois, une femme ne semble mal mariée ou contrainte, de quelque manière que ce soit. La part sentimentale des romans étudiés occulte cet aspect sombre du patriarcat, en ne se concentrant que sur l'opposition entre mariage d'affaires et mariage d'amour – toujours heureux, pour des raisons différentes.

## 2- *Economie et domination occidentale*

Le rapport entre ethnicité et travail, dans la pensée occidentale, s'inscrit dans une longue histoire du racisme et de la discrimination – sans doute aussi ancienne, si ce n'est plus, que la misogynie. La Révolution Industrielle, en mal de travailleurs à moindre coût, a recours à l'immigration pour alimenter le système capitaliste. L'exploitation de l'homme, non plus comme individu, mais comme main-d'œuvre abordable, voire au rabais, devient un leitmotiv chez les puissants. Cela installe également, dans les pays occidentaux, une forme de rejet de l'étranger, chez les plus pauvres : il est le voleur de travail, ou bien l'être inférieur<sup>367</sup>. L'argent n'est soudain plus seulement un motif de classification sociale, mais également de jugement ethnique : en raison de la couleur, de la religion, on se trouve forcément moins compétent qu'un autre, et le travail accompli mérite un salaire inférieur.

---

<sup>367</sup> Cf. Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Histoire de l'immigration*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2001, 126 p.

L'esclavage demeure la première forme de racisme, pratiquée bien avant l'ère industrielle ; mais avec l'émergence du commerce et du libre-échange, la production des manufactures n'hésite pas à utiliser des ouvriers étrangers, en se basant sur des motifs financiers, voire sur un esprit colonial.

- La question de l'esclavage aux Etats-Unis à la veille de la Guerre de Sécession

S'il ne traite pas du cas des femmes, Thoreau aborde une autre problématique qui, sans dater de la Révolution Industrielle, s'aggrave avec l'affirmation d'une pensée économique libérale. L'esclavage aux Etats-Unis s'inscrit dans l'origine culturelle du pays, puisque la traite négrière est autorisée depuis la naissance de la nation américaine, en 1776<sup>368</sup>. Elle se pratique majoritairement dans les Etats du Sud, qui exploitent beaucoup de main-d'œuvre pour la récolte du coton dans les champs ; les familles fortunées du Nord préfèrent les « nègres de maison », qui officient comme petit personnel corvéable. L'esclavage est un phénomène culturel importé d'Europe, avec les premières colonies anglaises. Le traitement des Indiens d'Amérique et des Africains témoigne de la considération supérieure que s'attribue la civilisation occidentale, puisqu'elle se perçoit elle-même comme la culture la plus avancée, la plus perfectionnée, et donc celle qui justifie le mieux sa domination – tout cela d'un point de vue ethnocentré, ce que critiquaient déjà Montaigne<sup>369</sup>, Voltaire ou Diderot<sup>370</sup> durant la colonisation du Nouveau Continent. Toutefois, au-delà de ces facilités idéologiques qui confortent les Européens, puis leurs héritiers américains, dans une position de maîtres du monde, on trouve également une organisation financière complète qui repose sur l'asservissement du peuple noir. Le sang de l'Afrique enrichit non seulement les acteurs du commerce triangulaire, mais également les grands propriétaires terriens du Sud des Etats-Unis.

A l'instar de la pensée anticoloniale, la pensée anti-esclavagiste naît en même temps que le principe d'esclavage. Aux Etats-Unis, elle se manifeste dans le Nord, là où la traite

---

<sup>368</sup> L'esclavage est inclus dans la constitution américaine de 1789, même s'il s'agit de l'un des points les plus controversés à l'époque.

<sup>369</sup> On pense, entre autres, à la réflexion sur « Des cannibales » (chapitre XXX, Livre I), dans les *Essais* de Montaigne.

<sup>370</sup> Voltaire est l'auteur de *Micromégas* (1752), conte philosophique sur la différence culturelle entre les peuples. De même, Diderot écrit le *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772), qui interroge la rencontre avec d'autres ethnies, et encourage donc à la rupture avec l'ethnocentrisme. Le siècle précédent, en plus de Montaigne, connaissait un questionnement similaire dans les deux voyages imaginaires de Cyrano de Bergerac, *Les Etats et Empires de la Lune et du Soleil* (1655 – posthume). L'histoire de l'immigration et de la différence culturelle en littérature s'enracine donc depuis longtemps dans les récits de voyages, imaginaires ou non.

noire rapporte le moins d'argent et n'est pas nécessaire au commerce ; des lois abolitionnistes y sont d'ailleurs votées dès la fin de la Guerre d'Indépendance<sup>371</sup>. Henry David Thoreau, dans *Walden*, ainsi que dans d'autres de ses essais, s'oppose de manière violente à cet asservissement approuvé par l'Etat. Il clame que l'Occident entre en contradiction avec l'une des valeurs sur lesquelles repose la société entière, au nom du commerce : la liberté individuelle est bafouée, et le capitalisme se délecte de cette situation, qui facilite son développement au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>372</sup>.

But the only true America is that country where you are at liberty to pursue such a mode of life as may enable you to do without these, and where the state does not endeavor to compel you to sustain the slavery and war and other superfluous expenses<sup>373</sup>.

**Traduction** : Mais la seule vraie Amérique est ce pays où vous avez la liberté de choisir le mode de vie qui vous permet de vous passer de toutes ces choses, et où l'Etat n'essaie pas de vous obliger à soutenir l'esclavage, la guerre et d'autres dépenses superflues [...] <sup>374</sup>.

Thoreau construit sa pensée autour des principes fondamentaux hérités de la période des Lumières. Il croit en la liberté, autant individuelle que collective, et s'oppose régulièrement à l'Etat. Dans son esprit, le garant de la nation ne doit pas sacrifier ses valeurs premières sur l'autel de l'économie. Or, dans l'extrait ci-dessus, l'esclavage est au rang des « dépenses superflues » (« *superfluous expenses* ») ; cette pratique s'intègre donc à l'esprit commercial des temps modernes que l'auteur de *Walden* a si souvent décrié. Une telle pratique est admise parce qu'elle est rentable pour l'Etat, or l'Etat, selon Thoreau, est le protecteur de l'esprit national, et non le grand argentier au service du capitalisme, comme c'est le cas en Grande-Bretagne, où l'on tolère de nombreux abus – mais plus l'esclavage – afin d'élever le royaume au rang de première puissance économique mondiale.

*Walden* paraît en 1854, soit sept ans avant que n'éclate la Guerre de Sécession<sup>375</sup> (*American Civil War*). Thoreau assiste au début du conflit entre le Nord et le Sud, avec, au cœur de la guerre, la question de l'abolition de l'esclavage par le président Abraham Lincoln. Au-delà d'un combat culturel, il s'agit également d'un conflit profondément économique, dans lequel les confédérés du Sud jouent l'avenir de leur commerce agricole.

---

<sup>371</sup> La Guerre d'Indépendance des Etats-Unis a opposé les treize colonies d'Amérique du Nord à la Grande-Bretagne entre 1775 et 1783. Elle est marquée par la déclaration d'Indépendance de 1776, et aboutit sur la constitution américaine, acceptée 1887 et appliquée à partir de 1889.

<sup>372</sup> Cf. Edward E. Baptist, *The Half Has Never Been Told: Slavery and the Making of American Capitalism*, New York, Basic Civitas Books, 2014, 528 p.

<sup>373</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.153

<sup>374</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.229

<sup>375</sup> La Guerre de Sécession (ou *Civil War*) a opposé les nordistes aux sudistes entre 1861 et 1865, à cause de la réforme du président Lincoln visant à abolir l'esclavage.

Leur défaite contre l'Union abolitionniste donne d'ailleurs naissance à ce que l'on appelle encore aujourd'hui le *Deep South*, terre de chômage et de misère, que décrivent dans leurs romans des femmes comme Harper Lee<sup>376</sup> ou Carson McCullers<sup>377</sup>, au XX<sup>e</sup> siècle. On y perçoit un racisme latent, duquel émerge au XIX<sup>e</sup> siècle le Ku Klux Klan<sup>378</sup> ; ces régions se montrent particulièrement conservatrices, vivent parfois dans la culture du mythe confédéré, et apparaissent comme particulièrement réfractaires au progrès dans les années 60, au moment de lutte pour les droits civiques des afro-américains<sup>379</sup> (*Civil Right Movement*). Au sein de cette lutte, Henry David Thoreau connaît par ailleurs une postérité au XX<sup>e</sup> siècle, grâce à sa pensée anti-esclavagiste et à sa conceptualisation de la désobéissance civile, notamment avec la résistance passive, puisque ces éléments sont repris et appliqués par les partisans de Martin Luther King, contre l'esprit raciste qui perdure après plus d'un siècle et demi de culture esclavagiste.

*Walden* aborde donc, au moment de la Révolution Industrielle, la question de l'esclavage, en débat dans la société américaine depuis déjà un long moment. Il ne s'agit pas d'une problématique moderne, comme peut l'être celle des usines et des travailleurs ; mais, quand on s'interroge sur le capitalisme, il paraît nécessaire de soulever la question de l'exploitation gratuite et violente d'un peuple, simplement parce que son ethnie est différente, et qu'une prétendue suprématie culturelle l'autorise. Toutefois, l'esclavage touche à sa fin au XIX<sup>e</sup> siècle, en laissant dans le monde occidental des cicatrices morales, qui occultent parfois toute la dimension économique accompagnant cette pratique : on retient surtout la négation de la liberté, la violence, mais l'on oublie qu'il s'agissait avant tout d'un intérêt économique construit sur ces principes sanguinaires. Le capitalisme, à sa manière, était en germe depuis des siècles chez les esclavagistes : on y retrouve l'immoralité, l'égoïsme et la cupidité qui pousse à blesser autrui. Le progrès humain, cependant, a raison d'une telle pratique, peut-être justement parce que le capitalisme industriel conduit à l'existence salariée et à l'établissement de droits sociaux, qui reposent en partie sur un héritage de l'esprit des Lumières.

---

<sup>376</sup> Voir notamment *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* (*To kill a Mockingbird*), publié en 1960.

<sup>377</sup> Voir notamment *Le cœur est un chasseur solitaire* (*The Heart is a Lonely Hunter*), publié en 1940.

<sup>378</sup> Il s'agit d'une société prétendument secrète, terroriste et raciste, qui prône la suprématie blanche tout au long du XX<sup>e</sup> siècle aux Etats-Unis. Le KKK a notamment été impliqué dans de nombreuses affaires d'agressions et de meurtres sur des personnes afro-américaines. L'organisation existe encore de nos jours.

<sup>379</sup> La lutte pour les droits civiques débute en réalité pendant la Reconstruction (*Reconstruction Era*), après la Guerre Civile (1861 – 1865) ou Guerre de Sécession, mais l'on considère que sa période contemporaine s'étend de 1954 (première victoire légale mettant fin à la ségrégation dans les écoles publiques américaines) à 1968 – voire encore après.

- Le cas des immigrés irlandais

L'esclavage touche à sa fin au XIX<sup>e</sup> siècle, balayé par l'héritage progressiste et libérateur des Lumières. S'il n'est plus moralement acceptable d'asservir une personne en fonction de son ethnie ou de sa culture, le capitalisme industriel donne naissance à une nouvelle forme d'exploitation : le travail des immigrés. Il s'agit alors de déplacer une population misérable, que l'on fait travailler à moindre coût, afin de produire autant en dépensant moins d'argent dans les salaires, plutôt que d'employer une main-d'œuvre locale. Dans *Walden* et *Nord et Sud*, on retrouve à plusieurs moments la représentation des Irlandais, main-d'œuvre immigrée au moment de la Révolution Industrielle. En effet, à partir des années 1840, la densité de population de l'Irlande en fait le territoire le plus peuplé d'Europe, mais également le plus pauvre ; la maladie de la pomme de terre, en 1845, provoque une famine, ravage les champs et chasse de nombreux cultivateurs de leur terre. Dès lors, plus d'un quart de la population irlandaise migre, soit dans le reste du Royaume-Uni, soit aux Etats-Unis, ce qui justifie que les deux textes anglophones de notre corpus mentionnent les travailleurs irlandais<sup>380</sup>. Etrangers, ils prennent le salaire qu'on leur donne et se laissent exploiter, quitte à vivre dans la misère. On retrouve la mention des travailleurs irlandais à plusieurs reprises dans *Walden*, comme *realias* culturelle : ils vivent aux abords de la ville et font partie de ce deuxième Concord, celui des pauvres. Ils servent à construire les chemins de fer, entre autres. Thoreau relate sa rencontre avec une famille irlandaise dans le chapitre « La ferme Baker<sup>381</sup> » (« *Baker Farm* »).

But therein, as I found, dwelt now John Field, an Irishman, and his wife, and several children [...]. There we sat together under that part of the roof which leaked the least, while it showered and thundered without. [...] An honest, hard-working, but shiftless man plainly was John Field<sup>382</sup>.

**Traduction** : Mais là, à l'intérieur, je le découvris, vivait maintenant John Field, un Irlandais, avec son épouse et plusieurs enfants. [...] Nous sommes donc restés assis sous cette partie du toit qui fuyait le moins, tandis qu'au-dehors il tombait des cordes et tonnait tant et plus. [...] John Field était de toute évidence un homme honnête, travailleur, mais fainéant<sup>383</sup>.

L'ouvrier John Field travaille dans une tourbière, pour un salaire très bas, selon le philosophe ; il vit avec sa femme et plusieurs enfants (« *his wife, and several children* »), ce qui rappelle le cliché de la libido incontrôlable des Irlandais, issu de l'accroissement

---

<sup>380</sup> Cf. René Fréchet, *Histoire de l'Irlande*, PUF, coll. « Que sais-je ? » (n° 394), 1990, 5<sup>e</sup> éd.

<sup>381</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.225-233

<sup>382</sup> *Ibid.* p.152

<sup>383</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.225

remarquable de leur population au XIX<sup>e</sup> siècle – rappelons qu’une part de l’Irlande, catholique, n’approuve ni la contraception, ni la politique de régulation des naissances suggérée par Thomas Malthus<sup>384</sup>. En ce sens, John Field rappelle l’ouvrier Boucher, dans *Nord et Sud* : d’origine irlandaise aussi, il apparaît comme imprévoyant, pauvre, à la tête d’une famille très nombreuse. Thoreau, toutefois, ne caricature pas l’ouvrier ni ne critique sa situation, puisqu’il demeure un salarié, là où l’esclavage à encore cours dans le Sud. Le transcendantaliste, toujours dans sa logique de voie alternative, recommande à John Field de se forger une volonté suffisante pour s’adonner à la pauvreté volontaire, mais le qualifie également de « *shiftless* », i.e. « indolent » ou « apathique », davantage que fainéant – puisqu’il est décrit comme travailleur juste avant.

On retrouve la condition irlandaise dans *Nord et Sud*, où elle tient un véritable rôle dans la trame de l’histoire. En effet, au moment des grèves de Milton, John Thornton décide de déplacer d’Irlande des ouvriers, afin que ses usines continuent de tourner et de produire, en dépit de l’arrêt des machines imposé par les « manœuvres » de la ville.

Perhaps you know my brother has imported hands from Ireland, and it has irritated the Milton people excessively – as if he hadn't a right to get labour where he could; and the stupid wretches here wouldn't work for him; and now they've frightened these poor Irish starvelings so with their threats, that we daren't let them out. You may see them huddled in that top room in the mill, – and they're to sleep there, to keep them safe from those brutes, who will neither work nor let them work. And mamma is seeing about their food, and John is speaking to them, for some of the women are crying to go back<sup>385</sup>.

**Traduction** : Vous le savez peut-être déjà, mon frère a fait venir des ouvriers d’Irlande, ce qui considérablement irrité les gens de Milton. Comme s’il n’avait pas le droit de trouver de la main-d’œuvre où il peut. Or les imbéciles d’ici refusent de travailler pour lui. Et à force de menaces, ils ont tellement effrayés ces crève-la-faim irlandais que nous n’osons plus les laisser sortir. Vous les voyez là-bas, entassés dans cette salle en haut de l’usine. Ils doivent y dormir, si nous voulons les tenir à l’abri de ces brutes qui les empêchent de poursuivre le travail. Maman s’occupe de les nourrir, et John est en train de leur parler, car certaines des femmes réclament à cor et à cri qu’on les laisse partir<sup>386</sup>.

---

<sup>384</sup> Thomas Malthus (1766 – 1834) était un économiste britannique qui a énormément travaillé sur les dynamiques de croissance de la population anglaise au moment du *take-off*. Influencé par la pensée de Jean-Jacques Rousseau et de Condorcet, il établit son analyse de manière relativement pessimiste, en affirmant que les maux de la société ne sont pas politiques mais bel et bien démographiques, avec une théorie qui soutient entre autres que la pauvreté engendre la pauvreté (voir *An essay on the Principle of Population* en 1826). Il est, en ce sens, une source d’inspiration majeure des *Poor Laws*, puisqu’il défend presque une forme de sélection naturelle avant l’heure, ou en mentionne tout du moins une autodestruction de la société si celle-ci entretient les populations pauvres au crochet de l’Etat. L’évocation des possibilités de régulation et de contrôle du développement des civilisations permet aujourd’hui d’y voir notamment une modernité sur la régulation des naissances et la contraception – ce sera en tout cas l’interprétation qu’en fera Aldous Huxley dans *A Brave New World* (1931).

<sup>385</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *North and South*, p.146

<sup>386</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, p.274-275

Le début de la remarque de Fanny, avec l'emploi de « *imported* », transforme les travailleurs en marchandise, puisqu'ils sont littéralement importés, l'Irlande devenant ainsi un vivier de main-d'œuvre dans lequel on pioche en cas de besoin. Plus loin, la qualification de « crève-la-faim » (« *poor Irish starvelings* ») rappelle qu'ils viennent d'une terre en proie à la famine, et qu'ils sont prêts à se laisser exploiter dans d'autres régions du Royaume-Uni, simplement pour pouvoir manger. Cependant, la perception par les ouvriers de Milton demeure le point principal de cette remarque, qui dépasse la mention culturelle de l'ouvrier irlandais trouvée dans *Walden*. Ils apparaissent comme des parasites, voire des otages de la pauvreté, qui bloquent le trade-unionisme en s'insérant dans la lutte entre patronat et ouvriers, de manière injuste. Ils ne sont pas de la région, ils ne cherchent pas à imposer de conditions sociales ou de travail, puisqu'ils proviennent d'un territoire extrêmement pauvre ; de plus, ils mettent au chômage les travailleurs de Milton, car rien ne garantit à ces derniers que Thornton les réemploiera après la grève – bien au contraire, il est dans l'intérêt du patron de conserver sa main-d'œuvre bon marché et inféodée, plutôt que de payer des ouvriers indisciplinés et enclins à la révolte. Les Irlandais sont donc très mal perçus, et vont être victimes de menaces et de violences ; l'attaque de la foule sur *Marlborough Mills* a notamment pour but de les chasser de la ville. Il ne s'agit pas ici d'un racisme proche de celui de l'esclavage, mais davantage d'un cri contre cet étranger qui vole le travail, l'accomplit à moindre coût et réduit ainsi à néant tous les efforts sociaux des syndicats. Ce mode de pensée trouve une postérité jusqu'à aujourd'hui, et reste l'un des arguments principaux avancés par certains partis politiques contre l'immigration ; l'étranger est perçu comme le joker facile des patrons, qui ne jouent pas le jeu de la lutte des classes par la négociation. En ce sens, on retrouve deux aspects dans la prise d'assaut des manufactures de Thornton : tout d'abord, la colère contre le patron, qui ne joue pas le jeu social de la grève, et ensuite une colère plus indirecte contre les ouvriers irlandais. La haine de l'étranger n'est en réalité qu'un détournement d'une colère, que l'on redirige vers le plus pauvre, car il reste vulnérable, là où le patron détient le pouvoir du capital. Exploiter la misère d'ailleurs contre celle de Milton demeure un moyen de faire perdurer un capitalisme inégal, injuste, en maintenant la production, les ventes, les profits sur le marché mondial, tout en laissant les ouvriers de la ville passer du statut de gréviste à celui de chômeur.

Ainsi, l'image du travailleur irlandais s'intègre dans la culture anglophone, et ressort dans les textes américains et anglais. Il s'agit d'abord d'un pauvre, venu d'un pays

surpeuplé, qui est prêt à exécuter n'importe quelle tâche par désespoir. Il ne trouvera jamais mieux chez lui, et doit donc se plier à l'immoralité de ceux qui orchestrent le capitalisme. Il n'arrive pas à s'établir en tant que travailleur, au même titre que les ouvriers locaux : il reste l'immigré, celui qui n'est pas d'ici mais de là-bas, qui vient voler le travail et l'exécuter pour moins cher ; il est l'étranger qui ne se contrôle pas ; il est pauvre parce qu'il est indolent, incapable de maîtriser sa libido. Le roman de Gaskell véhicule toutes ces idées, non pas dans une optique raciste, mais simplement pour représenter la pensée sociale de l'époque. L'Irlandais en lui-même n'est qu'un être humain ; il ne devient un obstacle social et un objet de racisme que lorsqu'il est intégré au système capitaliste, en faveur des patrons et à la défaveur des ouvriers.

- Racisme et esprit colonial chez Jules Verne

Dans l'optique de l'esprit colonial français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Jules Verne perçoit également l'immigration comme un facteur de travail bon marché. Dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, la construction de la cité utopique de France-Ville repose en effet sur une exploitation de la main-d'œuvre coloniale, suivant le même principe que les Irlandais de Milton :

« Il faut dire aussi que l'affluence des coolies chinois dans l'Amérique occidentale jetait à ce moment une perturbation grave sur le marché des salaires. Plusieurs États avaient dû recourir, pour protéger les moyens d'existence de leurs propres habitants et pour empêcher des violences sanglantes, à une expulsion en masse de ces malheureux. La fondation de France-Ville vint à point pour les empêcher de périr. Leur rémunération uniforme fut fixée à un dollar par jour, qui ne devait leur être payé qu'après l'achèvement des travaux, et à des vivres en nature distribués par l'administration municipale. On évita ainsi le désordre et les spéculations éhontées qui déshonorent trop souvent ces grands déplacements de population. Le produit des travaux était déposé toutes les semaines, en présence des délégués, à la grande Banque de San Francisco, et chaque coolie devait s'engager, en le touchant, à ne plus revenir. Précaution indispensable pour se débarrasser d'une population jaune, qui n'aurait pas manqué de modifier d'une manière assez fâcheuse le type et le génie de la Cité nouvelle. Les fondateurs s'étant d'ailleurs réservé le droit d'accorder ou de refuser le permis de séjour, l'application de la mesure a été relativement aisée<sup>387</sup>. »

Le terme « coolies » désigne, aux origines, un travailleur agricole asiatique, et porte déjà en partie le sens péjoratif qu'il possède aujourd'hui dans les pays anglophone. Dès la première phrase, Verne mentionne le problème d'une immigration qui perturbe la régulation des salaires, entre patronat et ouvriers, puisqu'ils offrent leurs services à moindre coût, du fait de leur statut d'immigré. Il s'agit, aux yeux de Verne, d'une menace,

---

<sup>387</sup> *Op.cit.* Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, p.147

puisque tout comme à Milton, le chômage risque de frapper les locaux si l'on n'expulse pas les travailleurs venus d'un autre pays. Bien loin d'une politique de plein emploi que l'on connaîtra en France au XX<sup>e</sup> siècle, les débuts de la société capitaliste hyper-libérale ressemblent à une cage aux fauves, où il faut préserver un travail régional pour conserver l'équilibre social. France-Ville se présente comme une garante de la stabilité sociale en fournissant un salaire fixe ainsi qu'un repas, mais la fin de la citation brise cette vision idyllique : la « population jaune » est renvoyée après avoir construit la cité, parce qu'elle donnerait une mauvaise image à cette utopie intellectuelle. Il y a donc un racisme qui s'applique-là. Jules Verne, en écrivant ainsi, s'accorde avec l'esprit colonial de son temps : une ville saine, pour les occidentaux seulement. Les bâtisseurs étrangers, eux, n'ont pas leur place dans ce paradis, et sont renvoyés une fois l'ouvrage achevé.

Ainsi, qu'il s'agisse des esclaves ou des immigrés, le capitalisme les transforme en rouages de l'immense machine de production : ils servent à générer des profits à moindre coût, parce qu'ils viennent de terres différentes, qu'ils ne prient pas les mêmes dieux, ne parlent pas la même langue ou n'ont pas la même culture. L'occidental pense avoir un droit sur eux, et se sentant plus évolué, il les intègre à son système commercial en profitant de leur pauvreté extrême. Puisque l'immigré n'a rien à perdre, ne connaît que la misère, il se contente d'une bouchée de pain quotidien et, n'étant pas chez lui, il ne peut pas se mettre en grève, sous peine de mourir dans la rue. Après l'esprit de tolérance des Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle, le XIX<sup>e</sup> siècle voit se forger la peur de l'étranger, celui qui parasite le système régional en favorisant l'exploitation par le capitalisme – une peur qui est encore utilisée à des fins politiques de nos jours.

\*

Le capitalisme, tel qu'il est perçu dans les écrits de la Révolution Industrielle, prend déjà l'aspect d'une menace pour la société. Il s'en dégage une certaine modernité, dans la manière de produire et de consommer, mais au prix d'une importante déshumanisation. La machine rend l'homme cupide, et si la science demeure innocente, en brandissant devant elle l'argument du progrès, son exploitation conduit à une situation de conflit ouvert. La lutte des classes émerge dans ce système économique où l'argent devient le facteur premier, l'épiphénomène qui contrôle tout un chacun. Le tableau que l'on dresse des rapports entre patronat et ouvriers dépeint la misère d'un siècle qui oublie le dialogue, et préfère la violence, qu'elle soit physique, morale ou sociale – en dépit des tentatives

philanthropiques pour rapprocher les classes. Depuis le point de vue religieux, philosophique ou scientifique, l'argent apparaît comme la sempiternelle malédiction corruptrice, capable de réveiller la cupidité, l'envie, l'avarice, ainsi qu'une pléthore de péchés monstrueux. Seuls quelques êtres vertueux parviennent encore à s'imposer comme de nouveaux héros, qui ne combattent plus les dragons ou le déshonneur, mais les requins de la finance. L'individu se perd dans ce monde moderne ; il n'existe plus que par l'entremise de son portefeuille, et chacun le juge par rapport à cette nouvelle valeur, devenue fondamentale. La mise en avant des minorités, quant à elle, rappelle que certains sont des victimes sur lequel se bâtit le temple capitaliste, davantage que d'autres ; au-delà des patrons et des ouvriers, il existe le bas-fond des immigrés, maltraités et méprisés, ainsi que le statut si controversé de la femme, censée n'être qu'un objet de transaction sociale, au sein du vaste marché de consommation. Ainsi règne le capitalisme, dans toute son horreur, comme le démontrent déjà philosophes et romanciers de l'époque industrielle, avec toutefois quelques nuances d'espoir.

\* \* \*

## Conclusion : Le capitalisme, ce grand scandale silencieux de l'Occident ?

En fin de compte, le système capitaliste ne serait-il pas ce scandale dont on sait qu'il est responsable des maux de notre société, sans jamais vouloir le regarder en face ? Il ressort de notre étude que le XIX<sup>e</sup> siècle littéraire percevait déjà, sous le manteau social, l'immense horreur qui accompagne l'émergence d'un monde d'argent, en dépit de certaines nuances positives, mineures. Car si la finance existe depuis des siècles, et que les perceptions du commerce varient en fonction des époques, il était à redouter que la cupidité envahisse un jour la société. La religion, en ce sens, agissait comme une barrière morale, parfois autoritaire, mais qui correspondait à une régulation nécessaire. Pour reprendre une célèbre citation de Dostoïevski, « si Dieu n'existe pas, tout est permis<sup>388</sup>. » Or, l'ère industrielle voit s'effondrer progressivement l'image divine dans le monde occidental, au profit de la science et des machines. Néanmoins, l'imposante structure calviniste survit dans l'Angleterre victorienne, précisément parce qu'elle a permis l'essor du capitalisme, en s'écartant à l'origine de la conception du travail. Reprise par Adam Smith et Max Weber, l'éthique protestante autorise même une valorisation du gain, et favorise l'enracinement du système économique au Royaume-Uni et aux Etats-Unis, en lien avec la Révolution Industrielle. Comment ne pas apprécier ce système qui valorise l'individu, lui offre des opportunités, lui promet une fortune qui ne cessera de croître, grâce aux spéculations modernes ? On a depuis longtemps oublié la ruche de Mandeville, peuplée de voleurs, pour lui préférer la Main Invisible d'Adam Smith, plus rassurante, ainsi que l'idée de Max Weber selon laquelle la religion protestante permet l'existence de ce nouveau système, et donc le justifie.

Mais si la religion s'efface, les hommes peuvent-ils encore faire société autour de valeurs communes ? L'argent, en devenant le cœur du lien social, met aussi en péril son existence. Qu'il s'agisse de l'époque victorienne, des Etats-Unis ou de la France, notre corpus avance l'image d'un individualisme qui prime chaque jour un peu plus sur les valeurs du collectif ; rares sont les philanthropes, les vertueux et les progressistes, même si leur existence agit comme un contrepoids – une nuance qui apporte un aspect positif au capitalisme. Malheureusement, ceux qui parviennent à agir dans l'intérêt commun sont la

---

<sup>388</sup> Dans *Les frères Karamazov* (1880), l'écrivain développe ce conflit qui se joue au cœur de la conscience humaine, entre une liberté morale et le besoin d'un garant pour endosser la responsabilité et définir les notions de bien et de mal.

cible de multiples intérêts individuels. Le capitalisme n'est que rarement racheté par les écrivains ; il est majoritairement corrupteur, vecteur d'égoïsme, de péché capital. On lui construit des temples et il façonne les villes à son image : les grandes cités noires, industrielles et sales, dans lesquelles vivent des ouvriers et des patrons qui s'affrontent dans une lutte pour le capital. Les lieux de cauchemar trouvent leur raison d'exister dans la production, le profit, la vente et le commerce. La Révolution Industrielle est présentée comme la source d'un système en grande partie néfaste. Sans elle, jamais il n'aurait pris autant d'ampleur ; les machines contribuent à la constitution du capitalisme, autant qu'il leur permet de tourner et de produire, puisqu'il paie les ouvriers. La société du XIX<sup>e</sup> siècle amorce ce cercle vicieux, face auquel l'écriture recherche désespérément un moyen de fuir – une porte de sortie, loin du monde enfumé, étouffant, dans lequel seul l'argent définit une personne. La nature apparaît comme l'échappatoire par excellence, mais l'on perçoit déjà sa destruction imminente, amorcée à l'ère industrielle, afin de nourrir la machine, et indirectement le capital – ce capital à la fois injuste, et qui accorde pourtant un tel pouvoir à ceux qui le détiennent.

« *Nord et Sud* surprend par l'acuité avec laquelle sont perçus les rapports de pouvoir, non seulement entre patrons et ouvriers, mais au sein même de chacune des classes. C'est à un véritable plaidoyer pour la concertation que se livre Gaskell, démontrant par mille détails qu'en se dressant les uns contre les autres, patrons et ouvriers se trompent sans doute d'ennemis. Ce regard du siècle dernier interroge le nôtre avec une clairvoyance qui ne peut manquer d'interpeller le lecteur moderne<sup>389</sup>. » p.8

C'est cette vision d'un capitalisme adouci par l'humanité et le philanthropisme, portée par Elizabeth Gaskell, que l'on retrouve, au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans *Le Fruit de l'Arbre* d'Edith Wharton (1907). Le philanthropisme des patrons, comme dans *Nord et Sud*, apparaît à la fois comme une utopie sociale, mais également comme un projet économique envisageable pour construire un meilleur système industriel. Si Thoreau met en valeur le besoin de la nature, que Verne pointe du doigt le rapport parfois négatif entre argent et science, c'est sans aucun doute Elizabeth Gaskell qui retranscrit le mieux la lutte du pouvoir, la perversion des relations humaines par l'argent, mais également la possibilité d'une évolution vers de meilleurs rapports, par l'établissement d'un lien moral entre individus, qui lisserait les effets néfastes de l'économie et tendrait à passer du cercle vicieux au cercle vertueux – de la lutte sociale à la collaboration industrielle. Le capitalisme, à travers les yeux de la littérature, apparaît en partie comme la source d'une inhumanité qui nous affecte progressivement en nous rendant cupides et égoïstes. Les

---

<sup>389</sup> *Op.cit.* Elizabeth Gaskell, *Nord et Sud*, préface par Françoise du Sorbier, p.8

patrons et les ouvriers, en effet, se trompent d'ennemis parce qu'ils se concentrent autour du capital, et non contre lui. Mais ne serait-il pas plus juste de dire qu'ils font un mauvais usage de ce capital ? Que chacun le convoite, sans s'apercevoir d'un potentiel bienveillant ? Verne le pressent avec sa cité parfaite, mais comme dans *Nord et Sud*, ce n'est pas le point le plus développé ; le patronat philanthropique et la ville hygiéniste apparaissent comme des rêves littéraires, ou encore des cas rares, isolés au milieu de cet océan monstrueux. Pourtant, ils apportent une lueur d'espoir, et permettent de nuancer la réflexion en percevant du positif ailleurs que de la nature – point de vue de Thoreau, qui considère que l'homme moderne est quelque peu irrécupérable, sauf s'il retourne vers la Terre Mère.

Ainsi, la vision qu'offre notre corpus ouvre la voie à toute une littérature sociale et politique. Entre autres, on trouve, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la trilogie américaine de John Dos Passos, avec *La Grosse Galette (The Big Money)*, en 1930. Ce roman place ses personnages dans l'Amérique du début du siècle, immédiatement après la Révolution Industrielle, en mettant en valeur des mécanismes que nous avons déjà analysés dans notre étude, comme par exemple la Bourse, ou la philosophie de l'argent-roi. Cependant, le XIX<sup>e</sup> siècle tel qu'il est représenté dans le roman victorien, ou même chez Jules Verne, laisse une opportunité d'amélioration qui germe lentement, afin que le lecteur continue de croire dans l'idée d'un système plus humain. L'entente entre ouvriers et manufacturiers, la possibilité d'une « bonne usine » et d'un patron philanthrope rappellent la construction lente, mais nécessaire à notre société, d'un Etat Providence, où l'argent doit servir l'intérêt public, et non l'égoïsme de quelques-uns. C'est la vision de Thoreau, celle d'un Etat garant de l'humain, de la liberté et des intérêts, afin que l'Occident ne soit pas dirigé par une Banque.

Money is not required to buy one necessary of the soul<sup>390</sup>.

Traduction : Nul argent n'est requis pour acheter ce qui est nécessaire à l'âme<sup>391</sup>.

Le pouvoir créateur de la finance, avec son aspect déshumanisant, occulte parfois l'évidence à la base du système capitaliste : il ne s'agit que d'un modèle, constitué par l'homme, mais qui désormais semble l'emprisonner. Les fameuses chaînes d'or et d'argent, entraves modernes, ne seraient-elles pas une illusion, une vue de l'esprit ?

---

<sup>390</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden ; or Life in the Woods*, p.245

<sup>391</sup> *Op.cit.* Henry David Thoreau, *Walden*, p.361

La résonance d'un tel sujet avec notre société contemporaine incite à écouter davantage le message que la littérature nous délivre à travers les âges. L'écriture du capitalisme au XIX<sup>e</sup> siècle met en perspective la société contemporaine, confrontée à des questions qui sont peu ou prou les mêmes que celles de l'ère industrielle. En tant qu'héritiers du *take-off*, il est nécessaire que nous prenions en considération les enseignements et les critiques nés de l'émergence du capitalisme. La mondialisation d'aujourd'hui, le règne des grandes banques et des fonds monétaires, les bourses de Londres, New York, Paris ou Pékin, la question de l'hégémonie financière des pays et l'implication des Etats dans l'économie, tous ces éléments doivent être lus à la lumière des premières analyses – assez négatives, certes, mais qui ouvrent également des pistes de réflexion. Si, de nos jours, l'on traite la question écologique en évoquant des solutions alternatives, personne n'a réellement inventé le concept de rapprochement de la nature ; Thoreau, avant les autres, conceptualisait le minimalisme et un retour aux choses simples, afin de sortir de la logique consumériste – désormais poussée à son paroxysme, aux Etats-Unis comme ailleurs en Occident. Gaskell, quant à elle, évoquait le dialogue social avant l'heure, et posait les bases d'une discussion qui conduit, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'établissement d'un code du travail ; le dénouement en demi-teinte de son roman, assez conventionnel dans l'écriture sentimentale, laisse le lecteur sur l'impression d'une amélioration tangible qui ne tient toutefois qu'à un fil, dont on ne connaît pas la pérennité – puisqu'on lui préfère la concrétisation amoureuse. Cependant, de nos jours, le travail des enfants existe encore de par le monde, sans compter sur les dérives syndicales, communautaires ou autres, que l'autrice victorienne condamnaient au même titre que la cupidité des patrons. A une époque où l'on transforme l'Asie en nouvel atelier du monde, depuis la fin de la colonisation et l'entrée dans l'ère numérique, la remise en question d'un déplacement de la Révolution Industrielle – ou de certains de ses aspects –, au service du capitalisme, est vitale pour la bonne marche morale de notre civilisation. Jules Verne, avec sa perception unique de la technologie, met en regard deux aspects de notre monde : l'usage sanitaire, d'actualité, ainsi que l'usage militaire – l'un préservant la vie, et l'autre la détruisant. La Cité de l'Acier rappelle les totalitarismes, l'arme atomique, mais également la puissance de feu dont disposent aujourd'hui les civilisations occidentales. On fait le commerce des armes, de la guerre, et par-là même de la vie humaine, pour remplir les caisses des Etats.

L'ensemble des sujets en gestation au XIX<sup>e</sup> siècle – écologie, commerce, finance, mondialisation et diplomatie économique – interroge notre propre rapport à l'argent. Aujourd'hui, en Europe et aux Etats-Unis, tout un chacun est acteur du capitalisme. La victoire face au communisme, au XX<sup>e</sup> siècle, assure désormais l'hégémonie du « Système. » Cependant, puisque l'homme l'a constitué, n'est-il pas aussi de son devoir de le réguler, non plus par les chiffres, mais davantage par la morale, afin de ne pas devenir cet humain trop inhumain que dépeignaient les auteurs occidentaux, il y a déjà deux siècles de cela ?

\* \* \* \* \*

## Annexes

\*

Ressources annexes 1 : sont jointes en annexe les différentes œuvres picturales mentionnées dans la partie I-B du mémoire de recherche.

**Document 1.1** : VERNE Jules, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, suivi des *Tribulations d'un chinois en Chine* (non requis pour l'étude), 1879, gravure dessinée par Louis Benett. Source [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr) / BnF. Gravure redimensionnée et coupée pour les besoins de la mise en page de ce mémoire.



**Document 1.2 : PICARD Bernard, *Le Monument consacré à la postérité en mémoire de la folie incroyable de la XX<sup>e</sup> année du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1720, estampe, 27,5 x 36,3 cm, Service des collections de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts. Source [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr) / BnF**



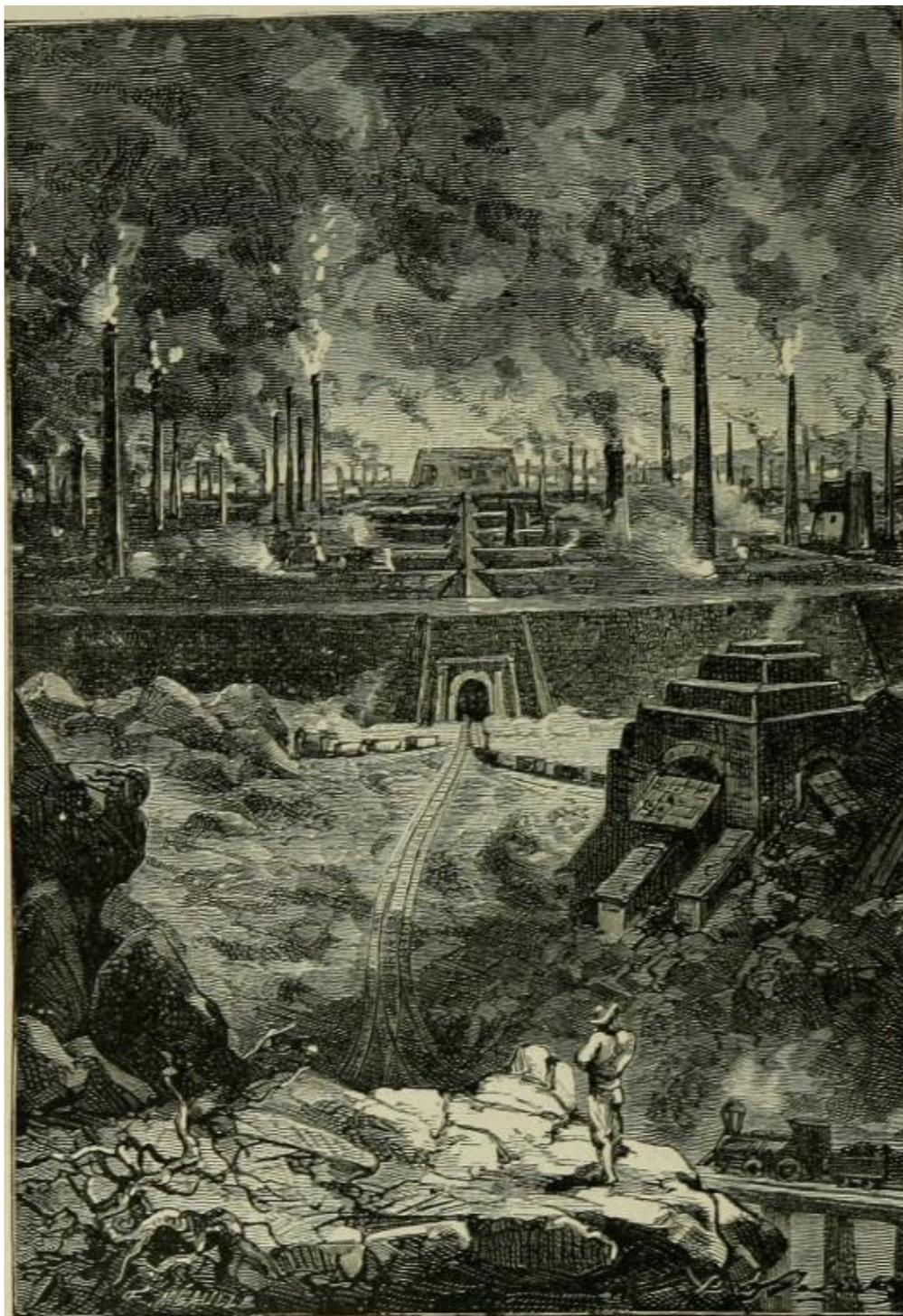
7781

d. H. F. G. 1720  
G. 158833

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

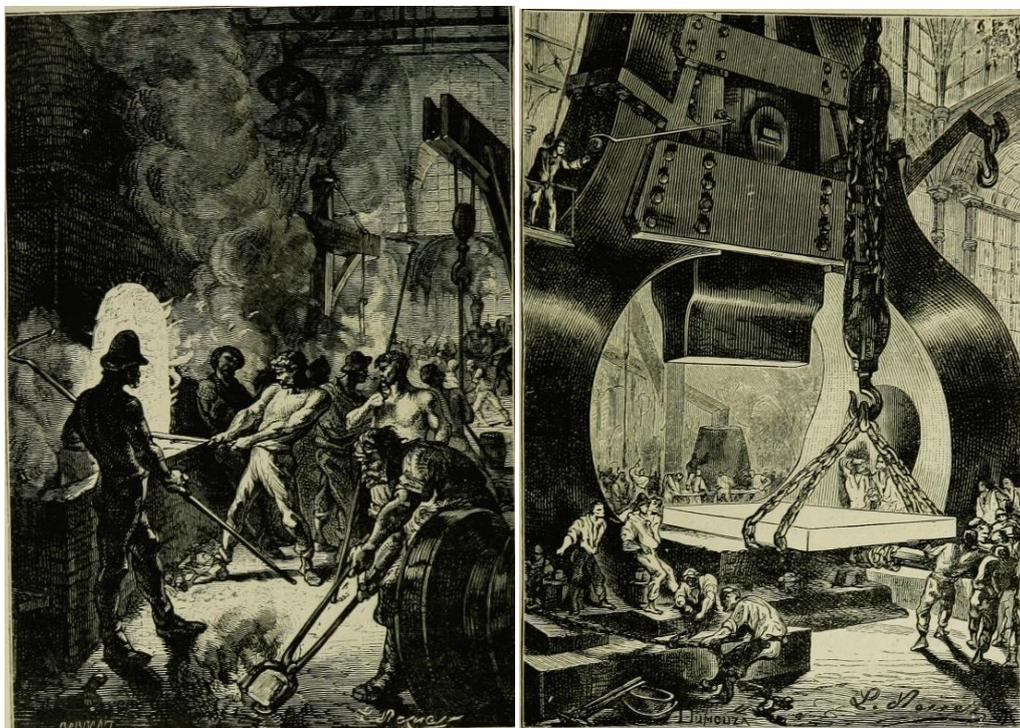
\*\*\*

Ressource annexe 2 : VERNE Jules, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, suivi des *Tribulations d'un chinois en Chine* (non requis pour l'étude), 1879, gravure dessinée par Louis Benett. Source [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr) / BnF. Gravure redimensionnée et coupée pour les besoins de la mise en page de ce mémoire.



\* \* \*

Ressource annexe 3 : VERNE Jules, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, suivi des *Tribulations d'un chinois en Chine* (non requis pour l'étude), 1879, gravures dessinées par Louis Benett. Source [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr) / BnF. Gravure redimensionnée et coupée pour les besoins de la mise en page de ce mémoire.



\* \* \*

Document annexe 4 : citation extraite de Roland Barthes, « Le dandysme et la mode », United States Lines Paris Review, juillet 1962 repris dans Barthes. *Œuvres complètes. Tome I. 1942-1965*, Editions du seuil, 1993, p 963-966. En complément de l'étude sur Thoreau et le vêtement comme marqueur social.

Source de la citation : <https://sociovoce.hypotheses.org/279>

\* \* \*

« Pendant des siècles, il y a eu autant de vêtements que de classes sociales. Chaque condition avait son habit, et il n'y avait aucun embarras à faire de la tenue un véritable signe [...]. Ainsi, d'une part, le vêtement était soumis à un code entièrement conventionnel mais, d'autre part, ce code renvoyait à un ordre naturel, ou mieux encore, divin. Changer d'habit, c'était changer à la fois d'être et de classe, car l'un et l'autre se confondaient.

Cependant, en fait, la séparation des classes sociales n'était nullement effacée : vaincu politiquement, le noble détenait encore un prestige puissant, quoique limité à l'art de vivre ; et le bourgeois avait lui-même à se défendre, non contre l'ouvrier (dont le costume restait d'ailleurs marqué), mais contre la montée des classes moyennes. Il a donc fallu que le vêtement trichât, en quelque sorte, avec l'uniformité théorique que la Révolution et l'Empire lui avaient donnée, et qu'à l'intérieur d'un type désormais universel, on réussît à maintenir un certain nombre de différences formelles, propres à manifester l'opposition des classes sociales.

C'est alors qu'on a vu apparaître dans le vêtement une catégorie esthétique nouvelle, promue à un long avenir : le détail. Puisque l'on ne pouvait plus changer le type fondamental du vêtement masculin sans attenter au principe démocratique et laborieux, c'est le détail (« rien », « je ne sais quoi », « manière ») qui a recueilli toute la fonction distinctive du costume : le nœud d'une cravate, le tissu d'une chemise, les boutons d'un gilet, la boucle d'une chaussure ont dès lors suffi à marquer les plus fines différences sociales ; dans le même temps, la supériorité du statut, impossible désormais à afficher brutalement en raison de la règle démocratique, se masquait et se sublimait sous une nouvelle valeur : le goût, ou mieux encore, car le mot est justement ambigu : la distinction.

Un homme distingué, c'est un homme qui se sépare du vulgaire par des moyens dont le volume est modeste mais dont la force, en quelque sorte énergétique, est très grande. Comme, d'une part, il ne prétend se faire reconnaître que de ses semblables, et comme,

d'autre part, cette reconnaissance repose essentiellement sur des détails, on peut dire qu'à l'uniforme du siècle, l'homme distingué ajoute quelques signes discrets, qui ne sont plus les signes spectaculaires d'une condition ouvertement assumée, mais de simples signes de connivence. »

\* \* \*

## Références bibliographiques

### Textes de corpus :

GASKELL Elizabeth, *Nord et Sud*, trad. préface & note de Françoise du Sorbier, Paris, Fayard, Coll. « Grands Romans Points », 2005, 690 p.

THOREAU Henry David, *Walden*, trad. de Brice Matthieussent, préface de Jim Harrison, Barcelone, Le mot et le reste, [2010] 2017, 382 p.

VERNE Jules, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, suivi des *Tribulations d'un chinois en Chine* (non requis pour l'étude), préface de Gilbert Sigaux, Paris, Hachette collection, 1969, 522 p.

### En langue originale :

GASKELL Elizabeth, *North and South*, Oxford, Oxford University Press, coll. "Oxford World's Classics", 1998, 496 p.

THOREAU Henry David, *Walden; or Life in the Woods*, USA, Dover Thrift Edition, 1995, 224 p.

### Editions utilisées pour les citations en langue originale (éditions en ligne) :

GASKELL Elizabeth Cleghorn, *North and South*, Freeditorial, 373 p.

THOREAU Henry David, *Walden; or Life in the Wood*, The Internet Bookmobile, 248 p.

\*

### Ouvrages utilisés pour la conception du mémoire :

#### ***A propos de l'Histoire de la Révolution Industrielle et du capitalisme :***

ANCEAU Eric, *Introduction au XIX<sup>e</sup> siècle. Tome 1 : 1815 à 1870*. Belin, 2003.

BAPTIST Edward E., *The Half Has Never Been Told: Slavery and the Making of American Capitalism*, New York, Basic Civitas Books, 2014, 528 p.

BEAUD Michel, *Histoire du capitalisme (1500 – 2010)*, Paris, Fayard, coll. « Point », 6<sup>ème</sup> édition, 464 p.

BEDARIDA François, *L'ère Victorienne*. Coll. « Que sais-je ? », 5e éd. corr., Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1997

BLANC-CHALEARD Marie-Claude, *Histoire de l'immigration*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2001, 126 p.

BOORSTIN Daniel , *Histoire des américains : l'aventure coloniale, naissance d'une nation, l'expérience démocratique*, Paris, R. Laffont, 1991

BOYER George R., *An Economic History of the English Poor Law, 1750–1850*, Cambridge University Press, 1990, p. 228.

BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1985, 120 p.

DESBIENS Albert, *Histoire des États-Unis : Des origines à nos jours*, Paris 12<sup>e</sup>, Nouveau Monde / Septentrion, coll. « poche », 2012 (deuxième édition ), 367 p.

FRECHET René, *Histoire de l'Irlande*, PUF, coll. « Que sais-je ? » (n° 394), 1990, 5<sup>e</sup> éd.

HOWE Anthony, « Les Hungry Forties », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, vol. 52, no. 1, 2016, pp. 47-64

HUSTON James, *The Panic of 1857 and the Coming of the Civil War*, Baton Rouge, LA: LSU Press, 1986

INIKORI Joseph, *Africans and the Industrial Revolution in England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002

KASPI André, DURPAIRE François, HARTER Hélène, LHERM Adrien, *La Civilisation américaine*, Paris, PUF, coll. Quadrige, [2004] 2006, 640 p.

LACROIX Jean-Michel, *Histoire des États-Unis*, Paris, PUF, 2006

MANTOUX Paul, *The industrial Revolution in the Eighteenth Century: An Outline of the Beginnings of the Modern Factory System in England*, Chicago, University of Chicago press, 1983, 528 p.

MARSEILLE Jacques, *Empire colonial et capitalisme français, histoire d'un divorce*, Paris, Albin Michel, 2005, 656 p.

MAS Frédérique, « Aux origines de la Révolution Industrielle : les vertus du libéralisme historique », revue *Contrepoints* [En ligne], 20 juin 2013

McINTOSH-VARJABEDIAN Fiona & LE JALLE Éléonore, *Libéral, libéralité, libéralisme : histoire et enjeux philosophiques, culturels et littéraires*, Paris, Honoré-Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2018, 254 p.

MOKYR Joel, *The British Industrial Revolution: An Economic Perspective*, United States, Westview Press, 1999

PLIHON Dominique, « Capitalisme – vue d'ensemble », *Encyclopaedia Universalis* [article en ligne]

RIOUX Jean-Pierre, *La Révolution industrielle : 1780-1880*. Paris, Seuil, 1971, 248 p.

RIOUX Jean-Pierre & REDOR Dominique, *La Révolution Industrielle en Grande-Bretagne*, Ebook online, section 7, « le Chartisme »

VERGARA Francisco, *Les fondements philosophiques du libéralisme : libéralisme et éthique*, La Découverte, 2002, 176 p.

VERLEY Patrick, *La première Révolution Industrielle, 1750-1880*, Paris, Armand Colin, 1999, 543 p.

VERLEY Patrick, *La révolution industrielle*, Paris, Folio Gallimard, coll. « Histoire », 1997, 544 p.

VINCENT **Julien**, « Industrialisation et libéralisme au XIX<sup>e</sup> siècle : nouvelles approches de l'histoire économique britannique », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°37, 2008, p. 87-110.

- ***Lectures complémentaires :***

ALLEN Robert C., *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 331 p.

ASHTON Thomas Sutcliffe, *The Industrial Revolution: 1760-1830*, Oxford, Oxford university press, 1997, 139 p.

CLARK Gregory, *The Secret History of the Industrial Revolution*, University of California, US, 2001

LANDES David S., *L'Europe technicienne ou Le Prométhée libéré. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, Paris, Gallimard, 2000 [1975] [1969], 790 p.

MIQUEL Pierre, *Le Second Empire*, Paris, Tempus Perrin, coll. « Tempus », 2008, 576 p.

MUSSO Pierre, *La religion industrielle. Monastère, manufacture, usine. Une généalogie de l'entreprise*. Paris, Fayard, 2017, 800 p.

\*

**A propos de Jules Verne :**

« Jules Verne et la cité », revue *Jules Verne* n°7, Amiens, Centre international Jules Verne, juillet 1999, 120 p.

BENJAMIN Walter, *Expérience et pauvreté*, trad. Philippe Beck et Berndt Stiegler, [en ligne], 1933.

BENOISTEL Mathilde, LE RAY-BURIMI Sylvie, POMMIER Christophe (dir), *France-Allemagne(s) 1870-1871, la guerre, la Commune, les mémoires*, Paris, Gallimard, musée de l'Armée, 2017.

BOBBIO Norberto, « Progrès scientifique et progrès moral », *Cités*, vol. 7, no. 3, 2001, pp. 119-136.

BUTCHER William, *Jules Verne inédit, les manuscrits déchiffrés*, Lyon, Institut d'histoire du livre, ENS Éditions, coll. « Métamorphoses du livre », 2015, 460 p.

DE LA COTARDIERE Philippe (dir.), *Jules Verne, de la science à l'imaginaire*, préface par Michel Serres, illustration de Jérôme Faucheux, Larousse, 2004.

DEKISS Jean-Paul, *Jules Verne, le rêve du progrès*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard » n°119, 1991, 176 p.

LENGRAND Claude, *Dictionnaire des « Voyages Extraordinaires »*, tome I, Encrage, coll. « Cahiers de Jules Verne », 1998 [rupture d'édition]

LENGRAND Claude, *Dictionnaire des « Voyages Extraordinaires »*, tome II, Encrage, coll. « Cahiers de Jules Verne », octobre 2011, 354 p.

GOUVARD Jean-Michel, *Le Nautilus en bouteille. Une lecture de Jules Verne à la lumière de Walter Benjamin*, Ponterq, 2019, Rennes

GRODENT Michel, « L'étrange figure du savant : Voyage au centre du "merveilleux scientifique" », *Espace de liberté*, « Spécial Jules Verne », mensuel n°329, mars 2005

HUBNER **Patrick**, « Cité modèle et Cité guerrière : utopie et dystopie dans *Les Cinq cents millions de la Béguin* de Jules Verne », *Babel*, 38 | -1, 173-185.

VIERNE Simone, *Jules Verne, mythe et modernité*, Paris, PUF, 1989, 176 p.

VIERNE Simone, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », in *Annales de Bretagne*, tome 73, numéro 3, 1966. pp. 445-458

- ***Lectures complémentaires :***

« Jules Verne, la science et l'homme contemporain (conversations avec Michel Serres) », revue *Jules Verne*, n°13 & 14, Amiens, Centre international Jules Verne, juillet 2002, 180 p.

ANGELIER François, *Dictionnaire Jules Verne: mémoire, personnages, lieux, œuvres*, Paris, Pygmalion, 2006, 1196 p.

BOIA Lucian, *Jules Verne: Les paradoxes d'un Mythe*, Paris, Les Belles lettres, 2005, 301 p.

CHESNEAUX Jean, *Jules Verne, un regard sur le monde*, Bayard, coll. « Bayard culture », 2001, 350 p.

COMPÈRE Daniel, *Les Voyages Extraordinaires de Jules Verne: Analyse de l'œuvre*, Paris, Pocket, 2005, 256 p.

DUMAS Olivier, « Verne et la science », in *Jules Verne, cent ans après*, TERRE DE BRUME, Terres Fantastiques – Essais n°6, avril 2005

FABRE Michel, *Le problème et L'épreuve: Formation et Modernité chez Jules Verne*, Paris, Budapest, Torino, l'Harmattan, 2003, 235 p.

KRZWIWKOWSKI Isabelle, *Machines à écrire. Littérature et technologies du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, ELLUG, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2010, 325 p.

LAPRE Stéphanie, *Construction romanesque et réception critique chez Jules Verne (1863 – 1905)*, mémoire présenté à l'université du Québec, décembre 2015

MARGOT Jean-Michel, *Jules Verne en son temps*, cycle des « cahiers de Jules Verne » vol.2, Amiens, Encrage, coll. « Travaux » n°46, 256 p.

PICOT Jean-Pierre & ROBIN Christian, *Jules Verne: Cent Ans Après, actes du Colloque de Cerisy*, [2-12 Août 2004], Rennes, Terre de Brume, 2005, 492 p.

Support audiovisuel :

« Jules Verne, voyage au centre de la science », *La méthode scientifique* par Nicolas Martin, diffusé sur France Culture le 04/05/2018

\*

**A propos d'Elizabeth Gaskell :**

ADAMS James Eli, *A History of Victorian Literature*, Canterbury, Wiley Blackwell, 2009

ALGOTSSON Anna, *Transgression and Tradition: Redefining Gender Roles In Elizabeth Gaskell's North and South*, Sweden, Linköping University, 2014

BEDRANI Ghalia, *The Representation of the “Other” (The Poor and Women) in Elizabeth Gaskell’s North and South*, (Magister thesis), Algeria, University of Tizi Ouzou, 2011

CALDER Jenni, *Women and Marriage in Victorian Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 1976

ELLIOT Dorice Williams, “The Female Visitor and Marriage of Classes in Gaskell’s *North and South*”, in *Nineteenth Century Literature*, vol. 49, N°1, 1994, pp. 21-49

FLICK Carlos, « The Movement for Smoke Abatement in 19th-Century Britain », *Technology and Culture*, Vol. 21, No. 1, published by The Johns Hopkins University Press and the Society for the History of Technology, (Jan. 1980), pp. 29-50

GASKELL Elizabeth, *Charlotte Brontë* (aux origines : *The Life of Charlotte Brontë*), trad. Lew Crossford, ed. Pascale Renaud-Grosbras, Editions du Rocher, Angoulême, 2004, 497 p.

HUNT Natasha Alvandi, “*A Din of Angry Voices*” at Home: *England’s Class Conflict within North and South’s Thornton House*, California, University of South California, 2010

INGHAM Patricia, *The Language of Gender and Class: Transformation in the Victorian Novel*, London, Routledge, 1996

MONOD Sylvère, *Histoire de la littérature anglaise, de Victoria à Elisabeth II*, Paris, A. Colin, 1970, 392 p.

MORRIS Charles R., *The Dawn of Innovation: The First American Industrial Revolution*, Public Affairs Press, 2012 384 p.

PARINI Lorena. “Essentialisme, anti-essentialisme et féminisme”, in Christine Verschuur *Genre, mouvements populaires urbains et environnement*, Genève, Graduate Institute Publications, 2007, pp. 45-47

STONEMAN Patsy, *Elizabeth Gaskell*, Indiana University Press, 1987, 224 p.

STRNADOVA Lucie, *Disregard or Bravery: Reasons Behind the Rebellion of the Main Heroine against Victorian Society in Elizabeth Gaskell's North and South*, (Bachelor Thesis), Brno, Masaryk University, 2017

YOUNG Joel, *Sexuality, Gender Roles and Social Norms during the Victorian Era*, 2013, Retrieved from: <https://prezi.com/c5i1tcmtdn6o/sexuality-gender-rolesand-social-norms-during-the-victorian-era> (17/03/2017)

- *Lectures complémentaires :*

BAKER W. & Womack K. (ed.), *A Companion to the Victorian Novel*, London, Greenwood Press, 2002

CRAIK Wendy, *Elizabeth Gaskell and the English Provincial Novel*, Taylor & Francis, 1975, 277 p.

FORD B., *The Pelican Guide to English Literature: From Dickens to Hardy*, England, Penguin Books, 1959

FOSTER Shirley, *Victorian Women's Fiction: Marriage, Freedom and the Individual*, Great Britain, Routledge, 1985

JAMES Louis, *The Victorian Novel*, United kingdom, Blackwell, 2006

KRÉNOVA Martina, *Women and Wit from Austen to Gaskell* (Bachelor Thesis), Masaryk University, 2013

LEWIS Daniel, *Women Writing Men: Female Victorian Authors and their Representations of Masculinity* (Doctoral Thesis), Indiana, Ball State University, 2011

MATUS Jill L., *The Cambridge Companion to Elizabeth Gaskell*, Cambridge University Press, 2007, 211 p.

POLLARD Arthur, *Mrs. Gaskell: Novelist and Biographer*, Manchester University Press, 1965

SCHOLL Lesa & MORRIS Emily, *Place and Progress in the Works of Elizabeth Gaskell*, New York, Routledge, 2016, 246 p.

SHOWALTER Elaine, *A Literature of their Own: British Women Novelists from Bronte to Lessing*, New Jersey, Princeton University Press, 1977

STITT Megan Perigoe, *Metaphors of Change in the Language of Nineteenth-Century Fiction: Scott, Gaskell and Kingsley*, Oxford, Oxford University Press, 1998

WRIGHT Edgar, *Mrs. Gaskell: The Basis for Reassessment*, London, Oxford University Press, 1965.

WRIGHT Terence, *“We Are Not Angels” : Realism, Gender, Values*, Basingstoke, UK, Macmillan, 1995

\*

**A propos de Henry David Thoreau :**

BERTHOUMIEU Marie, *Henry David Thoreau*, Paris, Gallimard, 2014, 178 p.

BLOOM Harold, *Henry David Thoreau*, New York, Bloom's Literary Criticism, 2007, 244 p.

BUELL Lawrence, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, 598 p.

CANBY Henry Seidel, *Thoreau*, Boston, Beacon Press, Beacon Hill, 1958, 508 p.

CERVERA-MARZAL Manuel, *Désobéir en démocratie : La pensée désobéissante de Thoreau à Martin Luther King*, Les Forges de Vulcain, coll. « Sciences », 2013, 170 p.

CHANNING William Ellery, *Thoreau the Poet-naturalist*, New York, 1966, 396 p.

CHRISTIN Rodolphe, « La nature contre-culture : Réflexions autour de Henry David Thoreau », *Revue Réflexions*, n° 3, 29 mars 2010.

FARCET Gilles, DESJARDINS Arnaud, GONNAUD Maurice & WHITE Kenneth, *Henry Thoreau, L'éveillé du Nouveau Monde*, Paris, Sang de la terre, 1986, 350 p.

GLICK Wendell, and Zinn Howard. *The higher Law: Thoreau On Civil Disobedience and Reform*. Princeton and Oxford: Princeton University Press, 2004, 209 p.

GRANGER Michel, *Henry D. Thoreau: Narcisse à Walden*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, 256 p.

HAMILTON Franklin W., *Thoreau on the Art of Writing*, University microfilms, 1962, 86 p.

LATOUR David , « Henry David Thoreau ou les rêveries écologiques d'un promeneur solitaire », *Les chantiers de la création* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 30 octobre 2014

McINTOSH JAMES, *Thoreau as Romantic Naturalist: His Shifting Stance Toward Nature*, Ithaca, Cornell University Press, 1974, 310 p.

MILLER Perry, « Thoreau in the Context of International Romanticism », in *The New England Quarterly*, vol. 34, n° 2 (Jun. 1961), pp. 147-159

MYERSON Joel, *The Cambridge Companion to Henry David Thoreau*, Cambridge, Cambridge university press, 1995, 224 p.

THEBERT Angélique, *Thoreau: Philosophe et poète Américain, penseur de la Liberté*, Vallet (Loire-Atlantique), Ed. Méditer, 2017, 55 p.

Thoreau Henry David, *La désobéissance Civile*. Paris, Librio, 2020.

THOREAU Henry David, « L'esprit commercial des temps modernes [et son influence sur le caractère politique, moral et littéraire d'une nation] », in *Résister à la tentation du laissez-faire, au réformisme, à l'esprit commercial des temps modernes* (compilation de 5 essais inédits de Thoreau), postface & trad. Thierry Gillybœuf, Paris, Fayard, coll. « Mille-et-une nuits », n°593, 2011, 95 p.

THOREAU Henry David, *La vie sans principe*, Paris, Mille et une nuits, 2004, 96 p.

STOLLER Leo, *After Walden: Thoreau's Changing Views on Economic Man*, Stanford, Stanford University Press, 1957, 163 p.

WINSPUR Steven, *La poésie du lieu: Segalen, Thoreau, Guillevic, Ponge*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2006, 180 p.

- *Lectures complémentaires :*

BODE Carl, *The Best of Thoreau's Journals*, Carbondale, Edwardsville, London, Amsterdam, Southern Illinois University Press, 1967, 327 p.

BURBICK Joan, *Thoreau's Alternative History: Changing Perspectives on Nature, Culture and Language*, Philadelphia, University of Pennsylvania press, 1987, 174 p.

CAMERON Kenneth Walter, *Thoreau Discovers Emerson: A College Reading Record*, New York, The New York Public Library, 1953, 18 p.

DAUGHERTY James, *Henry David Thoreau: A Man for Our Time*, New York, The Viking Press, 1967, 111 p.

DICKENS Robert, *Thoreau: The Complete Individualist, his Relevance – and Lack of It – for our Time*, New York, Exposition Press, 1974, 122 p.

FOERSTER Norman, *The intellectual Heritage of Thoreau*, The Arden Library, 1978, 21 p.

GARBER Frederick, *Thoreau's Redemptive Imagination*, New York, New York University Press, 1977, 229 p.

GRANGER Michel, *Henry David Thoreau: Paradoxes d'excentrique*, Paris, Belin, 1999, 128 p.

GUTHRIE James R., *Above Time: Emerson's and Thoreau's Temporal Revolutions*, Columbia, University of Missouri Press, 2001, 262 p.

HARDING Walter, *Thoreau*, Dallas, Southern methodist university press, 1961, 205 p.

HARDING Walter & BODE Carl, *The Correspondence of Henry David Thoreau*, New York, New York University press, 1958, 665 p.

HIGGINS Richard & RICHARDSON Robert Dale, *Thoreau and the Language of Trees*, Oakland, California, University of California Press, 2017, 230 p.

HOUGH Henry Beetle, *Thoreau of Walden: The Man and His Eventful Life*, Archon Books, 1970, 275 p.

JAPE Alexander Hay, *Thoreau: His Life and Aims*, Folcroft, The Folcroft Press, 1919, 271 p.

LE ROY Maximilien, *Thoreau: la vie sublime*, Bruxelles, Le Lombard, 2012, 81 p.

METZGER Charles, *Thoreau and Whitman: A Study of Their Esthetics*, Washington, Archon Books, 1968, 113 p.

McELRATH Joseph R. & ROBERTS James L., *Walden: Notes*, Lincoln, Cliff's notes incorporated, 76 p.

MEYER Michael, *Several more Lives to Live: Thoreau's Political Reputation in American*, Westport, Conn, London, Greenwood press, 1977, 216 p.

RICHARDSON Robert Dale & MADELIN Pierre, *Henry David Thoreau: Biographie Intérieure*, Marseille, Éditions Wildproject, 2015, 461 p.

SEYBOLD Ethel, *Thoreau: The Quest and the Classics*, Archon Books, 1969, 146 p.

THOMAS Ewen, *Walden: Authoritative Texts, Background, Reviews and Essays in Criticism*, New York, W.W. Norton, 1966, 424 p.

TUERK Richard, *Central Still: Circle and Sphere in Thoreau's Prose*, The Hague, Mouton, 1975, 104 p.

WALLS Laura Dassow, *Henry David Thoreau: A Life*, Chicago, The University of Chicago press, 2017, 615 p.

\*

**Courants de pensée, théories politiques, sociales et économiques au XIX<sup>e</sup> siècle :**

CARLYLE Thomas, "Occasional Discourse on the Negro Question", 1849, in *Fraser's Magazine for Town and Country*, Vol. XL, p. 672.

COMTE Auguste, *Cours de philosophie positive*, université de Grenoble [en ligne], éd. numérique « La Gaya Scienza » établie par Pierre Hidalgo, introduction et commentaires par Florence Khodoss, collection dirigée par Laurence Hansen-Love, décembre 2012, 202 p.

DISRAELI Benjamin, *Sybil or the Two Nations*, [en ligne] [ibiblio.org](http://ibiblio.org), 260 p.

DROUIN Jean-Claude. Le « cercle » au XIX<sup>e</sup> siècle, in Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise (1810-1848). Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, A. Colin

(Cahier des Annales 36), 1977. In: *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 89, N°134, 1977. pp. 475-476.

ENGELS Friedrich, note au *Manifeste communiste*, 1888. Dans Karl Marx, *Philosophie*, Gallimard, 1994, p. 594

JENKS Edward, *Thomas Carlyle and John Stuart Mill*, Book on Demand Ltd., 2013, 262 p.

MARX Karl, *Le capital: Critique de l'économie politique*, éd. Joseph Roy, Erna Cogniot, Gilbert Badia, Catherine Cohen-Solal, 1950, Paris: Éditions sociales.

MARX Karl, *Manuscrits de 1844 : économie, politique & philosophie*, éd. Emile Bottigelli, Paris, éditions sociales, 1962.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *L'idéologie allemande: critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, Paris, Editions sociales, 1968.

MARX Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique : introduction aux Grundrisse, dite de 1857*, éd. Guillaume Fondu et Jean Quétier, Paris, Éditions sociales, 2014.

MARX Karl et Friedrich ENGELS, *Manifeste du parti communiste de 1848*, [en ligne], chap. II, p.24, sous la direction de la BNF, disponible sur la plateforme Bibebook.

MARX Karl Avant-Propos à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859, édition La Pléiade, *Karl Marx, Œuvres Economie I*.

MILL John Stuart, *Principles of Political Economy with Some of their Applications to Social Philosophy*, London, John W. Parker, 2012

PERAUD Alexandre, « La fictionnalisation de l'argent au XIX<sup>e</sup> siècle ou l'invention d'un sous-genre romanesque », in *Epistémocritique*, n°12 : littérature et économie, septembre 2013

SMITH Adam, *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*, éd.  
GARNIER Germain, BLANQUI Adolphe-Jérôme, et DIATKINE Daniel, Paris,  
Flammarion, 1991

- *Lectures complémentaires :*

BECKER Gary S., *Human Capital: A Theoretical and Empirical Analysis, with Special Reference to Education*, Chicago, University of Chicago Press, ([1964], [1993], 3<sup>e</sup> éd.)

ROE Frederick William, *The Social Philosophy of Carlyle and Ruskin*, New York:  
Harcourt, Brace & Company, 1921

\*

**Théories sociales, politiques, économiques et technologiques extérieures à l'époque industrielle :**

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, éd. Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1959

BARTHES Roland, « Le dandysme et la mode », *United States Lines Paris Review*, juillet 1962, repris dans Barthes. *Œuvres complètes. Tome I. 1942-1965*, Editions du seuil, 1993, p 963-966

BLOCH Marc, « Le Problème de l'or au Moyen Age », in *Annales d'histoire économique et sociale*, Volume 5, Janvier 1933, pp. 1-34

BOURDIEU Pierre, *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

DUFOUR Dany-Robert, *Les prospérités du vice. Des fripons devenus honnêtes gens*, article du Monde Diplomatique, décembre 2017, [En ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2017/12/DUFOUR/58219>]

EBER Nicolas, *Le dilemme du prisonnier*, La Découverte, collection Repères, juin 2006.

MAGNOT-OGILVY Florence (dir.), *Gagnons sans savoir comment : Représentations du système de Law du XVIIIe siècle à nos jours*, Essai (broché), Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, 384 p.

PEAUCELLE Jean-Louis. « Raisonner sur les épingles, l'exemple d'Adam Smith sur la division du travail », *Revue d'économie politique*, vol. 115, n° 4, 2005, pp. 499-519.

PERSKY Joseph, “Retrospectives: The Ethology of Homo Economicus”, *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 9, n° 2 (Spring, 1995), pp. 221-231

PLATON, *Timée*, traduction, notices et notes par Émile Chambry, La Bibliothèque électronique du Québec [pdf en ligne], Collection Philosophie, Volume 8 : version 1.0

PLATON, *Protagoras*, éd. Monique Trédé-Boulmer et Paul Demont, Paris, Librairie générale française, 1993.

ROSSET Clément, *L'anti-nature : Eléments pour une philosophie tragique*, PUF, coll. « Quadrige », Paris, 2016, 336 p.

ROUGEMONT Martine, « Le théâtre en France sous l'Ancien Régime : à l'origine de l'exception culturelle française. », *Revue internationale de philosophie*, vol. 252, no. 2, 2010, pp. 199-206.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les Fondements de l'inégalité parmi les hommes*, éd. Jean-Louis Lecercle, Paris, Editions Sociales, 1965

SALLERON Louis, *La richesse des Nations, analyse critique*, Hatier, 1973, p.26

VIRGILE, *Bucoliques*, éd. Eugène de Saint-Denis, Nouvelle éd. rev. et augm. d'un commentaire, Paris, les Belles Lettres, 1967

WEBER Max, *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1997, 286 p.

\*

**Ressources sémantiques et définitions :**

HANSEN-LOVE Laurence (dir.), *La philosophie de A à Z*, sous la direction de, Hatier, 2012

*Larousse de poche*, édition 2012 [1998]

*Oxford Concise*, 12<sup>ème</sup> édition, 2011

\* \* \*

## Remerciements

Je tiens à remercier Madame Dominique Peyrache-Leborgne pour ses conseils avisés, son soutien, ainsi que pour avoir assuré la direction de ce mémoire ; il n'aurait pas été possible de développer et d'enrichir à ce point la réflexion sans son aide. Je remercie également mes correcteurs, Alizée Thuaud et Valentin Galet, qui ont eu le courage de relire tout ou partie de cet ensemble, en y portant un regard critique et bienveillant qui a permis son perfectionnement

## Table des matières

<b>Introduction : Avènement du capitalisme à l'ère industrielle en Occident.....</b>	<b>2</b>
1- <i>Histoire(s) et définition(s) du capitalisme.....</i>	4
2- <i>La Grande-Bretagne, berceau de la Révolution Industrielle : entre économie de marché et contestations sociales.....</i>	8
3- <i>Expansion de l'industrialisme et conflits sociaux dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle.....</i>	16
4- <i>Les Etats-Unis : jeunesse d'une nation et fondation du temple capitaliste.....</i>	19
5- <i>Capitalisme et littérature industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle.....</i>	23
<b>I- Littérature et évolutions sociales : le nouveau système économique du XIX<sup>e</sup> siècle vu par les romans de la Révolution Industrielle .....</b>	<b>27</b>
A- <i>La littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, témoin de la conception d'une société moderne.....</i>	28
1- <i>Elizabeth Gaskell et le roman industriel à l'ère victorienne.....</i>	28
• <i>Genèse et écriture de Nord et Sud.....</i>	31
• <i>Elizabeth Gaskell, une autrice à l'époque victorienne.....</i>	34
2- <i>Des sciences empiriques à l'économie dans Les Cinq Cents Millions de la Bégum.....</i>	38
• <i>La genèse atypique des Cinq Cents Millions de la Bégum.....</i>	39
• <i>Jules Verne et l'Atlantide à l'ère industrielle : lectures et analyses de l'œuvre.....</i>	41
3- <i>Walden : l'inclassable ouvrage.....</i>	46
• <i>Le lac Walden, une porte spirituelle pour les transcendentalistes ?.....</i>	47
• <i>Le caractère polymorphique de Walden.....</i>	50
B- <i>Le capitalisme en toutes lettres : avatars littéraires d'un système socio-économique.....</i>	52
1- <i>La Bourse, temple moderne de la Fortune : spéculations, profits et échappatoire.....</i>	52
• <i>Fortune et Folie dans Les Cinq Cents Millions de la Bégum.....</i>	53
• <i>Condamnation morale et religieuse de la spéculation à l'époque victorienne.....</i>	58
• <i>Thoreau à Walden : échappatoire de la société moderne et critique du temple de la finance.....</i>	62
2- <i>Le locus horribilis industriel au cœur d'une écriture du contre-nature.....</i>	66
• <i>Le cauchemar de la Cité de l'Acier.....</i>	67
• <i>La déchéance des Hale à Milton.....</i>	72
3- <i>Les rouages techniques d'une production économique.....</i>	77

• Critique d'un outil dénaturé.....	78
• Manufactures et production de masse dans la fiction.....	83
4- <i>Une conception littéraire de la nature en contre-point du capitalisme</i> .....	89
• L'espace poétique de <i>Walden</i> .....	89
• Contrebalancer l'horreur du charbon et de l'acier dans le roman industriel .....	95
<b>II- Représentation des classes et portrait socio-économique de la Révolution Industrielle ..... 104</b>	
A- Reconstruction sociale autour du capitalisme industriel .....	104
1- <i>Extinction aristocratique et triomphe de la bourgeoisie marchande</i> .....	106
• Une vieille aristocratie sur le déclin .....	106
• Patronats et manufacturiers : une nouvelle bourgeoisie capitaliste .....	112
2- <i>Lutte des classes et émergence du socialisme</i> .....	122
• Le roman social face au capitalisme.....	124
• L'expérience vernienne de la pauvreté.....	130
• Hiérarchie socio-capitaliste et poétique de la pauvreté .....	135
3- <i>Démon de l'argent et théâtre social</i> .....	139
• Thoreau et la mascarade sociale.....	139
• Perception sociale et situation financière.....	142
4- <i>Survivre hors du système : une fuite en avant proposée par la littérature</i> .....	147
• La pauvreté volontaire, une philosophie anticapitaliste.....	148
• Margaret Hale, une héroïne anticapitaliste ? .....	151
• Le progrès scientifique comme progrès moral, malgré tout ?.....	153
B- L'écriture des opprimés : critique du patriarcat et de la domination occidentale.....	156
1- <i>Patriarcat et société capitaliste</i> .....	156
• L'idéal féminin dans <i>Nord et Sud</i> .....	157
• Le mariage de Marcel Bruckmann.....	161
2- <i>Economie et domination occidentale</i> .....	163
• La question de l'esclavage aux Etats-Unis à la veille de la Guerre de Sécession .....	164
• Le cas des immigrants irlandais .....	167
• Racisme et esprit colonial chez Jules Verne.....	170
<b>Conclusion : Le capitalisme, ce grand scandale silencieux de l'Occident ? .....</b>	<b>173</b>

<b>Annexes.....</b>	<b>178</b>
Ressources annexes 1 .....	178
Ressource annexe 2 .....	180
Ressource annexe 3 .....	181
Document annexe 4.....	182
<b>Références bibliographiques.....</b>	<b>184</b>
<b>Remerciements.....</b>	<b>200</b>

*"Aucune reproduction, même partielle, autres que celles prévues à l'article L 122-5 du code de la propriété intellectuelle, ne peut être faite de cette œuvre sans l'autorisation expresse de l'auteur."*